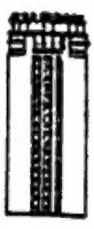
THEEK GENT



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR.

Par M. BACHER, médecin de la Faculté de Paris.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. De Nat. Deor.

JUILLET 1791.

TOME LXXXVIII.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR,

Se trouve
Chez CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, N°. 32.

1791.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1791.

EFFETS D'UN CLIMAT FROID sur le scorbut de terre; par le doct. MATTHEUVS GUTHRIE, médecin à Saint-Pétersbourg: avec des observations sur les symptômes de cette maladie en Russie; par le docteur BROWNS: trad. par M. MARTIN, médecin de l'hôpital militaire à Nanci.

DIFFÉRENS médecins modernes ont traité de l'influence des climats chauds sur le corps humain, et sur les maladies de ceux qui les habitent; mais peu se sont appliqués à examiner les effets que produisent sur nous les climats froids: cependant leur influence

Digitized by Google

mérite également de fixer notre attention, comme j'ai eu occasion de m'en instruire pendant le long séjour que j'ai fait en Russie.

Dans un Mémoire inséré dans le lxviij^e vol. des Transactions philosophiques, j'ai cherché à rassembler différentes observations sur cette matière; j'ai parlé du régime anti-septique que les Russes ont coutume de suivre, comme par instinct : je rapporterai dans celui-ci quelques nouvelles observations analogues, et j'en joindrai d'autres particulièrement rélatives au scorbut. Elles m'ont été communiquées par M. *Browns,* savant médecin anglois à Kolywan, en Sibérie.

J'ai posé en fait, dans le Mémoire dont je viens de parler, que la rigueur du climat, le genre de vie, la malpropreté, le défaut de renouvellement d'air des habitations, et enfin que beaucoup d'autres incommodités, presque inséparables de la situation à laquelle se trouve réduit le peuple russe pendant huit mois entiers de l'année, l'exposent nécessairement à tous les accidens du scorbut, et à un grand nombre de maladies putrides, qu'il ne peut prévenir que par l'usage abondant des

Digitized by Google

boissons et des alimens anti-septiques, pris parmi les acides et dans la classe des végétaux.

En effet, les substances dont se nourrissent ces peuples sont si éminemment anti-septiques, et tellement propres à écarter les causes des maladies auxquelles les dispose la manière dont ils vivent, qu'en réunissant toutes les découvertes et les connoissances des plus modernes scrutateurs de la nature, on n'auroit pu trouver un régime qui leur fût plus convenable que celui qu'ils ont adopté, puisqu'il comprend tout ce qu'ont découvert *Pringle*, *Macbride*, *Priestley*, et les autres auteurs qui ont fait des expériences sur les substances anti-septiques.

J'avois conjecturé que sans ce régime, on pourroit voir régner aux Terres-Fermes le véritable scorbut de mer; et ma conjecture s'est vérifiée d'une manière bien triste pendant l'hiver de l'année 1785. Il se manifesta à cette époque à Pétersbourg et à Cronstadt, parmi les soldats et les matelots; ils en furent attaqués d'une manière si violente, que les médicamens qu'on employa pour le combattre, furent presque sans efficacité.

Digitized by Google

L'épidémie provenoit de la disette des végétaux, dont les russes ont coutume de se nourrir pendant l'hiver, tels que choux, *sauer-kraut*, navets, carottes, &c. que je regarde comme prophylactiques des maladies putrides. Ces légumes avoient si mal réussi l'année précédente, et la petite quantité qu'il y en avoit, se vendoit si cher, qu'il étoit impossible aux troupes de terre et de mer, de pouvoir s'en procurer avec leur solde. Ce fut aussi parmi les soldats, que le scorbut exerça ses plus grands ravages; car dans les cas de disette, les ouvriers haussent le prix de leur travail en raison de la cherté des denrées; et l'habitant des campagnes, ayant plus de facilité pour se procurer des ressources que les soldats enfermés dans les murs des grandes villes, ceux qui n'ont qu'une petite solde fixe, doivent nécessairement souffrir le plus dans ces fâcheuses circonstances.

L'amiral *Greich*, Gouverneur de Cronstadt, homme instruit et rempli d'humanité, sachant que dans un port les soldats attaqués de scorbut, ne tiroient presque aucun avantage des remèdes officinaux, envoya une quantité considérable de troupes dans l'intérieur

Digitized by Google

des terres où il y avoit des casernes bien aérées et chaudes, et autour desquelles on pouvoit trouver sous la neige beaucoup de fruits, qui, dans ce pays, passent, à juste titre, pour anti-septiques; tels sont ceux du *vaccinium oxicoccus*, et du *vaccinium vitis idea*. Ces derniers, moins efficaces que les premiers, sont aussi plus rares, parce qu'ils ne se conservent pas si bien sous la neige. Mais ces fruits et l'abondance des nourritures vraiment anti-septiques, qui, dans d'autres circonstances, préservoient si surement du scorbut quand on en continuoit l'usage pendant un certain temps, ne présentoient qu'une foible ressource contre la diathèse putride des humeurs, lorsqu'elle étoit parvenue à un certain degré. Aussi le scorbut ne cessa-t-il complétement, que quand le soleil commença à devenir plus chaud, et que l'on put avoir des végétaux récens. Les émanations des plantes qui couvroient la terre (quoique leur effet ne frappe pas nos sens,) contribuèrent aussi vraisemblablement à arrêter les ravages de cette cruelle maladie.

L'influence du froid sur le corps et sur les maladies, m'oblige à faire ici

une remarque, relativement à l'usage de l'opium dans les climats du nord. L'enthousiasme que *Sydenham* avoit conçu pour ce remède, auroit sans doute beaucoup diminué, s'il eût pratiqué la médecine dans les pays du nord. Il paroît, et ceci est digne de l'attention des médecins et exige des recherches ultérieures; il paroît que sous les zônes glaciales, il y a dans l'économie animale une disposition particulière qui s'oppose à l'action sédative et calmante de l'opium : cela est tellement vrai, que dans les registres que je tiens des malades qui ont éte traités depuis neuf ans dans les hôpitaux confiés à mes soins, je trouve que, pendant tout ce temps, je n'ai pas employé au-delà de deux gros d'opium, et que pour les espèces de fièvres, dans lesquelles on en fait communément usage en Angleterre, je n'en ai jamais prescrit un seul grain. Je vois cependant par la liste des morts, qu'il n'est péri que peu de malades de fièvres malignes *Typhus*, et de synoques putrides.

Quoique ces fièvres soient les plus fréquentes de celles qui nous sont communes avec le reste de l'Europe, la véritable synoque des anciens est aussi

Digitized by Google

rare ici, qu'elle l'est vraisemblablement en Angleterre. Je ne parle cependant ici que des grandes villes ; car je crois très-possible de la voir régner encore souvent dans les campagnes. Il est difficile que la manière d'y vivre soit changée assez essentiellement, pour qu'une constitution purement inflammatoire, ou une disposition à l'inflammation, ne puisse pas être réunie à une santé vigoureuse, et à une pleine force musculaire.

Mais je reviens à ce que j'ai dit souvent, touchant l'usage de l'opium ; il est certain qu'un médecin peut avoir des succès dans le traitement des fièvres putrides sans avoir recours à ce remède : je ne puis même m'empêcher de remarquer que les antimoniaux que l'on a coutume d'associer à l'opium en pareil cas, contribuent beaucoup à la guérison de ces fièvres, attendu que ces remèdes sont les seuls qui (s'il est possible qu'un remède quelconque exerce une action spécifique) méritent le nom de spécifiques, soit parce qu'ils lèvent le spasme fébrile, soit parce qu'ils évacuent la matière morbifique. Pour moi, j'avoue franchement que toute ma pratique, relativement aux fièvres, se

borne à deux ou trois remèdes, qui sont les antimoniaux seuls, ou combinés avec le quinquina, le vin et les acides, suivant que je trouve chez le malade plus ou moins de disposition à la dégénération putride des humeurs. J'emploie cependant aussi, de temps à autre, les évacuations, lorsque les antimoniaux ne procurent point de selles; et j'ai quelquefois recours à la saignée, quand les circonstances l'exigent.

On doit s'abstenir, en Russie, de toute espèce de remèdes irritans, parce qu'ils élèvent la chaleur à un degré supérieur à celui que le docteur *Alexandre* a déterminé pour la sueur, et qu'ils obligent à gorger, pour ainsi dire, le malade de boissons délayantes, afin d'humecter la peau. Ces boissons étoient presque l'unique sudorifique dont je me servois.

Je passe maintenant aux observations du docteur *William Browns*, sur le scorbut qui a régné en Russie en 1785.

Cette maladie étoit compliquée de symptômes nombreux et divers; ils ne paroissoient cependant pas tous à-la-fois chez le même malade; et ils ne se

succédoient pas non plus les uns aux autres dans un ordre régulier.

Chez quelques personnes on s'apercevoit de la présence du scorbut par l'apparition de certains symptômes, lesquels ne se manifestoient chez d'autres, que lorsque la maladie étoit déja fort avancée. Il est donc très-difficile de donner une description exacte de ces symptômes; et pour les faire connoître, on est obligé de suivre en même temps les progrès de la maladie dans ses périodes : c'est aussi ce qui me force à rendre compte de tous les accidens qui sont survenus, sans avoir égard au temps auquel ils se sont montrés. Cependant, lorsqu'un même symptôme aura constamment paru à une période déterminée de la maladie, j'en ferai une mention particulière.

Je n'ai pas eu occasion d'observer le scorbut au premier moment de son invasion, parce que nous n'avions guères dans nos hôpitaux que des malades déja assez considérablement affectés, pour ne pouvoir plus continuer leurs travaux. Je pense qu'il y a plusieurs raisons de croire que ceux qui étoient attaqués de scorbut, l'étoient longtemps avant de devenir inactifs, au

point de soupçonner seulement qu'ils avoient contracté ce mal. On dit vulgairement que la paresse donne le scorbut ; et quelques médecins, ainsi que nombre d'autres personnes, croient que cette opinion est bien fondée, parce que l'on voit ordinairement que ceux qui ont le plus de penchant à l'inaction, sont aussi ceux chez qui cette maladie se déclare le plus promptement. Pour moi, j'estime que l'on a tort de regarder cette propension au repos, comme l'effet des dispositions naturelles du tempérament : je pense, au contraire, qu'on devroit la considérer comme le premier symptôme qui accompagne le scorbut ; je veux dire la foiblesse.

La plupart des scorbutiques, que j'ai vus, n'étoient rien moins que paresseux ; ils n'avoient même aucune antipathie pour le mouvement ; et s'ils l'évitoient, c'est parce qu'ils ne se sentoient pas la force nécessaire pour se livrer aux exercices du corps. Cette foiblesse est donc un symptôme qui accompagne constamment le scorbut pendant tous son cours, et c'est vraisemblablement celui qui se manifeste le premier, chez ceux qui en sont atteints : aussi avons-nous coutume, dans cette affection, de

Digitized by Google

juger du degré et de la violence du mal, par l'état d'abattement où se trouvent les malades. J'ai eu de fréquentes occasions de me convaincre, ainsi que les autres médecins et chirurgiens qui étoient alors à Cronstadt, combien est faux et dangereux le principe de bien des gens, et en particulier des capitaines de vaisseaux, qui prétendent que l'on peut guérir le scorbut par le mouvement et par le travail.

Nous ne nions pas la nécessité des exercices du corps pour les scorbutiques, mais nous croyons que c'est un moyen qu'il ne faut employer qu'avec précaution dans une maladie où la cohésion des solides est considérablement diminuée, et où il se fait des épanchemens de sang avec tant de facilité. Nous avons vu dans différens cas les accidens les plus graves, par exemple, une douleur de poitrine et la difficulté de respirer, augmenter sensiblement après des exercices qui, sans être forcés, n'étoient cependant pas assez modérés.

La foiblesse, dont il est ici question, paroît affecter spécialement les muscles destinés aux mouvemens soumis à la volonté. Chez beaucoup de malades,

Digitized by Google

à en juger par l'état de leur pouls (*a*), la force du cœur et des artères paroissoit augmentée. Plusieurs avoient le pouls dur et plein lorsqu'ils entroient à l'hôpital ; et chez quelques-uns, qui, pendant tout le cours de la maladie, l'avoient eu à-peu-près dans l'état naturel, il aquéroit, quelques jours avant la mort, un degré de vitesse étonnant et un mouvement particulier, et *sautillant* comme si l'artère eût été entourée d'un tissu cellulaire fort lâche, au milieu duquel elle auroit éprouvé, toutes les fois que le sang y affluoit, une commotion considérable. La foiblesse ne paroissoit affecter considérablement l'estomac, qu'environ une semaine avant la mort, ou lorsqu'il survenoit une diarrhée: dans ces cas, les malades ne pouvoient prendre la quantité d'alimens qu'on leur donnoit ; mais dans toute autre circonstance, ils desiroient, et mangeoient la portion or-

(*a*) Ceci peut provenir de la moindre résistance des humeurs, qui, dans le scorbut, sont extrêmement attenuées. On sait aussi que de tous les organes musculaires, le cœur est celui dont l'irritabilité est le plus considérable, et dans lequel elle se conserve le plus de temps. (*Note du Traducteur*).

Digitized by

dinaire de l'hôpital. Il étoit aussi fort rare d'entendre les scorbutiques se plaindre de mal-être, ou d'indigestion.

Un symptôme très-commun du scorbut, mais non pas constant, étoit l'augmentation de vitesse du pouls, avec un léger accroissement de la chaleur naturelle ; les malades conservoient d'ailleurs leur appétit, n'éprouvoient point de mal à la tête, ni aucun des autres accidens qui accompagnent ordinairement la fièvre. Ceux, chez qui se manifestoit ce symptôme, ne paroissoient pas en être considérablement incommodés. Chez quelques-uns, il persistoit pendant tout le cours de la maladie ; et chez d'autres, il paroissoit et disparoissoit alternativement pendant quelques jours.

Parmi les malades qui entrèrent à l'hôpital avec le scorbut, nous en eûmes qui avoient aussi quelques symptômes d'une fièvre idiopathique : je ne me rappelle cependant pas d'en avoir vu un seul qui, pendant tout le temps qu'il fut confié à mes soins, ait éprouvé rien de fébrile, que ce que l'on peut appeler un *accroissement symptomatique de l'action du cœur et du cerveau.*

Digitized

La douleur de la poitrine étoit aussi un symptôme très-fréquent, sur-tout à Cronstadt ; c'étoit souvent la première incommodité dont se plaignoient les scorbutiques, et nous ne parvenions à distinguer leur état d'une véritable inflammation des poumons, qu'en découvrant les autres symptômes dont ils ne se plaignoient pas. Cette douleur étoit accompagnée de tous les accidens de la vraie pneumonie, et cédoit, comme elle, à la saignée. J'ai vu quelques cas où la douleur de poitrine étoit si violente, qu'elle menaçoit le malade d'une mort prochaine, et cependant elle étoit appaisée par une saignée de quelques onces ; peut-être cette douleur étoit-elle alors la suite d'un exercice fatigant, sur-tout lorsqu'elle se manifestoit immédiatement après un travail, ou un mouvement considérable. Dans d'autres cas, lorsque la maladie avoit déja fait de grands progrès, et lorsque la foiblesse étoit extrême, quoique la douleur de poitrine fût moins vive, elle ne laissoit pas pour cela d'être d'un très-fâcheux augure. Je crois avoir remarqué que, quand il se déclaroit une expectoration considérable et facile aussitôt après la toux, qui communé-

Digitized by Google

ment l'accompagnoit pendant quelques jours, c'étoit un symptôme assuré de l'hydropisie de poitrine, laquelle, à ce que je crois, causoit la mort à tous les malades qui en étoient attaqués : peut-être aussi la douleur de poitrine n'étoit-elle occasionnée dans cette circonstance, que par l'épanchement d'une humeur aqueuse dans cette cavité ; il n'étoit pas facile d'ailleurs de déterminer la nature du mal, parce que cet épanchement n'étoit pas considérable, et que dans les autres parties du corps, il ne s'en formoit pas de semblable, du moins qui pût être remarqué. Les douleurs de poitrine n'étoient cependant pas toujours un signe de mort, lors même qu'elles se déclaroient pendant le cours de la maladie : quelquefois elles accompagnoient un rhume, persistoient pendant quelques jours, et bientôt elles disparoissoient.

Les épanchemens d'humeurs séreuses étoient aussi très-communs chez nos scorbutiques : beaucoup de malades entrèrent à l'hôpital attaqués en même temps du scorbut et de l'hydropisie. Dans ces cas, il étoit difficile de déterminer laquelle de ces deux maladies étoit la primitive. Les épanchemens

d'eau, dont je parle ici, ne se manifestoient que quand la maladie étoit presque entièrement terminée, et ils étoient toujours les avant-coureurs de la mort; ils se présentoient sous la forme d'une hydropisie générale du tissu cellulaire, d'une ascite, d'une hydropisie de poitrine, ou de toutes les trois à la fois. La gangrène se joignoit toujours à l'anasarque, et attaquoit les parties les plus infiltrées, particulièrerement les fesses et les bourses.

Un flux colliquatif précédoit presque toujours ces accidens, ou leur étoit au moins associé : quelquefois cependant ce flux s'établissoit seul; et pour l'ordinaire, il avoit des suites tout aussi funestes.

A l'apparition de ces symptômes, les malades souffroient de l'estomac, et se plaignoient alors de dégoût et de perte de l'appétit.

Dans certaines circonstances, quoique la foiblesse ne fût pas considérable, il se déclaroit une diarrhée qui n'étoit jamais d'un augure favorable. A en juger d'après mes observations, les malades, soit par l'effet des remèdes, soit par le caractère de l'épidémie, avoient en général de la disposition à

Digitized by Google

la diarrhée. Celle-ci ne duroit ordinairement que deux jours ; elle n'avoit point de suites fâcheuses ; et il suffisoit pour l'arrêter, d'un peu de rhubarbe unie au laudanum. Quant aux autres diarrhées, qui le plus souvent étoient accompagnées de colique et d'une douleur fixe dans quelque partie du corps, elles ne cédoient à aucun des remèdes que j'ai vu mettre en usage.

Le vertige et les défaillances n'étoient pas, chez les scorbutiques que j'ai vus, des symptômes aussi fréquens que le prétendent ordinairement les auteurs : quelques-uns cependant les ont éprouvés, et principalement le vertige. Un malade eut deux foiblesses au moment où on le soulevoit, mais il avoit déja eu précédemment la diarrhée, et il étoit presque mourant.

On a quelquefois remarqué que les scorbutiques étoient attaqués d'apoplexie ; je n'en ai eu, dans ma pratique, qu'un seul exemple. A l'ouverture du crâne, je trouvai le cerveau entièrement couvert d'une matière qui paroissoit purulente, et il y avoit une quantité d'eau assez considérable épanchée dans les ventricules.

Tous les auteurs, qui traitent du scor-

but, citent le saignement des gencives et la fétidité de l'haleine, comme des symptômes qui l'accompagnent constamment. La plupart de nos malades en ont été attaqués; mais nous en avons eu aussi un assez grand nombre qui en ont été exempts, quoiqu'ils fussent évidemment affectés de tous les autres symptômes du scorbut.

Il se joignoit ordinairement aux autres accidens un flux considérable de salive; elle s'écouloit même pendant la nuit, et les malades en ressentoient beaucoup d'incommodités, parce qu'il étoit impossible de tenir leur linge sec (*a*).

(*a*) J'ai vu plusieurs affections scorbutiques se déclarer à la suite de la maladie qui règna dans le régiment de Neustrie, en 1787 et 1788. J'ai donné dans le Journal de médecine militaire, une description de cette maladie. Je me contenterai de rapporter ici l'observation que j'ai faite sur un jeune homme d'environ 17 ans. Il eut pendant près de six mois le scorbut au plus haut degré; il avoit en même temps une anasarque très-considérable, et le tissu cellulaire étoit chez lui dans un tel état de relâchement, que, lorsqu'il se couchoit sur un côté, les humeurs infiltrées s'y portoient très-rapidement et en abondance. Ses lèvres et sa langue étoient couvertes d'ulcères; ceux

Quelques-uns de nos malades eurent des hémorrhagies, et particulièrement du nez. Elles arrivoient sur-tout à ceux des scorbutiques qui avoient le pouls fort et plein, et principalement au commencement de la maladie. Lorsqu'elle avoit fait de certains progrès, je n'ai pas trouvé que ces accidens fussent ordinaires, ni qu'ils occasionnassent des défaillances, ou la mort. Parmi les malades, que j'ai soignés, il y en eut quelques-uns qui m'assurèrent avoir craché du sang; mais comme leurs gencives étoient entreprises, je ne puis décider si ce sang venoit réellement de la poitrine. Un d'entre eux me dit avoir uriné

---

de la langue sembloient l'avoir à moitié rongée. Il avoit l'haleine d'une fétidité insupportable, et il lui découloit de la bouche, de laquelle sortoit sa langue excessivement gonflee, une abondante quantité de salive dissoute et sanguinolente. La maladie fut très-longue; cependant ce jeune homme a été parfaitement guéri. Parmi les remèdes dont il a fait usage, il paroît que le petit lait à la moutarde et les pilules toniques de M. *Bacher*, ont beaucoup contribué à son rétablissement. Je ne dois pas oublier de dire que ce malade a eu aussi de fréquentes hémorrhagies du nez. *Note du Traducteur.*

du sang : cependant il s'est rétabli ; et après les informations les plus exactes, personne n'a pu m'attester la vérité du fait.

Voici l'état dans lequel se trouvoient les extrémités.

Les jambes et les cuisses étoient gonflées comme dans l'œdême ; mais on n'y observoit pas cette pâleur qui est ordinaire dans l'hydropisie. Il étoit rare aussi qu'il y eut de l'inflammation comme il arrive dans les cas d'infiltration des pieds, lorsque la peau en est extrêmement distendue par les eaux. Cette enflure cédoit à l'impression du doigt ; elle attaquoit fréquemment le visage, qui quelquefois étoit la seule partie infiltrée : dans ces cas, les gencives étoient presque toujours fort endommagées ; et souvent il s'y joignoit une oppression de poitrine, causée par l'épanchement de l'eau dans cette cavité : c'étoit particulièrement dans les cas de ce genre que paroissoient ces grandes taches noires ou pourprées, que, d'après le récit des auteurs, on remarque quelquefois dans les scorbutiques.

Ces taches paroissoient sur-tout à la partie interne des cuisses, sur les ge-

noux, au gras des jambes et dans les environs des yeux; ensorte qu'il semble que les malades ont été meurtris de coups. Cependant aucune partie du corps n'est absolument exempte de ces taches; et j'ai vu tout un côté de la poitrine ou du bas-ventre, en être entièrement couvert. Quand elles attaquoient les cuisses et les parties charnues, les muscles étoient ordinairement contractés au point, qu'il étoit impossible d'étendre le membre: quelquefois les parties sur lesquelles on observoit ces taches, étoient fort dures; d'autres fois, à en juger par le tact, elles n'avoient qu'un certain degré de fermeté et d'élasticité.

Il y avoit un autre état du scorbut, qui se distinguoit de celui que je viens de décrire, en ce que les parties extérieures n'offroient presque point d'enflure, et étoient rouges et d'une dureté considérable: dans ce cas, les jambes seules étoient attaquées, au-dessous des genoux, et particulièrement près du cou-du-pied. Je n'ai jamais observé qu'aucune autre partie du corps en fut atteinte. La couleur de la peau approchoit plus de celle qu'elle a dans l'érysipèle, que dans le plegmon; mais elle

Digitized by Google

se distinguoit de l'un et de l'autre, en ce que jamais elle ne se terminoit par la suppuration, qu'elle ne s'étendoit pas au loin, et qu'il ne s'y formoit pas de vésicules.

Cet état contre-nature ne causoit aucune douleur; il se déclaroit particulièrement chez les personnes qui avoient déja eu le scorbut. Les duretés que l'on observoit aux jambes, offroient dans toute l'étendue de la rougeur, autant de résistance au toucher, qu'un morceau de bois: souvent il n'y avoit point de gonflement; il sembloit même qu'il y eut une disposition contraire. Cette affection se manifestoit sur-tout au cou-du-pied, qu'elle privoit, en grande partie, de sa mobilité; ensorte que les os de cette partie, et ceux de la jambe, paroissoient s'être réunis et ne former qu'une seule et même pièce.

La sécheresse, l'apreté de la peau, qui étoit ridée, et par-tout couverte de taches pourprées de la grandeur d'un grain d'orge, constituoient une troisième espèce de cette maladie. Les taches se remarquoient aussi quelquefois sur les parties enflées; mais cela n'étoit pas fort commun.

Ces trois différens états contre-nature des

des extrémités, étoient également compliqués d'une contraction du genou, qui cependant n'avoit pas lieu chez tous les malades, et ne paroissoit pas être un symptôme nécessaire. On remarquoit assez ordinairement, que les malades éprouvoient dans les genoux, les jarrets et le tarse, des douleurs qui se soutenoient pendant tout le cours de la maladie.

L'ophtalmie doit aussi être rangée parmi les accidens qu'éprouvèrent nos scorbutiques. Elle consistoit en un épanchement de sang rouge dans le blanc des yeux. Ensorte qu'on eût dit que la cornée opaque étoit couverte en tout ou en partie, d'un caillot de sang répandu sur sa surface extérieure. En examinant de plus près cette tumeur, on voyoit qu'elle étoit située sous une membrane fort mince, à laquelle elle devoit sa transparence. La cornée opaque faisoit un peu de saillie autour de la cornée transparente; et cette dernière paroissoit être enfoncée dans un caillot de sang. Je n'ai jamais vu cet épanchement sanguin s'étendre jusqu'à l'intérieur de la cornée transparente, ni que cette tunique fût affectée le moins du monde par cette maladie,

ni que les humeurs de l'œil parussent en aucune manière être altérées. L'ophtalmie étoit fréquemment l'unique symptôme du scorbut, et n'étoit accompagnée d'aucune incommodité, à la difformité près qu'elle occasionnoit : d'autres fois, il s'y joignoit l'inflammation du bord des paupières, et les autres accidens ordinaires du scorbut.

Les dépôts scorbutiques étoient très-communs chez nos malades ; ils commençoient ordinairement par une petite tache rouge, et ne produisoient point d'inflammation qui se fît remarquer par la chaleur, la pulsation ou l'augmentation du mouvement dans la circulation. Ces tumeurs ressembloient plus aux dépôts que produit l'application des vésicatoires, qu'à des congestions purulentes ; elles renfermoient une humeur d'un rouge noirâtre, couleur que prenoit aussi la peau. Quand on les ouvroit, il en sortoit une sanie épaisse et sanguinolente, sous laquelle on trouvoit quelquefois un ulcère qui formoit des clapiers.

Chez quelques malades, il survenoit aux articulations des tumeurs d'une espèce toute particulière. Je n'en ai ob-

Digitized by Google

servé que sur un seul de mes malades, mais j'en ai reçu une description exacte de M. *Maximo Witichs*, habile chirurgien, qui s'est occupé du traitement qui y convenoit, et qui a noté avec une attention scrupuleuse tout ce que l'ouverture des cadavres a présenté de remarquable. La personne, qui a été le sujet de mon observation, avoit souffert long-temps du scorbut. La tumeur commença d'abord par une douleur à l'épaule. Après quelques jours, je trouvai toute cette partie sans aucun changement de couleur à la peau, et sans que j'aperçusse aucune congestion inflammatoire. Cette enflure alla pendant quelque temps en augmentant, jusqu'a ce qu'enfin il devint impossible au malade de soulever son bras; ce qui provenoit moins de la douleur, que de ce que les muscles, qui servoient à exécuter ce mouvement, étoient, en quelque sorte, paralysés. L'enflure de l'épaule étoit devenue très-considérable, et l'omoplate s'étoit éloignée des côtes d'environ un pouce et demi, de façon que le malade paroissoit bossu. On remarqua aussi qu'il s'étoit amassé du pus sous l'épaule, et l'on sentoit une fluctuation vers l'insertion du muscle grand

dorsal. Si j'avois eu à traiter tout autre malade, j'aurois certainement fait faire une incision pour donner issue à l'humeur contenue; mais je me rappelai que *Lind* a observé qu'il ne se fait que rarement, ou presque jamais, de suppuration dans le scorbut. Comme je savois d'ailleurs que souvent il s'épanche une humeur séreuse entre les fibres des muscles, aussi bien que dans les intervalles plus lâches du tissu cellulaire, je crus que cette tumeur étoit de ce genre, et qu'elle pouvoit disparoître à la convalescence du malade. Cette opinion étoit aussi celle de M. *Matthei*, médecin ordinaire de notre hôpital. Ce malade guérit; et à mesure qu'il se rétablissoit, la tumeur se dissipoit. Déja, il étoit en pleine convalescence, lorsque, par une nouvelle distribution des malades de l'hôpital, il fut enlevé à mes soins.

M. *Maximo Witisch* a ouvert, du consentement de M. *Matthei*, trois dépôts de ce genre, un à l'épaule, et les deux autres au genou. Deux de ces malades moururent, parce que la plaie se changea en un ulcère d'un mauvais caractère, et que d'ailleurs le scorbut empira. M. *Maximo Witisch* fut fort

Digitized by Google

étonné de voir qu'à l'ouverture de ces dépôts, il n'en sortit pas une seule goutte de pus, quoi qu'il eût incisé jusqu'à l'os.

A l'ouverture des cadavres, on trouva une certaine quantité de matière ressemblante à du jus de groseille, et épanchée dans le tissu cellulaire, et même dans la substance des muscles. Dans l'un des sujets l'omoplate et les côtes, situées au-dessous, étoient cariées.

La plaie du malade, qui survécut à l'incision du dépôt, prit le caractère d'un ulcère fongueux, qui fut d'abord rebelle à tous les remèdes, et ne céda qu'à l'eau vulnéraire de *Theden*. Depuis, M. *Maximo Witisch* a fait usage de ce même moyen pour d'autres tumeurs de cette espèce, et il les a guéries sans en faire l'ouverture.

Je n'ai pas fait mention de la tristesse et du découragement que l'on a coutume de ranger dans la classe des symptômes inséparables du scorbut. Ce découragement avoit lieu sans doute chez nos malades ; mais il étoit bien difficile à un étranger, qui ne savoit pas la langue du pays, d'en déterminer la véritable cause. Le spectacle journalier de la mort de ceux qui étoient

affectés de la même maladie, devoit naturellement leur inspirer des réflexions tristes ; et comme, à défaut d'espace suffisant, ils étoient entassés en très-grand nombre, leur situation devoit encore en être aggravée : peut-être aussi l'inquiétude que marquoient les chefs des vaisseaux, en s'informant du traitement qu'on leur administroit à l'hôpital (de quelque motif louable quelle provînt,) étoit-elle funeste, en ce qu'elle affoiblissoit la confiance que les malades auroient dû avoir aux médecins, et en ceux qui les soignoient.

FAUSSE GROSSESSE, produite par une masse d'hydatides ; observ. par M. SOUVILLE, médecin pensionné de Calais, correspondant de la Société royale de médecine, et ancien chirurgien-major de l'hôpital militaire.

Les fausses grossesses de ce genre sont très-communes dans les pays marécageux, où la plupart des habitans ont une constitution lâche, propre à l'affection scorbutique, qui y est pres-

Digitized by Google

que endémique ; aussi les maladies qui y règnent le plus fréquemment dépendent-elles *à serosa colluvie.*

Les hydatides se trouvent dans toutes les capacités, et la matrice en est souvent le siége ; il n'est pas rare, dans les accouchemens, d'en voir une masse, plus ou moins considérable, précéder ou suivre la sortie de l'enfant ; il arrive cependant, plus ordinairement, que la matrice en soit remplie au point de simuler une vraie grossesse, et d'en imposer aux gens de l'art.

La femme *Compiegne*, agée de quarante-quatre ans, d'un tempérament pituiteux, et mère de plusieurs enfans, a éprouvé dans tous ses accouchemens, des pertes utérines très-considérables, quelquefois avant la délivrance, mais constamment après. La pâleur, la bouffissure du visage, et l'œdême des extrémités inférieures, en ont toujours été la suite. Elle est restée après chaque couche dans cet état inquiétant, l'espace de quatre à cinq mois : ses règles étoient supprimées pendant tout ce temps ; mais aussitôt que cet écoulement périodique avoit été rappelé par l'usage du vin anti-scorbutique, l'enflure se dissipoit. Elle re-

couvroit ensuite assez de santé pour vaquer à ses occupations.

Au mois de mai 1789, elle eut une suppression de trois mois, accompagnée de gonflement aux mamelles, de nausées, d'envies, &c. symptômes qu'elle avoit, plus ou moins, éprouvé dans le cours de ses grossesses précédentes; aussi se crut-elle enceinte. A cette époque, le ventre étoit peu volumineux, mais au quatrième et cinquième mois, il devint énorme; elle ne sentoit pas son prétendu enfant, ce qui lui causa de l'inquiétude... Il survint un léger suintement sanguinolent, dont elle s'aperçut en urinant; le repos et les boissons tempérantes y remédièrent promptement, et elle se porta passablement bien jusqu'à la fin du septième mois; le sommeil fut alors interrompu, la respiration devint laborieuse, la fièvre et un peu de toux retinrent la malade au lit. Quand elle se levoit, elle sentoit un poids sur le fondement, et avoit du ténesme. Cet état de mal-aise fut suivi d'une perte utérine très-abondante; je fus appelé à cette époque, je touchai la malade, et je lui trouvai l'orifice de la matrice dilaté de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous,

Digitized by Google

et je sentis un corps mou, que je pris pour le placenta ; les contractions de l'utérus étoient presque nulles alors.

Après avoir prescrit quelques boissons appropriées à la circonstance, je quittai un quart-d'heure la malade, pour aller porter des secours à un épileptique. Pendant ce court intervalle, elle rendit, en se mettant sur le pot-de-chambre, une masse énorme d'hydatides, couverte d'une membrane commune assez dense, ouverte dans un seul endroit, qui répondoit sans doute à l'orifice interne de l'uterus... La perte augmenta, les foiblesses survinrent, et à mon arrivée, je crus que la mort alloit promptement terminer la scène. A force de vinaigre je ranimai la mourante; je portai la main dans la matrice, pour m'assurer si elle ne receloit pas quelqu'autre corps étranger; je n'y sentis rien, mais je trouvai cet organe dans la plus parfaite inertie : je remediai à cet accident, en y faisant des frictions à l'intérieur, et en irritant l'orifice. J'appliquai en outre, sur la région de la matrice, des linges trempés dans l'oxycrat. Ces moyens firent contracter vivement cet organe, et la perte diminua sensiblement.

J'ouvris cette masse, et je l'examinai avec beaucoup d'attention : je n'y découvris rien de charnu ; elle étoit formée d'hydatides, dont la grosseur varioit depuis celle d'un grain de chapelet jusqu'à celle d'une muscade, et présentoit, dans son ensemble, le volume de la tête d'un gros enfant nouveau-né. Toutes ces hydatides tenoient les unes aux autres, et n'étoient séparées que par de petits pédicules.

La malade a eu une convalescence très-longue, et n'a pu recouvrer qu'une médiocre santé ; depuis ce temps, elle est disposée à l'hydropisie de poitrine.

RÉTROVERSION DE MATRICE ; observation et réflexions par M. VERMANDOIS, chirurgien à Bourg, département de l'Ain.

Le dix juillet 1788, je me transportai aux environs de Treffort, village éloigné de deux lieues de cette ville, pour y voir la nommée *Borron*. Cette femme, d'une constitution vigoureuse, âgée de 36 ans, avoit eu trois enfans d'un premier mari. Après

Digitized

environ quinze ans de veuvage, elle s'étoit remariée depuis cinq à six mois, et se croyoit grosse d'environ quatre mois et demi (*a*). Elle étoit habituellement constipée, et sujette depuis plusieurs années à des douleurs au-dessus du pubis et du sacrum, lorsqu'elle vouloit rendre ses urines. Ces douleurs, qui avoient été quelque temps sans se faire sentir, étoient revenues depuis ce second mariage; elles parurent augmenter dans le commencement de la gestation. Il s'y joignit une difficulté d'uriner et d'aller à la selle, qui devint plus grande, sur-tout vers le troisième mois de la grossesse. A cette époque, on eut recours à la sage-femme du lieu, qui facilitoit le passage des urines, en portant le doigt dans le vagin (elle m'a dit avoir senti alors l'orifice de la matrice vers le pubis). Les manœuvres que cette femme réitéroit toutes les fois que le cas l'exigeoit, soulagèrent la malade pendant quelque temps; mais depuis environ trois semaines, elle n'en obtenoit plus au-

(*a*) Les informations que j'ai prises à cet égard, quelque temps après la délivrance de cette femme, ont confirmé ses soupçons.

cun succès : alors les difficultés d'uriner se changèrent en rétention d'urine, les matières fécales furent également retenues. On appela un chirurgien de village, qui ignorant aussi la cause de ces accidens, se contenta de saigner, de faire appliquer des fomentations émollientes sur le ventre, et de donner des lavemens qui ne purent pénétrer. La sage-femme cherchoit à suppléer à ce dernier moyen, et à soulager la malade, en introduisant un ou deux doigts dans l'anus, pour tirer quelques matières fécales très-dures. Enfin, lorsque je la vis, je trouvai la vessie très-distendue, et formant une tumeur ovale, qui s'étendoit depuis la partie inférieure du ventre, jusqu'à plus de quatre travers de doigts au-dessus du nombril ; la malade ne rendoit que quelques gouttes d'urine de momens à autres, par regorgement. Elle éprouvoit continuellement, au-dessus du pubis et du sacrum, des douleurs qui étoient plus vives par intervalles. Les parties génitales externes, étoient considérablement enflées et très-sensibles ; les grandes lèvres, celle du côté droit sur-tout, étoient prodigieuses ; les extrémités inférieures étoient

Digitized by Google

infiltrées; la droite l'étoit beaucoup plus que la gauche, &c. Cette femme n'avoit pas encore senti son enfant... L'état des parties génitales rendoit très-difficiles les recherches par le toucher; recherches que l'on ne pouvoit faire sans causer de vives douleurs; cependant je portai avec précaution le doigt dans le vagin, j'en sentis la partie antérieure lisse et tendue; la partie postérieure formoit une bosse ridée dans la cavité du vagin. La matrice étoit descendue dans le petit bassin, son fond étoit logé dans la cavité du sacrum, son col étoit, pour ainsi dire, effacé; il n'étoit point saillant, comme il a coutume d'être à cette époque de la grossesse; je le trouvai tourné en devant, et en haut, au-dessus des os pubis; je ne pus en atteindre l'orifice; je crus cependant approcher un peu du segment inférieur. En portant un doigt dans l'anus, je sentis d'abord le fond de la matrice dans la position où j'ai annoncé qu'il étoit, et il me parut beaucoup plus bas que son col... Je songeai d'abord à vider la vessie pour soulager la malade, et pouvoir opérer plus aisément la réduction de l'utérus; en conséquence, j'écartai

une grande lèvre d'un côté, et fis écarter l'autre par un aide; je ne pus voir le méat urinaire, il étoit remonté dans le vagin. L'état des parties génitales ne permettoit pas de faire retirer la peau du penil vers l'ombilic, comme l'avoit fait avec succès M. *Dussaussoy*, dans un cas de rétroversion de matrice (*a*).

Un pareil procédé eût été inutile et très-douloureux pour la malade. Je cherchai donc le méat urinaire dans le vagin, avec le doigt, et lorsque je crus l'avoir trouvé, j'y portai mon algalie un peu de bas en haut, je la poussai sans difficulté jusques dans la vessie, et j'en tirai deux ou trois pintes d'urine... L'impossibilité d'atteindre l'orifice de la matrice ne me permit pas de m'occuper de cette partie, dans les manœuvres que j'avois à mettre en usage pour opérer la réduction; je pensai, en conséquence, à diriger mes forces du côté du fond de la matrice, je ne pouvois espérer d'y réussir avec la main introduite dans le vagin comme l'avoit fait *Jonh. Philip. Rogert* (*b*), j'aurois

(*a*) Journal de médecine.

(*b*) Journ. méd. de Londres; extrait des actes. Soc. méd. Haun.

fait souffrir horriblement la malade, et je n'aurois pas pu arriver assez près du fond de la matrice. Je résolus donc d'employer le procédé qu'avoit mis en pratique M. *Dussaussoy*.... Après avoir fait placer ma malade comme il avoit placé la sienne, j'introduisis successivement les doigts, et enfin la main entière dans le rectum, et je tâchai de faire remonter le fond de la matrice, d'abord, en le repoussant par dessous, ensuite, en l'embrassant avec ma main, et ayant soin de diriger mes efforts, un peu de côté, pour éviter la proéminence du sacrum, comme le recommande *Jonh.-Philip. Rogert.* Mais le volume de cet organe, qui remplissoit exactement la cavité du bassin dans laquelle il s'étoit, pour ainsi dire, moulé, opposoit la plus grande résistance; cette résistance étoit encore augmentée par les efforts que la malade faisoit malgré moi et malgré elle-même; les parties contenantes du bas-ventre, s'opposant sans doute à l'introduction subite d'un viscère, qui ayant pris un accroissement considérable hors de sa capacité, étoit, pour ainsi dire, devenu pour elle un corps étranger... Outre la résistance qu'op-

posoit l'angle sacro-vertébral, et les parties contenantes du bas-ventre au refoulement de la matrice, je crois que la figure que me parut avoir prise cet organe, par son développement dans le petit bassin, et qui étoit celle d'un sphéroïde applati de son orifice à son fond, ne mettoit pas moins d'obstacle à la reduction de ce viscère, dans sa situation naturelle. (On ne fait pas mention de ces difficultés dans les observations qui sont parvenues à ma connoissance, et on n'a pas dû les éprouver dans des cas de rétroversion de matrice, reconnus à des époques moins avancées de la grossesse; cas où ce viscère, ayant été déplacé subitement ou par gradation, a conservé sa figure, et un volume bien moindre que la capacité dans laquelle il se trouve logé : deux circonstances favorables à la réduction). Cependant il falloit tout tenter pour ramener la matrice à sa situation naturelle, puisqu'il pouvoit résulter de cet état des choses le plus grand danger pour la malade, et pour le produit de la conception, ainsi que l'ont observé *Hunter*, *Smellie*, *&c.* J'insistai donc, et avec une main introduite dans le rectum, je

cherchai de différentes manières, et autant par adresse que par force, à repousser la matrice, m'aidant quelquefois de l'autre main, dont je tenois trois doigts introduits dans la partie postérieure du vagin, et avec le dos desquels je tâchai de faire remonter l'utérus. Je tentai plusieurs fois, mais en vain, d'en faire descendre l'orifice; enfin, après avoir lutté près d'une heure contre les résistances dont j'ai parlé, et principalement contre les efforts involontaires de la femme, qui faisoient redescendre chaque fois la matrice dans le petit bassin; je parvins à repousser une partie de son fond au-dessus de l'angle sacro-vertébral, sans avoir pu en ramener l'orifice en bas, j'en sentis cependant un peu le segment inférieur; il me parût effacé, au lieu d'être saillant comme il a coutume d'être à cette époque de la grossesse; je sentis alors un pli considerable, formé par le vagin, qui traversoit le fond de ce conduit d'un côté à l'autre. Durant mes manœuvres, il sortit de la vulve, à deux ou trois reprises, une petite quantité d'une eau sanguinolente, qui venoit vraisemblablement de l'utérus... La malade étoit trés-fa-

tiguée de la violence et de la longueur de ces manœuvres ; je l'étois moi-même ; je craignis qu'en les continuant plus long-temps, elles n'attirassent une inflammation irrémédiable... Je la fis mettre au lit, que je lui ordonnai de garder ; je lui fis prendre un lavement, qui entra mieux que ceux qu'on avoit donnés précédemment ; je la fis saigner, et je conseillai les boissons adoucissantes, la diète, les fomentations émollientes et résolutives. La malade éprouva un frisson qui dura pendant demi-heure. Je la quittai, je retournai auprès d'elle le 12. On avoit été obligé d'avoir recours à la sonde soir et matin, et on avoit tiré chaque fois une grande quantité d'urine. Je trouvai la vessie encore très-distendue, et je fis sortir, au moyen de la sonde, environ une pinte et demi d'urine épaisse et très-fétide. Les parties génitales étoient un peu moins enflées, et les extrémités inférieures beaucoup moins infiltrées. La malade avoit été plus facilement à la selle, et avoit reposé par intervalles; elle étoit sans fièvre, la bouche étoit mauvaise, et les douleurs, au-dessus du pubis et du sacrum, étoient encore continuelles et plus intenses de mo-

mens à autres. Avec le doigt introduit dans le vagin, je sentis la matrice plus élevée, mais son orifice étoit toujours porté en avant au-dessus du pubis. Je portai la main dans le rectum, et je trouvai le fond de l'utérus plus élevé que lorsque je visitai cette femme pour la première fois; cependant il étoit redescendu un peu plus bas qu'il ne l'étoit à la fin des manœuvres que j'avois employées lors de ma première visite. Ce viscère me parut avoir un peu diminué de volume, et repris de sa forme naturelle: il parut aussi remonter plus facilement dans les différentes tentatives que je fis à cet effet; j'essayai aussi, par le moyen d'un doigt introduit dans le vagin, de ramener son orifice en bas, et j'y parvins un peu plus aisément que la première fois: je reconnus que le corps de la matrice n'étoit pas alongé comme il a coutume d'être à cette époque de la grossesse, mais qu'il étoit arrondi, et que son orifice offroit une fente dont le bord intérieur, qui devoit être le postérieur dans l'état naturel, étoit effacé, et le supérieur qui devoit être naturellement l'antérieur, étoit très-marqué; ensorte que cette fente sembloit pénétrer de

derrière en devant. Je craignis de porter trop loin mes tentatives, qui faisoient souffrir considérablement cette femme; je conseillai de continuer à sonder soir et matin. J'ordonnai les fomentations, un dilutum de casse et de tamarins, le lit, les boissons adoucissantes, la diète, &c. et je quittai la malade.

J'y retournai le 13; j'appris que le jour de mon départ, elle avoit éprouvé des ardeurs considérables dans les parties génitales et le fondement, des frissons irréguliers. Les douleurs au-dessus du pubis et du sacrum, avoient continué. Ces accidens se soutinrent pendant la nuit; et lorsqu'on l'eut sondée le lendemain matin, elle éprouva des anxiétés et un frisson, qui dura environ trois-quarts d'heure: ce qui empêcha le chirurgien de lui donner le minoratif prescrit. Elle fut très-souffrante jusques vers midi: elle passa mieux le reste de la journée, ainsi que la nuit. Le lendemain 14, elle prit le minoratif indiqué, et rendit quelques matières très-dures, dont la sage-femme l'aida quelquefois à se débarrasser. Sur les onze heures, on essaya d'introduire la sonde qui entra avec peine, et causa une douleur vive: on tira par ce moyen une quantité

Digitized by Google

d'urine très-fétide et teinte d'un sang noir, qui se précipita en forme de caillots. L'introduction de la sonde amena encore le même soir de pareilles urines, de même que le lendemain matin; mais ensuite la malade commença à les rendre d'elle-même. Ses douleurs alloient en diminuant ; celles du dos se calmoient, ou cessoient quelquefois tout-à-coup, et alors la malade éprouvoit des *grouillemens ;* ce qui prouvoit qu'elles dependoient des vents, dont le cours étoit intercepté par la pression, &c.... Voilà à-peu-près ce qui s'étoit passé depuis ma visite du 12.

Le malade me dit que ses douleurs étoient bien moindres, plus courtes, et laissoient entre elles de beaucoup plus longs intervalles; qu'elle souffroit des reins lorsqu'elle étoit levée.... Je lui trouvai un peu de fièvre. La vessie formoit une tumeur arrondie, qui s'étendoit à une hauteur moyenne entre le pubis et l'ombilic, et qui subsistoit encore, en grande partie, après que la malade avoit fait des efforts pour rendre ses urines; preuve que la vessie avoit perdu une grande partie de son ressort par la distention considérable, et long-temps continuée, qu'elle avoit éprou-

vée. Les extrémités inférieures étoient revenues à leur état naturel, de même que la grande lèvre du côté gauche; celle du côté droit étoit encore un peu enflée. Ayant introduit le doigt dans le vagin, je trouvai l'orifice de la matrice dans sa situation naturelle, un peu bas, bien conformé, un peu mol, et assez béant pour permettre l'introduction de l'extrémité du doigt.

Je ne m'assurai pas du volume de ce viscère; la malade ayant refusé de laisser vider complétement la vessie au moyen de la sonde, *j'oubliai de mon côté d'introduire le doigt dans le fondement.* Le ventre offroit une tumeur molle, alongée, qui s'étendoit depuis la région iliaque droite, jusque sous les fausses côtes du même côté, vraisemblablement formée par des vents, qui distendoient le *cœcum* et le *colum*. Les lavemens n'amenoient toujours que quelques matières dures; je prescrivis la marmelade de Tronchin.... La malade montra la plus grande répugnance pour un pessaire. Le temps approchoit où elle n'en auroit plus besoin... Je conseillai de garder le lit quelque temps. Je quittai la malade, en lui recommandant de me donner

de ses nouvelles le plus souvent qu'elle pourroit... Mais je n'en ai pu avoir que les premiers jours de septembre seulement. J'appris alors qu'il avoit fallu encore user de la sonde pendant plusieurs semaines. Cette femme avoit senti son enfant environ quinze jours après ma première visite. Enfin, au moment où on m'en parloit, elle se portoit bien (*a*).

On se recriera peut-être sur la violence et la durée des manœuvres que j'ai employées lors de ma première visite : on dira peut-être encore que l'heureuse constitution de la malade a pu seule la sauver des suites fâcheuses qu'elles devoient avoir. Je ne suis pas éloigné d'en convenir ; et quoique cette forte constitution, le danger que j'avois à craindre de l'état des choses, et le peu de temps que j'avois à rester auprès de la malade, aient pu m'autoriser à les mettre en usage ; malgré le succès

(*a*) J'ai appris depuis, que cette femme, qui croyoit que le terme de sa grossesse n'arriveroit qu'à la Toussaint, étoit accouchée un mois avant, le lendemain d'une chute violente, et que son enfant, dont la conformation étoit celle d'un fœtus de huit mois, n'avoit vécu que sept à huit jours.

Digitized by Google

que j'ai obtenu, je craindrois encore de me conduire de la même manière dans un cas semblable. Je voudrois au moins, avant d'en venir à un pareil procédé, essayer une compression douce et continue sur le fond de la matrice, opérée par un corps mol et élastique; tel qu'une vessie de mouton, oie, &c. remplie de crin, ou, peut-être encore mieux, d'air, &c. introduite dans le rectum (à en juger par la facilité (*a*) avec laquelle j'y ai passé la main; cette introduction seroit aisée,) et sur laquelle on feroit une compression au moyen de quelques compresses et d'un bandage scapulaire, dont le chef postérieur seroit assez long pour passer entre les cuisses, et être noué avec le chef antérieur sur le devant du tronc de la malade. On conçoit aisément pourquoi je cherche un point d'appui sur les épaules, au moyen d'un scapulaire et non d'un T, qui auroit le sien sur le ventre, et qui pourroit s'opposer

(*a*) Facilité que l'on peut concevoir, si on l'attribue à la cause très-plausible, que M. *Dussaussoy* lui assigne; car la compression, opérée par la matrice dans le cas que je rapporte, a dû être extrême.

par

par conséquent à la libre dilatation des parties contenantes de cette capacité. Je crois qu'une pareille compression, dirigée par un chirurgien intelligent, et secondée par la situation de la malade et l'usage fréquent de la sonde, &c. pourroit réussir, et mériteroit la préférence chez des femmes délicates, dans des cas où il y auroit à craindre l'inflammation, &c.

On sent bien que je ne prétends pas établir une méthode générale; les procédés déja connus, seront toujours employés de préférence et avec succès, dans les cas de rétroversion de matrice que l'on observera à des époques moins avancées de la grossesse, alors on obtiendra, par leur moyen, une guérison prompte et facile. Ils peuvent même être tentés, en premier lieu, avec précaution dans tous les cas; mais, comme dans les cas de la nature de celui que je viens d'exposer, ils seront insuffisans, je souhaite qu'alors on puisse encore trouver des ressources dans les moyens que j'ai indiqués, &c.

Telles furent les réflexions que me suggéra, dans le temps, ce cas de rétroversion de matrice. J'en ajouterai encore un petit nombre. Cette maladie,

observée avant trois mois et demi de grossesse, a offert assez souvent de très-grandes difficultés, au point qu'on a été obligé de temporiser et de différer la réduction, comme l'ont observé M. *Baudeloque, &c.* On peut voir ce que cet habile accoucheur conseille à ce sujet; mais ces difficultés sont bien plus considérables dans les cas de rétroversion observés au-delà de cette époque.... D'après la figure et les dimensions respectives du bassin et de la matrice, arrivée au-delà de trois mois et demi de grossesse, il me paroît absolument invraisemblable que la rétroversion survienne après ce temps; et dans les cas que l'on cite de semblable maladie observée au-delà de cette époque, elle existoit assurément déja auparavant: ce n'est que de cette manière qu'on peut entendre l'observation de *Smellie* (*a*), et de

(*a*) L'observation de *Smellie* est obscure; il ne dit pas depuis combien de temps la femme qui en fut le sujet, étoit atteinte de cette maladie; mais il paroît parce qu'il dit à la fin, qu'elle souffroit depuis long-temps, et la diarrhée dont elle mourut, pourroit bien avoir été une diarrhée putride, causée par la rétention long-temps continuée des matières fécales, &c.

Digitized by Google

plusieurs autres. Je crois n'avoir laissé aucun doute à ce sujet dans la mienne... En pareilles circonstances, plus la grossesse sera avancée, plus les obstacles à la réduction seront considérables ; et je crois alors toute réduction prompte, impossible par les causes que j'ai assignées dans mon observation, qui par tous les détails est elle-même une preuve convaincante de l'impossibilité de réduire sur le champ (*a*) une semblable rétroversion. Ainsi donc, en pareil cas, et dans ceux où l'on seroit

---

(*a*) Tous les efforts que j'employai dans ma premiere visite, ne parvinrent qu'à desenclaver, pour ainsi dire, la matrice, la rendre plus mobile, diminuer vraisemblablement un peu de son volume, et relever un peu son fond; ils avoient causé une tension à la matrice, et une sensibilité, telle qu'il eût été téméraire et cruel de réitérer les mêmes tentatives le surlendemain, jour de mon second voyage. Celles que je fis alors, relevèrent seulement un peu plus le fond de l'utérus, et en abaissèrent un peu l'orifice. La nature aidée des moyens que l'on employa ensuite, fit le reste, et la réduction s'acheva spontanément... Comme on ne peut pas espérer que la nature travaille toujours aussi efficacement, je crois qu'on pourroit l'aider en pareil cas, au moyen de la compression que je propose.

obligé de temporiser comme nous l'avons dit, ne pourroit-on pas essayer d'opérer la réduction, par gradations, avec les moyens que j'ai proposés, ou peut-être mieux en introduisant dans le rectum la vessie remplie d'air, ou le pessaire de gomme élastique dont s'est servi M. *Baudeloque*, (d'une manière différente, à la vérité,) ou quelque autre corps convenable sur lequel on exerceroit une action continue au moyen d'un ressort à boudin, dont une extrémité presseroit contre ce corps, et dont l'autre seroit comprimée par le bandage dont j'ai fait mention; ou bien ce bandage pourroit tendre lui-même une lame à ressort, qui comprimeroit au dehors l'appareil, &c. Si les circonstances ne permettoient pas d'introduire cet appareil dans le rectum, et qu'on trouvât qu'il fût plus convenable d'exercer la compression sur le fond de la matrice dans le vagin, on le feroit avec les modifications que le cas pourroit exiger. Ces moyens n'empêcheroient pas d'employer conjointement ceux recommandés par M. *Baudeloque*, comme préparatoires dans les circonstances où la rétroversion ne peut être réduite sur le champ, et que j'ai aussi conseillés.

Digitized by Google

Dans les cas de grossesse avancée où la matrice seroit comme enclavée, accompagnés d'accidens qui exigeroient la réduction la plus prompte, et où on jugeroit cette réduction absolument impossible, sans avoir diminué préalablement le volume de la matrice, la ponction proposée par *Hunter* paroît devoir remplir cette indication avec le moins d'inconvéniens possibles, et être préférable à l'opération césarienne, vaginale (*a*), qui n'offre pas plus d'avantages, paroît avoir plus d'inconvéniens, et seroit impraticable dans le cas où on ne peut atteindre l'orifice de la matrice.

RÉTROVERSION DE MATRICE (*); *deux observations par M. RICHARD CROFT, chirurgien à Londres.*

Quoique la rétroversion de la ma-

(*a*) Nouvelle méthode de pratiquer l'opération césarienne; par M. *Lauverjat*.

(*) Extrait du Journal de médecine de Londres, volume ix, partie iv, pour l'année 1790, *pag.* 380; trad. par M. *Assollant*, médecin.

Digitized by Google

trice ait, depuis quelques années, particulièrement fixé l'attention des personnes qui se livrent à la pratique de l'art des accouchemens, néanmoins on ne sait peut-être pas encore, ou on ne convient point assez généralement que la suppression d'urine qui a lieu dans ces circonstances, et que l'on a supposé être la suite de la rétroversion, doit plutôt en être regardée comme la cause, que comme l'effet. Cette théorie (*a*) qui nous met à même d'exposer d'une manière si satisfaisante les progrès de cette maladie, ainsi que les moyens de le calmer en vidant la vessie, paroît être confirmée de plus en plus par les observations suivantes, (particulièrement par la première;) c'est ce qui m'a fait desirer d'y donner de la publicité.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois de décembre 1787, je fus appelé auprès d'*Elisabeth Harrison;* elle étoit malade depuis près d'un mois, et on avoit regardé son affection comme une suppression d'urine; les extrémités

(*a*) *Voyez* l'introduction à la pratique de l'art des accouchemens; par M. *Denman.* Vol. I, pag. 130.

Digitized by Google

et l'abdomen s'étant considérablement tuméfiés, et la fluctuation devenant manifeste, un chirurgien auquel elle avoit eu recours, jugea qu'elle étoit hydropique, et proposa de lui faire la ponction. Je fus appelé pour donner mon avis sur cette opération.

Toute l'habitude du corps de la malade, la face même étoient alors considérablement édématiées, et l'abdomen prodigieusement distendu et douloureux.

D'après l'exposé que me fit la malade de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement de son incommodité, sur-tout de la manière dont la rétention d'urine étoit d'abord survenue, (elle se rappeloit bien en effet, que cet accident étoit arrivé dans une circonstance où elle avoit retenu son urine,) d'après l'écoulement involontaire, et qui se faisoit par intervalles, d'une petite quantité de ce fluide; vu d'ailleurs qu'elle étoit dans le 3e mois de sa grossesse, je jugeai nécessaire de m'assurer de son état par des recherches dans le vagin. Dans cet examen, je trouvai le fond de l'uterus très-bas, et placé entre le vagin et le rectum; l'orifice de cet organe étoit remonté

si haut, que je ne pus y atteindre. J'observai de plus les autres symptômes qui accompagnent la rétroversion de la matrice.

La nature de la maladie étant donc clairement déterminée, j'introduisis un cathéter dans la vessie, et je retirai plus de sept pintes de fluide : aussitôt après cette évacuation, la malade se trouva considérablement soulagée, et l'abdomen fut presque réduit à son volume ordinaire.

Je lui fis administrer un lavement purgatif, et je prescrivis ensuite un opiat. Six ou huit heures après l'introduction du cathéter, l'abdomen se distendit encore prodigieusement, et la douleur redevint très-violente. Comme la malade demeuroit très-loin de chez moi, je ne pus la voir qu'au bout de quatorze heures. Je lui passai de nouveau la sonde, et je retirai six pintes d'urine. Elle desira alors d'être mise dans une position horizontale, et on lui vida la vessie trois fois, toutes les vingt-quatre heures, pendant plusieurs jours, et de temps en temps pendant près de trois semaines. A la fin de chaque évacuation, le fond de la matrice étoit remonté graduellement plus haut,

Digitized by Google

et j'en sentis enfin l'orifice qui descendoit dans le bassin. L'œdême des extrémités ne tarda pas à se dissiper, et la malade put enfin rendre ses urines; ce qu'on lui conseilla de faire fréquemment. Le reste de sa grossesse se passa sans aucun accident; et au mois de mai 1788, elle mit au monde un enfant bien portant. L'accouchement fut facile, et elle recouvra entièrement sa santé.

IIe. Observation.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1790, on m'appela pour que je me rendisse promptement auprès d'une pauvre femme, rue *Davies*, que l'on croyoit en danger très-imminent. Elle se plaignoit d'une douleur très-vive dans l'abdomen, lequel étoit très-distendu, et elle n'avoit point uriné depuis trois jours. Elle étoit au troisième mois de sa grossesse. En dirigeant mes recherches dans le vagin, je m'aperçus bientôt que le fond de la matrice étoit descendu très-bas, entre le vagin et le rectum. L'orifice de cet organe étoit si haut, que je ne pus le sentir. J'introduisis le cathéter dans la vessie, et je fis sortir une très-grande quantité d'urine;

Digitized by Google

ce qui soulagea complétement la malade. Je continuai de me servir du cathéter deux fois toutes les vingt-quatre heures pendant six jours. A cette époque, la matrice reprit tout-à-coup sa position naturelle ; et cette femme rendit facilement ses urines. Sa grossesse s'avanca depuis vers son terme, sans aucune incommodité.

BONS EFFETS DE L'EMPLATRE DE CANTHARIDES, appliqué sur la tête, dans les commotions du cerveau (a) ; observation par M. GAVARD, de Montmelian, ci-devant chirurgien de l'hôtel-dieu.

Le 5 décembre 1784, à cinq heures du matin, le nommé *Jean Fribourg*, tailleur d'habits, âgé de vingt-deux ans, fit un faux pas en descendant son escalier ; il franchit plusieurs marches, et alla heurter du front avec force, contre un pilier de la rampe. Ses camarades, éveillés par le bruit de sa chûte,

---

(a) Extrait du Journal de chirurgie, vol. I, pag. 177 & suiv.

Digitized by Google

accoururent à son secours, et le trouvèrent sans connoissance et sans mouvement; il rendoit du sang par le nez, par la bouche et par les oreilles. Ils appelèrent un élève en chirurgie, qui fit sur le champ une saignée à chaque bras; et à midi, une saignée de pied très-copieuse.

Le sixième, le malade étant dans le même état, on lui fit encore deux saignées, après lesquelles il vomit à différentes reprises plusieurs gorgées d'une eau claire. On lui instilla dans la bouche un peu d'eau vulnéraire spiritueuse, qu'il avala facilement. Les mouvemens de déglutition et de vomissement, ceux de la circulation et de la respiration, étoient les seuls qui fussent apparens et manifestes.

Le septième, nul changement.

Le huitième au matin, lorsqu'on apporta le malade à l'hôpital de la charité de Paris, où j'étois alors élève, voici quel étoit son état. Il étoit encore sans connoissance et sans mouvement; il ne donnoit aucun signe de sensibilité; il rendoit toujours du sang par la bouche, par le nez et par les oreilles; il vomissoit de temps en temps une eau claire; son pouls étoit lent, très-con-

centré, assez régulier, quant aux intervalles des pulsations ; mais quelques-unes étoient un peu plus grandes que les autres ; la respiration étoit très-foible et laborieuse. Du reste, on ne trouva sur la tête, ni plaie, ni contusion.

M. *Desault,* alors chirurgien-major, en survivance et en exercice, de l'hôpital de la charité, ordonna de mettre le malade dans un lit bien chaud, de lui raser entièrement la tête, et de la couvrir d'une calotte d'emplâtre épispastique, saupoudrée abondamment de cantharides, et assez grande pour s'étendre d'une oreille à l'autre, et depuis les bosses frontales, jusqu'à la protubérance occipitale.

L'emplâtre fut appliqué à onze heures du matin. Malgré l'irritation que dut produire un vésicatoire aussi mordant, le malade ne donna aucun signe de sensibilité pendant tout le reste du jour, ni la nuit suivante ; mais il cessa de vomir, de rendre du sang par les oreilles ; il en rendit aussi beaucoup moins par le nez et par la bouche, et la respiration devint plus facile, et le pouls plus développé.

Le neuvième, à sept heures du ma-

Digitized by Google

tin, le malade étoit encore dans le même état que la veille; mais au moment qu'on enleva l'épiderme, il reprit un peu de connoissance, et se plaignit non-seulement de la douleur inséparable de cette opération, mais encore d'une douleur profonde, qu'il rapportoit à la région frontale. On pansa la plaie avec l'onguent basilicum, animé avec les cantharides.

Le soir, le malade jouissoit de toute sa connoissance; il avoit la respiration très-libre, souffroit moins de la tête, et ne rendoit presque plus de sang par le nez, ni par la bouche. Il dormit plusieurs heures d'un sommeil tranquille, et passa le reste de la nuit dans l'état le plus calme. Sur les trois heures du matin, il commença à éprouver des ardeurs d'urine.

Le dixième, les accidens dépendans de la commotion du cerveau, avoient entièrement disparu; mais l'irritation des voies urinaires s'étoit tellement accrue, qu'à l'heure du pansement, le malade urinoit à chaque instant goutte à goutte, et avec les douleurs les plus vives. M. *Desault* fit panser la tête avec le basilicum pur; ordonna pour boisson l'eau de graine de lin émulsionnée, et

Digitized by Google

trois bols par jour, composés chacun avec, *camphre*, grains vj; *poudres de racine d'althéa, de réglisse*, de chaque un scrupule; *sirop de violette*, quant. suffis. Sur le soir, les ardeurs d'urine étoient beaucoup moindres.

Le onzième, elles cessèrent entièrement; néanmoins le malade continua encore pendant quatre jours l'usage des bols camphrés, et la tisane de graine de lin émulsionnée. On le pansa toujours avec le basilicum pur, et on le tint à la diète.

Depuis quatre jours, il prenoit un peu de nourriture; il se rétablissoit à vue-d'œil; la suppuration étoit presque entièrement tarie, lorsque tout-à-coup, le dix-huitième, sans aucune faute dans le régime, et sans autre cause apparente que cette diminution de la suppuration, il se trouva menacé des mêmes accidens qu'il avoit éprouvés au commencement de la maladie. Il se plaignit d'une pesanteur de tête, d'une grande foiblesse dans tous les membres; sa langue se chargea d'un enduit jaunâtre, et son pouls devint lent et petit.

M. *Desault* lui fit raser de nouveau la tête, et appliquer un emplâtre vési-

Digitized by Google

catoire aussi fort, mais moins étendu que le premier. Il ordonna en même temps la diète, l'eau de graine de lin émulsionnée, et deux bols de camphre par jour, pour préserver les voies urinaires de l'action des cantharides.

Le dix-neuvième, le nouveau vésicatoire avoit attiré une si grande quantité de sérosité, que tout l'appareil et l'oreiller s'en trouvèrent mouillés. Après avoir enlevé l'épiderme, on pansa la plaie avec le basilicum pur. Dès ce moment, le malade n'éprouva plus de douleur gravative dans la tête, ni de foiblesse dans les membres.

Les quatre jours suivans, la suppuration fut très-abondante.

Le vingt-quatrième, comme la langue étoit toujours chargée et la bouche amère, M. *Desault* prescrivit l'émétique en lavage, et le lendemain une médecine, qui remirent les organes de la digestion en bon état. Alors le malade reprit un peu de nourriture; son vésicatoire, toujours pansé avec le basilicum pur, se dessécha peu à peu, jusqu'au trente-unième, que la suppuration fut entièrement tarie. Les forces du malade revinrent rapidement; et après quelques jours de convalescence,

il sortit de l'hôpital le 17 janvier 1785, jouissant d'une santé parfaite.

Obs. II. Dans la matinée du 18 avril 1785, un enfant âgé d'environ dix ans, ayant fait tomber sur sa tête une planche très-lourde, fut renversé, et perdit connoissance. Après lui avoir fait respirer, et même avaler inutilement des eaux aromatiques de plusieurs espèces, ses parens l'apportèrent à l'hôtel-dieu, le même jour à cinq heures du soir. Cet enfant étoit alors privé de connoissance et de sensibilité; il n'avoit de mouvemens apparens, que ceux de la circulation, de la respiration et de la déglutition. Il ne vomissoit point, ne perdoit point de sang par la bouche, par le nez, ni par les oreilles, comme le malade de l'observation précédente. Il avoit la face rouge; la respiration courte et laborieuse; le pouls petit et éloigné de l'état naturel de cet âge, par la lenteur des pulsations. On ne trouva sur la tête, qu'une contusion vers le milieu de la suture sagittale, où le coup avoit porté.

Deux saignées de bras faites dans la soirée, ne produisirent d'autre effet qu'un léger développement du pouls.

Digitized by Google

Le deuxième jour, au pansement du matin, M. *Desault* fit appliquer un emplâtre épispastique, très-large et très-actif, sur la tête du malade, qui passa le reste du jour et de la nuit suivante, dans le même état.

Le troisième, lorsqu'on enleva l'épiderme, il donna les signes d'une vive douleur, et prononça quelques mots, qui n'annonçoient aucune suite dans ses idées. Il fut pansé avec le suppuratif, animé de cantharides en poudre; et pour prévenir l'irritation de la vessie, on le mit à l'usage de la tisane de graine de lin émulsionnée. Deux heures après le pansement, je lui trouvai la respiration plus libre, le pouls vîte et plus grand que la veille. Il jouissoit de toute sa connoissance, mais il étoit toujours assoupi, et se plaignoit d'une douleur gravative considérable à la tête.

Le quatrième, la suppuration devint très-abondante. Le malade souffrit beaucoup après le pansement; mais ces douleurs, causées par l'onguent irritant qu'on avoit employé, n'étoient que superficielles, et cessèrent au bout de trois heures. Depuis ce moment, tous les accidens, produits par la commo-

tion du cerveau, furent dissipés, et ne reparurent plus.

Cependant, pour entretenir la suppuration, on continua de panser avec le même onguent. L'usage de l'eau de graine de lin fut aussi continuée, et c'est elle sans doute qui empêcha les cantharides de porter sur la vessie.

Le huitième, on commença à donner un peu d'alimens solides au malade.

Le quatorzième, il fut purgé. Depuis ce jour, on laissa sécher peu à peu le vésicatoire. Les forces du malade augmentèrent avec l'appétit; enfin le quatorzième jour du mois de mai, il sortit bien portant de l'hôtel-dieu.

On voit fréquemment, dans cet hôpital, la même pratique couronnée des mêmes succès.

Les vésicatoires sur la tête, aidés de la saignée, sont le moyen le plus efficace de combattre les effets primitifs de la commotion du cerveau.

Il est un accident consécutif, non moins alarmant, auquel on pourroit obvier par le même remède; c'est l'inflammation lente et la suppuration du cerveau ou de ses membranes: accidens qui sont la suite de l'irritation, pro-

duite par la violence exercée sur la tête, et qui ne s'annoncent souvent que long-temps après.

TUMEURS GLANDULEUSES du cou et des aisselles, et leur extirpation; mémoire par M. FORESTIER, médecin à S. Quentin.

Les tumeurs glanduleuses sont extraordinairement variées pour leur forme, leur volume, leur consistance, la durée de leur accroissement, leur position dans les différentes régions du corps, la nature de l'humeur qu'elles contiennent, et leurs effets. Les meilleurs auteurs ont essayé de marquer toutes ces différences, et tous ont éprouvé des difficultés sans nombre, résultant de l'ignorance des causes, du défaut de connoissance du tempérament des sujets qui en étoient attaqués, du peu d'effet des secours employés intérieurement ou extérieurement, du peu de lumières acquises par l'inspection de ces corps glanduleux chez les malades, ou sur les cadavres, et principalement du peu d'attention

Digitized by Google

portée à l'examen des sujets attaqués de la même espèce de glandes, dans le même pays et dans un temps quelconque. Le célèbre *Heister* entr'autres, dit expressément qu'on en peut découvrir tous les jours d'une nouvelle espèce; et *Fallope* avoue l'impossibilité de bien définir les tumeurs glanduleuses. Nous allons essayer de remplir une partie de cette tâche difficile, en parlant des tumeurs glanduleuses enkystées du cou, de la gorge et des aisselles, dont l'extirpation a été entreprise avec une heureuse témérité par M. *Magnier,* et exécutée depuis 1772 jusqu'à ce jour, avec le plus grand succès.

Dans le cinquième volume de la Collection de thèses chirurgicales, publiées par M. *Heister,* on trouve une dissertation, dans laquelle son disciple, M. *Friesse*, rend compte d'une opération semblable; l'issue en fut si heureuse, qu'elle fit le plus grand honneur à ce chirurgien célèbre, qui, par ce moyen, arracha une victime intéressante à une mort qui paroissoit inévitable. Les gens instruits n'ignorent pas les précautions que la sagesse et les connoissances anatomiques firent prendre à *Heister;*

Digitized

aujourd'hui ils seront étonnés de la réussite et de la facilité de cette même opération, s'ils la tentent dans le cas que nous allons décrire.

Depuis plusieurs années, il arrivoit à l'hôtel-dieu de Saint-Quentin des soldats malades, sortant des hôpitaux de Flandre, avec des tumeurs glanduleuses d'un volume plus ou moins considérable, situées depuis la conque de l'oreille, en descendant sous la symphyse de la mâchoire jusqu'au sternum, et la clavicule; plusieurs portoient même cette espèce de tumeur sous les aisselles. Les parotides se trouvoient engorgées en partie chez un grand nombre de sujets. Les deux côtés étoient quelquefois embarrassés en même tems; plus souvent il n'y en avoit qu'un seul. Dans quelques cas, les tumeurs n'offroient qu'une seule masse; d'autres fois elles formoient un chapelet.

Les tumeurs peu anciennes étoient sans douleur, et n'avoient point adhérence à la peau; il paroît même qu'elles n'en ont jamais contracté que par l'effet des topiques actifs. La peau n'avoit pas changé de couleur ni d'épaisseur, avant l'application des topiques.

On découvroit au tact, tantôt une

Digitized by Google

seule glande, de celles désignées ci-dessous, qui étoit énormément grosse, (on en a extirpé de dix à douze onces,) molle, et que l'on ne pouvoit sentir qu'à travers un tissu cellulaire gonflé; caractère distinctif de nos tumeurs enkystées et essentiel à noter, comme nous verrons plus loin; tantôt c'étoit un chapelet plus ou moins étendu de glandes de toute grosseur qui se prolongeoit, chez quelques sujets, jusque dans la poitrine ou dans l'interstice des muscles du cou.

Lorsque la cause, qui a produit ces tumeurs, n'est point détruite, et qu'elle continue d'exercer son action sur le même sujet, on ne peut reconnoître d'abord la quantité de glandes qui s'engorgeront. Mais cette affection dont le progrès est lent et successif se développe particulièrement à la suite d'une irritation; et on a vu des glandes ne s'engorger d'un côté, qu'après l'extirpation des mêmes glandes du côté opposé: il résulte de-là qu'une longue suppuration n'avoit pas toujours pu dépouiller complétement le sang d'un vice qui n'avoit été combattu par aucun secours intérieur.

Dans les premiers momen les ma-

lades portoient ces tumeurs sans se plaindre ; et même après un laps de temps considérable, elles ne produisoient d'autre mal qu'une gêne dans les mouvemens du cou, de la mâchoire ou du bras. Elles n'occasionnent des douleurs sourdes et continues, que lorsqu'elles entrent en suppuration ; ce qui arrive après trois ou quatre ans chez les gens de la campagne ; mais seulement au bout de dix-huit mois ou deux ans, ou même plutôt, lorsque les malades ont employé des résolutifs puissans, ou des caustiques. Les soldats soignés dans les hôpitaux militaires, étoient dans ce dernier cas.

Il est à remarquer que les sujets le plus ordinairement affectés de ces tumeurs, sont d'une stature haute et sèche, d'un tempérament phlegmatique, bilieux et atrabilaire ; ce qu'indique la couleur brune ou jaunâtre de la figure, et même de la peau du corps. Ces tumeurs sont endémiques dans les provinces d'Artois, le Hainaut et Flandre françoise. Je dis endémiques, parce qu'elles ont affecté non-seulement les soldats des régimens en garnison dans ces provinces, mais d'autres personnes de tout sexe, de tout âge, et de diffé-

Digitized by Google

rens états. Cette remarque avoit échappé à MM. *Dufour* et *Emery*, docteurs en médecine, dans un Mémoire qu'ils ont inséré dans les affiches de Picardie, et où ils prétendent que les tumeurs en question doivent leur naissance et leur accroissement aux collets d'habit trop hauts et trop étroits, et aux grands cols cartonnés que l'on faisoit porter aux soldats.

Je ne peux les attribuer qu'à une diathèse qui épaissit les substances gélatineuses et lymphatiques. Cette diathèse naturelle ou acquise, est entretenue et augmentée par l'irrégularité de la transpiration dans un climat froid et humide, chez des sujets qui observent un régime peu exact (*a*), et qui par état se trouvent souvent exposés aux intempéries de l'atmosphère, comme le soldat en faction. Chez les phlegmatiques bilieux et les mélancoliques, malgré une bonne constitution apparente, due à la vigueur du premier âge, on peut juger par la couleur brune de la peau, que son tissu est resserré et

(*a*) La bierre forte, et l'eau-de-vie dont on abuse dans ces provinces, affoiblissent les organes digestifs, et produisent la cacochimie scorbutique.

épaissi

épaissi (*a*) par une matière acrimonieuse, qui, ne pouvant être retenue ou résorbée à l'intérieur sans inconvénient, devient le germe de tous les engorgemens glanduleux; si l'engorgement dont il est ici question, est spontanément suivi de la suppuration, c'est qu'il est formé par une matière plus fluide, qui excite par son acrimonie une espèce d'inflammation lymphatique sourde. L'état inflammatoire de ces tumeurs se déduit aisément de l'épaississement des sucs et du parenchyme des glandes, de celui de leur membrane propre, qui forme un kyste très-solide, de la suppuration qui s'établit au centre de chaque tumeur, et en détruit toute la substance, &c.

J'attribue la cause de ces engorgemens au vice scorbutique, malgré l'inutilité des secours employés par les gens de l'art pour combattre cette diathèse. En effet, le défaut de succès de ces remèdes vient de ce qu'on y a recours trop tard. Les tumeurs dont il s'agit étant insensibles dans leur principe, et même jusqu'au moment où la suppu-

(*a*) Chez d'autres sujets, l'irritabilité peut produire les mêmes effets.

ration est avancée, les malades ne se plaignent que dans un temps où la désorganisation est complète; elles grossissent lentement, et de la même manière que les sarcomes; si en augmentant de volume, elles offrent moins de sensibilité, c'est que les glandes qui en sont le siége, ont des vaisseaux sanguins moins considérables que les parties où se forment les sarcomes, et que la circulation du sang y est plus lente.

Le vice scrophuleux est commun dans plusieurs pays où ces espèces d'engorgemens ne se sont pas encore manifestées : d'ailleurs les glandes scrophuleuses sont de nature plus inflammatoire; elles contractent naturellement des adhérences avec la peau et les parties voisines, lorsqu'elles cessent d'être indolentes. Elles ne sont pas isolées chacune dans un kyste particulier, épais et solide, et le tissu cellulaire qui les environne n'est pas aussi engorgé. Le vice scrophuleux rend les glandes plus dures, et la suppuration ne s'y établit pas au centre. Une preuve que le virus vénérien n'est pas la cause de cette espèce de tumeur, c'est l'inutilité de l'emploi du mercure aux différentes époques du traitement. On sait

que ce virus désorganise des glandes, entr'autres celles des aines; mais il les gonfle rapidement, et les enflamme de même, et son action cède à l'administration du mercure, ou devient plus énergique, suivant le moment où l'on en fait usage; ce qui n'arrive pas à nos glanduleux, puisque la plupart, comme les gens de campagne, ne peuvent être soupçonnés de la moindre infection vérolique, et que chez les soldats attaqués des deux maux à-la-fois, on n'a point observé que les tumeurs aient augmenté, ni que la résolution ait été accélérée.

Pendant long-temps on avoit tenté vainement de dissoudre ces tumeurs; les fondans mercuriaux et autres, quoiqu'alliés aux dépuratifs, n'ayant eu aucun succès donnés intérieurement, on a essayé les topiques résolutifs les plus puissans; enfin les caustiques, le tout sans la moindre apparence de réussite; les glandes sans adhérence aux tégumens, et recouvertes d'un kyste épais, résistoient à tous les moyens. Si les caustiques en ont attaqué quelques-unes des plus superficielles, on a été forcé d'y renoncer, lorsqu'on s'est aperçu que les glandes étoient situées trop

profondément, et qu'il étoit impossible de les faire tomber en suppuration, ou de les détruire par ce moyen, sans courir le danger extrême d'intéresser des parties voisines essentielles à la vie.

Le seul effet de ces topiques a été d'accélérer la formation du pus, qui commence naturellement par le centre de chaque glande, en fond toute la substance, en ronge le kyste, et fuse dans l'interstice des muscles par le tissu cellulaire, attaque les cartilages bronchiques, et pénètre dans le poumon.

Cette terminaison fatale, et que l'on n'avoit pu prévenir par les secours déja employés, étoit bien propre à inspirer l'idée de l'extirpation; mais la situation des tumeurs avoit effrayé les plus hardis. Les anatomistes mêmes de la capitale ont tremblé de voir exposés au tranchant du bistouri les nombreux rameaux de nerfs qui forment la pate d'oie; ceux qui rampent sur l'œsophage, la trachée-artère et vers la base de la langue; les vaisseaux sanguins, tels que les veines jugulaires, les artères carotides et axillaires, devenoient un nouveau sujet de terreur.

Rien n'a pu intimider M. *Magnier*; après avoir vu périr plusieurs pulmo-

niques envoyés dans son hôpital, à la suite de ces tumeurs glanduleuses suppurées; après avoir vainement essayé à l'extérieur les fondans, les caustiques, et à l'intérieur le mercure, comme on l'avoit fait dans tous les hôpitaux d'où sortoient les soldats, il examina une tumeur glanduleuse que portoit de chaque côté de la gorge, sous la mâchoire, le nommé *Anatôle Descombes*, dit *La Tranchée*, caporal au régiment de la marine. Une de ces tumeurs, formée comme sa correspondante par une suite de glandes sous-maxillaires engorgées, avoit été attaquée inutilement par les caustiques; l'escarre qui en étoit la suite fit juger que la tumeur étoit enkystée. Comme elle étoit peu susceptible, par son étendue et sa situation, d'être emportée par la continuation des mêmes moyens, l'extirpation parut un secours plus efficace et plus prompt; M. *Magnier* la proposa au malade courageux, qui s'y prêta facilement, dans l'espoir d'éviter le sort de ses camarades. Elle fut entreprise au mois d'août 1772, et faite avec hardiesse, célérité et succès. Elle a été depuis pratiquée sur près de huit cents sujets de tout âge, de tout sexe,

de toute profession, et si heureusement, que l'on ne peut pas compter huit malades morts après l'opération, ou de ses suites. L'état de quelques-uns des malades qui voulurent s'y soumettre, étoit très-avancé; mais ils espéroient y trouver leur salut: tel fut le nommé *Jean Schender,* soldat au régiment de Courten, suisse, compagnie de *Kunechen,* qui, au mois de mai 1777, portant une de ces tumeurs aux glandes axillaires, dont la suppuration avoit déja fusé sur les cartilages de la trachée-artère, et produit une toux âcre, une expectoration purulente, accompagnée de fièvre, en fut délivré par la dérivation du pus, qui sortit en grande quantité au premier coup de bistouri. Le malade quitta notre hôpital en bonne santé au bout de deux mois. D'autres malades succombèrent à des accidens compliqués, tels que la diarrhée, suite de mauvais régime, &c.

Le nommé *Pierre le Lievre,* dit *Pernet,* canonier au corps royal d'artillerie de la Fere, compagnie de *Rechouf,* avoit subi cette opération à un côté de la gorge: rendu à sa garnison, il vit naître une nouvelle tumeur de l'autre côté; il n'osa se soumettre à une se-

Digitized by Google

conde opération, à cause de la douleur: le pus, après avoir fusé dans la poitrine, se fit jour par l'expectoration, et produisit une pulmonie incurable.

La même extirpation a été faite avec succès sur des sujets de différens sexes et de différens âges par d'autres chirurgiens. Il y a six semaines que je l'ai vu faire avec la plus grande dextérité et les plus sages précautions, par MM. *Desgreniers* et *Egreer*, chirurgiens de Saint-Quentin.

Heister, qui est un modèle qu'on ne doit jamais perdre de vue, prescrit une sage lenteur, l'examen de chaque mouvement du scapel, et l'attention d'éloigner cet instrument des parties à respecter. Dans cette opération, la nature offre une considération, dont j'ai fait mention plus haut; c'est l'engorgement glaireux du tissu cellulaire, qui distingue par des intervalles bien prononcés toutes les parties, sur-tout dans les tumeurs les plus volumineuses, les plus anciennes, par conséquent; et en particulier dans celles que l'application des différens topiques, ou une suppuration commencée, ont pu disposer à la phlogose.

Il suffit, pour la bien faire sans acci-

dent et sans délabrement, d'employer le temps nécessaire à une dissection méthodique, et d'avoir l'usage le plus familier du scapel, de connoître bien l'anatomie du cou : trop de célérité est plus nuisible qu'on ne pense dans l'emploi de l'instrument tranchant. Si l'on doit prendre en considération le précepte qui recommande de guérir *citò et jucundè*, il faut se rappeler sur-tout celui qui prescrit de mettre d'abord la vie du malade en sureté, *tutò*. En un mot, la chirurgie perfectionnée doit avoir pour axiome, *sat citò, si sat bene.*

Je dois à la vérité, de dire que j'ai vu des accidens effrayans être la suite de cette opération; tels que des hémorrhagies abondantes et réitérées, des douleurs atroces à la langue, dont les filets nerveux étoient tiraillés et coupés, des paralysies du côté opéré, qui faisoient que la bouche se portoit absolument de l'autre côté pendant deux ou trois jours; des douleurs dans toute la tête, avec gonflement et rougeur de la figure, ainsi qu'on l'observe chez les personnes qui sont étranglées; accident causé par la compression nécessaire pour arrêter les hémorrhagies;

Digitized by Google

enfin des délabremens considérables qui laissent des cicatrices énormes.

A la suite des opérations, la fièvre d'inflammation est proportionnée au délabrement; le pus qui en résulte est blanc, mais glaireux et abondant; le mercure employé par M. *Magnier* pendant ce temps, l'a rendu plus fluide; mais la couleur vermeille de la plaie n'en a pas été altérée.

TESTICULES passés de l'abdomen dans le scrotum, à l'âge de seize à dix-sept ans; et, verge mal conformée: observation présentée, et lue à la Société royale des sciences de Montpellier, le 4 août 1790, par M. DES GENETTES, docteur en médecine, membre de plusieurs académies.

Dans l'automne de 1787, en allant de Florence à Rome, environ quatre-vingt milles au dessus de cette première ville, je m'écartai 6 milles de la grand' route pour aller voir la montagne de S. Fiora, l'une des plus considérables

de l'Italie, entre celles qui sont détachées de la chaîne des Appenins. Cette montagne, désignée chez les anciens sous le nom de *Mons Amiata*, couverte de la plus belle végétation, renferme dans son sein de riches mines de vitriol, d'antimoine, de cinabre, et quelques-unes, mais peu abondantes, de fer et de cuivre. On y rencontre partout les traces d'anciens volcans éteints, et une prodigieuse quantité d'eaux thermales; c'est aussi de-là que naissent les rivières *Paglia* et *Fiora*.

A l'A... l'un des bourgs considérables, situés au pied de cette montagne, je vis dans une assemblée (conversazione) un jeune homme de seize à dix-sept ans, dont l'arrivée excita les ris: on m'apprit qu'il avoit changé de sexe, ou plutôt de costume depuis quinze jours. Je vais tracer, avec autant de brieveté qu'il me sera possible, les circonstances de son histoire qui intéressent la physiologie.

Ce jeune homme ayant présenté en naissant quelque défaut de conformation qui en imposa à des personnes trop peu instruites pour reconnoître son sexe, fut baptisé comme fille. Il en porta les habits, et en reçut l'éducation.

Digitized by Google

Jusqu'à l'âge de seize à dix-sept ans, il vécut toujours au milieu des femmes; elles recherchoient même avec empressement son amitié et ses liaisons; elles chérissoient en lui des mœurs douces et aimables, et des talens distingués dans la musique. Enfin à l'époque que je viens d'indiquer, sa voix commençoit à changer, le duvet se montroit sur ses joues, lorsqu'à la suite d'un léger effort, il sentit deux tumeurs dans la région des aînes. Le médecin qui fut appelé trouva, en le considérant de près, une verge bien caractérisée; et dans les deux tumeurs, il reconnut les deux testicules. La légère pression qu'il exerça sur ces organes, en détermina la chûte dans le scrotum, qui étoit lâche et distendu. Le ministère public en fut informé, et lui fit ordonner de quitter ses habits de femme, et de se revêtir de ceux de son sexe. Quand je l'examinai, il étoit très-bien conformé, à l'exception de la verge, qui me présenta une singularité, qui n'est pas infiniment rare. Elle avoit environ deux pouces et demi dans l'état ordinaire; et dans celui d'érection, elle en avoit quatre et demi. Le gland n'étoit point perforé à son extrémité; mais le canal

de l'urèthre, en s'amincissant, formoit sous le gland une ouverture, que je comparerai volontiers, pour sa forme seulement, à un bec de plume à écrire. J'ai eu depuis occasion de revoir ce jeune homme ; il s'est marié dans une ville de Toscane, où le ministère ecclésiastique lui en a, après divers examens, accordé la permission.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de mai 1791, par M. BOUCHER, méd.

Il n'y a pas eu de chaleurs marquées dans le cours de ce mois. La liqueur du thermomètre, du 1er au 23, ne s'est guère élevée au-dessus du terme de 12 degrés ; après ce jour, elle ne s'est pas portée plus haut qu'à 16 degrés. Ce n'est que le 28 qu'elle a été observée à ce terme.

Le temps a été nuageux et venteux la plus grande partie du mois, mais il n'y a eu que des pluies passagères. Le vent a presque toujours été *nord*.

Le mercure dans le baromètre s'est maintenu constamment, au voisinage, de 28 p. ; le 8, il s'est élevé au terme de 28 pouces

3 lignes; le 13 et le 19, il est descendu à 27 pouces 9 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 16 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 3 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ce deux termes, est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
7 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Ouest.
6 fois de l'Ouest.
6 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couv. ou nuag.
12 jours de pluie.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de mai 1791.

Les nuits froides et pluvieuses, qui au

commencement du mois ont succédé à un temps assez doux, ont entretenu les fièvres catarrhales et les fluxions de poitrine, et ont causé des rhumatismes inflammatoires. Nous avons appris que cette dernière maladie avoit été, pour ainsi dire, épidémique dans certain canton de l'Artois, et en particulier dans la ville de Bêthunes, distante de sept à huit lieues de notre ville. Un certain nombre de personnes ont été attaquées de la vraie péripneumonie, avec crachement de sang, &c. Le sang tiré des veines se trouvant plus ou moins coëneux, ces maladies, dans quelques-uns, ont été compliquées des symptômes de la fièvre putride, qui a été encore en vigueur dans plusieurs familles du peuple; elle n'étoit pas moins maligne que ci-devant; elle n'a épargné dans certaines maisons, aucun des individus qui les habitent, quoiqu'en grand nombre. J'ai traité, dans mes deux hôpitaux de charité, quatre garçons d'une même famille, dont la mère y avoit succombé, ils ont échappé tous quatre: dans l'un d'eux, la maladie s'est terminée par une parotide, qu'on a amenée à suppuration, moyennant l'application de la pierre à cautère.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Mémoires de la Société royale de médecine, pour les années 1784 *et* 1785. Second Extrait.

1. On a rendu compte de la première partie de ce volume, *tom.* lxxxv, *pag.* 262, cahier de novembre 1790.

La seconde partie contient les Mémoires de médecine et de physique médicale pour la même année, qui consistent en deux dissertations sur les hydropisies, couronnées par la Société, et la constitution médicale des années 1784 et 1785; par M. *Geoffroi.*

Les constitutions médicales, formées sur le résultat journalier d'une pratique nombreuse, et d'après l'habitude de comparer sans cesse les variations des maladies régnantes avec les différentes influences de l'atmosphère, sont des tableaux instructifs, dont on doit savoir d'autant plus de gré à leurs auteurs, qu'il faut des soins attentifs et continus pour en recueillir les élémens, de l'exactitude et de la précision pour en rédiger l'ensemble, et que le résultat de beaucoup de peine est de produire un genre d'ouvrage plus utile que brillant. A l'imitation de *Sydenham*, les Italiens et les Allemands avoient recueilli, le siècle dernier, des collections très-nombreuse sur les constitutions épidémiques; tandis que les mé-

Digitized by Google

decins François, au lieu de suivre l'exemple que leur avoit donné, long temps auparavant, l'illustre *Baillou*, s'occupèrent beaucoup plus d'imaginer et de défendre des systêmes, que de se vouer à l'observation.

Les registres de la Faculté de médecine de Paris, qui contiennent les résultats des assemblées tenues chaque mois sur les maladies régnantes, sont les seules éphémérides médicales qui peuvent permettre de suivre la trace des maladies régnantes à Paris; mais, comme on n'a point fait un extrait de ces éphémérides, elles n'ont été d'aucun usage. Il paroit cependant qu'elles auroient pu devenir utiles.

On trouve dans le dix-huitième volume du Journal de médecine, et dans les suivans, des observations d'un médecin de la Faculté de Paris, sur les maladies épidémiques qui ont régné à Paris depuis 1707, jusqu'en 1747. D'un autre côté, M. *Malouin*, médecin de la Faculté de Paris, à consigné dans les Mémoires de l'Académie des sciences, dont il étoit membre, l'histoire des maladies régnantes à Paris, depuis 1746, jusqu'en 1754. Ces tableaux nosologiques n'excitèrent pas une grande sensation quand ils furent publiés; mais par la suite, on en connut le mérite et la valeur, et des médecins célèbres ont manifesté leurs regrets sur ce que ce travail n'avoit pas été continué.

Les constitutions de M. *Geoffroi* forment, dans les registres de la Société royale de médecine et dans ses volumes, une suite d'observations générales sur les maladies

Digitized by Google

régnantes, qui serviront de base aux Mémoires, du même genre, que la Société recueillera chaque année. Ces observations, comparées par la suite aux tables météorologiques, présenteront sans doute des résultats très-utiles. En effet, les maladies qui affligent l'humanité, considérées en masse, et examinées dans leur rapport avec la marche rapide des saisons, et avec les inégalités successives de l'atmosphère, se présentent au médecin sous un aspect philosophique, qui est très-propre à agrandir les idées, et à épurer le jugement des observateurs.

Avec quelque rapidité que soit écrite un constitution médicale, elle présente de la sécheresse et de la monotonie, quand les observations générales ne sont pas coupées, de temps en temps, par des observations particulières, et ranimées par de courtes et judicieuses réflexions, puisées dans la nature du sujet. Il y a dans la constitution de M. *Geoffroi*, deux observations remarquables sur deux femmes, à qui les opérations du magnétisme animal ont fait beaucoup de mal, en excitant chez elle des convulsions, et en les conduisant dans le marasme. On y trouve encore trois autres observations sur des hommes qui ont vendu des vers par le canal de l'uréthre.

Des obervations de ce dernier genre, rapportées par tout autre médecin que M. *Geoffroi*, paroîtroient peu dignes de foi; mais le témoignage d'un médecin aussi versé dans la connoissance des insectes, rendront plus attentifs ceux qui liront ces observa-

tions. M. *Geoffroi* observe qu'il n'a pas vu ces vers sortir du canal de l'urèthre, mais qu'il les a examinés très-attentivement, et c'est sur cet examen, encore plus que sur la parole des malades, qu'il paroît croire à l'existence de ces vers.

Au reste, les observations rapportées par M. *Geoffroi*, quelque extraordinaires qu'elles paroissent, ne sont pas nouvelles; quelques-unes de ce genre ont déja été insérées dans ce Journal. M. *Moublet*, chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon en Provence, a rendu compte, en 1758, d'un enfant qui, après des douleurs et des convulsions considérables, rendit, par le canal de l'urèthre, un ver vivant, de couleur grisâtre, de quatre pouces de long, de la grosseur d'une plume. M. *Moublet* lui-même, fit l'extraction de ce ver avec des pinces (*Voyez* tom. ix, pag. 244). Dans le neuvième volume, il y a une observation extraite d'une lettre de M. *Raisin*, à M. *Alleaume*, docteur-régent de la Faculté de Paris; il est question dans cette Lettre d'un homme de cinquante ans, qui, après deux accès de colique néphrétique, accompagnée de sang dans les urines, rendit un ver de trois pouces de long. Les observations des anatomistes modernes, ont effectivement démontré qu'il pouvoit exister des vers dans les reins des animaux vivans.

La Société avoit proposé, dans sa Séance du mois d'août, un prix de 300 liv., dû à M *Menuret de Montelimart*, sur cette question : *Exposer la nature, les causes, le mécanisme de l'hydropisie, et sur-tout faire connoître les signes qui forcent d'une ma-*

nière précise les indications des différens genres de secours, appropriés aux divers cas et aux diverses espèces d'épanchemens. Le prix a été partagé entre MM. *Camper* et *Baraillon*, dont nous allons analyser les Mémoires.

Le Mémoire de M. *Camper* est écrit en latin, et divisé en sept chapitres.

Le premier chapitre traite de l'hydropisie de la tête et de l'épine dorsale. On y trouve un grand nombre de faits, qui font voir à quelle énorme quantité peut se monter l'eau épanchée dans le cerveau. M. *Camper* a vu des enfans dont la tête avoit 24 à 25 pouc. de circonférence; il n'y a pas d'eau entre les méninges, mais elle est ordinairement épanchée dans les ventricules antérieurs, et communique de-là dans les postérieurs. *Tulp* a trouvé jusqu'à deux livres d'eau dans chaque ventricule. M. *Camper* rapporte qu'à l'ouverture du cadavre d'un homme mort subitement de cette maladie, il sortit une énorme quantité d'eau par l'entonnoir. Les causes de l'hydrocéphale sont des vices organiques qui viennent de naissance ou des accidens, tels que des chutes, qui produisent le même effet. *Fothergill, Wasson, Whytt*, et *Huck*, parlent de l'hydrocéphale interne, comme d'une maladie nouvelle, mais leur description n'est pas claire; il est question seulement, dans leurs observations, d'une grande quantité d'eau trouvée dans le cerveau et dans l'épine dorsale; ce qui n'est pas rare.

Il faut bien distinguer l'anasarque de la

tête de la véritable hydrocéphale, qui a son siége dans l'intérieur du cerveau. Le signe diagnostic de l'hydrocéphale interne, suivant M. *Camper*, est lorsque les yeux sont poussés hors de l'orbite, de telle manière que la paupière inférieure recouvre une partie du globe.

Les recherches des médecins sur l'hydrocéphale, n'ont encore apporté aucun résultat curatif, auquel on puisse avoir confiance. De tous ceux cités par *Fothergill*, *Wasson*, *Whytt* et *Huck*, aucun n'a guéri. *Le Cat* avoit proposé la paracentèse, qui est impraticable. M. *Cruikshank* a cru que l'hydrocéphale pouvoit se guérir par des frictions mercurielles, et il en a rappelé quelques exemples, qui paroissent ne pas persuader M. *Camper*. Le *spina bifida* est une hydrocéphale, qui prend sa naissance d'un vice organique dans la vertèbre et dans la peau voisine. M. *Camper* s'en est convaincu en 1776, en examinant ce vice dans un enfant mort peu de temps après sa naissance, et dans lequel il trouva que le *spina bifida* est une tumeur formée par l'enveloppe de la moëlle médullaire, dilatée outre mesure, et remplie d'une lymphe semblable à celle qui se trouve dans les ventricules du cerveau, de ceux qui meurent d'hydrocéphale interne.

Dans le chapitre second, l'auteur passe en revue differentes tumeurs, qui sont plutôt des tuméfactions que des hydropisies; tels sont le staphylôme, la ranine et le goëtre, ou bronchocèle. Il examine particulièrement, à chacun de ces articles, quel est

le traitement chirurgical le plus convenable. Pour le bronchocèle, il cite le traitement de *Celse*, en convenant cependant qu'il ne l'a jamais pratiqué. Dans le staphylôme, la méthode de l'excision, proposée par *St. Yves* et *Heister*, n'est pas praticable. M. *Camper* a vu la ligature réussir une fois, mais il avoue qu'elle cause des douleurs atroces. La méthode qu'il adopte, est de traverser la tumeur par des fils comme des sétons, et de faire naître une suppuration qui fasse adhérer la cornée à l'uvée. Dans la ranine, les canaux excrétoires, qui sont sous la langue, se trouvent engorgés d'une matière épaisse, muqueuse, et pituiteuse; ces tumeurs doivent être ouvertes avec la lancette, et il en est de même de ces vésicules livides qui se trouvent à l'intérieur des joues et sous la langue.

Le troisième chapitre a pour objet les hydropisies de poitrine et du péricarde. *Haller* a parlé savamment du tissu cellulaire en 1754, et *Abbadie* en 1774, dit M. *Camper*, en faisant voir qu'il falloit rapporter à *Hippocrate* l'origine de la découverte de la communication du tissu cellulaire; c'est par elle que dans les maladies purulentes de la poitrine, il se fait des tuméfactions à la partie postérieure du dos, et cette communication a lieu même dans les cadavres. Les signes diagnostics de l'hydropisie de poitrine, continue notre auteur, sont fort douteux, et on peut vivre fort long-temps avec les hydropisies de poitrine, comme le prouvent les ouvertures de cadavres; les asthmatiques sont une

preuve de cette double assertion. La rougeur du visage, la lividité du nez et des lèvres, la dilatation très-remarquable des vaisseaux de l'œil, la contraction des ongles, signe tant recommandé par *Hippocrate*, *Fallope* et *Morgagni*, ne sont pas des symptômes décisifs.

Qu'il me soit permis d'ajouter aux sages observations de M. *Camper*, la remarque suivante : C'est une erreur née de la tendance que l'esprit humain a à croire au merveilleux, et une surprise de l'amour-propre, que d'avoir imaginé qu'il pouvoit exister dans toutes les maladies aiguës et chroniques les plus graves, un signe décisif, soit pour le diagnostic, le prognostic ou la curation; c'est dans le concours des symptômes, que le médecin clinique doit trouver les bases de son jugement; et ce qu'un seul symptôme ne peut pas faire connoître, se trouve déterminé lorsqu'on voit plusieurs symptômes essentiels coincider au même point.

Dans le 4e chapitre, M. *Camper* s'occupe des différentes espèces d'hydropisies, et particulièrement de l'ascite. Les causes éloignées de l'hydropisie ascite, viennent, dit-il, de la diminution de la transpiration insensible des matières alimentaires, de l'absorbtion de l'humidité extérieure, du défaut d'action dans les vaisseaux absorbans intérieurs. L'hydropisie ascite est plus commune et plus difficile à guérir chez les femmes que chez les hommes, souvent elle est l'effet d'une affection des viscères, et alors elle est presque toujours incurable. Celle qui

Digitized by Google

vient à la suite des pertes de sang est la moins dangereuse. On peut ranger après elle, celle qui vient après les fièvres et la leucophlegmatie ; viennent ensuite celles qui succèdent à l'obstruction du foie, ou à la cachexie universelle ; puis enfin l'hydropisie enkistée. M. *Camper* n'est pas consolant sur l'espoir que l'on peut se permettre dans les hydropisies ascites. L'abstinence de boisson, dit-il, peut empêcher les progrès de cette maladie, mais n'en ôte pas la cause. Les drastiques n'ont presque jamais réussi, les diurétiques sont fort douteux. Les sels lixiviels dans le vin blanc, tant vantés par *Sydenham*, n'ont pas soutenu leur réputation. Les vomitifs recommandés aussi par ce médecin, sont plus généralement efficaces ; l'opium a quelquefois eu un grand succès. En général, les remèdes empiriques, sont ceux qui ont eu la plus grande vogue; la ponction n'est presque toujours qu'un remède palliatif. Sur cent malades à qui l'auteur a fait la ponction, il n'en est que six qui ont guéri : quelquefois la ponction prolonge la vie long-temps ; il cite une femme à qui il a fait dix-huit fois la ponction dans l'espace de dix ans.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la description qu'il fait de l'opération ; mais nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter à deux articles moins connus, et qui sont traités dans ce chapitre. Le premier est relatif au rôle que jouent les vaisseaux absorbans dans l'hydropisie ; le second a pour objet les hydatides.

Grâces aux travaux de *Nuck*, *de Hewson*,

de *Monro* le jeune, de *Hunter*, de *Meckel*, de *Sœmmering*, on ne doute plus aujourd'hui que les vaisseaux lymphatiques n'absorbent dans toutes les cavités, et à la surface du corps, quoiqu'on ignore encore comment se fait cette absorbtion. Est-ce par l'ascension capillaire? Est-ce par une succion semblable à celle des sang-sues, comme le dit *Hunter*, mot qui n'explique rien? Est-ce par l'irritabilité dont jouissent les vaisseaux lymphatiques? Mais sans pouvoir expliquer le mécanisme des vaisseaux absorbans, on ne peut pas s'empêcher d'admettre leurs fonctions. Des faits très-multipliés prouvent que la lymphe est apportée de l'extérieur et de l'intérieur dans le canal thorachique. La lenteur avec laquelle les virus font leurs progrès, le lieu qu'occupent ces différens virus ne peuvent être expliqués que par les vaisseaux lymphatiques. Enfin, l'observation a prouvé, et prouve encore tous les jours, non-seulement que la sérosité et la lymphe sont absorbées par les vaisseaux lymphatiques, mais que le sang, le pus, l'air, les détrimens osseux, peuvent aussi être absorbés, s'ils sont appliqués à la surface de la peau, du poumon et des intestins.

Les anciens ont appelé *hydatides*, les tubercules des paupières. *Arétée* est le premier qui les ait nommés d'un nom qui paroisse leur convenir, en les appelant *ampulla*. Les modernes ont découvert dans les ventricules du cerveau, principalement près les plexus choroïdes, ainsi que dans les franges de la trompe de *Fallope* des folli-

cules.

licules transparentes, qu'ils ont nommées *hydatides*. On a rencontré aussi des grapes d'hydatides dans le placenta. Enfin, on a trouvé dans le corps des hommes, des quadrupèdes et des oiseaux, des hydatides de différente grosseur, qui n'étoient liées ni entre elles, ni avec les tuniques des tumeurs. *Nuck* a vu dans les hydatides des vaisseaux lymphatiques gonflés, et crevés dans l'intervalle de deux valvules. *Macbride* a vu qu'elles n'étoient qu'une lymphe coagulée. *Tyson* est le premier qui ait révélé ce mystère de la nature, en montrant que les hydatides sont des vers. Pendant un siècle, les préjugés ont empêché de reconnoître cette découverte, et peut-être seroit-elle encore sous le voile de l'ignorance, si *Pallas* n'eût démontré cette vérité, en décrivant, avec la plus grande exactitude, les vers des hydatides sous le nom de *tænia hydatide*. Ces vers sont rares dans l'homme; ils se rencontrent dans les chiens et dans les singes, et sont très-fréquens dans le bœuf. C'est par l'absorbtion que les œufs de ces animaux sont portés dans la cavité de l'abdomen, dans celle de la poitrine, et dans celle de l'utérus. Au reste, rien ne répugne à admettre l'existence des vers dans les hydatides, et l'absorbtion procédante de leurs germes. *Klein* a trouvé des vers vivans dans les reins d'un loup, *Camper* dans celui des chiens, et il y a des exemples qu'on en a rencontré dans ceux de l'homme. M. *Daubenton* a observé dans l'intérieur du singe, nommé *costa*, des milliers de vers capillaires.

Les chapitres cinq, six et sept, traitent

de l'hydrocèle, des tumeurs subcutanées, du mélicéris, et de l'hydropisie de l'article. Dans chacun de ces chapitres, l'auteur brille sur-tout dans l'exposition des procédés opératoires. Dans le premier de ces trois chapitres, il développe un point fort curieux et fort important de littérature médicale. *Galien*, dit-il, avoit appelé *pores*, ces deux productions du péritoine, qui enveloppent le cordon spermatique, et le testicule dans les singes. Ces ouvertures n'ayant point été remarquées dans l'homme, il est arrivé delà qu'*Haller*, apercevant dans un enfant cette double production du péritoine, la regarda comme une disposition vicieuse qu'il appela *hernie*; mais *Claude Hunter* à Londres, *Claude Camper* en Hollande, et *Claude Gerardi* en Italie, examinant avec attention les enfans, y trouvèrent cette même disposition aux hernies. J'ai cherché, continue M. *Camper*, dans les singes et dans les chiens ce que *Galien* y avoit vu, et je l'ai trouvé; puis, en examinant avec attention des enfans de l'un et l'autre sexe après leur mort, j'ai observé que les productions du péritoine s'ouvroient pour laisser passer les cordons des vaisseaux spermatiques, et fournissoient une expansion qui s'étendoit au testicule et à l'épididyme chez les hommes, et au ligament rond de la matrice chez les femmes. La différence entre les enfans et les adultes, vient de ce que dans l'enfance la vessie qui est hors du bassin, et qui monte vers l'ombilic, chasse les intestins vers les orifices de ces ouvertures; mais par l'accroissement de l'âge, cette disposition de la vessie dis-

paroît, et les bouches de ces ouvertures se ferment : de-là, l'aitiologie de l'hydrocèle, dans les enfans, de l'un et l'autre sexe.

Le Mémoire de M. *Baraillon* est plus considérable que celui de M. *Camper ;* il est divisé en deux parties, dont l'une traite de toutes les questions relatives à la nature de l'hydropisie ; et l'autre, de toutes celles qui ont rapport au traitement de cette maladie. Chacune de ces parties est divisée en un grand nombre de sections, qui sont liées les unes aux autres par des rapports nécessaires.

L'auteur commence par des considérations sur l'hydropisie, qui font connoître la gravité et le danger de cette affection, qui, le plus souvent, bien loin d'être une affection simple, est la terminaison, ou le dernier acte d'un grand nombre de maladies aiguës et chroniques. Il fait ensuite l'énumération des différentes sortes d'hydropisie, expose leur diagnostic, en mettant dans cette exposition l'exactitude et des recherches, qui annoncent beaucoup de travail et de soin. Ces généralités conduisent à examiner les causes de l'hydropisie ; les unes sont générales, telles que la température humide et marécageuse, les hémorrhagies, la suppression des évacuations naturelles ou des écoulemens contre nature ; l'abus des liqueurs spiritueuses et des purgatifs, les obstructions, les tumeurs, les calculs et les virus. Les causes particulières sont les coups, les chutes, un vice organique dans quelque viscère, la chlorose, la boisson aqueuse immodérée, l'abus des

eaux minérales et les bains ; l'usage d'une nourriture trop affoiblissante, telle que le pain de seigle.

Il explique le mécanisme de l'hydropisie par les idées de l'école de *Boerhaave*. Des digestions foibles et imparfaites amènent des sécrétions et des excrétions mal élaborées et insuffisantes : de-là, au lieu de principes nourriciers, il se forme des principes affoiblissans, qui vont sur-tout s'accumuler sur l'organe le moins bien constitué ; il en résulte une surabondance de la partie séreuse, ce qui donne lieu à la rupture des vaisseaux lymphatiques, au marasme, à la décomposition du sang, et à la formation des hydatides par le gonflement des vaisseaux lymphatiques.

Il regarde les divisions de l'hydropisie, en hydropisies enkistées, infiltrées par épanchement, comme de scholastiques divisions, et il pense qu'il est préférable d'en admettre qui soient fondées sur l'observation, en examinant si les hydropisies communiquent ou non avec la membrane adipeuse ; si elles sont internes ou externes ; si elles tiennent aux maladies aiguës et chroniques, et sur-tout en cherchant quelle en est la cause et quelles en sont les complications. Ces complications les plus communes sont, selon lui, la passion hystérique et hypocondriaque, la vérole, les écrouelles, l'épilepsie, la goutte, la suppression des lochies, la grossesse, la fièvre de lait et les épanchemens laiteux.

Il termine la première partie par rechercher quelles sont les personnes les plus sujettes à l'hydropisie, et quels sont les signes

Digitized by Google

qui annoncent cette disposition. Les personnes qui abusent de la saignée, les grands buveurs d'eau, les ivrognes, sont spécialement ceux qui y sont le plus exposés; et comme cette maladie s'est manifestée plusieurs fois chez les enfans qui naissent d'une mère foible, plusieurs médecins, et entre autres *Huxham* et *Boerhaave*, l'ont regardée comme héréditaire. Les signes les plus remarquables sont la maigreur, ou un embonpoint molasse, un gros ventre, le poil foible, le visage pâle, la caroncule lacrymale décolorée, les yeux éteints et noyés. *C'est à l'inspection des yeux que les marchands et les gens de la campagne reconnoissent les brebis ou les moutons qui sont menacés d'hydropisie.*

La seconde partie fait la nuance entre la première et la troisième, en offrant des vues très-détaillées sur les signes qui déterminent les indications et les contre-indications. Il est deux sortes d'indications, les unes générales, et les autres particulières. Les indications générales sont de fortifier, de réchauffer le sujet, de rétablir les digestions, d'exciter des secousses, d'évacuer les eaux par des moyens actifs, et d'attaquer la cause. Les signes qui déterminent ces indications générales sont la langueur, la foiblesse, la perte de force, l'inappétence, le froid, l'aridité des tégumens, une toux fréquente, le pouls lent, les défaillances, les ictères, les évacuations sanguines.

Les contre-indications générales consistent, selon M. *Baraillon*, à proscrire les boissons aqueuses, les dépurans, et les chicoracées, à rejeter les purgatifs mino-

ratifs, à éviter les drastiques, quand les malades sont trop foibles, à ne point appliquer les vésicatoires, à être on ne peut plus circonspect sur la saignée et les narcotiques, et à ne point faire usage des esprits ardens.

Les indications et contre-indications particulières, se tirent de la nature des différentes espèces d'hydropisies, de leurs causes, de leurs complications. Il est, en outre, des indications et contre-indications qui découlent de divers accidens qui peuvent se rencontrer dans chaque hydropisie. Il est aussi des cas douteux qui doivent inspirer une déserve particulière. M. *Baraillon* a suivi toutes ces différentes classes.

La troisième partie, qui a pour objet le traitement de l'hydropisie, est divisée d'après la méthode des deux premières, et consiste dans l'exposition des moyens les plus propres à remplir les indications générales et particulières qui ont été présentées dans la deuxième partie. Pour fortifier et échauffer, il faut employer, dit M. *Baraillon*, les fortifians, qui sont de trois classes; les fortifians échauffans, ce sont les aromatiques; les fortifians indifférens, ce sont les amers et les martiaux; les fortifians qui rafraîchissent, ce sont les acides. Pour rétablir les digestions, les meilleurs moyens sont les amers aromatiques; l'abstinence de boissons est encore un moyen curatif. Enfin, pour exciter des secousses, il faut mettre en usage les vomitifs, les drastiques et les apéritifs en opiate ou en bols; l'ail, le cresson, le raifort, la cascarille, l'écorce de Winter, vont au but

Digitized by Google

qu'on se propose. Mais en admettant comme règle générale la nécessité de remplir ces six indications, l'auteur recommande de donner à chaque malade les remèdes appropriés à la nature particulière de sa maladie; comme savon, emménagogues, antiscorbutiques, stomachiques, antivénériens, et il en donne l'exemple, en suivant le traitement des différentes hydropisies, d'après leurs causes et leurs différentes complications. Il est quelques remèdes auxquels l'auteur paroît avoir une confiance particulière: tels sont l'oxymel colchique, l'oignon de la fleur nommée *impériale*, la terre foliée de tartre, l'esprit de Mindererus, les acides, le suc d'hyèble, la seconde écorce de sureau, et pour remède extérieur, du vinaigre dans lequel on fait infuser des cantharides; mais les meilleurs remèdes ne valent rien, s'ils ne sont unis aux fortifians.

Afin de fixer les idées au milieu des questions infiniment multipliées, et des discussions très-nombreuses qui en sont la suite, M. *Baraillon* a voulu donner un modèle du traitement qui lui a réussi en général; c'est-à-dire, par le moyen duquel il a guéri ou soulagé un grand nombre de malades. Il suppose une ascite à la suite d'une fièvre intermittente. 1°. Il commence par faire vomir le malade; 2°. il l'enferme dans une ceinture étroite; 3°. il employe un opiat composé avec quatre gros de quinquina, deux gros de cascarille, et suffisante quantité de sirop d'absynthe, pour trois prises, une toutes les huit heures, en faisant prendre après chaque prise six onces

d'un vin médicinal, composé avec demi-once ou six gros de canelle, et une once de nitre par pinte; 4°. le huitième jour, il fait appliquer un large vésicatoire; 5°. il rend le régime sec, et rarement avec l'interdiction sévère de toute boisson.

La Société, dans le jugement qu'elle a porté de ces deux Mémoires, a trouvé que le premier étoit recommandable par des recherches et des observations curieuses et neuves, et le second par l'étendue de son plan, et des vues hardies, dont plusieurs paroissent appuyées sur l'observation; mais l'un et l'autre lui ont paru laisser beaucoup à desirer sur le point essentiel de la question, le traitement méthodique de l'hydropisie. Il est évident, en effet, que les deux Mémoires, dont nous venons de présenter l'analyse, n'ont point satisfait à la question de M. *Menuret*.

M. *Camper* n'est entré dans aucun détail sur le traitement méthodique de l'hydropisie, mais il a le mérite d'offrir des considérations pathologiques fort justes, sur l'origine de cette maladie; on trouve, dans son Mémoire, des recherches neuves et intéressantes sur la formation de plusieurs espèces d'hydropisies, et une savante exposition des procédés chirurgicaux qui y sont nécessaires.

M. *Baraillon*, en voulant tout embrasser dans son plan vaste et régulier, a aussi manqué le but qu'il devoit atteindre. Sa marche est très-méthodique; mais à force de divisions et de sous-divisions, il exténue son sujet et fatigue l'attention. Son expo-

Digitized by Google

sition de l'hydropisie dans ses différentes périodes, ses vues sur le diagnostic de cette maladie, le tableau de ses différentes complications, sont des morceaux dictés par l'observation, mais toutes les parties ne répondent pas à celle-ci, et il en est plusieurs dans lesquelles on ne peut s'empêcher d'apercevoir des assertions hasardées, des principes dangereux, des propositions contradictoires, et un plan de traitement qui, pour avoir réussi dans quelques cas particuliers, ne paroît pas fait pour être proposé comme modèle dans la cure de l'hydropisie.

Les assertions hasardées, sont de mettre à la tête des indications primitives celles d'échauffer, de fortifier, d'évacuer, et puis de placer dans les indications secondaires, celle d'attaquer les causes de la maladie. Les principes dangereux sont de proscrire généralement les boissons dans les hydropisies à ceux qui ne pissent pas, d'ordonner un régime sec et restaurant à des malades dont les humeurs sont désséchées, qui on des obstructions, et dont les viscères sont dans un état inflammatoire; enfin, de renfermer des gens enflés dans une ceinture étroite, aux risques de faire refluer l'humeur vers des parties essentielles.

Les propositions contradictoires sont de conseiller dans tous les cas les échauffans et les fortifians, en recommandant d'attaquer les causes de la maladie, de défendre rigoureusement les boissons, et de convenir qu'il est des malades qui se sont guéris avec du petit-lait, de regarder les vésica-

toires comme dangereux, et d'en faire un des articles fondamentaux du traitement général.

Ce qui paroît étonnant dans le Mémoire de M. *Baraillon*, c'est la fermeté avec laquelle sont présentées les assertions les plus hardies, et la manière dont il parle en plusieurs endroits des auteurs qui ne sont pas de son avis; il semble s'adresser particulièrement à plusieurs médecins modernes, qui ont admis que le spasme pouvoit jouer un grand rôle dans l'hydropisie, que les chicoracées et les fondans de cette espèce peuvent y être fort utiles, et sur-tout que la boisson y est nécessaire.

On est d'autant plus étonné de ce langage, qu'on remarque dans les détails qu'il donne sur les complications des hydropisies, qu'il en est un grand nombre pour lesquelles les boissons paroissent devoir être utiles, qu'il en est plusieurs où le spasme est l'effet nécessaire des vices des solides et des fluides, qui causent l'hydropisie, et que la doctrine qu'il regarde erronée, est fondée sur la connoissance des causes, comme il a essayé de le faire. L'opposition de M. *Baraillon* à l'usage des boissons et des humectans, est presque le point sur lequel il ne varie pas dans son Mémoire, et cette pertinacité paroît d'autant plus extraordinaire, qu'on trouve dans son Mémoire même les moyens les plus puissans pour prouver la nécessité des boissons. Comment, en effet, guérir sans boissons les hydropisies qui dépendent des obstructions des viscères eu bas-ventre, et de l'épaississement de la

lymphe, produite par les virus? Comment réduire à un régime sec, et défendre rigoureusement les boissons aux hydropiques qui ont le sang desséché et brûlé par des veilles, les liqueurs spiritueuses, ou les viscères irrités par l'abus des purgatifs?

Nous n'entreprendrons point ici de rappeler les preuves qui établissent la nécessité des boissons dans l'hydropisie, elles se trouvent déja si clairement et si démonstrativement exposées dans deux lettres polémiques, qui furent insérées en 1782 dans ce Journal (*a*), qu'il suffit d'y renvoyer les personnes qui auroient encore quelque doute sur cette question. Ils y verront comment dans le traitement d'une maladie fâcheuse par sa nature, l'empirisme et un raisonnement vicieux ont introduit le régime sec et l'abstinence des boissons. Ils y verront, d'un autre côté, que la méthode contraire est fondée sur les principes de l'économie animale dans l'état sain et dans l'état malade, qu'elle a été pratiquée avec grand succès par un grand nombre de médecins, et particulièrement de médecins d'hôpitaux; enfin, qu'on ne peut s'occuper de traiter l'hydropisie par ses causes, sans prescrire presque toujours des boissons et un régime humectant. Les effets du spasme et de la crispation, que l'auteur de ces lettres portoit sur le tissu cellulaire, sont encore plus manifestes aujourd'hui par la connoissance que nous avons de la structure et du jeu des

(*a*) Lettre de M. *Bacher* à M. *Bouvart*, cahiers de janvier et février 1782.

vaisseaux lymphatiques, qui par leur plus ou moins grande activité dans l'absorbtion intérieure et externe, expliquent tous les phénoménes de l'hydropisie.

Ces réflexions ne sont pas faites dans le dessein de jeter le moindre doute sur les observations de M. *Baraillon*, mais elles nous ont paru suffisantes pour prouver que la méthode qu'il préconise, quoiqu'elle ait été utile et convenable dans les circonstances particuliéres où il l'a mise en usage, est bien éloignée d'être un modèle de traitement pour les hydropisies en général. Ainsi, quoique rempli de matériaux excellens sur la nature de l'hydropisie, le Mémoire de M. *Baraillon* ne donne pas la solution de la question la plus importante sur le traitement de cette maladie, c'est ce qui a fait qu'en donnant aux recherches et au zèle de ce médecin la récompense qui leur étoit due, la Société a proposé, pour l'année suivante, cette autre question : *Déterminer quels sont les différens cas d'hydropisie dans lesquels on doit donner la préférence au régime délayant et au régime sec.* Ce prix a été partagé en 1784, entre quatre concurrens, mais leurs Mémoires ne sont point encore imprimés.

Vom abendlændischen aussatze, &c. *Traité de la lèpre des occidentaux, dans le moyen âge; avec un appendice, servant à l'histoire et à la connoissance de cette maladie; par* PHILIPPE-GAB. HENSLER, *premier médecin du roi de Danemarck. A Hambourg, et se trouve à Strasbourg, chez* Am. Kœnig, 1790; *in*-8°. *de* 408 *pages, non compris l'appendice. Prix* 6 *liv.*

2. Les recherches faites par M. *Hensler*, pour son histoire de la maladie vénérienne, lui ont montré sans cesse la lèpre dans les premières descriptions qu'on a données de la vérole, c'est ce qui l'a déterminé à insérer dans son ouvrage quelques paragraphes sur la lèpre, maladie contagieuse, qui successivement a paru sous différentes formes, dans toutes les contrées de l'Europe; mais ce peu de mots ne pouvoit suffire à la connoissance parfaite de la lèpre qui est un vrai protée, ni à débrouiller sa nature et son caractère à travers l'obscurité et la variété des descriptions, ni à déterminer quelle influence elle pouvoit avoir eue sur la vérole. Pour réussir, il falloit consulter les annales, les chroniques, et tous les monumens des siècles où elle avoit été

le plus répandue, et avoit produit les plus grands ravages. Tel est le travail pénible auquel s'est livré M. *Hensler;* il a d'ailleurs profité d'une occasion qui s'est présentée, de suivre cette maladie dans ses progrès et dans ses phases diverses.

Son ouvrage est divisé en trois sections, dont on ne peut donner l'extrait; il faudroit le copier. Nous dirons seulement qu'on y trouve réuni tout ce qu'on a écrit de plus intéressant sur la lèpre, et que M. *Hensler* y a déployé une critique judicieuse. L'appendice contient des extraits assez longs des meilleurs historiens de la lèpre; ce sont les pièces justificatives qui ont servi de base à l'ouvrage.

A comparative view of the mortality of the human species at all ages, &c. *Comparaison de la mortalité de l'espèce humaine à tout âge, et des maladies ou accidens qui l'enlèvent; par M. Guill. Black, docteur en médecine. A Londres, chez* Dilly, 1788; *in*-8°.

3. L'on a observé depuis long-temps que la différence des âges, des saisons, des climats, le séjour dans les villes ou dans les campagnes, le sexe, l'exercice, les occupations, &c. influoient considérablement sur la mortalité, plus ou moins grande, de l'espèce humaine. Un traité fait d'après ces ob-

Digitized by Google

vations, bien exécuté, seroit assurément de la plus grande utilité, soit pour connoître une partie des causes physiques de la *longévité*, soit pour guider les spéculateurs. On ne peut regarder la comparaison actuelle de M. *Black*, que comme un essai qui montre l'importance d'une pareille entreprise.

Cet écrit vient d'être traduit en allemand sous ce titre : *Wilhelm Blaks, Vergleichung der sterblichkeit des menschlichen geschlechtes*, *&c.* A Leipsick, chez *Junius ;* et se trouve à Strasbourg chez *Kœnig*, 1789; *in*-8°. de 326 *pages*, avec des cartes.

Von den vortheilen der krankenhæuser für den staat,&c. *Des avantages qu'un Etat retire des hôpitaux ; par* ALBRECHT FRIEDRICH MARKUS, *conseiller de la Cour, médecin du corps, et premier médecin en exercice de l'hôpital général de Bamberg ; in*-8°. *de* 114 *p. A Bamberg et Wirzbourg, chez* Gœbhardt, 1790.

4. Le discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de cet hospice, n'occupe que la plus petite partie de cet écrit. Treize pièces justificatives, servant de monument éternel à la bienfaisance du prince-évêque régnant, font un objet bien plus précieux

Digitized by Google

pour l'humanité, que tout ce qu'on pourroit dire en faveur des hôpitaux, et tous les éloges fondés seulement sur des bienfaits particuliers. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connoître les différentes preuves que M. *Markus* rapporte des sages institutions de *François Louis*, elles sont intitulées :

1°, *Notices concernant la commission en faveur des pauvres à Bamberg, en* 1787-1788.

On a partagé entre 1854 pauvres 21,913 florins, et depuis on a fait des établissemens pour occuper les pauvres valides.

2°. *Suppression du lotto.*

3°. *Institutions relatives à l'éducation publique.*

4°. *Agriculture, soins des bêtes, industrie, sciences.*

Le prince-évêque a supprimé les impositions préjudiciables aux deux premiers objets, et offre des encouragemens à tous les jeunes gens qui montrent des dispositions. Les sciences camérales, la jurisprudence, l'art vétérinaire, l'anatomie, la chimie, sont enseignés par d'habiles professeurs. Le souverain a fait présent à l'université de la bibliothèque de la cour, et assigné une rente de 1000 florins par an, pour l'acquisition de nouveaux livres.

5°. *Législation.*

Il a paru en 1789 la première partie du nouveau code criminel, faisant partie des

nouvelles lois qui seront introduites dans la principauté de Bamberg, et dont l'ensemble sera calqué sur le plan de Quistorp.

6°. *Suites d'une législation douce, pendant les années* 1769-1778.

Le total des sujets renfermés dans la maison de correction et de force, a monté à 1523, et depuis cette époque jusqu'en 1789, il n'y en a eu que 765, c'est-à-dire, 758 de moins. En 1769, on a mis 175 hommes en prison, au lieu qu'en 1788, on n'en a compté que 25. « *Depuis dix ans que* FR. LOUIS *est notre père, dit M.* Markus, *il n'y a pas eu un seul meurtre* ».

7°. *Dispositions pour obvier à la disette du bois et des grains.*

8°. *Ecole pour les sages-femmes.*

Les sages-femmes reçoivent gratuitement l'instruction; il faut que le professeur termine son cours dans l'espace de quatre mois, et donne deux leçons par jour. Toutes les semaines, il y a un examen qui sert en même temps de répétition. Il y a actuellement 26 élèves.

9°. *Règlemens concernant la chirurgie.*

On n'admet plus, à l'examen, d'élèves qui n'ait fait de cours d'anatomie, et fréquenté pendant trois ans les pays étrangers. Les examens se font à la régence, et on va construire un amphithéâtre anatomique.

10°. *Secours en faveur des pauvres malades dans la ville.*

Ces secours paroissent avoir été de la plus

grande utilité en 1788-1789, où une épidémie de fièvre bilieuse pilegmatique a attaqué un très-grand nombre de pauvres.

11°. *Disposition de l'hôpital général.*

Nous ne donnerons pas la description du bâtiment qui peut contenir facilement 120 malades, et réunit tous les avantages, et accessoires utiles, qu'on peut exiger dans ces sortes d'édifices : chaque malade est couché seul ; les chambres pour les hommes occupent une galerie, et celles pour les femmes une autre vis-à-vis ; le milieu forme un corridor, au bout duquel est la chapelle. Les personnes attaquées de maladies chirurgicales occupent le rez-de chaussée ; les malades entretenus entièrement aux frais de l'hôpital, sont logés au premier étage ; et ceux qui payent, habitent le deuxième. Les ailes, qui tiennent aux deux étages, sont destinées aux maladies vénériennes, psoriques et autres, qui se communiquent par contagion. Chacune des grandes salles, qui, au nombre de quatre, remplissent les divers étages, contient huit lits rangés par quatre. Ces sales ont 14 pieds de haut, 33 pieds de long et 31 de large ; elles sont pourvues de ventouses. Il y a des jets-d'eau dans les corridors. Chaque garde-malade n'a que sept personnes à soigner. Il y a un premier médecin dirigeant, et un médecin en second, un chirurgien-major, et un aide-chirurgien. Tous les jours les médecins et le chirurgien-major s'assemblent à une heure fixe pour faire la visite des malades. Les prêtres, tant catholiques que protes-

Digitized by Google

tans, visitent les malades tous les jours, et ont même une chambre pour y coucher en cas de besoin, ainsi que les officiers de santé, &c.

12°. *Population de Bamberg.* On y compte entre vingt et vingt-un mille individus.

13°. *Fondation d'Erthal.*

Zur beherzigung der Güte gottes, &c. *Considération de la bonté de Dieu dans la découverte des moyens curatifs, et recommandation de l'inoculation de la petite-vérole;* sermon prêché le quatrième dimanche de l'Avent 1789, à l'occasion des actions de grâces publiques pour *l'inoculation, couronnée de succès, du prince de Prusse, et les autres enfans du Roi; par* JEAN-MAURICE SCHWAGER, *pasteur à Joellenbeck, dans le comté de Ravensberg: avec un appendice sur la meilleure méthode d'extirper la variole; in*-8°. *de* 76 *pag. A Bremen, chez* Cramer, 1790.

5. Rien n'est plus capable de combattre efficacement les préjugés populaires, que des exhortations publiques, faites par des

pasteurs éclairés. M. *Schwager* voyoit la nécessité d'introduire généralement l'inoculation, et de déraciner les obstacles qui s'opposent à l'adoption générale de cette pratique dans sa paroisse. Déja la variole étoit répandue dans les villages circonvoisins, et menaçoient les enfans de Joellenbeck. En bon pasteur, il desiroit pourvoir à la conservation de ces citoyens naissans, et détourner d'eux le danger auquel ils alloient être exposés. Rien ne pouvoit être plus favorable à ce projet, que l'occasion de la solennité ordonnée pour les actions de grâces des heureux succès que l'inoculation avoit eus sur la famille royale; cet exemple, qui devoit avoir une puissante force persuasive par l'importance des personnes inoculées, acquéroit un nouvel appui dans celui de l'orateur lui-même, qui de son côté avoit mis sous les yeux des auditeurs des preuves décisives, et avoit écarté toute espèce de subterfuge, tiré de la grande distance des lieux et des facultés, entre le souverain et l'humble habitant des campagnes, pour les précautions à prendre, et les obstacles à écarter que l'esprit prévenu et craintif se plaît à exagérer. Il a exposé dans ce sermon, d'une manière lumineuse et à portée de ses ouailles, les motifs qui doivent encourager à adopter l'inoculation, en discutant: *comment on doit éprouver les nouveaux secours en médecine et en faire usage.*

L'application qu'il fait de cet examen à la pratique de l'inoculation, et les conséquences qu'il en tire, nous semblent avoir dû faire une forte impression sur les audi-

Digitized by Google

teurs. Ce sermon mérite d'être réuni aux meilleurs qui ont été préchés pour favoriser cette pratique.

Funfzig chirurgische practische cautelen, &c. *Cinquante avis de chirurgie pratique pour des chirurgiens commençans ; par* JEAN-CHRISTOP. JÆGER, *chirurgien à Francfort ; in-8°. de* 210 *pages. A Francfort, dans la librairie de* Jæger, 1788.

6. Ce recueil auroit sans doute pu être réduit à un volume moins considérable, et le nombre des avis diminué. Mais il faut considérer que le choix des articles qu'on fait entrer dans une pareille collection, est dirigé par les notions qu'on se forme du besoin des lecteurs auxquels on les destine ; par conséquent, si l'on consacre son travail aux commençans, il faut nécessairement y faire entrer bien des observations qui pourront paroître triviales aux personnes plus avancées dans cette carrière ; cependant c'est par cette attention qu'on aura atteint son but. C'est donc sous ce point de vue qu'il faut considérer la production de M. *Jæger*, et nous sommes persuadés qu'avec cette mesure, on portera un jugement favorable sur son ensemble. Quant à nous, nous ne devons pas, dans cette notice, nous attacher aux choses généralement connues,

Digitized

nous devons au contraire chercher à ne présenter à nos lecteurs que ce qui a le mérite de la nouveauté, ou sert à confirmer quelque nouvelle doctrine.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant la veine, le chirurgien entame un vaisseau lymphatique; cet accident devient souvent très-embarrassant. M. *Jæger* conseille dans ce cas, d'employer, sur le champ, les digestifs, et d'exciter la suppuration de la plaie. Il assure que, par ce moyen, la guérison sera beaucoup plus prompte que si l'on appliquoit des topiques dessicatifs, et qu'on eût recours à la compression. Ces moyens n'auroient, selon lui, d'autres effets que d'empêcher le liquide de s'échapper par la plaie extérieure, mais ne l'empêcheroient point de s'échapper sous la peau, d'y contracter de l'âcreté, d'exciter des douleurs, l'inflammation, &c. M. *Jæger* remarque néanmoins que si le vaisseau lymphatique incisé est considérable, et qu'on puisse en atteindre l'orifice, l'application d'un bouton de vitriol de cuivre sera une ressource assurée.

Au lieu de perdre son temps à faire usage des remèdes tirés du plomb, dans les contusions fortes, où la tumeur est considérable et l'épanchement abondant, il faut avoir recours aux fomentations faites avec des plantes amères cuites dans du vin, et auxquelles on ajoute le sel ammoniac, le savon de Venise, &c.

Les vésicatoires au bras détournent l'humeur de la teigne plus efficacement que lorsqu'on les applique à la nuque; M. *Jæger*

les a vus réussir trois fois. Dans le premier cas, il avoit mis un emplâtre de mouches cantharides à la nuque, et a entretenu la suppuration pendant quatre semaines; mais à mesure que cette plaie artificielle se fermoit, la teigne reparoissoit. Il a donc placé un de ces emplâtres à chaque bras, a entretenu la suppuration pendant trois semaines, et a vu avec satisfaction qu'après la cicatrisation de ces plaies, la teigne ne reparoissoit plus.

M. *Jæger* est parvenu à dissiper, dans l'espace de trois à quatre semaines, plusieurs fungus aux articles qui étoient une suite de quelque violence externe, en y appliquant des fomentations résolutives, en y faisant des frictions avec de l'huile fétide de tartre, et en contenant l'article au moyen du bandage.

Contre l'engorgement séreux de la luette, l'auteur fait toucher à différentes reprises cette partie avec un pinceau de charpie trempé dans de l'esprit de sel pur, ou mêlé avec parties égales de miel.

Les abcès qui se forment sans cause évidente, et souvent très-promptement, sont généralement dus à une métastase, ou à une affection hémorrhoïdaire. L'auteur a vu deux fois survenir de ces abcès, le même jour que l'on avoit fait une saignée du pied aux personnes en question. Il est de la dernière importance d'ouvrir le plus promptement possible ces abcès, parce que sans cela, le pus fuse, forme des clapiers, et cause les accidens les plus fâcheux; il est donc essentiel de donner jour au pus dès qu'on s'aperçoit de la moindre fluctuation.

Digitized by Google

Une petite ouverture suffit d'abord; mais si dans la suite les circonstances l'exigent, on peut l'agrandir.

Une attention essentielle, qui peut facilement échapper aux jeunes chirurgiens, est d'oindre d'huile les doigts lorsqu'on réduit le rectum dans les chutes du fondement. Sans cette précaution, en retirant le doigt, on ramène l'intestin dehors.

Les objets qu'on se propose d'obtenir par les injections dans les plaies, sont (dit M. *Jæger*) d'atténuer les liquides, et de les faire sortir. Cet avantage est peu considérable, tandis que cette pratique, si l'on en abuse, peut avoir des suites très-fâcheuses. Si l'on pousse les injections avec trop de force, et en trop grande quantité, on formera des sinuosités, ou on étendra celles qui existent déja; et si on les continue trop long-temps, on retardera la guérison de la plaie, en entraînant trop fréquemment le pus qui constitue le meilleur baume qu'on puisse appliquer.

Ausgesuchte beitraege für die entbindungskunst : *Choix des meilleurs écrits propres à l'art des accouchemens; traduit de diverses langues.* Volume premier. *A Leipsick; et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, 1789; *in*-8°. *de* 488 *pages.*

7. Ce recueil contient les articles suivans:

1°.

1°. *Mémoire sur l'accouchement naturel* traduit de l'anglois de M. *Denman.*

2°. *Essai sur les pertes utérines qui surviennent pendant la grossesse et pendant l'accouchement ;* par le même.

3°. *Plan d'une histoire sur les accouchemens naturels;* traduit du latin de M. *Roemer.*

4°. *Dissertation sur les progrès que l'art des accouchemens a faits de nos jours ;* traduite du latin de MM. *van Ehem* et *Léonard van Leuwen.*

STARKS, archiv für geburthshulfe, &c. *Archives pour l'art des accouchemens, les maladies des femmes et des enfans nouveau-nés ; par le docteur* JEAN-CHRIST. STARK, *conseiller aulique, et médecin du corps en exercice du duc de Weimar.* IIe Vol. Part. IIIe *de* 200 *pages ;* Partie IVe *de* 194 *p. In*-8°. *A Iena, chez les héritiers* Cuno, 1790 (*a*).

8. La troisième partie de ce volume contient vingt-cinq articles; et la quatrième,

(*a*) Les premières parties de cet ouvrage ont été annoncées dans ce Journal. Voy. *tom.* lxxiv, *pag.* 355; *tom.* lxxxij, *pag.* 136; *tom.* lxxxiij, *pag.* 455.

dix-sept. Nous ne ferons connoître que les principaux de chaque cahier. Ceux de la troisième partie sont :

1°. *Histoire d'un renversement de l'utérus, à la suite d'une violente hémorrhagie devenue mortelle; par le D.* HEUSINGER, *médecin à Eisenach.*

L'auteur atribue cette perte à l'atonie de l'utérus, et fonde son opinion sur les bons effets qu'a paru produire l'usage continué d'une décoction de quinquina, et de l'acide vitriolique. M. *Stark*, au contraire, suppose que l'hémorrhagie auroit bien pu être causée par un polype utérin. La malade, nous dit-on, a, enfin, essuyé une chute de la matrice avec renversement (*prolapsus uteri cum inversione*), à laquelle elle n'a pas survécu long-temps La section du cadavre auroit pu éclaircir les doutes qu'on a sur la véritable nature de cette maladie, mais elle n'a pas eu lieu. Cette observation ne peut donc servir qu'à établir de plus en plus la nécessité de rassembler, avec le plus grand soin, tous le signes propres à constater si les hémorrhagies utérines viennent d'une humeur, sur-tout de la bile accumulée dans l'estomac, d'une fluxion ou congestion du sang sur l'utérus, d'un polype, ou de quelqu'autre cause.

2°. *Histoire d'une grossesse de quarante-cinq semaines et de quelques jours; par le D.* T'REUNER, *médecin à Kœnigsée.*

La femme, dont il est ici question, avoit essuyé des douleurs d'enfantement au bout de quarante semaines de gestation; ce qui

joint à l'état du développement de l'enfant et du mouvement que la mère avoit ressenti, semble à M. *Treuner* des raisons suffisantes pour prononcer sur la réalité de cette grossesse prolongée.

M. *Stark*, qui se croit lui-même assuré d'avoir rencontré quelques exemples de ce genre, disserte fort savamment sur ce sujet, et remarque, en même temps, qu'il faut être très-circonspect lorsqu'il s'agit d'admettre ces grossesses.

3°. *Sur l'usage de l'eau froide dans les hémorrhagies utérines; par M.* CHAUSSIER.

Cet article est emprunté de la dissertation de M. *Lombard*, sur l'utilité et les abus de la compression, et sur les propriétés de l'eau froide dans les maladies externes.

4°. *Sur quelques causes des fausses couches et des accouchemens avant terme; par M.* FIELITZ.

Cet article qu'il faut lire dans l'ouvrage même, est une nouvelle preuve des talens et de la sagacité de l'auteur.

5°. *Sur la difficulté de tourner l'enfant, causée par la contraction spasmodique de la matrice; par le D.* HEUSINGER.

Un enfant présentoit le bras, M. le D. *Heusinger* cherchoit à le détourner, mais tous ses efforts furent inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appaisé le spasme de l'utérus par des antispasmodiques, administrés tant par la bouche qu'en forme de lavemens.

6°. *Quelques observations sur les instrumens en général, et en particulier sur le*

levier et sur le crochet ; par M. AD. WEGELIN, médecin à Saint-Gallen.

7°. *Le déchirement de la fourchette n'est pas une suite nécessaire du part, pas même de l'usage du forceps, assertion confirmée par un exemple ; par M. SIEBOLD, doct. en médecine à Gottingue.*

8°. *Histoire, causes, et traitement d'une mélancolie puerpérale ; par le D. JANI, médecin à Poesnek.*

9°. *Quelques histoires de parts avant terme, causés par l'attache du placenta à l'orifice de la matrice, avec quelques remarques ; par* l'Editeur.

M. *Stark* y rend compte de deux cas, dans lesquels le placenta étant attaché à l'orifice de la matrice, il survint des hémorrhagies utérines qui obligèrent d'accoucher de force. Dans les remarques, l'éditeur traite d'une manière satisfaisante des signes et des suites de cette attache vicieuse du placenta, ainsi que de la conduite qu'il faut tenir dans ces circonstances. Il rejette la perforation du placenta.

10°. *Histoire d'un accouchement terminé heureusement avec le forceps, chez une femme qui avoit une descente de la matrice, et un ulcère interne ; par le docteur RAUCH.*

M. *Rauch* avoit amené la tête dans la situation naturelle ; mais les forces manquant à la mère, l'accouchement ne s'achevoit pas. Il eut donc recours au forceps, tel que M. *Stark* l'a perfectionné, et parvint,

Digitized by Google

par ce moyen, à délivrer la mère. Quant à l'ulcère, des injections, avec une décoction de fleurs de camomille, et l'usage interne de l'écorce de saule, conjointement avec celui des sommités de genièvre, en ont opéré la guérison.

Dans la quatrième partie nous distinguons:

1°. *La réponse à une lettre sur une des questions les plus importantes et les plus délicates de l'art des accouchemens. Que faut-il faire lorsque la tête d'un enfant vivant se trouve enclavée, et que la mère ne veut pas se soumettre à l'opération césarienne, ni à la section de la synchondrose du pubis?* Par l'éditeur.

Faut-il vider ou non la tête enclavée? Voilà ce qui est à décider. On part donc d'abord de la supposition que la tête est réellement enclavée; mais M. *Stark* observe qu'avant de porter un jugement définitif sur cette position, il faut se convaincre, par l'examen le plus scrupuleux, de l'état où se trouvent la mère et l'enfant. Et ce n'est qu'après que l'accoucheur sera bien assuré que la tête ne sauroit être dégagée, qu'il aura employé tous les moyens de persuasion pour déterminer la mère à se soumettre à une opération nécessaire pour la vie de son enfant, et après s'être fait autoriser, dans le cas d'un refus constant de la gisante, par le consentement libre de ses parens, qu'il pourra procéder à la perforation du crâne. M. *Stark*, pour justifier cette décision, présente la valeur comparative de la

vie de la mère et de la vie de l'enfant; il se fonde encore sur la considération des dangers si nombreux, dont les jours de celui-ci sont entourés, et qui les rendent excessivement précaires; enfin, sur les suites doublement funestes que pourroit avoir l'expectation dans ces cas, jusqu'à ce qu'on soit certain que le fœtus a péri. M. *Stark* paroît, à la vérité, porté à croire que dans ce cas une femme pourroit être contrainte, par l'interposition des magistrats(*a*), à subir l'une ou l'autre de ces opérations. Mais ce sentiment sera vraisemblablement rejeté par quiconque considérera les effets funestes que la violence doit avoir sur la mère et son fruit.

2°. *Délivrance d'un placenta à moitié chatonné et corrompu, sans employer le secours de la main; par M.* CHRET.-HENRI JANI, *médecin à Pœsnek.*

La matrice, à l'exception de l'enveloppe qui renfermoit cette portion de placenta, étoit très-flasque et sans action, l'hémorrhagie abondante, et la puanteur si excessive, que M. *Jani*, en examinant la situation de la malade, fut obligé de se couvrir le visage d'un linge trempé dans du vinaigre. Les moyens curatifs auxquels il eut recours, furent des tampons imbibés d'une décoction de quinquina dans l'eau de chaux, et à l'extérieur, le quinquina, conjointe-

(*a*) Ni le mari, ni la famille, ni les magistrats n'ont le droit de contraindre une femme à se soumettre à une opération qu'elle ne veut pas subir. J. G. E.

Digitized by Google

ment avec l'élixir acide de *Vogel*. M. *Stark* pense qu'il auroit fallu détacher le placenta, attendu que l'introduction de la main auroit servi à remettre en activité le ressort des fibres et de l'utérus. Mais les tampons portés dans l'intérieur de ce viscère, n'ont ils pas eu le même effet? Reste donc seulement à savoir s'il n'étoit pas plus sage d'attendre que cet organe eût repris assez de vigueur pour expulser lui-même le reste de l'arrière-faix, que d'aller le détacher au moment où ce viscère étoit encore dans une parfaite inaction, et ses fibres dans une complète flaccidité?

3°. *Suite de quelques additions à un traité complet sur les fausses couches et les accouchemens avant terme; par le D.* FAHNER, *médecin-physicien* du comté de Hohenstein, *et médecin du chapitre d'Ilfeld.*

Cet article réunit une partie de ce qui a été dit de plus intéressant sur cette matière.

4°. *Considérations sur divers sujets de l'art des accouchemens; par M.* FIELITZ, *accoucheur à* LUCAU.

Ce chirurgien éclairé traite dans cet article, 1°. des effets de l'imagination des mères sur leurs fruits. Il ne penche pas à rejeter absolument cette influence dont des faits semblent, de temps à autre, faire conjecturer la réalité; 2°. de l'utilité de la mobilité du coccyx; 3°. de la crédulité et de la superstition des sages femmes; 4°. du viol.

5°. *Accouchement contre-naturel d'un enfant qui avoit une très-grosse tête, et le*

visage tourné vers le pubis ; par le docteur NEUBEK, *de Liegnitz.*

L'auteur après avoir infructueusement essayé de faire avancer la tête, soit en excitant des douleurs, soit en employant le forceps, a été enfin obligé de retourner l'enfant. La mère est morte, le deuxiéme jour, d'une perte intarissable.

6°. *Sur le traitement des enfans asphyxiques, par le D.* WEGUELIN.

Le début de cet article contient une assertion surannée, déduite des septenaires de Pythagore, et qu'on ne croit pas assez vérifiée ; c'est à-dire, qu'il y a plus de probabilité de vie pour les enfans nés le septième mois, que pour ceux qui viennent au monde le huitième. Après quoi M. *Weguelin* prouve que ni l'evacuation du méconium, ni la facilité avec laquelle l'épiderme se sépare de la peau, ne sont pas des signes assurés de la mort de l'enfant. Vient ensuite l'exposé du traitement qui convient aux enfans asphyxiques. M. *Weguelin* y insiste sur-tout sur l'insufflation, et se rencontre en cela avec M. *Underwood*, qui observe, en outre, très-judicieusement, qu'il faut apporter la plus longue persévérance aux soins qu'on donne à ces enfans venus en apparence morts au monde. Nous ne pouvons pas nous empêcher de rapporter ici un passage de cet auteur, qui convaincra nos lecteurs de la nécessité de continuer long-temps d'administrer aux enfans asphyxiques, les secours qu'on croit propres à les rappeler à la vie.

« J'ai rencontré, tant dans les hôpitaux

qu'ailleurs, dit ce médecin anglois, de fréquens exemples d'enfans nés avec très-peu, d'autres sans la moindre apparence de vie, et quelques-uns sont restés plus d'un quart-d'heure sans en donner le plus foible signe, et ont néanmoins été heureusement ranimés. Je n'ai point de prétentions à une pratique particulière préférablement heureuse, et ne saurois guère deviner à quoi attribuer ces succès distingués, si ce n'est à l'assiduité infatigable, et à la persévérance dans mes efforts, toutes les fois qu'il n'y avoit pas de signes certains de mort, jusqu'à ce que je fusse parfaitement convaincu que tout espoir étoit perdu; ce qui m'a réussi si souvent, que je suis tenté de croire que les praticiens, qui ont échoué dans leurs tentatives, n'ont pas insisté assez long-temps, et qu'en général, on ne fait pas assez d'attention à l'importance du précepte, de continuer très-long-temps les soins indiqués ».

« Quant aux moyens mêmes, ils consistent seulement dans l'emploi de la chaleur, des lavemens, des stimulans, et principalement de l'insufflation dans la bouche ».

« A ces secours, on peut joindre l'usage circonspect de l'électricité qui paroît a *priori*, aussi salutaire dans ce cas-ci, que dans aucun des autres, pour lesquels on y a recours. Mais je n'ai jamais été à même d'en faire l'essai, sans cela je l'aurois certainement essayée, attendu que je sais qu'on a ressuscité par ce moyen, un enfant qu'on avoit abandonné depuis près de deux heures. Cet enfant avoit fait une chute d'une fenêtre, du deuxième étage ».

« Mais si tous ces différens secours avoient échoué, on pourroit tenter un stimulant d'une nature très-différente; et au lieu d'envelopper l'enfant dans une flanelle chaude, il faudroit l'exposer à un froid subit et rigoureux. Je me souviens que cet expédient a réussi une fois sur un enfant dont on n'espéroit plus rien ». (*Treatise on the diseases of childern, &c. Traité sur les maladies des enfans, avec des instructions générales sur la conduite des enfans depuis leur naissance; par* MICHEL UNDERWOOD, docteur en médecine, licencié dans l'art des accouchemens, du collége royal des médecins de Londres, et médecin de l'hôpital des femmes en couches; 2 volumes *in*-12. A Londres, chez *Matthews*, 1789).

An essay on the preservation of the health of persons employed in agriculture, &c. *Essai sur la préservation de la santé des personnes occupées à l'agriculture, et sur le traitement des maladies qui tiennent à ce genre de vie; par* GUILLAUME FALCONER, *docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, et médecin de l'hôpital de Bath*; *in*-8°. *de* 88 *pag. A Bath, chez* Cruttwell; *et se trouve à Londres, chez* Dilly, 1789.

9. « La conservation de la santé des gens

occupés à l'agriculture, dit M. *Falconer*, est certainement d'une importance nationale, plus grande, qu'aucun perfectionnement, soit dans la théorie, soit dans la pratique auquel l'art puisse prétendre ». Cette assertion, sans doute vraie pour les états situés au milieu des terres, doit à coup sûr souffrir des restrictions en Angleterre, pour laquelle le progrès de l'art iatrique en faveur des marins, sont tout aussi importans que ceux qui tournent à l'avantage des gens de la campagne. Nous convenons pourtant que la médecine marine étant peut-être mieux cultivée que la médecine rurale, M. *Falconer* a pu avancer que l'objet le plus important, est dans ce moment, même pour la nation angloise, le perfectionnement de la médecine rurale. Les agriculteurs, hommes comme les autres, sont assujettis à l'empire des passions; leur état ne les garantit qu'autant qu'il n'est pas brillant, et qu'il n'admet pas des vues étendues de l'ambition, de l'envie, des haines, des chagrins, &c. il les expose peut-être même plus que les ouvriers, dans les villes, aux inquiétudes et aux affections sombres de l'ame; tandis qu'il leur présente peu d'occasions d'y faire diversion, celles même qui sont à portée des gens de la campagne, sont d'une nature à nuire à leur santé, plutôt qu'à l'entretenir. D'ailleurs, le genre de leurs occupations expose leur physique à un grand nombre de causes de maladies, qui n'agissent pas avec la même force sur les habitans des villes. Un travail presque toujours forcé, que souvent même la nuit ne fait pas cesser, ou qu'elle

n'interrompt que pour lui en substituer un d'un autre genre ; des occupations, la plupart du temps en plein air, par la pluie, les brouillards, l'humidité des nuits, les vents même les plus impétueux, par une ardeur calcinante du soleil, par un froid rigoureux et âpre ; enfin, par des changemens de température si brusques et si subits, que quelquefois ces utiles citoyens sont tour-à-tour, et plusieurs fois par jour, percés par la pluie, ressuyés par le vent, transis de froid, étouffés par la chaleur; des alimens peu substantiels, souvent pas même en quantité suffisante ; toutes ces causes doivent porter des atteintes vives à la santé des agriculteurs, influer d'une manière déterminée sur les maladies qui leur sont communes avec les autres hommes, et les modifier en même temps qu'elles doivent entraîner d'autres dérangemens qui leur sont propres d'une manière plus particuliere.

M. *Falconer* a divisé son ouvrage en quatre parties.

Dans la *première*, il considère les maladies qui frappent les laboureurs, en conséquence du genre de leurs occupations ; il traite dans la *seconde* de celles qu'ils s'attirent par des imprudences ; la *troisième* contient des instructions relatives aux moyens préservatifs ; et dans la *quatrième*, on lit l'exposé des méthodes curatives de ces maladies.

L'auteur s'occupe d'abord des vicissitudes de l'atmosphère et de leurs effets. « Ce sont, dit-il, des affections inflammatoires de plusieurs espèces, mais principalement du

genre des inflammations locales. Ainsi le mal de gorge inflammatoire, les douleurs rhumatismales aux dents et au visage, les inflammations des yeux, les toux accompagnées de douleurs de poitrine et de fièvre, toutes ces affections peuvent être occasionées par l'action de l'air froid, soit sur la peau, soit sur les poumons. On peut y joindre le rhumatisme, soit aigu, soit chronique, lequel, bien que quelquefois fixé sur une partie, est néanmoins encore plus souvent universel, et laisse fréquemment apercevoir les traces de sa cause ».

» Le froid rigoureux et soutenu peut encore produire des maladies d'une autre nature, opposées à celles que nous venons d'indiquer. Il cause souvent des affections paralytiques, sur-tout aux extrémités inférieures, qui sont généralement plus exposées à son influence ».

Mais quelque réelles que puissent être les altérations occasionées par les vicissitudes de l'air, l'auteur pense que les maladies qui proviennent des imprudences des gens de la campagne sont en bien plus grand nombre. Il observe qu'on a vu mourir, sur le champ, des ouvriers, qui, dans les moissons surtout, après s'être fortement échauffés au travail par un temps chaud, se sont permis de boire abondamment des liquides froids. On a également vu résulter des accidens très-graves, de l'imprudence de rester tranquille dans un air frais, et sans reprendre ses vêtemens après s'être mis en sueur, et peu de campagnards font attention aux suites auxquelles ils s'exposent en se couchant sur

Digitized by Google

l'herbe, en s'y endormant, sur-tout le soir, ou après avoir eu fort chaud.

En parlant de l'excès et de l'irrégularité dans l'usage des alimens, comme causes évidentes des maladies, M. *Falconer* blâme surtout l'*usage brutal de manger des quantités énormes par gageure ou par gaillardise;* et après avoir reconnu que leurs nourritures ne sont pas assujetties à une forte taxe, relativement à leur quantité, il observe néanmoins qu'il y a certaines substances à leur portée, qu'ils regardent comme des douceurs, et dont ils font trop souvent un usage immodéré; telles sont les poires, les prunes, les noix, &c. Ces dernières, sur-tout, lui paroissent un aliment mal-sain.

« Les excès dans le boire et le manger, ajoute-t-il, ne sont pas les seuls auxquels ils se livrent. Il n'est pas rare de voir pousser les efforts au-delà des bornes d'une nature libérale. Le caprice de surpasser les autres, fait souvent forcer le travail d'une manière qui ne pourroit être justifiée que par le devoir et la nécessité; et il est fréquemment résulté de ces tours de force inconsidérés, la rupture de quelque vaisseau sanguin, particulièrement dans la tête, les poumons, l'estomac, des accidens néphrétiques, des hernies ».

Les considérations prophylactiques, présentées par M. *Falconer*, roulent sur les vêtemens, la propreté, le travail dans les terreins marécageux, la nourriture, la sobriété. L'auteur dit sur tous ces sujets beaucoup de bonnes choses; mais comme on peut s'y attendre, on y trouve peu de vérités nou-

Digitized by Google

velles. Traduisons en néanmoins un passage.

« La modération, dit-il, est non-seulement nécessaire à l'égard de la quantité des alimens, mais encore relativement au temps qu'on met pour les prendre. On le croiroit à peine, si les faits n'étoient pas constatés, que la gloutonnerie a été poussée au point qu'on a fait des gageures, non-seulement sur la quantité à prendre, mais encore sur le temps au bout duquel elle doit être avalée; voracité qui nécessairement doit aggraver singulièrement les effets fâcheux, produits par la quantité énorme de nourriture. Les viandes ainsi dévorées, ne peuvent être avalées que par gros morceaux, qui ont à peine éprouvé l'action des dents, et seront conséquemment très-difficiles à digerer. La distension prompte de l'estomac, au moyen d'une grande quantité de chairs, affoiblira le ton, en forçant l'élasticité des fibres. Les effets de cette réception ont été tels, que l'estomac privé de son ressort, n'a pu expulser cette masse fatigante; ensorte que la mort à été la suite de ces imprudences. D'autrefois, quelqu'un de ces morceaux de chairs, d'un volume trop considerable, s'est arrêté a la gorge ou dans l'œsophage, d'où il a été impossible de le déloger. Une autre considération à faire, concerne le degré de la chaleur des nourritures. La fureur des gageures a encore trouvé, à cet égard, un sujet propre à s'exercer. La folie des paysans a donné lieu à des paris et à des prix en faveur de ceux qui avaleroient les alimens presque bouillans.

Si les excès de ce genre existent en

France, parmi les agriculteurs, ils sont très-rares.

Par un esprit d'économie, quelques fermiers sont en usage, en Angleterre, de donner à leurs domestiques de l'esprit de vin et de l'eau en place de la bierre. M. *Falconer* observe que « les esprits ardens sont certainement plus incendiaires que la bierre, et produisent plus promptement des obstructions et des maladies inflammatoires, spécialement dans le foie et dans le mésentère. A l'occasion des excès dans les boissons, l'auteur fait quelques réflexions politiques sur les désordres dans ce genre, qui se commettent lors des élections des membres du parlement.

L'auteur donne, dans la dernière partie de son ouvrage, des preuves multipliées de ses connoissances profondes dans l'art de guérir, et y expose des traitemens très-appropriés aux maladies des agriculteurs. Son principal but paroît être d'instruire cette classe de citoyens, des moyens de se soulager dans leurs maux; mais inutilement on leur présente des moyens, s'il est impossible de leur communiquer en même temps le discernement nécessaire pour en faire une sage application.

The first part of à dictionary of chemest y, &c. *Première partie d'un dictionnaire de chimie, &c. Par J. K. membre de la Soc. royale, et de celles des antiques; in-4°.*

Digitized by Google

A Londres, chez Elliot *et* Kay, 1790.

10. M. *Kair*, auteur de ce dictionnaire, a déja donné une traduction angloise de celui de *Macquer;* mais comme depuis que celui-ci a paru, la chimie a fait beaucoup de progrès ultérieurs, et que *Macquer* peut, pour ainsi dire, servir de limite entre les systêmes ancien et moderne; qu'enfin, toutes les additions qu'on pourroit y faire ne suffiroient pas pour rendre utile une nouvelle rédaction, M. *Kair* a cru avec raison qu'un dictionnaire tout-à-fait nouveau ne pourroit qu'être agréable au public. Il s'est, en conséquence, chargé de cette tâche, et la première partie qu'il a donnée, excite le desir de voir bientôt paroître les autres. Celle-ci finit au mot *acide vitriolique;* ce qui fait prévoir que l'ouvrage entier sera assez volumineux. Il faut cependant avouer que la doctrine des acides forme un des objets les plus étendus.

Comme nous ne pouvons suivre M. *Kair* dans les différens articles qu'il traite, il suffira d'en présenter quelques idées.

Après avoir considéré les produits généraux de l'analyse des différentes substances, l'auteur reconnoît les quatre élémens suivans : *air*, *phlogistique*, *terre calcaire*, *et eau*. L'alkali volatil, dit-il, est composé de phlogistique et d'eau, avec le moins possible de terre et d'air pur, et c'est parce que la quantité de ces deux dernières substances est trop petite, que la combinaison de l'ensemble n'est point stable, et que ce sel

Digitized by Google

subit si facilement différens changemens. Pour répondre à l'objection qu'on pourroit faire, que l'acide nitreux a été changé en alkali volatil, en portant son action sur des métaux dans lesquels on n'a pas découvert de terre calcaire, M. *Kair* observe que les seuls métaux que l'on sait produire cet effet sont le fer, l'étain et le zinc, qui tous donnent de l'air fixe en les brûlant, et qui ont probablement conservé une partie du charbon employé pour la réduction.

Le phosphore est, suivant M. *Kair*, une substance dont on ignore encore la composition. Il est le dernier produit de la distillation; il faut le feu le plus violent pour en séparer les ingrédiens de la chaux phosphorique, et son acide est de la plus grande fixité. On peut donc supposer qu'il contient beaucoup de terre, et que, finalement, l'acide phosphorique est un composé d'acide nitreux et de chaux. M. *Kair* paroît porté à adopter cette opinion; ce qui justifie ce sentiment, c'est qu'un composé de terre et d'acide nitreux forme un corps phosphorescent, le phosphore de Baldouin. Il paroit, ajoute M. *Kair*, que l'acide phosphorique acquiert son caractère particulier, par une combinaison intime de terre calcaire avec une portion déterminée des alimens qui constituent les acides; et cette union peut tellement affoiblir les cohésions de cet acide, ou de l'air avec le phlogistique du phosphore, qu'il en résulte cette facilité et cette rapidité avec lesquelles il s'en sépare dans la combustion.

Suivons à présent un peu M. *Kair* dans

ses considérations sur les grandes opérations de la nature. Il rappelle ici ce qu'il a remarqué ailleurs, que les grands moyens employés dans cet immense atelier, sont l'union du phlogistique à l'air, à l'eau et aux terres, ou bien leur séparation. L'union s'opére principalement dans les procédés de la végétation; et la *séparation*, suivie de nouvelles combinaisons, a lieu dans la combustion, dans la fermentation vineuse et dans l'animalisation. Dans la végétation, les sucs sont d'abord aqueux; ensuite, par l'addition de l'air pur, ils deviennent acerbes et acides. A mesure que les feuilles se développent, ils perdent l'air déphlogistiqué, acquièrent du phlogistique et deviennent sucrés; une nouvelle addition de phlogistique et de terre les rend farineux. En humectant les semences farineuses, en même temps qu'on les soustrait à l'action de la lumière, il se forme de l'acide et de l'air. Dans la fermentation vineuse, l'air pur se dégage et prend la forme de l'air fixe, le phlogistique gagne la prépondérance, et la terre surabondante se dépose. Dans la fermentation acéteuse, il se dépose de nouveau une partie de terre, et l'air pur est absorbé pour donner de l'acidité. Si l'on exclut l'accès de l'air, et qu'en même temps on retienne la chaleur, le phlogistique se sépare et s'échappe en partie sous forme de gas; en partie, il s'unit à une grande quantité d'eau, un peu de terre, et encore moins d'air, et il devient ainsi alkali volatil. Une autre partie qui se combine avec l'air pur de l'atmosphère, et avec la terre végétale, est

Digitized by Google

changée en nitre. Par conséquent, la production du nitre est un procédé secondaire, attendu que presque tout l'air pur est expulsé dans la putréfaction.

Notre auteur définit l'animalisation, une putréfaction toujours commençante et toujours suspendue et arrêtée par l'introduction des nouveaux alimens dans le corps, et l'absorbtion de l'air dans les poumons. Selon lui, c'est par les progrès de la putréfaction que se modifient les liquides pour les différentes sécrétions.

Dans les végétaux, on trouve une plus grande quantité d'air pur, qui leur donne un caractère d'acidité, et leur phlogistique est plus solidement uni aux autres élémens que dans les substances animales, dans lesquelles c'est le phlogistique qui abonde, tandis que l'air pur y est en moindre quantité. Les végétaux doivent donc avoir une plus grande disposition à se combiner avec tout ce qui abonde en phlogistique, comme les animaux doivent préférer les substances riches en air pur. Pour ces fins, l'atmosphère est composée de deux parties, dont l'une remédie à la tendance putréfiante des animaux, et l'autre sert à l'utilité des végétaux. L'air vicié par la respiration sert à la conservation de la vie végétale; comme de l'autre côté les végétaux en se débarrassant de ce qui leur est nuisible, élancent dans l'atmosphère un principe de vie pour les animaux.

Ce petit nombre d'exemples peut suffire pour donner une idée du travail de M. *Kair.*

Digitized by Google

Experiments and observations on different kinds of air, &c. *Expériences et observations sur différentes espèces d'air et d'autres branches de philosophie naturelle liées à ce sujet ; en trois volumes, formant un précis méthodique, avec plusieurs additions ; par* JOSEPH PRIESTLEY, *docteur en droit, membre de la Société royale de Londres ; in-8°. de* 1510 *pag. en tout, avec neuf planches gravées. A Londres, chez* Johnson, 1790.

11. Cet ouvrage est dédié au prince de *Galles*, et dans cette dédicace, aussi bien que dans la préface, M. *Priestley* recommande, de la manière la plus forte, au prince, et aux personnes favorisées par la fortune, d'employer leurs heures de loisir à l'étude de la nature, comme au moyen le plus sûr d'étendre leurs vues, et de les détourner des plaisirs sensuels. Il expose ensuite les avantages qui résultent des recherches philosophiques, et semble prévoir qu'il viendra un temps où les systêmes seront fondés sur des faits, et auront sur la prospérité de l'espèce humaine, une influence plus active qu'ils n'ont eu jusqu'à présent.

Digitized by Google

On sait que M. *Priestley* s'est non-seulement appliqué avec un attachement singulier aux recherches physiques, mais qu'il a encore fait une étude particulière de la théologie, qu'il a même publié plusieurs ouvrages savans, sur des matières théologiques et polémiques. Sans doute qu'il ne seroit pas nécessaire de se justifier de cet emploi de son temps; cependant l'auteur a cru convenable de remarquer que l'application alternative à la philosophie et à la théologie, entretient et réveille son attention, que d'ailleurs l'une et l'autre se prêtant des secours mutuels, il en résulte de très-grands avantages pour le succès de ses recherches.

Mais venons à l'ouvrage même. Depuis une douzaine d'années que M. *Priestley* s'est attaché à faire des expériences et des observations sur les fluides électriques permanens, il a publié, à diverses époques, six volumes, dans lesquels il rend compte de ses découvertes; mais comme il les a mis au jour à mesure qu'il avoit des matériaux suffisans pour former un volume, et qu'il n'a pu y mettre ni la précision, ni l'arrangement systématique convenable, il restoit pour leur donner une plus grande utilité d'entreprendre la rédaction qu'il présente ici, et dont personne que lui ne pouvoit se charger avec la même espérance de succès.

Il expose d'abord, dans l'introduction, un tableau général des découvertes précédentes, fixe la signification des termes employés, et décrit les appareils propres à faire les

expériences. Il divise ensuite l'ensemble de son travail en douze livres.

On trouve, dans le *premier*, des observations et expériences concernant l'air fixe, son habitude relativement à l'eau, les substances qui en fournissent à l'aide de la chaleur, ses parties constitutives.

Le *deuxième* contient les observations et expériences sur l'air inflammable, les procédés pour s'en procurer, ses propriétés et sa constitution.

Le *troisième livre* roule sur l'air nitreux, les sources qui la fournissent, ses parties constitutives, cet état particulier où il est quand il prend le nom d'air nitreux déphlogistiqué.

Dans le *quatrième*, il est question de l'air déphlogistiqué, des sources qui le fournissent, de ses propriétés, de son usage. L'auteur y a joint des observations mélangées très-importantes, auxquelles la découverte de cet air a donné occasion.

L'air phlogistiqué est le sujet du *cinquième*; il présente la description des procédés qui vicient ou purifient l'air commun, de ceux qui le rendent impropre à la respiration ou à la combustion; enfin, différentes observations mélangées sur cet air.

L'auteur s'occupe dans le *sixième*, de ces airs que l'eau absorbe facilement; c'est-à-dire, de l'air acide marin, de l'air acide vitriolique, de l'air acide fluorique, de l'air alkalin.

Il a réuni dans le *septième*, des observa-

tions et expériences mélangées, relatives aux différentes espèces d'air.

Il présente dans le *huitième*, les expériences et observations sur les acides nitreux, marin et phosphorique.

Dans le *neuvième*, il rend compte de ses xpériences et observations concernant la végétation et la respiration.

Le *dixième* est consacré aux substances phlogistiques; savoir, le charbon, le mercure et le fer.

Le *onzième* renferme des expériences et observations relatives à l'électricité et à la chaleur.

Enfin, dans le *douzième*, sont rassemblées les observations qui se rapportent à la théorie. Ce livre est sous-divisé en trois sections, dans lesquelles l'auteur expose, 1°. ses sentimens concernant les principes constitutifs des différentes espèces d'air; 2°. la doctrine du phlogistique; 3°. des réponses aux objections des antiphlogisticiens.

Comme on a déja rendu compte de cet ouvrage tel qu'il a paru en six volumes, et que d'ailleurs la précision qui y règne ne permet guère de l'abréger d'avantage, pour en donner une analyse détaillée, nous nous contenterons de remarquer que, d'après tous ce qu'on y trouve en faveur de l'existence du phlogistique, il paroît que les antiphlogisticiens se sont emportés un peu trop loin, et qu'ils ont établi leur système sur des doctrines qui sont encore bien loin d'être prouvées.

Digitized by Google

SÉANCE publique de l'Académie royale de chirurgie.

Le jeudi 5 mai, l'Académie royale de chirurgie a tenu sa Séance publique : M. *Louis*, secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par le discours qui suit.

Le sujet proposé pour le prix de cette année 1791, étoit de *déterminer la matière et la forme des instrumens propres à la cautérisation, connus sous le nom de* cautères actuels : *indiquer suivant quelles règles, et avec quelles précautions on doit s'en servir, eu égard aux différentes parties, et à la distinction des cas où leur application sera jugée nécessaire ou utile.*

Le programme, qui a notifié ce sujet, avoit prévenu que ceux qui desireroient s'en occuper, devoient consulter le troisième tome des pièces qui ont concouru pour le prix de l'Académie de l'année 1755, où il y a trois Mémoires intéressans sur le feu, ou cautère actuel. Elle avoit demandé « si ce » moyen n'avoit pas été trop employé par les » anciens, et trop négligé par les moder- » nes ; en quels cas, et pourquoi il devoit être » admis par préférence à d'autres moyens, » dans la cure des maladies chirurgicales ». La nouvelle question devoit servir de supplément à celle-là ; elle a un objet plus étendu, et spécialement relatif à l'exercice de l'art : ce n'est, ajoutoit l'annonce, qu'en

considérant la matière instrumentale dans son usage rationel et méthodique qu'on pourra donner, à l'aide de la science, un code et des règles à la dextérité.

On ne pouvoit prendre plus de précautions pour manifester le vœu de l'Académie; elles dispensoient les auteurs de faire des recherches inutiles et de pure érudition; elles fixoient leur attention principale sur la matière instrumentale pour la perfection de l'art.

L'Académie a fait connoître, en plusieurs occasions, depuis qu'elle s'occupe de cet objet important, comment on devoit traiter les matières qu'elle a proposées à l'émulation: elle a fait imprimer les premiers Mémoires qu'elle a couronnés, afin qu'ils pussent servir de modèle et de guide. Malgré ces attentions renouvelées, elle a vu que, parmi les dissertations qui lui ont été adressées pour cette année, quelques auteurs ont traité spéculativement la question d'une manière qui auroit pu leur concilier des suffrages en 1755, et qu'ils ont négligé la partie essentielle, dont le plan avoit été si clairement indiqué: d'autres se sont contentés de copier les auteurs, et d'accumuler les passages qu'ils en ont extraits, concernant la structure et l'usage des cautères; sans ordre, ni méthode. Des préceptes généraux connus, des notions vagues, ne pouvoient satisfaire l'Académie.

Un seul Mémoire a paru remplir parfaitement ses vues. Il n'a pu être l'objet d'un examen comparatif, et il a mérité d'être admis au Prix, par acclamation.

Digitized by Google

Il y avoit cependant des ressources pour que la question fût traitée par le plus grand nombre des concurrens, d'une manière susceptible d'un plus favorable accueil que celui qu'ils ont reçu.

Les cautères ou instrumens propres à la cautérisation sont décrits dans tous les livres de l'art. Il étoit facile de faire connoître l'abus qu'on en avoit fait; et en approfondissant ce sujet, par la recherche d'un grand nombre de cas où le feu est salutairement applicable, on auroit peut-être trouvé que les anciens avoient plus péché par l'omission, que par l'usage inconsidéré de ce moyen.

Ils avoient très-inutilement multiplié les formes de ces instrumens : la réforme, à cet égard, n'exigeoit pas de grandes méditations. Tous les ouvrages dogmatiques ont établi les règles générales à suivre dans l'application du cautère actuel, et comment on pouvoit garantir de l'action du feu les parties circonvoisines auxquelles son atteinte auroit été nuisible.

Pourquoi donc, avec ces bases, a-t-on employé du temps à des productions au dessous du médiocre? Il faut le dire, pour seconder les efforts dans de nouvelles tentatives, et les rendre moins infructueux. On doit, par un travail assidu, acquérir le plus grand fonds d'instructions sur le sujet qu'on veut traiter, et le bien méditer; car, avec le germe du talent, qui porte à croire qu'on s'ouvrira de nouvelles routes, elles ne peuvent conduire beaucoup au-delà des bornes où l'on est resserré par des connoissances

trop peu étendues. Il n'appartient qu'à l'homme solidement et profondément instruit, de discerner si les principes sont d'accord avec les faits : de l'opposition qu'ils présentent, naissent les doutes qu'il cherche à éclaircir : la discussion lui paroît d'autant plus intéressante, qu'elle a exigé plus d'attention et de réflexions : une critique judicieuse, un jugement exercé donnent de la défiance sur les préventions de l'autorité ; elle a, de tous les temps, mis le plus grand obstacle au progrès des sciences : la destruction des erreurs est un grand pas vers ce but, et fait toujours place à de nouvelles lumières qui enrichissent l'art. C'est ce que nous avons trouvé dans le Mémoire n° 5, auquel le prix a été décerné. Une courte analyse de cette production paroît nécessaire, parce qu'elle pourra servir de guide à ceux qui voudront travailler sur la question que l'Académie proposera pour le prix de l'année 1793.

L'auteur de la dissertation sur les cautères, s'annonce avantageusement dès le titre : *Mémoire sur la pyrotechnie chirurgicale pratique. Marc-Aurèle Severin*, l'un de nos plus grands maîtres, a fait un traité très-savant sous le même intitulé, et l'on ne pouvoit donner un titre plus significatif.

D'après la proposition de l'Académie, le Mémoire est divisé en quatre sections. On examine dans la première, qu'elle est la matière la plus propre à la construction des cautères. La seconde, expose les formes variées qu'on a données, et celles qu'on peut donner à ces instrumens. Des notions générales sur leur usage, sont le sujet de la troi-

sième section; et dans la quatrième, et la plus étendue, on établit les règles de détail qui doivent diriger dans la cautérisation, suivant la diversité des cas et la nature des parties où cette opération est nécessaire ou utile.

Dès les premiers âges du monde, en remontant à la plus haute antiquité, et dans tous les pays, on voit l'homme malade, invoquer le secours du feu. Cet élément, chez tous les peuples, a été considéré comme l'ame de l'univers, et le plus puissant des remèdes. C'est au feu ardent que les Grecs, à qui notre art doit sa naissance, confioient communément la puissance cautérisante. Ils se servoient aussi de toutes les substances qu'on pouvoit enflammer et appliquer sur les parties, pour y faire escarre. L'eau et l'huile bouillantes n'ont pas été exclues de la pratique; et, ce qu'on aura de la peine à croire, on a eu recours au plomb fondu. Mais l'auteur se restreint à l'examen de la cautérisation instrumentale métallique, suivant le desir de l'Académie.

Hippocrate ne fait mention que du fer. Les Arabes imaginèrent des cautères d'or, dont ils vantoient la douceur et les qualités bienfaisantes. *Lanfranc* et *Guillaume de Salicet*, ont adopté les cautères d'argent. Parmi les modernes, *Houllier* pensoit que la brûlure faite avec le cautère d'or ou d'argent, étoit moins douloureuse, que si ces instrumens étoient de cuivre ou de fer: *Auro et argento leniùs, ære et ferro acriùs inurunt.* Mais c'est exclusivement au fer qu'on est enfin revenu. La transmission de la chaleur

et la brûlure, sont les effets immédiats de l'application des cautères actuels. L'auteur examine à ce sujet, d'après la diverse densité des métaux, quels sont les plus propres à recevoir et à conserver la matière ignée: le fer et l'acier sont à préférer aux autres métaux qu'on pourroit employer. Il fait, sur la formation des différentes substances métalliques, une digression savante, qui feroit honneur aux plus habiles métallurgistes.

Quant à la forme à donner aux cautères actuels, l'objet de la seconde section, l'on sait que les Grecs, les Romains, les Arabes, l'ont fort variée: plats, ronds, pointus, olivaires, cultellaires, et de toutes les dimensions, c'est de la surabondance qu'on auroit à les reprendre. Depuis la renaissance des lettres, on voit que les modernes ont été réformateurs de cette multiplicité d'instrumens destinés à la cautérisation; mais ils ont laissé à notre auteur l'avantage de pouvoir indiquer des perfections utiles dans leur construction. Ils sont, comme tout le monde le sait, composés de 3 parties; l'extrémité cautérisante, la tige et le manche. En parcourant avec attention les livres de l'art, publiés en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, on voit qu'il n'y a rien de déterminé par la raison et par l'expérience sur l'union de la tige au manche; elle y est fixée immobilement par une soie mastiquée, ou mobilement par une vis dont l'écrou est au manche. L'auteur fait connoître les inconvéniens respectifs de ces jonctions; il donne, avec raison, la préférence à une soie quarrée,

Digitized by Google

retenue par un ressort à bascule, comme sont montées les couronnes du trépan sur l'arbre qui les reçoit. Par ce moyen, il ne faudra qu'un manche pour toutes les espèces de cautere : ce manche ne sera point exposé à être chauffé, comme il l'est dans les jonctions immobiles; il recevra l'instrument avec autant de facilité, que de celérité : ce qu'on ne trouve point dans la jonction à vis.

On pose dans la troisieme section les régles générales de la pyrotechnie pratique. L'application du feu, comme toutes les autres opérations, doit être assujettie à des préceptes particuliers, qui enseignent à la faire avec méthode; et dans celle-ci, le procéde operatoire exige plus de dextérité et d'intelligence qu'on ne le pense.

Les cautères sont distingués en ceux qui ne doivent être que présentés à la partie malade, sans la toucher; en ceux qui ne doivent la toucher que rapidement, et en la parcourant; et en ceux qui doivent y séjourner plus ou moins de temps. L'auteur appelle les premiers, *objectifs;* les autres, *transcurrens;* et les troisiémes, *cautères inhérens :* il explique les cas où chacun doit être employé par préference, et il fait connoître les avantages qui doivent en résulter.

Les cautéres transcurrens conviennent lorsqu'il ne faut procurer que des escarres légéres : la maniére de s'en servir est indiquée, ainsi que les remédes qui doivent consécutivement favoriser leur effet.

L'expérience ayant prouvé que plus le cautére est chaud, moins il fait souffrir; il en résulte une conséquence toute simple,

qu'il ne faut jamais employer cet instrument que dans une parfaite ignition. C'est au savoir et à la prudence du chirurgien, à l'appuyer plus ou moins légèrement, et à l'appliquer plus ou moins de temps, suivant les indications. L'auteur n'oublie pas les attentions de ménagement que de grands praticiens ont conseillées pour épargner aux malades la terreur que peut jeter dans leur ame l'appareil d'un fer rouge dont ils vont souffrir l'application.

Les bons écrivains, *Houllier* entre autres, ont décrit les moyens de garantir les parties voisines, de l'impression du feu qui doit cautériser celles auxquelles ce secours est nécessaire. L'auteur passe ces précautions en revue, il les apprécie, et en ajoute qui étoient inconnues, et dont on tirera les plus grands avantages.

Un objet capital, sur lequel on ne peut répandre trop de lumières, c'est l'usage du feu pour arrêter les hémorrhagies. Voici ce que l'auteur dit, en général, sur les procédés pyrotechniques dans cette occurrence.

» Depuis Ambroise Paré, qui a fait l'apo-» logie de la ligature des vaisseaux, on ne » s'est servi que rarement du cautère actuel » pour arrêter le sang. On est prévenu » qu'à la chute de l'escarre, l'hémorrhagie » est sujette à se renouveler: il a même » été observé qu'en retirant l'instrument » qui a cautérisé, on enlevoit l'escarre ». Ce très-fâcheux inconvénient peut être prévenu : notre auteur en donne les moyens, après avoir bien examiné qu'elle étoit la cause d'un événement qui rendroit le procédé inutile.

Digitized by Google

Dans l'hémorrhagie dont l'artère seroit inaccessible à la ligature et à la compression, il faut commencer par suspendre le cours du sang au moyen du tourniquet; l'on absorbera ensuite, autant qu'il sera possible, tout ce qui se trouvera de sang épanché; et le cautère étant chaud jusqu'au blanc, on l'appliquera promptement, pour le retirer avant qu'il ait cessé d'être rouge: de cette manière l'escarre reste intacte; et si on la jugeoit trop peu épaisse pour servir de digue contre l'impétuosité du sang, on reporteroit avec les mêmes précautions, et après l'absorption préalable des humidités, un second cautère, aussi chaud que le premier, et qu'on ne laisseroit pas plus longtemps en place.

Les procédés à suivre dans les différentes espèces de carie sont exposés avec précision: l'on parle des cannules et autres moyens pour préserver de l'impression du feu, les parties à travers lesquelles on seroit obligé de le porter profondément.

Les règles de détail sont données dans la quatrième section du Mémoire. On y distingue avec sagacité les abus, d'avec l'usage utile. L'auteur indique souvent des perfections qu'il a soin de motiver: c'est la thérapeutique du feu dans un grand nombre de cas où il peut produire les plus salutaires effets, tant comme moyen préservatif, que radicalement curatif. Les meilleurs auteurs fournissent les observations qui confirment les préceptes. Le feu a été employé avec succès pour la cure de l'épilepsie; et dans certaines maladies des yeux comme

Digitized by Google

exutoire, dans le renversement des paupières, dans l'enchantis cancriforme, contre le carcinome de la langue, dans les excroissances fongueuses des gencives, qui sont quelquefois d'un volume prodigieux, aux amygdales; enfin à la poitrine, au bas-ventre, aux parties génitales, pour détruire, ou simplement flétrir des excroissances vénériennes. La cautérisation du fondement a eu lieu avec succès dans des affections hémorrhoïdales internes, devenues carcinomateuses; aux extrémités, pour raffermir les articulations contre les luxations spontanées, &c. L'auteur a su tirer parti de l'observation des bons effets du feu dans la médecine vétérinaire.

Quoique l'Académie n'ait eu en vue que l'usage des instrumens connus sous le nom de cautères, elle a su gré à l'auteur de ce qu'il a dit sur l'ustion solaire, au moyen du verre ardent, et de l'application du *moxa*, qui est véritablement une cautérisation actuelle : il n'en étend pas autant les avantages que MM. *Pouteau* et *De Haën* l'ont fait. Ce renouvellement de la pratique des arabes, si recommandée par le chevalier *Temple*, à la fin du siècle dernier, contre la goutte et les douleurs de la sciatique, admet divers procédés. L'auteur préfère la mèche des canonniers, qui brûle complettement et sans interruption, en donnant un feu assez vif. On sait que cette espèce de corde est faite de filasse imprégnée de nitre.

L'analyse que je viens de faire convaincra-t-elle de leur erreur, ceux qui ont prétendu que le sujet proposé étoit sec et aride, peu

Digitized by Google

susceptible d'être traité avec fruit dans un Mémoire académique? *Horace* l'a dit dans son art poëtique... Les sujets qui paroissent les plus communs, peuvent, en d'habiles mains, recevoir le plus grand lustre.

. . . . *Tantùm series, junctùraque pollet,*
Tantùm de medio sumtis accedit honoris.

Si j'avois parlé avec moins d'utilité, je me reprocherois l'impatience que j'ai dû causer à l'honorable assemblée, en différant de lui faire connoître l'auteur de l'excellente dissertation que je viens d'analyser.... C'est M. PERCY, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie, présentement en quartier à Compiegne. Le nommer, c'est avoir fait son éloge.

Le prix fondé par M. *Vermont*, pour le progrès de l'art des accouchemens, a été accordé à M. DIDELOT, correspondant de notre Académie et de la Société royale de médecine, à Remiremont. Il a été le zélé promoteur du cours *gratuit* des accouchemens, établi depuis plusieurs années à Nanci, aux frais du Gouvernement, en faveur des sages-femmes de la campagne.

L'Académie a adjugé le prix d'émulation à M. BODIN, maître en chirurgie à Limeray, près Amboise.

Les cinq autres médailles ont été obtenues par M. SADOUL, chirurgien à Beaufort, de la province ci-devant Anjou.

M. FAGES, premier chirurgien interne, gagnant maîtrise à l'hôtel-dieu S. Eloi, à Montpellier.

M. FERRIERE, maître en chirurgie à

Mouy, au département de l'Oise, district de Clermont en Beauvoisis.

M. HEURTELOUP, premier chirurgien-major de l'hôpital militaire à Toulon;

Et M. BELLOC, maître-ès-arts et en chirurgie à Agen, département du Lot et Garonne.

Le reste de la Séance a été rempli par la lecture des ouvrages suivans: Mémoire sur la ponction dans l'hydropisie des ovaires; par M. *Brun:* Eloge historique de M *Hevin,* professeur royal, ancien premier chirurgien de feues mesdames les Dauphines, de feu M. le Dauphin, père du Roi, et de Madame; par M. *Louis:* Mémoire sur les contusions d'une grande étendue; par M. *Dubertrand:* Recherches historiques sur l'art du dentiste, chez les anciens; par M. *Duval:* Mémoire sur les hydatides en général, et en particulier sur celles de la matrice; par M. *Percy.*

PRIX proposés par l'Académie royale de chirurgie, pour les années 1792 et 1793.

L'Académie propose pour le Prix de 1792, le sujet qui suit:

Déterminer la meilleure forme des diverses espèces d'aiguilles propres à la réunion des plaies, à la ligature des vaisseaux, et autres cas où leur usage sera jugé indispensable; et décrire la méthode de s'en servir.

(Voy. L'article de la Séance publique de l'Académie, au Journal de médecine, cahier de mai 1790.)

Digitized by Google

Le prix sera double ; une médaille d'or de la valeur de 500 liv. suivant la fondation de M. *de la Peyronie*, et 500 liv. en argent.

Afin de donner plus de temps aux concurrens, l'Académie propose pour le prix de l'année 1793, le sujet suivant :

Donner la description des instrumens propres aux opérations qu'on pratique sur les parties dures (*), *tels que les diverses espèces de rugines et de gouges, le ciseau et le maillet de plomb, les instrumens perforatifs et exfoliatifs, les tenailles incisives : déterminer en quels cas l'usage de ces instrumens est nécessaire, et qu'elle est la manière de s'en servir.*

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en françois ou en latin, et d'avoir attention qu'ils soient lisibles.

Les auteurs mettront simplement une devise à leur ouvrage ; ils y joindront, à part, dans un papier cacheté et écrit de leur propre main, leurs noms, qualités et demeure ; et ce papier ne sera point ouvert, si la pièce n'a pas mérité le prix.

Ils adresseront leur ouvrage, *franc de port*, à M. *Louis*, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, à Paris, ou le lui feront remettre.

Les étrangers sont avertis qu'il ne suffit pas d'acquiter le port de leurs paquets jusqu'aux frontières de la France, mais qu'ils

---

(*) On excepte ceux destinés à l'opération du trépan, aux amputations, et au traitement des maladies des dents.

Digitized by Google

doivent commettre quelqu'un pour les affranchir depuis la frontière jusqu'à Paris, sans quoi leurs Mémoires ne seront pas admis au concours.

Toutes personnes, de quelque qualité et pays qu'elles soient, pourront aspirer au prix : on n'en excepte que les membres de l'Académie.

Il sera délivré à l'Auteur même, qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part ; l'un ou l'autre représentant la marque distinctive.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jours de décembre 1791 et 1792, inclusivement ; et l'Académie, à son Assemblée publique, qui se tiendra le jeudi après la quinzaine de Pâques suivante, proclamera celui qui aura remporté le prix.

L'Académie ayant établi qu'elle donneroit tous les ans, sur les fonds qui lui ont été légués par M. *de la Peyronie*, une médaille d'or de 200 livres à celui des chirurgiens étrangers ou régnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage sur quelque matière de chirurgie que ce soit, *au choix de l'auteur* : Elle adjugera ce prix d'émulation le jour de la Séance publique, à celui qui aura envoyé le meilleur ouvrage dans le courant de l'année précédente.

M. *Vermont*, conseiller d'Etat, accoucheur de la Reine, a fondé à perpétuité une médaille d'or de la valeur de trois cents livres, qu'on adjugera le même jour, à celui qui,

Digitized by Google

dans le cours de l'année, aura communiqué à l'Académie le meilleur Mémoire, ou les observations les plus utiles au progrès de l'art des accouchemens.

Cinq médailles d'or, de cent francs chacune, seront distribuées pareillement à cinq chirurgiens régnicoles qui auront fourni, dans l'année, un Mémoire ou trois observations intéressantes.

SUJETS DES PRIX proposés par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, pour l'année 1792.

L'académie avoit proposé, en 1788, pour le prix de médecine, la question suivante:

Les fièvres catarrhales deviennent aujourd'hui plus communes qu'elles ne l'ont jamais été; les fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares; les fièvres bilieuses sont moins communes: déterminer les raisons qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats et dans nos tempéramens.

Ce sujet important fixa l'attention des médecins, et l'Académie reçut alors un grand nombre de Mémoires; mais aucun ne remplit entièrement ses vues. Elle distingua cependant celui qui a pour épigraphe: *Praeterita discito, praesentia cognoscito, praediscito futura.*

Digitized by Google

Persuadée qu'un nouveau délai laisseroit aux concurrens le temps de donner à leurs ouvrages toute la perfection dont ils sont susceptibles, l'Académie avoit proposé la même question pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer au mois d'août 1791 : mais, sur la demande de plusieurs savans, et sur des observations particulières qui lui ont été faites, l'Académie a arrêté de différer la proclamation de ce prix jusqu'au mois d'août 1792. Elle previent donc que le concours restera ouvert jusqu'au 1er avril 1792, qu'elle admettra jusqu'à cette époque tous les Mémoires qui lui seront adressés ; elle admettra également au concours les supplémens et observations que voudront lui faire parvenir les auteurs qui ont déja envoyé des Mémoires.

Le prix est de la valeur de 600 liv. Il sera proclamé à la séance publique du mois d'août 1792.

L'Académie propose, pour sujet d'un autre prix qu'elle décernera dans la même séance publique d'août 1792.

De déterminer qu'elle est l'action des dissolutions acides, métalliques, sur les poils employés dans la fabrication des chapeaux, et d'indiquer, d'après l'expérience, les moyens de remplir le même objet, par des préparations plus simples, plus économiques, et sur-tout moins nuisibles aux ouvriers, que celles qui sont d'usage dans les fabriques.

Ce dernier prix est de la valeur de 300 liv.

Digitized by Google

Les Mémoires pour ces questions seront envoyés avant le 1er avril 1792; ce terme est de rigueur.

L'Académie avoit proposé, pour sujet du prix qu'elle devoit proclamer dans la séance publique du mois d'août 1790, de déterminer, *quelle est l'influence de la morale des gouvernemens, sur celle des peuples.*

Les ouvrages qu'elle a reçus au concours, n'ont point rempli ses vues; elle a cependant distingué le discours n°. 5, qui a pour épigraphe : *Quid verum atque decens curo, et rogo, et omnis in hoc sum.*

Elle a donc résolu de proposer de nouveau la même question, pour sujet d'un prix double, qui sera décerné dans la séance publique du mois d'août 1793.

Tous les savans, à l'exception des académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, et ils adresseront leurs ouvrages, *francs de port*, à M. *Chaussier*, secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au 1e avril inclusivement.

AVIS.

ÉTABLISSEMENT de bienfaisance publique.

Le citoyen est journellement exposé, dans la Capitale, à des accidens de tout genre; un maçon tombe d'un échaffaud, un couvreur est précipité du haut d'un toit, un malheureux portefaix est écrasé sous un

Digitized by Google

fardeau ; un cavalier, un cocher font une chute, une voiture renverse un passant, et il est foulé aux pieds des chevaux ; enfin, mille causes occasionent des blessures graves ; des citoyens sont surpris dans les rues par un coup de sang, une apoplexie, une asphixie, une hémorrhagie, &c.

On met le blessé sur un brancard, souvent sur une échelle qui peut rompre. Si l'accident a lieu dans un quartier éloigné du domicile du citoyen ou des hôpitaux, le blessé demeure exposé à des tourmens affreux ; les esquilles des os percent les chairs, le sang s'écoule, et souvent le blessé meurt de l'excès de ses douleurs ou de la perte de son sang : secouru à temps, un citoyen auroit pu conserver la vie.

Dans l'ancien régime, il falloit, avant tout, que le blessé fût transporté (*a*) chez un commissaire, et successivement chez plusieurs dans le cas d'absence des premiers, pour dresser procès-verbal de l'accident ; formalité qui révolte l'humanité, et qui cessera sans doute d'avoir lieu sous le régime actuel, où l'on regardera, comme le premier soin dont on doive s'occuper, les secours à administrer aux citoyens que des accidens imprevus auront mis dans le cas de reclamer l'humanité publique.

J'ai vu un blessé, dit M. *Cadet de Vaux*,

(*a*) Nous observerons qu'avant que cet usage inhumain fût introduit, les chirurgiens de Paris étoient obligés d'avoir chez eux une salle basse, où un blessé inconnu recevoit les premiers secours. *Note de M. E.*

Digitized by Google

auteur du projet, porté sur une échelle, expirer à la porte du cinquième commissaire, chez lequel il étoit conduit; les cris de cet infortuné accéléroient la marche des porteurs, les secousses qu'on lui faisoit éprouver, équivaloient au supplice de la roue; il étoit environné d'hommes sensibles à ses maux, et il eût péri moins cruellement sous la main d'un bourreau.

C'est ce spectacle d'horreur qui me fit naître l'idée d'un hospice, d'un asyle du moment, destiné, dans divers quartiers de la Capitale, à recevoir tout citoyen frappé de quelque accident imprévu, et à lui donner les premiers secours: je crus que l'humanité sollicitoit ce bienfait de l'administration.

Ce fut en vain que je le sollicitai en 1780; le magistrat de police, ému par le récit que je lui fis du spectacle dont je venois d'être le témoin, l'agréa; M. et Mad. *Necker*, dont les noms se lient si naturellement à toutes les institutions de bienfaisance publique, l'accueillirent avec cette sensibilité active qui alloit au devant de tout ce qui pouvoit adoucir les misères humaines. M. *Necker* le proposa au Roi, qui répondit, *n'avoir jamais donné de signature dont l'objet flattât davantage son cœur:* ce sont les expressions de S. M. Cependant le vœu du Roi, le vœu du ministre, le desir du magistrat de police, furent impuissans.

Enfin, cet hospice est établi à Saint-Martin des champs, section des Gravilliers: on en est redevable à MM. les Bénédictins de cette maison; il est formé depuis dix-huit mois. Soixante citoyens y ont été con-

Digitized by Google

duits. M. le Maire, plusieurs de MM. les lieutenans de maire, ont été, dans le temps, le visiter.

Il consiste en une pièce assez vaste, qui offre la réunion des premiers secours : brancard, lit tout prêt à recevoir le blessé, ustensiles d'infirmerie, le petit nombre de médicamens nécessaires, et tous les appareils chirurgicaux.

Là, on transporte le citoyen blessé, on le dérobe à cette pitié bruyante du peuple qui l'environne et le presse; le repos calme les angoisses de la douleur; on pose un appareil, enfin, on administre les premiers secours physiques, et les secours spirituels dans les cas où ils sont nécessaires.

Si c'est un citoyen domicilié, on le reconduit chez lui de la manière la plus commode, sur un brancard qui est à baldaquin garni de rideaux, ce qui le soustrait à la curiosité avide de la multitude; s'il n'est pas domicilié, on le transporte aux hôpitaux.

Un second brancard, une civière, sont destinés à enlever les cadavres, et sont recouverts d'une toile cirée, attachée par 4 anneaux aux 4 angles, pour ôter au public le coup-d'œil d'un noyé, d'un asphixié, que l'on porte communément à découvert.

La cassette qui renferme tous les appareils chirurgicaux, n'a pas seulement pour objet les blessés qui sont conduits à l'hospice. Un particulier domicilié se démet ou se casse un membre, le chirurgien arrive, et employe des heures entières à disposer son appareil. Ces premiers momens, si pré-

Digitized by Google

cieux, ne seront pas perdus pour le malade, par la facilité qu'auront tous les citoyens d'envoyer chercher à l'hospice l'appareil nécessaire, et que le chirurgien du malade remplacera dans les quarante-huit heures.

M. *Dubertrand*, ancien prévôt du collége de chirurgie, est chirurgien de l'hospice de Saint-Martin des champs; MM *Bacoffe* et *Porcher*, membres du collége de pharmacie, en sont les apothicaires. Je n'ajoute pas que c'est gratuitement que ces officiers de santé donnent, l'un ses soins, et les autres les médicamens nécessaires à l'hospice.

Ce désintéressement sera le même de la part des membres du collége de chirurgie, et de ceux du collége de pharmacie, pour les autres hospices que l'on jugera à propos d'établir; ensorte que ce ne seront point des charges publiques à acquitter, mais des distinctions qui seront recherchées par les chirurgiens et pharmaciens. Je parlerois également du désintéressement des médecins, si la nature de ces établissemens ne les faisoit pas relever immédiatement du chirurgien. Enfin, M. *de Roussy*, électeur, citoyen rempli de zèle, d'activité, a été nommé commissaire avec moi, pour tous les détails économiques de l'établissement.

L'hospice de Saint Martin des champs est donc le type de la perfection des établissemens de ce genre.

Comme tout citoyen a à redouter pour lui-même les accidens auxquels on se trouve journellement exposé dans le sein de cette

ville, il n'en est pas un qui ne doive desirer voir multiplier ces hospices.

C'est en multipliant les institutions utiles que la liberté fera sentir ses bienfaits à la masse de nos concitoyens ; et l'étranger, en arrivant dans cette Capitale, ne pourra que concevoir la plus haute idée d'une ville où l'on sait ainsi honorer et secourir à-la-fois, l'humanité souffrante.

Les établissemens les plus utiles ne sont pas toujours les plus dispendieux ; l'appareil pyro-pneumatique que j'ai fait établir sous la prévôté de M. *de Caumartin*, et qui a sauvé la vie, dès la première année, à nombre d'ouvriers ; cet appareil, qui est à la disposition de tous les citoyens, et dont l'effet est de faciliter les moyens de pénétrer, sans danger, dans les lieux les plus méphytiques, n'a coûté, à la ville, que huit à neuf cents livres.

La maison de Sainte-Agnès que je proposai, dit M. *Cadet de Vaux*, sous l'ancienne administration, comme un asyle pour les enfans égarés dans la Capitale, présente un autre établissement, que l'esprit de désintéressement des dames de Sainte-Agnès ne rend onéreux qu'à elles seules. Il intéresse également la maternité et l'enfance ; si la mère est livrée à de cruelles inquiétudes, le malheureux enfant égaré l'est à de cuisans chagrins, qu'adoucissent les soins compatissans et les tendres consolations qu'il reçoit dans cette maison, consacrée de tout temps au bonheur et à l'éducation de la jeunesse.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Cours de chirurgie sur les maladies vénériennes ; par LOMBARD, *deux vol. in-8°.*

C'est par erreur qu'on a annoncé ce livre à 6 liv. 6 sous broché ; son prix est de 8 liv, broché, et on en trouvera, à Paris, chez *Croullebois*, libraire, rue des Mathurins.

N°s. 2, 3, 7, M. WILLEMET.
4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, M. GRUNWALD.

TABLE.

Effets d'un climat froid sur le scorbut de terre. Par le docteur Mattheuvs Guthrie, page 3
Fausse grossesse, produite par une masse d'hydatides. Observ. par M. Souville, 30
Rétroversion de matrice. Observat. & réflexions par M. Vermandois, 34
Rétroversion de matrice. Deux observations par M. Richard Croft, 53
Bons effets de l'emplâtre cantharide, &c. Observat. par M. Gavard, 58
Tumeurs glanduleuses du cou & des aisselles. Mémoire par M. Forestier, 67
Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum, à l'âge de seize à dix-sept ans, &c, Observ. par M. Des Genettes, 81

Digitized by Google

Observations météorologiq. faites à Lille, 84
Maladies qui ont régné à Lille, 85

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 87
Médecine, 109
Chirurgie, 117
Hygiène, 130
Chimie, 136
Physique, 141
Séance publique de l'Adadémie roy. de chirurgie, 145
Prix proposés par l'Académie royale de chirurgie, pour les années 1792 & 1793, 156
Sujets des Prix proposés par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, pour l'année 1792, 159
Avis. Établissement de bienfaisance publique, 161
Avertissement, 167

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1791.

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1791.

ANGINE ÉPIDÉMIQUE, qui a régné à la Ciotat, durant l'hiver de 1791 : *Mémoire par M.* RAMEL, *docteur en médecine, de plusieurs Académies et Sociétés de médecine.*

IL. est peu de villes en France où l'on respire un air plus pur et plus salubre, qu'à la Ciotat. Cette petite ville, sise au bord de la mer, sur un sol sec et agreste, n'ayant ni fontaines, ni ruisseaux dans son enceinte, ni eaux stagnantes (*a*), ni eaux courantes dans son terroir, offre beaucoup d'octogé-

(*a*) Hormis celles de la mer, dont les exhalaisons ne sont rien moins que malfaisantes.

naires, des nonagénaires même, jouissant d'une très-bonne santé. La vie commune et moyenne, calculée d'après les naissances et les morts, y est de trente-six années. Les maladies pandémiques, qui, à certaines époques, ont parcouru l'Europe entière, ont été singulièrement modifiées, et modérées par l'air *tonique* et salutaire qu'on y respire, et par la santé de ses habitans.

En 1783, le régiment de Bouillon, débarqué à la Ciotat, y apporta la fièvre maligne des prisons. Deux médecins moururent victimes de leur zèle et de leur patriotisme. Elle sévit avec force contre les chirurgiens, les infirmiers, et tous ceux qui approchèrent des malades de près; mais elle ne put s'établir dans la ville. Les heureuses dispositions physiques des habitans, et la salubrité de l'air, opposèrent des obstacles invincibles à sa funeste propagation, quoique la saison fût celle qui la favorise.

Cette ville, après avoir vu, durant l'été de 1789, décimer ses enfans par une rougeole, dont le Journal de médecine offre le tableau, vient d'être encore le théâtre d'une angine épidémique grave, et remarquable par le

nombre des victimes qu'elle a immolées, et par sa généralité ; car il est peu de jeunes personnes qui n'en aient été au moins foiblement atteintes.

A un été modéré et pluvieux, avoit succédé une automne assez humide et tempérée. L'hiver a été très-doux. On n'a pas vu de glace. Les pluies ont été plus fréquentes que *rapides*, et abondantes. Cette constitution humide et pluvieuse se fait encore remarquer dans le moment que je rédige ces observations. Le vent du nord, ce vent désolant pour l'agriculture dans cette partie de l'empire François, s'est à peine montré deux ou trois fois. Il n'a jamais soufflé avec cette violence et cette impétuosité qui semblent le caractériser, et qui le font rédouter à l'agriculteur. Les brouillards sont rares dans ce pays : il y en a eu cependant plusieurs fois pendant l'hiver, et depuis le commencement du printemps. Le vent d'est, celui du sud, ont constamment régné. Ces vents, dont le souffle est modéré, sont ordinairement frais et humides sur cette côte, parce qu'ils passent sur la mer avant que d'y arriver.

Les vents impétueux et violens sont, en général, salutaires à la santé ; ils

balayent et emportent au loin les émanations indigènes, et leur substituent une égale masse d'air exotique, qui a été long-temps battu, sassé, et purifié par son transport et sa locomotion. C"est sans doute au *silence* constant du vent du nord, aux exhalaisons, aux brouillards, et à la constitution humide et molle, qui en ont été les suites nécessaires, et que l'on a observés durant trois saisons consécutives, que l'on doit attribuer l'angine épidémique, qui sévit à la Ciotat depuis les premiers jours de janvier 1791. Les alimens dont on s'est nourri dans cette ville, ont été d'une bonne qualité. Quoique cette épidémie ait été locale et circonscrite dans des bornes étroites, on ne sauroit leur en attribuer la production.

Je vais décrire les principaux symptômes qui caractérisoient cette angine et sa complication, avec la fièvre scarlatine. Je terminerai ce Mémoire par des réflexions qui en naîtront naturellement, et qui viendront à l'appui des argumens avec lesquels j'ai attaqué la météorologie médicale, dans un ouvrage publié il y a quelques années (*a*).

(*a*) Il a pour titre, *aperçu et doutes sur la météorologie appliquée à la médecine.*

Digitized by

argumens forts et victorieux sans doute, puisqu'on a jugé devoir y répondre par le silence (*a*), nouveau mode de discussion, introduit depuis peu sans doute, dans les sciences.

L'angine épidémique a sur-tout exercé ses fureurs sur les enfans, et les jeunes gens; elle a bien rarement attaqué les personnes avancées en âge, même celles au dessus de 50 ans.

Elle se manifestoit par un frisson, par la douleur de tête, la toux, l'enchifrenement du nez, le vomissement; les malades éprouvoient ensuite un picotement au gosier, et un sentiment de douleur en avalant la salive, ou du liquide. La déglutition devenoit de jour en jour plus difficile. Toute l'arrière-bouche, la luette, les amygdales, se tuméfioient, s'enflammoient. Ces dernières étoient dures et sensibles intérieurement et extérieurement au tact. Les parotides, et tout ce groupe de glandes qui sont autour du cou, n'étoient pas exemptes d'engorgement. Chez d'autres sujets, toutes ces glandes

(a) *Voyez* le Mémoire du p. *Cote*, dans le huitième volume des Mémoires de la Société royale, *pag.* 82

ont été également tuméfiées et enflammées.

Les enfans avoient la langue très-épaisse, couverte d'un sédiment jaunâtre, et quelquefois d'aphthes qui ajoutoient à la difficulté d'avaler : quelques-uns avoient un flux de ventre simplement stercoreux.

A mesure que la maladie faisoit des progrès et parcouroit ses périodes, la déglutition devenoit à chaque instant plus pénible. Les malades ne pouvoient avaler le liquide qu'avec un sentiment de douleur vive, et quelquefois il étoit repoussé, et se frayoit une route par le nez. Le visage étoit rouge et coloré ; les yeux étoient larmoyans et chassieux ; leur orbite saillant, la conjonctive gorgée de sang, la respiration gênée. La voix totalement changée, ressembloit à un gloucement obscur : quelques malades ne pouvoient pas même articuler les mots, et se faisoient entendre par des gestes. Une salivation incommode et entremêlée de crachats visqueux, les fatiguoit beaucoup ; mais ce qui paroîtra étonnant, c'est que l'état du pouls ne répondoit pas à la gravité de ces symptômes, ni à l'intensité de l'inflammation. Chez les malades où il

n'y avoit pas une complication putride, (et les adultes étoient presque tous dans cette circonstance favorable,) la fièvre étoit modérée, le pouls simple, quoique l'engorgement et l'inflammation fussent externes; ce qui permettoit à quelques personnes du peuple de sortir et de vaquer à leurs occupations, quoiqu'elles ne pussent avaler une seule goutte de liquide; elles avoient seulement la précaution de porter un grand mouchoir autour du cou; mais chez les enfans, parmi lesquels la complication putride et saburrale a été très-commune, la fièvre étoit remarquable; son type étoit, chez quelques-uns, celui de la continue-rémittente; et chez d'autres, celui de la tierce-intermittente.

Quelques enfans ont été attaqués de la fièvre lors de l'invasion de cette maladie. Un régime sévère l'a fait disparoître pour quelques jours; mais elle s'est montrée de nouveau: elle étoit erratique, n'avoit aucun type réglé; elle n'a cédé qu'aux évacuans.

Chez la plupart des enfans, la fièvre scarlatine a coïncidé avec l'angine. Cette funeste coïncidence, jointe à la complication saburrale, et quelquefois

vermineuse, réunissoit, sur le même malade, trois affections graves : aussi cette épidémie a-t-elle moissonné beaucoup plus d'enfans que d'adultes, parmi lesquels on n'a pas observé la scarlatine, et bien rarement la complication putride.

La fièvre scarlatine offroit tantôt une simple rougeole, qui occupoit une ou plusieurs parties du corps, se montroit et disparoissoit après quelques heures, pour reparoître encore. Les bras et la poitrine étoient sur-tout attaqués de cette rougeur fugace, qui ne présentoit à l'observateur attentif qu'une teinte plus ou moins rougeâtre, sans aspérité, sans élévation. Elle n'a jamais dévancé l'invasion de l'angine; elle se montroit le deuxième ou le troisième jour de la maladie. Chez d'autres sujets, au contraire, elle avoit une teinte plus foncée, plus permanente, plus générale, accompagnée d'aspérités, sur-tout aux mains et à la poitrine. On auroit été tenté de la confondre avec la miliaire. La langue même perdoit sa couleur blanchâtre, pour se couvrir de ces aspérités, et prenoit, ainsi que les lèvres, une teinte très-rouge. A certaines heures du jour, et

Digitized by Google

sur-tout vers le soir, cette teinte prenoit des nuances plus fortes; la peau devenoit livide et comme pourprée, et aucune partie du corps n'étoit privilégiée dans ce moment, qui étoit celui de l'exacerbation fébrile ; cependant elle étoit moins remarquable au visage chez la plupart des sujets : sa durée étoit de quatre ou cinq jours ; un léger prurit, et quelquefois une forte démangeaison l'accompagnoient. Chez quelques malades, ces rougeurs étoient par groupes plus foncés, les interstices étant moins colorés.

Dans le même temps plusieurs enfans, qui se portoient bien d'ailleurs, avoient sur la peau des plaques rougeâtres, plus ou moins étendues, mais très clair-semées. La coqueluche régnoit aussi parmi ces frêles individus.

La complication saburrale étoit caractérisée chez les enfans par l'état de la langue, qui étoit épaisse et recouverte d'une croûte jaunâtre, par le type des exacerbations, par le vomissement des matières bilieuses, et quelquefois par l'odeur acide ou putride que leur sueur et leur haleine exhaloient.

La complication vermineuse étoit facile à reconnoître par un symptôme

qui trompe rarement; c'est un prurit au nez, qui oblige les enfans d'y porter souvent la main, et de le frotter avec le pouce fermé. Lorsque cette complication est intense, elle est aussi mieux prononcée et caractérisée par le type erratique de la fièvre, qui cesse et s'allume, finit, et reprend encore plusieurs fois dans la journée. Son irrégularité, jointe à quelques frissons, aux envies de vomir et au frottement du nez, ne trompent jamais un observateur attentif et familiarisé avec les maladies; et bientôt des vers lombricaux sont rejetés par la bouche, ou expulsés par les selles.

Chez les adultes, les complications putrides ou vermineuses se sont bien rarement offertes. La fièvre scarlatine les a aussi respectés. Je n'ai observé cette funeste coïncidence que chez une fille de quatorze ans, mais foible et d'une crue tardive pour son âge. Les selles et les urines n'offroient rien de remarquable chez les pubères. La transpiration s'établissoit dès les premiers jours de la maladie.

Durant le règne de cette épidémie, les maladies intercurrentes ont été, parmi les adultes, des fluxions catarrales à la tête et au cou, dont les

muscles seulement étoient légèrement engoués et douloureux ; des érysipèles à la face ; des douleurs rhumatismales à la tête, et dans différentes parties du corps ; des douleurs d'oreilles et des odontalgies. Quelques femmes, nouvellement accouchées, ont eu aux mamelles des engorgemens phlegmoneux, que les commères appellent *des humeurs au sein*. Enfin, jamais les nourrices n'avoient eu moins de lait que durant le règne de cette épidémie. Cette observation s'étend sur les chèvres et les brebis, qui ont donné moins de lait que les hivers précédens.

Une particularité qui nous a frappés, c'est que les glandes du côté gauche étoient, dans la plupart des sujets, le siége de l'engorgement et de l'inflammation. Sur quarante-cinq malades que nous avons vus, trente-deux ont eu les glandes du côté gauche exclusivement affectées. Dix sujets m'ont offert celles du côté droit, également tuméfiées et enflammées, et dans un degré bien intense. Chez deux malades seulement, les glandes du côté droit ont été exclusivement le siége de la congestion. Nous avons nous-même été légèrement atteint de cette angine. L'amygdale du

côté gauche, étoit la seule affectée. Nous ne ferons pas d'inutiles efforts pour expliquer ce phénomène; mais nous dirons que la nature semble suivre une marche égale et uniforme, même dans ses écarts: c'est ainsi que les douleurs néphrétiques affectent de préférence le rein droit; c'est ainsi que les affections apoplectiques et soporeuses paralysent, par prédilection, les extrémités du côté droit; c'est ainsi que dans la phthisie pulmonaire, l'ulcère est plus remarquable dans le lobe du même côté.

Après la terminaison de cette maladie, la plupart des enfans, des adultes, et sur-tout les gens de la campagne, ont éprouvé une desquammation générale. Chez ces derniers, une épiderme blanche et fine a remplacé une peau brune et gercée.

Les observations suivantes feront connoître la tendance marquée que l'humeur morbifique avoit vers la tête et le cou. Je fus appelé en mars à la campagne de M. *V****, pour le nommé *J****, son fermier. La maladie de cet homme n'est pas encore de mon sujet. Je trouvai trois de ses enfans atteints de la maladie épidémique. L'aîné, âgé

d'environ six ans, avoit toutes les glandes du cou considérablement tuméfiées, et engorgées intérieurement et extérieurement. La déglutition étoit presque impossible. Une complication saburrale et vermineuse aggravoit l'état de cet enfant. L'irrégularité et la variété du pouls étoient remarquables. Il rendit trente-six vers lombricaux. Il périt le dix-neuvième jour.

Le cadet étoit attaqué de la fièvre rouge ; mais la matière morbifique avoit obstrué une glande cutanée dans la fossette, qui est sur la clavicule gauche. Cette tumeur étoit de la grosseur d'un œuf de poule, et légérement phlegmoneuse.

Le troisième de ses enfans avoit une fièvre scarlatine avec une complication saburrale, fortement prononcée ; mais la matière morbifique s'étoit portée à la tête, et avoit donné lieu extérieurement, sur le pariétal gauche, à deux tumeurs grosses comme des noix. Ces engorgemens, légèrement phlegmoneux, cédèrent à des minoratifs réitérés et à des topiques résolutifs.

Chez la fille d'un voisin de *J****, la congestion avoit eu lieu dans l'intérieur de l'oreille gauche. L'écoulement

du pus par l'oreille, annonça que la congestion avoit abcédé.

Chez deux autres enfans, la matière morbifique s'étant portée tout-à-coup dans le cerveau, les a fait périr comme apoplectiques. L'un d'eux avoit déja été atteint de l'épidémie. Cette rechute, et la mort prompte qui en fut la suite, eurent lieu de nous étonner.

Ces observations font déja préjuger que chez les enfans cette angine et ces engorgemens glanduleux, en apparence phlegmoneux, étoient plus putrides qu'inflammatoires; mais il n'en étoit pas de même chez les adultes. On s'en convaincra facilement à l'article du traitement.

Le nombre des morts (*a*), celui des personnes que cette épidémie attaquoit presqu'en même temps dans la même maison, la faisoient regarder comme contagieuse par le peuple. Nous avons vu dans le même appartement cinq adultes atteints en même temps de cette maladie; c'étoient les enfans du

---

(*a*) Cette épidémie a fait périr $\frac{1}{12}$ des enfans qui en ont été gravement affectés. Les adultes ont été mieux traités; elle en a enlevé $\frac{1}{40}$ seulement. C'étoient des gens de la campagne.

Digitized by

nommé *Jayne*, cultivateur à Ceyreste; car l'épidémie régnoit aussi dans ce village, qui est à une lieue de la Ciotat. Des familles entières étoient apportées à l'hôpital, dont nous avons regretté de n'être pas le médecin de quartier durant cette maladie.

Nous n'avons observé qu'une seule angine gangréneuse, chez un enfant âgé de huit ans, attaqué de la fièvre scarlatine; mais elle reçut ce caractère pernicieux du traitement inconsidéré qu'on substitua à nos conseils. Au lieu de lui donner de la tisane émulsionnée, on le gorgeoit de café, qu'il trouvoit plus agréable. Le ventre se météorisa et s'enflamma; la langue, toute l'arrière-bouche, les dents même, se noircirent; le pouls devint petit, accéléré, intermittent; des sueurs froides se manifestèrent. Il succomba le dix-neuvième jour. Ce qui étonna, c'est qu'on n'observa après sa mort, aucune tache gangréneuse sur la peau, quoique par le régime incendiaire auquel on l'avoit assujetti, elle eût pris vers le dixième jour une teinte très-foncée, et presque livide; mais cette couleur se dissipa lorsque les sueurs froides commencèrent à s'établir.

Digitized by Google

Je serai court en parlant du traitement. Chez les adultes, l'engorgement glanduleux étoit essentiellement inflammatoire. La saignée plus ou moins répétée, suivant l'âge, les forces et le tempérament du sujet, a constamment réussi, quoique le pouls ne fût pas en raison de l'inflammation. Les gargarismes émolliens et légèrement résolutifs; tels que le lait adouci avec le sucre, la décoction de figues blanches, celle de mauve, l'oxycrat (dans les campagnes,) la décoction d'orge, d'althéa, celles de fleurs de sureau, d'aigremoine, de sommités d'hypericum, édulcorées avec le miel rosat, paroissoient indiqués.

Les lavemens émolliens, ceux de bouillon, lorsque la déglutition étoit totalement interceptée, les boissons anti-phlogistiques; telles que l'eau de poulet, la tisane des quatre semences froides, la décoction d'orge, étoient impérieusement commandées par l'état inflammatoire du gosier. Les topiques émolliens favorisoient encore la résolution de ces engorgemens glanduleux, et ne les faisoient pas abcéder chez les pubères.

Les légers diaphorétiques en tisane,

Digitized

étoient employés avec succès, soit pour soutenir la transpiration, soit pour solliciter la résolution de ces engorgemens.

Enfin, lorsque les symptômes inflammatoires étoient un peu modérés, que la déglutition s'effectuoit avec plus de facilité, une ou deux purgations minoratives, terminoient heureusement le traitement de ces angines; mais lorsque ces engorgemens inflammatoires interceptoient totalement la déglutition, et qu'ils gênoient en même temps la respiration, il falloit nécessairement les ouvrir avec la lancette. C'est ce que nous avons été obligé de faire pratiquer chez trois paysans forts et vigoureux; c'est ce que nous avons fait pratiquer fort heureusement à Roquevaire, il y a environ sept ans, sur un cordonnier et sa femme, également attaqués d'angine, également menacés d'être suffoqués; c'est ce qui a plusieurs fois réussi au médecin à qui nous devons le jour, et la dernière fois chez un prêtre, secrétaire de l'évêque de Marseille; c'est l'opération que tous les auteurs conseillent(*a*), et que tous les gens

(*a*) *Voyez* WAN-SVIETEN, *de anginâ inflammatoriâ*, *Voyez* HEISTER, *institutiones chirurgicæ*, tom. j, pag. 706.

Digitized by Google

de l'art, éclairés par des principes solides, par des études soutenues par l'observation, feront effectuer hardiment sous leurs yeux dans ces circonstances critiques.

Il faudroit être bien timide, ou bien inexpérimenté pour attendre que l'abcès fût parvenu à son état de maturité, qu'il y eût fluctuation; enfin que le pus fût formé pour porter le fer sur le siége de la congestion. La médecine expectante doit être proscrite dans ces momens. Le malade va être suffoqué; il succombe dans l'instant, si l'on attend que le pus soit formé. Le danger imminent que court le sujet par une seule minute d'expectation, force impérieusement l'homme de l'art à faire porter sans délai le fer sur l'engorgement glanduleux: trop heureux s'il peut l'atteindre; et si le mal, ayant son siége trop bas, ne l'oblige pas de recourir à une opération plus douloureuse, plus dangereuse et plus délicate (*a*). Le pus

(*a*) La bronchotomie; car l'angine n'affecte pas seulement les amygdales, la luette, toute l'arrière-bouche, mais elle atteint dans quelques circonstances tout le trajet du larynx et du pharynx; *cùm ergo anginæ sedes*

Digitized by Google

n'est pas formé ! Eh bien, il en sortira du sang caillotté, grumelé, et le malade sera guéri dans l'instant, et comme par enchantement. Ce sont-là les miracles de notre art.

A Roquevaire, un cordonnier et sa femme, également atteints d'une angine inflammatoire, également menacés d'être suffoqués, ne pouvant rien avaler depuis plusieurs jours, (je leur faisois donner des lavemens de bouillon, pour soutenir leurs forces abattues par plusieurs saignées,) furent dans un instant rendus à la vie par cette opération, qui ne donna issue qu'à des caillots de sang. Nous l'avons fait pratiquer trois fois avec succès durant le régne de cette épidémie. Chez le nommé *Jourdan*, fermier de M. *V****, dont j'ai parlé plus haut, elle a été pratiquée une seconde fois dans une rechute. Ceux qui, dans ces circonstances, ont proposé de placer un tube recourbé dans le gosier, soit pour faciliter la respiration, soit pour introduire du liquide dans l'estomac, ont donné des

---

dit *Van-Swieten*, tom. iij, pag 564; *occupet omnes illas partes quæ ab ore ad ventriculum et pulmonem usque inveniuntur.*

preuves de leur zèle pour la conservation de l'homme malade ; mais non de leurs connoissances cliniques. Nous avons essayé plusieurs fois d'introduire dans le gosier de nos malades, une bougie fine recourbée, enduite d'huile d'amandes douces ; il faut avoir été témoin des effets de cette méthode pour assurer que l'introduction des tubes est absolument impraticable : dès l'instant, l'estomac se soulevoit ; les malades avoient envie de vomir ; ils alloient être suffoqués, si on n'eût retiré la bougie ; ils l'arrachoient eux-mêmes.

Je terminerai l'article du traitement qui convenoit aux adultes par une dernière observation.

Je fus appelé à Ceyreste, chez le nommé *Jayne*, cultivateur. Je trouvai cinq malades dans un appartement. Le plus jeune étoit âgé de quatorze ans. Je fis repandre le sang à grands flots, moi qui suis si économe de cette substance animale, que je regarde comme une des plus puissantes ressources de la nature dans l'état de maladie ; mais l'intensité de l'inflammation, la jeunesse, la force, le tempérament sanguin des sujets, demandoient impérieusement la saignée. Du nombre de ces

cinq enfans de *Jayne*, étoit une fille âgée de seize ans, qui, bien réglée depuis un an, avoit commencé de payer un nouveau tribut lunaire le jour d'auparavant. On voulut arrêter la lancette du chirurgien par cette considération. Les préjugés du peuple sont redoutables pour l'homme de l'art, qui n'a pas de caractère, et que l'expérience et des principes solides n'ont pas cuirassé contre l'opinion et les objections fatigantes des commères. Je les repoussai avec force. Non, répondis-je, on passera outre ; il le faut absolument. Elle fut saignée dans la matinée; elle le fut l'après-dîné ; elle le fut encore le jour suivant ; nonobstant ces trois saignées, et la quatrième que la nature ne cessa pas de favoriser, l'inflammation fit des progrès rapides ; et je fus sur le point de faire porter le fer dans le gosier, tant la respiration étoit laborieuse, lorsque ces engorgemens commencèrent à prendre la voie de la résolution. Je livre mes lecteurs à leurs réflexions. Quelle issue auroit eue cette maladie grave, si j'avois respecté les préjugés des parens.

J'en ai assez, et peut-être trop dit, sur le traitement des adultes. L'enfance

réclamoit impérieusement un mode curatif bien différent. Elle ne supportoit pas la saignée, quoique la fièvre scarlatine, qui se compliquoit avec l'angine, semblât l'indiquer; ç'eût été enlever à la nature ses plus puissantes ressources. Chez les enfans, l'engorgement des glandes du cou, quoiqu'en apparence inflammatoire, étoit réellement putride. Un ou deux grains de tartre stibié, donnés en lavage dès les premiers jours, ou une purgation qui sollicitât beaucoup d'évacuations, jugeoient et terminoient heureusement cette espèce d'angine; mais si les préjugés, si la tendresse peu réfléchie des parens, si les conseils des commères, arrêtoient la main de l'homme de l'art, ou si l'indocilité de l'enfant retardoit l'administration des évacuans, la maladie faisoit des progrès rapides; la fièvre putride suivoit sa marche ordinaire; l'engorgement glanduleux augmentoit par un nouvel abord de la matière morbifique; les malades succomboient le dixième et le onzième jour. Si l'homme de l'art avoit pu placer quelques évacuans rendus insuffisans, ou par le tempérament du sujet, ou par la manière défectueuse de les prendre, la

maladie, mal jugée dans son principe, dégénéroit en leucophlegmatie, contre laquelle il falloit de nouveau recourir aux évacuans, que l'indocilité de l'enfant ou les préjugés des parens, avoient réjetés ou rendus insuffisans. Les préparations scillitiques à cuillerées, le kermès minéral, qui agit souvent comme émétique, et les apéritifs réussissoient après des évacuations réitérées.

Le vésicatoire, dans ces circonstances, a produit de bons effets, soit en redonnant du ton aux solides, soit en évacuant l'humeur morbifique. Il est inutile de dire qu'on évitoit de le placer trop près du siége de l'engorgement, dans la crainte d'un nouvel *afflux* de la matière morbifique.

Ce qui achevera de prouver que chez les enfans l'angine étoit vraiment putride, c'est que plusieurs sujets, attaqués de ces engorgemens à un degré modéré, les ont gardés des mois entiers, et qu'ils n'en ont été délivrés qu'après des évacuations copieuses.

La complication vermineuse exigeoit l'usage des anthelmintiques. Le mercure doux, associé au diagrède, a très-bien opéré dans ces circonstances. On en sent les raisons. La mousse de Corse,

Digitized by Google

la fougère en poudre, et les autres vermifuges non purgatifs, n'étoient que de foibles moyens curatifs auxiliaires. On comprend aussi pourquoi.

Nous ne dirons rien ni des aphthes, ni du gargarisme qu'on leur opposoit, ni de la diarrhée qui subsistoit quelquefois après la guérison, et contre laquelle la rhubarbe étoit un vrai spécifique ; mais nous ne croyons pas devoir terminer ce Mémoire sans parler des topiques émolliens, employés extérieurement sur le siége de l'engorgement glanduleux des enfans.

Toutes les commères du voisinage s'assembloient dans la maison des malades, et chacune avoit son topique chéri et de prédilection, dont elle avoit fait une heureuse expérience. Ces femme médicastres font le tourment des médecins timides par caractère ou par besoin. Malheur à l'homme de l'art qui a repoussé leur ordonnance. Sa réputation, si elle n'est déja bien assise, est fortement ébranlée, sur-tout si le malade périt. Le nombre de ces empiriques femelles s'accroît malheureusement de jour en jour, depuis que la médecine a été mise à la portée de tout le monde par des hommes d'un mérite

mérite distingué, qui eussent pu s'honorer par d'autres productions, en écartant des mains du peuple (*a*) ces armes qu'il ne saura jamais manier, et dont il ne cessera de se blesser. L'une faisoit appliquer une tranche de pain rôtie, trempée dans du vin, et saupoudrée d'aromates, tels que le poivre, la canelle; l'autre proposoit l'oignon bouilli; celle-ci, le cataplasme de *mica panis;* celle-là, l'oignon de lys. Heureux les malades auxquels elles n'ordonnoient que des remèdes externes.

Nous devons consigner ici ce que l'expérience nous a appris au sujet des topiques émolliens. Ils ont réussi chez les adultes, parce que ceux-ci ont le tissu de la peau plus serré, l'oscillation des vaisseaux plus ferme; parce qu'enfin chez eux, l'angine étoit essentiellement inflammatoire. Ces mêmes topiques émolliens ont produit de funestes effets chez les enfans; ils attiroient d'avantage sur ces parties l'humeur morbifique qui y avoit déja une

(*a*) Et j'appelle peuple, toute personne qui n'est pas éclairée par des études suivies en médecine, et par les vrais principes de notre art, quelque savante qu'elle soit d'ailleurs.

tendance trop marquée; ils détruisoient l'oscillation des vaisseaux déja trop lâches dans l'enfance; oscillation, qui est la seule ressource que puisse employer la nature pour effectuer la résolution de ces engorgemens. Leur effet étoit de les faire abcéder extérieurement. Oui, chez la plupart des enfans, sur les engorgemens desquels on a appliqué ou l'oignon de lys, ou la mauve, ou le *mica panis* avec le lait, on a vu l'humeur morbifique attirée au dehors, augmenter chaque jour la congestion; et à mesure que ces tumeurs étoient ramollies par ces topiques, il se formoit un abcès, qu'on étoit obligé d'ouvrir extérieurement.

Les topiques qui ont le mieux réussi chez les enfans, sont les légers résolutifs; tels que la décoction de fleurs de sureau, la camomille, l'huile de *millepertuis*, le ris bouilli avec le safran, ou bien la jusquiame bouillie dans l'huile, qui, par la coction, perd une partie de sa vertu émolliente.

Voilà une maladie épidémique que nous avons attribuée à la constitution humide et molle de l'air, que l'on a observée durant trois saisons consécutives. Nous demandons aux partisans

du système météorologique, s'ils aperçoivent quelque rapport, quelque suite, quelque dépendance, quelque connexion entre la cause atmosphérique de cette angine, et le traitement varié que nous lui avons opposé ? La connoissance des vices de l'atmosphère n'éclairera jamais l'homme de l'art dans le traitement d'une épidémie. Nous l'avons suffisamment prouvé dans notre ouvrage contre la médico-météorologie. Les observations météorologiques sont donc inutiles en médecine. Nous avons ajouté qu'elles étoient dangereuses.

« Rassembler à grands frais des matériaux, avons nous dit (*a*), pour tâcher de parvenir à connoître l'ordre et la succession immuable des saisons, des vicissitudes atmosphériques, l'ordre et la succession invariable des maladies qu'elles nécessiteront dans tous les points du globe, pour avoir un traitement méthodique, constant et invariable à opposer à chacune de ces maladies prévues, c'est travailler à introduire, dans la pratique de notre art,

(*a*) aperçu, et doutes sur la météorologie, &c.

une routine aveugle, meurtrière et plus destructive que les plus fâcheuses épidémies; c'est vouloir nous ramener au règne des hypothèses, des chimères et de l'empirisme ».

Les observations précédentes viennent à l'appui de ces assertions. Les vices de constitution de trois saisons consécutives donnent lieu, dans cette ville, à une angine épidémique; mais cette maladie exige un traitement tout opposé chez les adultes et chez les enfans. Les météorologistes pourront-ils prévoir que les mêmes causes atmosphériques donneront lieu à une angine, qui, en apparence identique, exigera impérieusement un traitement différent, relativement à l'âge des sujets? Non, ce seront les mêmes moyens qui seront conseillés contre ces angines. Voilà l'empirisme que ces observations vont introduire. Elles sont donc dangereuses.

Mais nous n'avons dit nulle part, comme on nous le fait avancer assez gratuitement (*a*), *qu'elles donnoient trop de sécurité et de confiance aux*

(*a*) *Voyez* le Mémoire du P. *Cote*, dans le huitième volume des Mémoires de la Société royale.

médecins. Nous avons avancé et suffisamment prouvé, qu'elles étoient dangereuses et inutiles. Inutiles, nous ne cesserons de le répéter. Une infinité de circonstances locales météorologiques, physiques ou morales, rendront tous les jours nulles ces sublimes combinaisons et les prédictions des météorologistes. D'où vient, en effet, qu'à Cassis, dont la terre, les eaux, les vents, la constitution de l'air; enfin, la topographie médicale, sont les mêmes qu'à la Ciotat, qui n'en est éloigné que d'une lieue, cette épidémie ne s'est pas manifestée? D'où vient qu'on ne l'a pas observée dans tout le reste du département des Bouches du Rhône, et dans les villes de celui du Var, qui nous avoisinent, et où la constitution atmosphérique que nous inculpons, a été la même?

« Oui la nature se rira toujours des prétentions chimériques et des recherches puériles des météorologistes, qui travaillent à lui tracer une route dont elle ne puisse s'écarter dans sa marche. Elle se jouera toujours de leurs vains efforts (*a*).

(*a*) Aperçu et doutes.

Nous rédigions ces observations à la fin de mai. Les chaleurs, quoique tardives à se faire sentir, ont un peu ralenti les ravages de l'épidémie dont nous avons tracé le tableau, et présenté les vues curatives ; mais la constitution humide et molle étant encore entretenue par des pluies insolites dans ce pays, moins par leur abondance, que par leur continuité et leur durée, par le souffle *tiède* et *frais* des vents d'est et de sud, par le silence du vent du nord, il est à présumer que l'été, qui est la constitution bilieuse de l'année, offrira des fièvres rémittentes-putrides, et des fièvres intermittentes, auxquelles plusieurs saisons vicieuses semblent avoir prédisposé. Nous contractons l'engagement d'en consigner les détails dans le Journal de médecine, et de prouver que leur traitement sera, ainsi que celui de l'angine épidémique, très-indépendant de la connoissance des causes météorologiques qui y auront donné lieu.

Digitized by Google

MORT SUBITE, occasionnée par un ulcère au ventricule gauche du cœur, qui en a produit la rupture; par M. LANGLADE, ancien chirurgien-major des vaisseaux du Roi, chirurgien de l'hôpital de S. Lizier, habitant de la ville de Saint-Girons, département de l'Arriège.

Il est des causes de mort que l'on ne peut découvrir que par l'ouverture des cadavres; et parmi les maladies de certains viscères, dont il est si difficile de saisir le caractère, il en est que les secours de l'art ne pourroient que pallier, mais jamais guérir, quand bien même on en reconnoîtroit le siége.

De ce nombre est celle qui nous enleva un digne confrère, un citoyen honnête, et le père des pauvres, M. *Galey*, maître en chirurgie de la ville de Saint-Girons, âgé de 65 ans; il mourut subitement le 14 février 1785, en se baissant pour boucler ses souliers, étant assis sur une chaise auprès

Digitized by Google

de son feu, à côté d'un de ses amis, qui lui faisoit compagnie; il mourut lorsque nous le croyons convalescent d'une maladie catarrhale qui lui avoit fait garder le lit ou la chambre pendant quinze jours. Tous les hommes de l'art, de la ville, furent appelés sur le champ; nous nous y rendîmes le plutôt qu'il nous fût possible, nous trouvâmes son visage pâle, les conjonctives ni rouges ni jaunes, la mâchoire inférieure pendante. Nous ne pûmes découvrir aucune pulsation; les vaisseaux naturellement apparens étoient lâches : l'ami qui avoit eu la douleur de le voir tomber à ses pieds, nous dit que depuis ce moment, il n'avoit pas articulé un mot, ni poussé un soupir, ni annoncé le plus léger signe de vie par aucun mouvement. Nous lui administrâmes tous les secours que nous pûmes imaginer, mais ce fut inutilement.

Le lendemain, je demandai à faire l'ouverture du cadavre, et je l'obtins. J'y procédai en présence de M. *Treingué*, médecin de l'hôpital de Saint-Lizier, et de M. *Duran*, docteur en médecine, habitant de la ville de Saint-Girons. Les différens maux de tête que M. *Galey* avoit éprouvés, me firent diriger mes

Digitized by Google

premières recherches vers le cerveau. Je trouvai ce viscère sain en général, à cela près, qu'il y avoit un peu plus de sérosité, épanchée dans les ventricules, qu'il ne s'en trouve ordinairement, et que tous les vaisseaux de la pie-mère étoient dans un état de vacuité extraordinaire, après des morts de cette espèce. Je portai ensuite mes recherches vers la poitrine; après avoir enlevé le sternum, je trouvai le péricarde d'un volume prodigieux. La couleur et l'expansion contre-nature de cette membrane, annonçoit qu'elle contenoit une masse considérable de sang coagulé; il s'en étoit même échappé quelques caillots dans la capacité de la poitrine. Lorsque j'eus examiné moi-même cet état de choses, et que je l'eus bien fait observer à ces messieurs, je divisai le péricarde, j'enlevai tout ce coagulum, afin de faire l'inspection du cœur, qui, au premier coup-d'œil, me parut intact; mais bientôt j'y découvris une rupture longitudinale, d'un pouce d'étendue, sur la surface latérale et la partie moyenne du ventricule gauche. Je pris le cœur dans ma main; je sentis des duretés aux environs de cette rupture, j'incisai le ventricule

dans toute sa longueur ; je remarquai, à sa surface interne, les traces d'un ulcère qui en avoit détruit la substance musculaire ; ensorte que la rupture n'avoit eu lieu que dans la membrane commune du cœur ; le restant des colonnes charnues étoit calleux, et, pour ainsi dire, friable, tirant sur le jaune ; la callosité, à la partie supérieure, s'étendoit jusqu'aux bases des valvules mitrales, et le long de la cloison qui sépare les deux ventricules.

Les poumons me parurent sains, seulement le lobe droit étoit adhérent à la plèvre dans quelques points de sa surface ; ces adhérences me parurent anciennes : la cause de la mort n'étant plus douteuse, je terminai là mes recherches.

Depuis bien des années M. *Galey* avoit mis toute sa confiance en M. *Treinqué*, qui en étoit on ne peut plus digne. Ce médecin m'a communiqué le précis des maladies que M. *Galey* a essuyées ; je le joins à cette observation pour la rendre plus complète et plus intéressante.

« En 1781, il fut attaqué de la suette miliaire, qui régna épidémiquement dans ce canton ; cette maladie lui avoit

laissé un grand embarras dans la tête; il se plaignoit très-souvent qu'elle lui paroissoit vide et grosse; dans certains temps, elle étoit douloureuse; il n'étoit pas ferme sur ses jambes, et craignoit souvent de tomber; sa mémoire étoit devenu foible et incertaine; il avoit le pouls *gros*, plein et dur : ce caractère se soutint depuis l'époque de sa maladie en 1781, jusqu'au moment de sa mort. Dans cet intervalle, il essuya deux synoques putrides; la tête alors étoit plus douloureuse; il y eut un délire obscur dans l'une de ces deux maladies. La tension, le volume et la dureté du pouls, firent juger que la saignée seroit avantageuse; on la pratiqua à différentes reprises au bras, et même au pied. On lui ordonna des bains; les antispasmodiques et l'exercice à cheval, furent mis en usage; il se prêta avec docilité à tout ce qu'on exigea de lui, et suivit exactement un bon régime. Il avoit été sujet dans sa jeunesse à des maux de poitrine, qui l'avoient rendu sobre et modéré dans sa manière de vivre. Huit jours avant sa mort, il se plaignoit d'une douleur assez légère, vers la cinquième ou sixième côte; il régnoit alors une fièvre catarrhale. On

observa chez le malade un peu de dérangement dans les premières voies, et on le mit à l'usage d'une tisane de chiendent, adoucie avec le sirop de capillaire, et rendue incisive au moyen de l'oxymel scillitique; il fut purgé deux fois, et le calme paroissoit rétabli, lorsque le soir la mort vint le frapper subitement.

MÉMOIRE SUR L'OPIUM, dans lequel on prouve qu'il affoiblit les forces du cœur, et néanmoins qu'il augmente le mouvement du sang. Par M. WIRTENSON; traduit par M. MARTIN, médecin à Nancy.

Si l'on réfléchit aux effets que le froid naturel produit sur le corps humain, on pourra en distinguer quatre différens degrés. Souvent en été même nous sommes incommodés par l'haleine d'un vent frais. En hiver, nous nous plaignons particulièrement du froid. Dans ces deux cas, si le froid extérieur diminue la chaleur naturelle, on peut la regarder comme au pre-

Digitized by Google

mier degré ; soit qu'il produise une sensation désagréable ou non. Mais si le froid naturel, outre la sensation qu'il excite, affoiblit encore notablement la force motrice des fibres musculaires et l'irritabilité des parties, on peut l'appeler un froid du second degré. Nous éprouvons souvent ce degré de froid pendant l'hiver ; il engourdit les doigts, et les met hors d'état d'exercer leurs mouvemens ; il rend le toucher *obtus ;* ensorte qu'on distingue les corps avec moins de précision. Souvent en hiver, le froid naturel détruit complétement la force motrice des muscles, et l'irritabilité dans quelques organes : on peut alors le regarder comme étant au troisième degré. J'ai vu un homme qui avoit le pied gelé, et qui l'ayant approché d'un poële ardent, ne s'aperçut qu'il s'étoit brûlé, que lorsqu'il fut rechauffé. Voilà un exemple de ce troisième degré de froid. Enfin, le quatrième degré est celui dont le premier effet est de priver de la faculté de sentir les personnes qui en sont atteintes, de les plonger dans un profond sommeil, qui se termine par la mort.

Les anciens n'avoient point d'autre manière de décrire et de déterminer

les différens degrés de froid que celle que je viens d'établir ; ils manquoient de thermomètre ; découverte moderne, et ne pouvoient, par conséquent, s'en rapporter qu'à leur sens pour fixer cette division, qu'ils prenoient pour base de leur comparaison, quand ils vouloient parler des remèdes réfrigérans, dont ils distinguoient quatre classes, et qu'ils appeloient *médicamens froids*, au premier, au second, au troisième, au quatrième degré. Les rafraîchissans au premier degré, étoient ceux qui bornoient leur efficacité à diminuer la chaleur naturelle du corps humain. Ils rangeoient dans la seconde classe, ceux qui affoiblissoient en outre la force motrice des fibres musculaires, et la sensibilité des parties auxquelles on les appliquoit. Ils rapportoient à la troisième, les substances qui détruisoient tout à fait la mobilité et le sentiment dans les organes ; et enfin, la quatrième comprenoit celles qui, outre ces différens effets, produisoient encore un profond sommeil, et même la mort. D'après cette doctrine, qu'ils regardoient comme certaine, ils assuroient que l'opium étoit froid au quatrième degré. Les Chinois, les Turcs et les peu-

ples orientaux, se servent avec succès de l'opium pour étancher la soif, et modérer la chaleur. Ils assurent qu'ils ne connoissent aucun moyen plus efficace pour remplir cet objet, ni aucun rafraîchissant plus agréable; c'est pour cette raison qu'ils en font une si grande consommation. Les anciens croyoient trouver de l'analogie entre cet effet de l'opium et celui d'un vent frais pendant les chaudes journées de l'été. Ils comparoient l'action de ce médicament donné à une plus forte dose, à celle du froid au second degré qui affoiblit la mobilité et la sensibilité des fibres musculaires. Le froid naturel au troisième degré, détruit, dans les organes, la faculté de sentir et de se mouvoir; l'homme dont nous venons de parler, et qui ne s'apercevoit point de la brûlure de son pied, nous en fournit un exemple. L'opium aussi pris en quantité encore plus considérable, engourdit les organes au point qu'il est possible d'amputer des membres entiers sans exciter la moindre sensibilité; enfin, ainsi que le froid du quatrième degré, une très-forte dose d'opium, produit un sommeil profond, et souvent mortel.

On voit clairement pourquoi les

anciens, parmi lesquels je comprends tous les Grecs et tous les Latins, ont regardé l'opium comme froid au quatrième degré. Plusieurs modernes, du nombre desquels sont *Sydenham*, *Baglivi*, *Wedel*, *Ettmuller*, *Geoffroi*, *Fréderic Hoffmann*, embrassèrent cette opinion, et la question sembloit décidée par l'accord unanime de tant d'hommes célèbres; mais *Boerhaave*, *Sthal*, *Haller*, *Hamberger*, *Tralles*, et d'autres encore, assurèrent que ce même opium, réputé si froid par les anciens et par la plupart des modernes, étoit, au contraire, très-échauffant; et ce qui est encore plus fort, qu'il étoit un médicament des plus stimulans. Ils ont étayé leur opinion d'observations et d'expériences multipliées; ils ont vu que dans nos climats on éprouve une chaleur et une soif considérables, après avoir pris de l'opium; et que dans les fièvres inflammatoires, particulièrement dans leur commencement, ce remède élève le pouls et augmente la chaleur fébrile; ils ont de plus ajouté, que c'est le meilleur de tous les sudorifiques. En effet, quiconque connoît les effets de l'opium, conviendra qu'ils ont eu raison: toutes fois,

il n'est pas moins vrai que les orientaux font journellement usage de l'opium comme rafraîchissant, et pour modérer leur excessive transpiration : ajoutez à cela que *Boerhaave*, qui, dans sa Matière médicale, regarde l'opium comme très-échauffant, *calefacientissimum*, dit, dans ses aphorismes 610 et 691, que dans les fièvres chaudes, quand on a tout essayé vainement pour tempérer la chaleur, il faut enfin recourir à l'opium. Ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est que cette substance qui excite dans nos climats la transpiration chez les personnes saines, modère, pour l'ordinaire, considérablement les sueurs colliquatives des phthisiques.

Quelle est donc l'action de l'opium? Augmente-t-il la rapidité de la circulation du sang? Echauffe-t-il? ou bien diminue-t-il le mouvement des humeurs, et est-il rafraîchissant? Si nous interrogeons l'observation, et si nous la saisissons telle que la nature la présente à nos regards, nous serons obligés d'avouer que, selon la diversité des circonstances, tantôt l'opium accélère la circulation, tantôt il la retarde; que

tantôt il échauffe, tantôt il rafraîchit. Mais il ne suffit pas au médecin de savoir que l'opium agit diversement selon les différentes circonstances, il faut qu'il s'étudie à connoître quelles sont celles dans lesquelles il agit d'une manière plutôt que d'une autre; car, s'il manque de cette connoissance, l'opium qu'il aura prescrit produira un effet opposé à celui qu'il en attend. Or, il est d'expérience que les substances qui augmentent le mouvement du sang, excitent de la chaleur, et qu'au contraire, celles qui le ralentissent sont rafraîchissantes. Il suffira donc de déterminer ici si l'opium augmente ou diminue la puissance motrice du sang, et dans quelles circonstances il produit l'un ou l'autre de ces effets, pour décider des cas dans lesquels il est échauffant ou rafraîchissant.

Les phénomènes que produit l'opium sont tellement variés et multipliés, que si l'on vouloit les décrire tous, il faudroit faire des volumes. Je me suis proposé d'examiner dans ce Mémoire, les changemens qu'opère l'opium dans les fibres motrices du cœur et des artères; car on a

pas encore décidé si l'opium, pris à une dose médiocre, augmentoit ou diminuoit l'activité de ces fibres.

M. *De Haller* prétend qu'à la vérité l'opium affoiblit les forces motrices de toutes les fibres musculaires, mais qu'il augmente celles du cœur et des artères. Plusieurs médecins célèbres sont de cet avis: au contraire, *Robert Whitt* et quelques autres, soutiennent que l'opium n'affoiblit pas moins les fibres musculaires du cœur et des artères, que celles de toutes les autres parties. Ce dernier coupa le cœur à une grenouille, qui ne laissa pas pour cela de sauter pendant une heure entière, et qui ne mourut qu'au bout d'une heure et demie. Il introduisit dans l'estomac d'une autre grenouille une dissolution d'opium; une demi-heure après, elle ne pouvoit plus remuer aucun de ses membres, et aucune irritation des fibres musculaires n'étoit capable de réveiller leur action. On voit par-là combien l'opium est propre à détruire les forces motrices des fibres musculaires; car, ces forces se trouvoient à peine affoiblies dans la grenouille à laquelle on avoit arraché le cœur, tandis qu'au con-

traire, dans le même espace de temps, l'opium les avoit engourdies au point, qu'il étoit impossible de les remettre en jeu en les stimulant. Dans les grenouilles saines et entières, les artères ont ordinairement soixante à soixante-dix pulsations par minute; mais, lorsqu'on ouvrit le thorax de la grenouille à laquelle on avoit fait prendre de l'opium, *Whitt* ne compta que seize pulsations dans une minute. Il fit ensuite préparer une teinture d'opium plus forte; elle étoit composée d'une partie d'opium, sur huit parties d'eau; on l'injecta dans l'estomac d'une grenouille que l'on ouvrit une heure après, et alors on ne comptoit plus que sept pulsations par minute. On irrita le cœur avec une pointe de ciseaux, ce qui augmenta le nombre des pulsations; mais peu de temps après, le mouvement du cœur devint aussi lent qu'auparavant. L'opium ralentit donc considérablement les forces motrices du cœur. *Whitt* a rassemblé quantité d'expériences du même genre, dans la vue de réfuter le sentiment de M. *De Haller*, sur l'augmentation des forces du cœur par le moyen de l'opium.

Après avoir lu et médité ces obser-

vations, je regardai comme démontré, que l'opium affoiblit les forces motrices du cœur: cependant, pour essayer quel seroit l'effet d'une petite dose d'opium sur une personne en bonne santé, je me déterminai à en prendre un grain, et un de mes amis en prit en même temps une égale quantité. Nous fîmes cette expérience le matin, en observant de garder le repos le plus parfait possible, de peur d'accélérer le mouvement du pouls en nous remuant. Nous étions alors tous deux à jeun. Après neuf minutes, le pouls devint plus plein et plus prompt; et au bout d'une demi-heure, celui de mon ami donnoit quatre-vingt-quatre pulsations par minute, et le mien quatre-vingt-six; il étoit aussi plus fort.

Quoique je fusse convaincu que notre pouls étoit devenu plus prompt et plus fort, après avoir pris de l'opium, les expériences de *Whitt*, qui prouvent si clairement que les forces motrices du cœur ont été diminuées par l'opium dans les grenouilles, me firent naître l'idée que peut-être, chez moi et chez mon ami, quelque affection morale où l'attente de l'effet de l'opium avoient plus contribué à l'élévation et

à l'accélération du pouls, que l'opium lui-même. J'avois envie de réitérer cet essai Je ne le fis cependant pas, parce que dans la suite mes malades me fournirent assez d'occasions de rechercher la vérité, et de la connoître. Je trouvai chez presque tous, que le pouls devenoit plus plein, plus fort et plus prompt, après qu'ils avoient pris de l'opium; et je ne savois plus que penser de son action sur les fibres motrices du cœur, et s'il augmentoit ou diminuoit leur énergie: j'imaginai que peut-être la dose modérée qu'on a coutume de prescrire, augmentoit la force motrice du cœur; et qu'au contraire, ces forces étoient affoiblies par une quantité aussi considérable que celle que le médecin anglois avoit injectée à ses grenouilles, et je cherchai à m'en assurer de la manière suivante.

On sait que les forces vitales du cœur se soutiennent d'autant plus long-temps, que l'animal est plus jeune. Afin donc que la différence d'âge influât le moins possible dans les expériences que j'avois à faire, je choisis douze grenouilles, à peu près de la même grandeur. Il y en eut deux auxquelles je ne donnai point d'opium; mais j'en fis avaler à chacune

des dix autres deux pilules, à l'aide d'un petit morceau de bois très-mince. Cinq minutes après, je coupai le cœur aux deux grenouilles qui n'avoient point pris d'opium, et qui ne devoient servir que d'objet de comparaison. J'en fis autant à deux des grenouilles auxquelles j'en avois donné, et je posai ces quatre cœurs extirpés, les uns à côté des autres, sur une planche très-propre. Ils palpitoient tous quatre, et je ne remarquai aucune différence dans la vîtesse, ni dans la durée de leurs mouvemens. L'opium n'avoit donc pas encore agi sur les deux grenouilles qui en avoient pris. Au bout de dix minutes, j'arrachai le cœur à deux autres grenouilles, et je les posai à côté des quatre premiers. Ces derniers ne donnoient que de vingt-cinq à trente-cinq pulsations par minute, tandis que les premiers en avoient encore au-delà de soixante. Ils cessèrent de battre après soixante-quatre ou soixante-dix minutes, tandis que les quatre premiers continuoient encore à se mouvoir régulièrement. Cinq minutes plus tard, j'extirpai le cœur à deux autres de mes grenouilles; ils donnèrent de vingt-deux à vingt-quatre pulsations par mi-

nute, et cessèrent de battre cinquante ou cinquante-huit minutes après l'extirpation. Bref, les cœurs des grenouilles qui n'avoient pas pris d'opium, conservèrent leur mouvement le plus long-temps; et les autres continuèrent d'autant plus long-temps à se mouvoir, qu'ils avoient été extirpés plutôt après la prise de l'opium.

L'opium n'agit pas incontinent après qu'il a été pris; son action s'accroît successivement, et devient par degrés aussi forte qu'elle peut l'être à raison de la dose qui a été administrée. Dans mes expériences, j'extirpois les cœurs de cinq en cinq minutes, et leurs pulsations étoient d'autant moins fréquentes et plus foibles, que je les avois arrachés plus tard. Ainsi, il est clair que l'opium, dès le premier moment de son action, quelque foible qu'elle soit, ralentit les forces motrices du cœur, et qu'il le fait d'autant plus efficacement, qu'il a eu plus de temps pour agir.

Ces expériences, contraires à mes conjectures, m'ayant prouvé que la plus petite dose d'opium suffisoit pour diminuer l'énergie des forces motrices, il me vint en idée que l'opium, donné en petite dose, agissoit peut-être bien différemment

différemment sur le corps humain, que sur les grenouilles; cette opinion n'étoit pas sans fondement.

Le tabac, dont les hommes font journellement usage impunément, est un poison si violent pour les grenouilles, que, lorsqu'on les en saupoudre, elles périssent en peu de minutes. La noix vomique agit sur les chiens bien autrement que sur les hommes: je pensai donc qu'il se pouvoit qu'une petite quantité d'opium augmentât dans l'homme les forces motrices du cœur, quoiqu'elle les diminuât dans les grenouilles; mais je m'aperçus bientôt que j'étois dans l'erreur, comme on le verra par ce qui suit.

Je n'ai rapporté jusqu'à présent, que ce qui arrivoit quand j'extirpois le cœur aux grenouilles auxquelles j'avois fait prendre de l'opium; je voulus aussi m'assurer de ce qui arriveroit en laissant le cœur dans la poitrine: j'avouerai que je regardois ces essais comme inutiles, persuadé qu'ils offriroient le même résultat que les premiers, et que l'opium ralentiroit également les pulsations; mais je fus trompé dans mon attente. Je pris trois autres grenouilles pour faire de nouvelles expériences, et

je leur introduisis dans l'estomac la même dose d'opium. Vingt minutes après, je leur ouvris le thorax à toutes trois; j'eus la précaution de ne point attaquer les vaisseaux auxquels le cœur est attaché, et je vis que non-seulement le cœur avoit un mouvement plus prompt, mais encore qu'il battoit avec plus de force que dans l'état naturel. Pour prévenir toute erreur, je pris encore six grenouilles; je leur donnai de l'opium; et après avoir attendu quelque temps, je leur ouvris la poitrine comme aux autres, et le résultât fut le même: je conclus de-là que l'opium diminuoit le mouvement, lorsque le cœur étoit séparé du corps, mais qu'il l'augmentoit lorsque cet organe étoit encore attaché à ses vaiseaux et à ses nerfs. Cette conséquence sembloit découler nécessairement des essais que je venois de faire; et cependant, malgré l'exactitude de mes expériences, elle se trouva fausse. Ainsi, on voit combien il est difficile d'éviter l'erreur, lors même que l'on croit avoir pour soi l'expérience et l'observation.

Egaré par ce prestige, j'abandonnai de nouveau l'opinion de M. *Whitt*, pour embrasser encore une fois celle de M.

De Haller, qui me paroissoit confirmée par les essais que j'avois faits sur moi, sur mon ami et sur plusieurs grenouilles; et je pensai comme *Sthal*, *Boerhaave*, *Hamberger*, et plusieurs autres médecins célèbres, qui ont mis l'opium au rang des remèdes échauffans; mais je ne restai pas long-temps attaché à ce nouveau système.

Je me rappellai que l'opium, qui, dans nos climats, semble accélérer la circulation, exciter de la chaleur et augmenter la soif, est employé par les Turcs, les Chinois et les autres nations orientales, pour tempérer la chaleur, étancher la soif et ralentir l'impétuosité du sang. *Boerhaave* lui-même dit, dans ses aphorismes 610 et 691, que quand on a employé vainement tous les autres moyens de modérer la soif et la chaleur, il faut enfin avoir recours à l'opium, qu'il regarde cependant comme une substance très-échauffante. L'expérience journalière prouve encore que cette substance, que l'on regarde aujourd'hui comme tenant le premier rang parmi les diaphorétiques, diminue, et quelquefois même suspend tout-à-fait les sueurs nocturnes des phthisiques. Toutes ces considérations

me désabusèrent; car, dans ces circonstances, l'opium agit aussi sur des cœurs adhérens à des vaisseaux et à des nerfs intacts.

J'avois encore un autre sujet de douter. Je savois combien il est aisé de se tromper dans les conclusions que l'on tire des observations, quand on les déduit avant d'en avoir découvert et établi les causes: or, la raison pour laquelle une dose médiocre d'opium modère le mouvement du cœur séparé de ses vaisseaux, et l'augmente au contraire, lorsque ces vaisseaux et ces nerfs restent intacts, m'étoit absolument inconnue. Je cherchai donc à la découvrir; mais toutes mes recherches furent inutiles, et je vis clairement combien j'étois encore loin de connoître la manière d'opérer de l'opium.

Dans cette incertitude, j'eus recours aux auteurs dont je n'avois pas encore lu les écrits. Je compulsai tous ceux qui ont traité de l'opium, et que j'avois sous la main. Je perdis mes peines. Je consultai alors M. *Hoffmann* (*a*), mé-

(*a*) Le docteur *Hoffmann* est connu par son traité de la petite vérole, et ses querelles littéraires avec le célèbre *Unzer*.

Digitized by Google

decin du prince électeur de Cologne, et directeur du collége de médecine de Munster; je le priai de fixer mon opinion. Il le fit; et je fus tellement satisfait de la solution qu'il donna à mon problême, que je résolus de la publier.

Qui le croiroit? Il est presque impossible de trancher le nœud de la question relative aux phénomènes que produit l'opium sur les animaux, sans recourir à une des règles de la méchanique, qui nous apprend que la puissance est augmentée chaque fois que la résistance diminue : *Vires movenes augeri, si quidem vis agens, resistentia autem simul magis imminuitur.* Pour rendre cette vérité plus sensible, je vais d'abord examiner quelles sont les différentes manières selon lesquelles le mouvement peut être produit; comment il peut être augmenté, lorsqu'il a une fois été produit : j'appliquerai ensuite ce que je viens d'établir au résultat de mon raisonnement.

Un mouvement (une commotion) peut être excité et augmenté de différentes manières: et d'abord il faut faire attention, non-seulement à la force motrice, mais encore à la résistance que cette force peut éprouver; car,

quand la force motrice ne surpasse pas la résistance, il ne peut pas exister de mouvement, puisque dans ce cas une puissance détruiroit l'effet de l'autre. Soit, par exemple, la puissance égale à 100 onces, et la résistance pareillelement à 100 onces, il n'y aura aucune force motrice, et par conséquent aucun mouvement; mais si la puissance est plus forte que la résistance, la quantité du mouvement produit, sera égale à l'excédent de la puissance sur la résistance. Soit, par exemple, la puissance ou la force motrice, 120 onces; et la résistance, 160 onces, la puissance active ou la force vivante, sera égale à 40 onces (*a*).

Il s'en suit, premièrement, que la résistance étant la même, la quantité du mouvement dans un corps, est en même raison que l'excédent de la puissance motrice. Si, par exemple, la résistance est égale à 100 onces, et la puissance égale à 110 onces, la force active sera 10 onces (*b*).

(a) *Quantitas motus : invenietur si vis agens à minori resistentiâ detrahatur.*

(*b*) Ces calculs ne doivent être admis qu'avec la plus grande réserve. Dans l'être

Digitized by Google

2°. Si la puissance restant la même, la résistance diminue, la quantité de mouvement augmentera en raison directe de la diminution de la résistance. Si, par exemple, la force agissante est 100 onces, la résistance 90 onces, la force motrice sera 10 onces; mais si la force agissante étoit 100 onces, et la résistance 80 onces, la force motrice restante seroit 20 onces; et la résistance étant 70 onces, la force motrice seroit 30 onces, &c.

3°. Or, si la puissance s'accroît, tandis que la résistance diminue, le mouvement du corps mobile sera nécessairement augmenté.

4°. Mais si la puissance et la résistance diminuent en même temps, et la dernière en plus grande proportion que la première, la quantité de mouvement croîtra d'autant plus, que la résistance diminuera davantage.

Toutes mes observations m'ayant

---

vivant, la réaction n'est pas toujours en raison de l'action; elle l'excède vraisemblablement toujours. Cependant les conséquences de l'auteur, fondées sur des raisons plus péremtoires, paroissent devoir être admises.

prouvé que la circulation s'accéleroit dans les animaux qui avoient pris de l'opium, j'en avois conclu que cette substance augmentoit la force motrice des fibres du cœur, tant que cet organe n'est point séparé de ses vaisseaux et de ses nerfs. J'avois fait un mauvais raisonnement, puisque l'augmentation du mouvement pouvoit dépendre de la diminution de la résistance, sans que la force active fut aucunement accrue, et même dans le cas où elle auroit été diminuée; car, dans la détermination des forces vives ou motrices, il faut avoir égard non-seulement à l'énergie de la puissance, mais aussi à celle de la résistance qui les contrarie. Quel parti reste donc à prendre pour résoudre la question suivante. L'opium augmente-t-il, ou diminue-t-il les forces motrices du cœur?

Le plus sûr moyen d'y parvenir, sera peut-être de faire abstraction de toute la résistance qu'opposent les fibres du cœur: alors il ne restera que la force active de ces fibres. Les expériences dans lesquelles on avoit coupé les vaisseaux du cœur, semblent réunir ces conditions; car l'observateur n'y voyoit que les variations des forces dépen-

Digitized by Google

dantes des fibres du cœur. Or, dans ce cas, le mouvement de cet organe dans les animaux qui avoient pris de l'opium, se trouvant diminué, il est hors de doute que l'opium diminue les forces actives du cœur ; ce qui confirme l'assertion de *Whitt.*

Mais s'il est décidément vrai que l'opium affoiblisse les forces actives du cœur, on demande comment il se fait que, dans mon ami, dans moi-même, dans un grand nombre de malades, et dans les grenouilles qui ont servi à mes expériences, les vaisseaux du cœur restant intacts, la circulation se soit trouvée accélérée. Cherchons à appliquer ici les règles de méchanique que je viens d'établir, et voyons quelle sera celle qui donnera la solution du problême.

Il résulte de la première, que le mouvement doit être augmenté, quand la force motrice devient plus considérable ; mais cette règle n'est point applicable ici, puisqu'il est certain que l'action de l'opium diminue l'énergie du cœur.

Selon la seconde, le mouvement augmente, lorsque a force active, restant la même, la résistance diminue ;

ce qui ne peut pas convenir non plus dans le cas actuel, puisque l'énergie des fibres du cœur est affoiblie.

Par la troisième, le mouvement augmente, quand la puissance devient plus énergique, en même temps que la résistance devient moindre. Celle-ci n'explique encore rien, puisque les forces actives ne sont point accrues par l'opium.

Il reste la quatrième, par laquelle il est établi que la puissance et la résistance décroissant conjointement, cette dernière s'affoiblit en plus grande proportion que l'autre ; cette règle doit être appliquée à la manière d'agir de l'opium, qui affoiblit évidemment la force motrice des fibres du cœur. En effet, le mouvement du sang ne peut être augmenté, à moins que la résistance qu'il éprouve ne soit affoiblie (*a*).

Comme il arrive souvent, qu'après avoir pris de l'opium, le mouvement du cœur et du sang augmente, quoique ce remède ne puisse causer cet effet qu'en affoiblissant la résistance du sang dans une raison plus considérable qu'il

(*a*) *Voyez* les observations qui sont à la fin de ce Mémoire.

Digitized by Google

ne fait celle du cœur, on demande comment il se fait que l'opium diminue la résistance du sang. Je vais tâcher de le rendre sensible : assurément l'opium que l'on prend ne diminue pas la qualité du sang, mais il diminue sa résistance, soit en le dissolvant, soit en affoiblissant la contractilité des vaisseaux, ou par la réunion de ces deux moyens. Si l'opium augmentoit la circulation en dissolvant le sang, d'autres remèdes dissolvant aussi actifs que lui, devroient produire le même effet; cependant le tartre soluble, pour ne rien dire de tant d'autres remèdes plus actifs, sans doute qu'un grain d'opium, donnés même à la dose d'une once, accélèrent rarement la circulation. Il est donc impossible d'attribuer ici cette accélération à la vertu dissolvante. Par conséquent, si l'opium augmente le mouvement du cœur et celui du sang, il faut nécessairement qu'il le fasse en diminuant la résistance qui dépend de la force contractile des vaisseaux sanguins. Voici maintenant comment s'opère cette diminution.

Haller a stimulé de différentes manières les gros vaisseaux sanguins dans les animaux vivans; il a trouvé qu'ils

ne se contractoient que par l'action des acides les plus concentrés, et qu'alors leur contraction étoit telle, qu'ils repoussoient le sang en avant et en arrière, mais qu'il ne lui laissoient pas de passage. J'ai répété ces expériences avec un égal succès; mais l'irritabilité si peu marquée dans les gros vaisseaux, suit des loix bien différentes dans les petits. M. *Hoffmann* a prouvé que l'irritabilité des vaisseaux augmentoit avec leur division et leur ténuité; ensorte que les plus petits rameaux qui reprennent le sang de l'extrémité des artères pour le rendre aux veines, ont une très-grande irritabilité, et se contractent très facilement. Des exemples rendront la chose plus facile à concevoir. Une jeune fille, saisie d'épouvante, pâlit, quoique son cœur agité palpite vivement et chasse le sang avec plus de force. Les joues de cet enfant ont perdu leur coloris, parce que les vaisseaux qui s'y distribuent sont contractés au point, de ne plus admettre la partie rouge du sang, quoique le cœur emploie toute sa puissance pour qu'il y aborde; mais cette irritabilité n'est pas même uniquement propre aux petits vaisseaux des joues. Une femme,

Digitized by Google

à l'époque de ses règles, est frappée d'une terreur imprévue ; elle éprouve à l'instant même une suppression. Des aspersions d'eau froide sur le bas-ventre, produisent encore le même effet. L'impression d'un vent froid sur les vaisseaux cutanés qui servent à l'exhalaison de l'insensible transpiration, les fait contracter, et suspend cette excrétion, bien que les vaisseaux sanguins dont ils ne sont que le prolongement, ne se contractent que par l'approche des acides concentrés.

Nous avons déja établi que l'opium affoiblit, et même détruit totalement les forces vitales, selon qu'il a été donné à des doses plus ou moins considérables. Or, il est clair qu'il doit porter principalement son action sur les petits vaisseaux, puisqu'ils sont plus irritables. On peut s'en convaincre par une expérience très-simple. Ayez deux grenouilles, donnés à l'une une certaine dose d'opium ; ouvrez-les ensuite toutes deux au bout d'une demi-heure, et vous trouverez dans celle qui a pris l'opium, le mouvement vermiculaire des intestins tellement affoibli, qu'ils se contracteront à peine ; tandis que dans l'autre, le mouvement sera très-

apparent, et la contraction si considérable, que les intestins ne laisseront rien passer.

Il me reste à prouver pourquoi l'opium affoiblit moins les forces du cœur, que celles des plus petits vaisseaux. Les forces vitales du cœur se conservent beaucoup plus long-temps, que celles de toutes les autres fibres musculaires; car il est possible que le cœur d'une grenouille qui a été coupé, continue à battre encore pendant vingt-quatre heures, tandis que les autres fibres musculaires perdent leur irritabilité et leur mobilité dans un temps bien moins considérable. Ainsi, quoique l'opium tende à détruire la force vitale et l'irritabilité de toutes les fibres, il ne peut pas agir avec autant de promptitude et de facilité sur celles du cœur, qui sont plus énergiques et plus durables que dans les autres organes; c'est ce qui a porté M. *De Haller* à douter que l'opium soit contraire aux forces vitales du cœur, quoiqu'il fut assuré de ses effets sédatifs sur toutes les autres fibres musculaires.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici fait voir comment l'opium diminue le mouvement du cœur et celui

Digitized by Google

du sang. Si les plus petits vaisseaux sanguins ont déja beaucoup perdu de leur force vitale, si leur diamètre a été considérablement augmenté, l'opium ne peut affoiblir à un certain point la contractilité de ces vaisseaux, qu'en affoiblissant encore davantage les forces du cœur ; mais alors le mouvement du cœur et celui de toute la masse du sang, deviendront nécessairement plus foibles ; et voilà pourquoi l'opium, pris à des doses mortelles, commence, à la vérité, par augmenter le mouvement du sang, mais finit par le détruire complettement. En pareil cas, l'opium agit d'abord foiblement ; son action s'accroît de plus en plus ; elle commence par attaquer les forces vitales des vaisseaux plus manifestement que celles du cœur, et augmente la circulation ; mais, lorsqu'une fois elle est venue au point d'affoiblir le plus qu'il est possible l'énergie des petits vaisseaux, elle agit évidemment sur celle du cœur, dont l'action diminue en raison de la diminution de sa force motrice. Ainsi, quoique dans ces circonstances l'opium commence par augmenter le mouvement du cœur et celui du sang, ce mouvement doit

ensuite s'affoiblir de plus en plus, et cesser enfin totalement lorsque la foiblesse des fibres du cœur est devenue telle, qu'elles sont incapables de vaincre la résistance que leur oppose le sang.

On sait que les vaisseaux cutanés, par lesquels se fait la transpiration insensible, sont resserrés par l'impression d'un air froid, et retiennent ainsi la matière de cette transpiration et de la sueur. Les orifices de ces vaisseaux sont donc doués d'une force vitale et motrice ; mais cette même force s'éteint aisément, et ces vaisseaux perdent, en grande partie, leur puissance contractile : alors la sueur paroît spontanément, nonobstant la diminution de l'énergie du cœur et du mouvement du sang. On observe de telles sueurs chez des personnes saisies de terreur, chez ceux qui tombent en syncope, chez les mourans; et tous les médecins s'accordent à dire qu'elles proviennent de l'engourdissement de ces vaisseaux et de la diminution de leurs forces vitales. Puisque cet engourdissement des vaisseaux cutanés suffit pour causer des sueurs, malgré la foiblesse du pouls, quel doit être l'effet d'un remède qui,

Digitized by Google

non-seulement diminue beaucoup la force contractile des vaisseaux cutanés, mais augmente en outre dans le même temps le mouvement du sang. Un tel remède employé à propos doit devenir un excellent diaphorétique ; et c'est ce que prouve l'expérience de tous les jours.

Quand les vaisseaux cutanés se resserrent et retiennent l'insensible transpiration, il en résulte souvent des maladies. Or, comme l'opium affoiblit la force contractile de ces petits vaisseaux, on voit clairement pourquoi ce remède, pris au moment où l'on se couche, fait disparoître en peu d'heures ces affections, en rétablissant la transpiration. Lorsque les gens dn peuple éprouvent dans nos provinces ces sortes d'incommodités, ils disent qu'ils ont mal à la tête, qu'ils sont altérés ; mais que cela sera bientôt passé. En effet, ils prennent le soir de la thériaque pour exciter la sueur, et le lendemain ils sont guéris. Dans les commencement de ma pratique, j'eus occasion de voir une servante, qui éprouvoit une indisposition de ce genre : je lui trouvai le pouls dur, accéléré et fébrile ; je lui conseillai de se faire saigner, et de

ne point prendre de thériaque ; elle me répondit qu'elle savoit par expérience, qu'une seule prise de thériaque la guériroit ; ce qui arriva effectivement. Chacun sait que la principale vertu de la thériaque est due à l'opium que contient cette préparation. J'ai souvent vu des cas semblables parmi le peuple, et le même remede réussissoit constamment.

On sait que les anciens regardoient l'opium comme un remède très-rafraîchissant, et que, pour le corriger, ils l'unissoient à différentes substances aromatiques et échauffantes, comme le prouve la composition de la thériaque. On demande si ces sortes de préparations doivent être condamnées comme elles le sont aujourd'hui par la plupart des médecins; ou si, au contraire, elles sont dignes d'éloges, et méritent d'être employées. Dans toutes les circonstances où le médecin desire de conserver intactes les forces du cœur, en affoiblissant celle des petits vaisseaux, il sera utile d'unir l'opium à quelques aromates. Dans les maladies où l'on a dessein de diminuer la force contractile des vaisseaux cutanés, et d'irriter en même temps les fibres du cœur pour

Digitized by Google

occasionner, par ce moyen, une sueur abondante ; ces préparations seront préférables à l'opium seul.

Je viens de prouver que l'opium favorise la transpiration et les sueurs, en affoiblissant la force contractile des vaisseaux cutanés. Mais qu'arriveroit-t-il si ces vaisseaux étoient tellement affoiblis, que l'opium ne put plus agir sur eux, et ne contribuoit plus à leur dilatation? alors, loin d'augmenter la transpiration, il la diminueroit, puisque son effet seroit de rendre encore moindre l'énergie du cœur. C'est ainsi que l'on voit pourquoi les Turcs, les Chinois et d'autres peuples orientaux, usent journellement de l'opium pour calmer la soif, pour tempérer la chaleur et pour modérer la transpiration; tandis que dans nos climats ce remède semble bien plus propre à exciter la chaleur et la sueur. En effet, dans tous les pays chauds, la température du climat, a déja tellement altéré les forces des petits vaisseaux sanguins et cutanés, que l'opium peut à peine les affoiblir davantage; et dans ce cas, l'action de cette substance ne doit se manifester que sur les fibres du cœur; elle retarde la circulation, et, par conséquent

quent, diminue le mouvement du sang, modère la chaleur et la transpiration.

Il ne sera pas moins facile de juger pourquoi *Boerhaave*, au commencement des mladies aiguës, et aussi longtemps que les petits vaisseaux sanguins n'avoient rien perdu de leur force vitale, répugnoit beaucoup à donner de l'opium ; il l'administroit au contraire, et le recommandoit, lorsque ces mêmes forces avoient été suffisamment diminuées, soit par la maladie elle-même, soit par les évacuations, soit par d'autres remèdes ; car si, dans les maladies, on donne l'opium dans le moment où les petits vaisseaux ont encore toute leur énergie, il les engourdit, et la résistance que leur force de contractilité oppose au sang, est par-là diminuée en plus grande raison que la force du cœur ; conséquemment, la force de la circulation doit être augmentée, aussi-bien que la chaleur fébrile.

Si, au contraire, la force de contractilité des plus petits vaisseaux sanguins se trouve diminuée en plus grande proportion que celle du cœur, soit par la maladie, soit par les évacuations, soit par l'effet des remèdes, soit par le con-

Digitized by

cours de toutes ces causes réunies, l'opium agit alors, en diminuant davantage la force du cœur ; et, par conséquent, il doit modérer la violence de la circulation et celle de la chaleur fébrile.

On voit aussi par-là, pourquoi l'opium que l'on prend le soir, et qui dans les personnes bien portantes, accélère le pouls et excite la transpiration, agit cependant sur les personnes attaquées de fièvre hectique et de sueurs colliquatives, en modérant l'une et en diminuant les autres : effets que j'ai observés aux lits même des malades, et dont tout médecin peut journellement se convaincre en pareil cas. La longueur de la maladie a affoibli non-seulement les vaisseaux cutanés, mais aussi les plus petits vaisseaux sanguins, et les a engourdis de telle sorte, que la vitesse du pouls doit être diminuée, aussi-bien que la trop grande abondance des sueurs.

Après avoir montré que l'opium ne favorise les sueurs que dans les cas où les vaisseaux cutanés retiennent la matière de la transpiration en se contractant, je pense que l'on concevra aisément la raison pour laquelle l'opium

Digitized by Google

semble presque toujours, chez les personnes bien portantes, favoriser la transpiration, mais suspendre toutes les sécrétions; car, bien que les petits conduits excrétoires de la peau soient très-sensibles et très-irritables, on se tromperoit si l'on s'imaginoit qu'il en est de même des conduits excrétoires de tous les autres organes sécrétoires. Les uretères ne se contractent pas même, lorsqu'on y applique des acides très-actifs. Mais, quoique les autres conduits excrétoires soient beaucoup plus irritables que les uretères, ils le sont encore bien moins que les vaisseaux cutanés; ainsi, à l'exception de ces vaisseaux, tous les canaux excrétoires des autres organes sont rarement en état de diminuer ou de supprimer, par leur contraction, l'excrétion des humeurs sécernées; et voilà pourquoi l'opium peut augmenter ces sécrétions; il doit, au contraire, les diminuer, de même qu'il diminue l'excrétion de la sueur, lorsque les vaisseaux cutanés n'ont éprouvé aucune contraction; mais quoique, à l'exception de l'insensible transpiration, l'opium diminue ordinairement toutes les excrétions, parce que les conduits

excrétoires ne sont, la plupart du temps, point contractés, il faut aussi que quand ces conduits éprouvent un spasme qui suspend les sécrétions, ce même remède les rétablisse, et même qu'il les augmente. Je crois convenable d'en rapporter ici quelques exemples.

Un homme âgé de vingt sept ans, avoit une douleur de reins; il urinoit d'abord difficilement, et les urines se supprimèrent ensuite tout-à-fait. Depuis trente-six heures, il n'en avoit pas rendu une goutte, quoiqu'il eut fait un usage abondant des diurétiques les plus efficaces. Ces remèdes n'ayant pas la propriété de calmer la douleur, ne pouvoient pas faire cesser le spasme, qui en étoit la suite; mais l'opium, auquel on eut enfin recours, ayant produit cet effet, les urines coulèrent, et le malade fut guéri.

Un jeune homme de vingt-deux ans, souffroit de violentes coliques, accompagnées d'une constipation opiniâtre; les lavemens, les différens purgatifs, la fumée même de tabac, avoient été donnés sans succès; le mal, au contraire, avoit fait de tels progrès, que les anxiétés, les douleurs aiguës de l'ori-

fice de l'estomac et le hocquet, présageoient déjà une mort prochaine. Dans ces circonstances, on eut recours à un médecin habile. Bien convaincu que la contraction spasmodique des entrailles est souvent la cause des coliques, et que ce spasme, que les purgatifs et les remèdes âcres ne font qu'augmenter, est diminué, ou même détruit par l'opium, il abandonna tous les remèdes irritans; ordonna un lavement huileux et calmant, et prescrivit l'opium à dose convenable. Il en fit donner d'abord deux grains, et ensuite un grain par heures, jusqu'à la cessation des douleurs. Comme le malade étoit dans un état tellement désespéré, personne ne contraria ce traitement; cependant à peine le malade eut-il pris 3 grains d'opium, que les douleurs se dissipèrent; il survint du sommeil; et une heure ensuite, les selles se rétablirent. Dans ce cas, l'opium ayant calmé le spasme des intestins, il rétablit la liberté du ventre plus efficacement que tous les autres remèdes, quoique dans des circonstances différentes, il produise un effet contraire.

La suite dans le Journal prochain.

BEC-

Digitized by Google

BEC-DE-LIÈVRE ET PLAIES, guéris sans suture ; observations par M. EMMANUEL, maître en chirurgie, ci-devant à Poissy, sous Saint-Yon : de présent, au château d'Ecquevilly ; près Meulan-sur-Seine.

Le 23 novembre 1780, je fus mandé chez *Pierre Soyer*, jardinier à Egaly, près Arpajon, pour donner mes soins à une fille de cinq ans, qui avoit reçu un coup de corne de vache dans la bouche, entre la lèvre supérieure et l'os maxillaire gauche, de manière que la lèvre fut déchirée et ouverte tout le long de la fosse canine, jusqu'auprès du bord inférieur de l'os de la pommette. Heureusement cet os opposa assez de résistance pour borner l'étendue de la plaie, qui découvrit une grande partie des gencives et des dents de ce côté, sans néanmoins les ébranler.

D'après la lecture des excellens ouvrages de MM. *Pibrac* et *Louis*, sur l'abus des sutures, et sur le bec-de-lièvre, consignés dans les Mémoires de

l'Académie royale de chirurgie, et d'après ma propre expérience, je crus devoir procéder à la cure, par une méthode plus simple et plus douce que la suture sanglante, généralement adoptée, et pratiquée non-seulement par les anciens, mais même par la plupart de nos modernes. Après avoir, avec des pinces à anneaux, fait rentrer un lambeau qui sortoit du milieu de la plaie, je fis deux compresses de linge fin, doux et mollet, que je trempai dans le vin tiède : je les appliquai l'une à droite, et l'autre à gauche, sur les lèvres de la plaie, et les fis soutenir par les deux doigts indicateurs d'un aide placé derrière la malade.

Une pelote épaisse fut posée sur la joue, près de la commissure gauche des lèvres, afin de rapprocher les bords de la plaie et de favoriser leur réunion. Je maintins les compresses et la pelote avec le bandage unissant, que j'assujettis par deux bandes, dont l'une ceignoit la tête au-dessus des sourcils, et dont l'autre, placée sur le menton, montoit de chaque côté, en croisant la partie du bandage unissant qui couvroit les oreilles. Je l'attachai sur ces *croisemens* avec de fortes épingles, et

j'en portai les extrémités sur le sommet de la tête, où je les fixai par le même moyen; de manière que la totalité du bandage figuroit parfaitement le chevêtre, et en remplissoit exactement l'indication.

La partie de l'appareil qui portoit sur la plaie, fut humectée avec le vin miellé pendant trois jours, au bout desquels je le levai; et à ma grande satisfaction, je vis les choses dans le meilleur état possible. Je continuai les pansemens avec un simple digestif de baume d'Arceus et de jaune d'œuf, étendu sur un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie rouge, au moyen dequoi, la consolidation fut parfaite, et sans difformité, le vingt-cinquième jour. Elle l'auroit été bien plus tôt, si ce sujet eût été moins jeune, et, par conséquent, plus raisonnable, plus docile et plus propre.

La même méthode m'a reussi chez une femme d'environ cinquante ans, qui, comme cet enfant, avoit reçu un coup de corne de vache. Sa guérison fut plus prompte, parce, qu'outre qu'il n'y avoit pas une si forte contusion, la *lèvre* n'étoit pas entièrement coupée.

J'ai usé du même moyen pour un

homme qui, en exploitant du bois, se porta sur la partie antérieure et inférieure de la cuisse un coup de serpe, qui coupa le muscle droit antérieur de la jambe, près de son insertion à la rotule. La plaie ne fut pas plus de huit à dix jours à guérir.

Je me suis conduit, d'après les mêmes principes dans le traitement de plaies bien plus considérables chez une femme de trente-deux ans, fortement constituée, et grosse d'environ deux mois, qui étoit tombée de dessus une charrette.

La première de ces plaies étoit une section perpendiculaire de la totalité du nez, exactement séparé en deux moitiés presque égales; elle prenoit son origine à la racine du nez, dont les os étoient brisés, et elle se terminoit à la lèvre supérieure, en la coupant au côté gauche, tout près de la fossette, ou gouttière, qui répond à la cloison du nez.

L'autre solution de continuité divisoit en entier le cuir chevelu par une section oblique de dix pouces et demi de long, s'étendant depuis la racine du toupet, partie latérale gauche du co-

ronal jusque derrière l'apophyse mastoïde droite. Cette plaie énorme, dont les bords séparés laissoient apercevoir une assez grande étendue du crâne, seulement recouverte de la calotte aponévrotique intacte, faisoit croire aux assistans qu'on ne pourroit se dispenser de la coudre; cependant, au moyen de quelques compresses imbibées d'une liqueur appropriée, et placées assez avantageusement pour aider à la réunion, elle fut guérie promptement; mais la cure de la plaie de nez fut plus longue, quoique sans exfoliation apparente des os. Une troisième plaie que cette femme avoit à côté du petit angle de l'œil gauche, et qui étoit compliquée d'une fracture avec esquilles de l'apophyse orbitaire externe du coronal, eut une marche encore plus lente, parce qu'il se fit des exfoliations qu'il fallut attendre patiemment du temps, plutôt que des secours de l'art.

Il existoit enfin une quatrième plaie, produite par un fragment de bois assez mince et assez pointu pour avoir percé la paupière, et s'être porté derrière le globe de l'œil gauche, en cotoyant la paroi de l'orbite, postérieurement et

paral èlement au muscle releveur de la paupière.

Il étoit resté dans cette dernière plaie quelque esquille de bois, qui en rendit le traitement plus long que celui des autres : je craignois même beaucoup pour la vue ; mais à l'aide du temps et des soins, l'organe fut conservé (*a*), sans autre difformité que l'enfoncement plus considérable du globe, dont tout le tissu cellulaire graisseux fut détruit par la suppuration. Malgré cet inconvénient, très-léger en comparaison de ceux que la malade avoit à craindre, elle s'est bien tirée d'affaire ; elle est ensuite arrivée fort tranquillement et sans accidens ultérieurs au terme ordinaire de la gestation, et est accouchée très-heureusement de deux filles bien portantes.

Il n'y a qu'une violente chute, comme on le pense bien, qui puisse avoir causé toutes ces blessures, et elles ne peuvent avoir existé sans un engorgement et un gonflement extrêmes de toute la tête et de la face. En effet, elles avoient tellement rendu difforme cette femme, belle d'ailleurs, que je la trouvai

(*a*) Ainsi que ses fonctions.

Digitized by Google

méconnoissable à mon arrivée chez elle. Elle avoit la figure d'une personne attaquée de la petite-vérole la plus confluente.

Je crois inutile de détailler les secours que je donnai avec succès à ma malade. On saura seulement que je débutai par trois grandes saignées au bras dans les vingt-quatre heures, malgré l'existence bien constatée de la grossesse.

OPÉRATION d'un bec-de-lièvre double, avec fente à la voûte du palais (a); observation par M. CHORIN, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Marie Delhannes, enfant trouvé, âgée de cinq ans, et d'une bonne constitution, fut reçue à l'hôtel-dieu le 7 septembre 1790, pour y être opérée d'un bec-de-lièvre de naissance. La lèvre supérieure offroit, au-dessous des narines, deux fentes larges de quatre

(a) Extrait du Journal de chirurgie, vol. j, pag. 97 & suiv.

lignes, qui se prolongeoient dans les fosses nasales, et qui étoient séparées l'une de l'autre par un bouton arrondi inférieurement, plus court que les autres portions de lèvre, et dont la base étoit au niveau du bout du nez avec lequel elle se continuoit. Derrière ce bouton, on observoit une portion de la mâchoire supérieure, large de six lignes, placée plus en devant que le reste des os maxillaires, dont elle étoit séparée de chaque côté par une fente d'environ trois lignes. Cette éminence osseuse, de niveau inférieurement avec l'arcade alvéolaire, supportoit les deux dents incisives moyennes, plus petites que dans l'état naturel et mobiles dans leurs alvéoles; supérieurement elle étoit continue à la cloison du nez, dont le bord inférieur répondoit au milieu d'une fente de dix lignes de largeur, qui divisoit de devant en arrière la voute et le voile du palais.

La jeune personne ne pouvoit saisir les alimens qu'avec les dents canines et les petites molaires; la mastication étoit difficile, et pendant la déglutition, une partie de la masse alimentaire étoit refoulée dans les fosses nasales, et une autre sortoit par les fentes

Digitized by Google

des lèvres : l'expérience avoit appris à cet enfant à diminuer un peu ces inconvéniens, en ne portant dans la bouche que peu d'alimens à-la-fois. La déglutition des boissons étoit plus facile ; la petite malade les versoit, en quelque sorte, immédiatement dans le pharynx, en inclinant la tête en arrière. Tous les sons qu'elle rendoit étoient nasonnés : les sons vocaux étoient assez distincts ; mais les consonnans étoient si mal articulés, qu'une longue habitude pouvoit seule les faire deviner.

Pour mettre le bouton au niveau de la lèvre, et déprimer la portion saillante des os maxillaires, on comprima l'un et l'autre au moyen d'une bandelette de linge qui, passant sur la lèvre supérieure, alloit se fixer à la nuque. Ce moyen produisit, dès le premier jour, un effet sensible, et l'on en continua l'usage jusqu'au dix-huit, que l'on fit l'opération. Comme cette fille jouissoit d'une bonne santé, on se contenta de diminuer un peu la quantité de ses alimens quelques jours auparavant. On eut soin de la bien peigner ; on mit même dans ses cheveux un petit linge enduit d'onguent mercuriel, afin de détruire plus surement la vermine. En

prenant cette précaution, on avoit en vue d'empêcher les démangeaisons, d'ôter à l'enfant le besoin de se gratter la tête et de déranger l'appareil. On plaça de la charpie derrière les oreilles, on en remplit aussi le cartilage de la conque, afin d'éviter la gêne qu'auroit pu causer le bandage, et d'absorber en même temps la transpiration qui, devenue âcre par le séjour, auroit pu irriter, enflammer, ou même ulcérer les parties. La tête fut couverte d'un bonnet de coton bien enfoncé, et fixé par des tours de bande circulaires.

La malade, conduite à l'amphithéâtre, fut assise sur une chaise fort haute, la tête fixée contre la poitrine d'un aide, dont les mains appliquées contre les joues, portoient les commissures des lèvres en devant, et comprimoient les artères maxillaires externes, à leur passage sur la mâchoire inférieure. M. *Desault*, placé devant la malade, et un peu à droite, pinça avec le pouce et l'indicateur de la main gauche, le bord de la portion gauche de la lèvre; et avec des ciseaux évidés des deux côtés et bien tranchans, il en réséqua toute la partie rouge jusque dans les ouvertures du nez, perpendiculairement à l'épais-

seur de la lèvre, observant d'en emporter davantage à la partie inférieure où le bord devoit être arrondi. Saisissant ensuite, toujours de la main gauche, la partie inférieure du bouton, il le tendit et en coupa le bord gauche, avec les mêmes précautions qu'il avoit prises pour la lèvre : il suivit les mêmes procédés pour la partie droite du bouton et la portion de lèvre qui lui correspondoit. Tandis qu'il fixoit entre le pouce et le doigt indicateur l'angle de la plaie, répondant à la commissure gauche, il enfonça dans la lèvre, à une ligne de son bord libre, et à trois lignes de la plaie, une aiguille d'or enduite de cérat, et tenue comme une plume à écrire; et la dirigeant en arrière et en haut, il la fit sortir dans la fente, une ligne plus haut que son entrée, et devant le quart postérieur de l'épaisseur de la lèvre : puis fixant le bouton au niveau de la lèvre, il le traversa à la même hauteur et dans son milieu. Ayant ensuite ajusté contre le bouton la portion droite de la lèvre, il y passa l'aiguille, en lui faisant suivre, mais en sens inverse, le même trajet que du côté gauche. Tandis qu'il rapprochoit les parties, en tenant les deux

bouts de l'aiguille, un aide plaça derrière celle-ci, et devant le bouton et la lèvre, une anse de fil qu'il tira en bas, pour tenir ces mêmes parties alongées et en contact. Pendant ce temps, le chirurgien engagea sur l'anse le milieu d'un ruban, formé de deux fils cirés et parallèles entre eux; après en avoir ramené les bouts entre les extrémités de l'aiguille et la lèvre, il les croisa devant le bouton en forme de 8 de chiffre, les ramena de nouveau par dessus et derrière l'aiguille, les passa sous le bouton sans les croiser, et les ramena derrière et dessus l'aiguille, pour faire de nouveaux 8 de chiffre, dont les croisés fussent les uns au dessus des autres. Il plaça ensuite une seconde aiguille au-dessous du nez, trois lignes plus haut que la première, et la fit entrer et sortir à la même distance des divisions; ayant soin en même temps de mettre les deux autres portions de la lèvre au niveau du bouton, en les portant en devant. Il croisa les deux fils devant ce même bouton, et derrière la seconde aiguille, puis les ramena en devant, et fit des 8 de chiffre, en portant alternativement le fil, de l'aiguille supérieure à l'inférieure, jusqu'à ce qu'il

eut couvert de croisés toute la largeur de la lèvre. Les bouts du ruban furent alors assujettis par un nœud, et l'anse de fil qui avoit servi à tenir les parties en contact et à conserver à la lèvre sa largeur naturelle, fut coupée le plus haut possible. Le chirurgien plaça sur les joues deux compresses épaisses d'un pouce, et s'étendant du masséter à la commissure des lèvres, et de l'éminence malaire à la mâchoire inférieure, et les fit pousser en devant et soutenir dans cette position par un aide. Il mit de petites compresses entre les extrémités des aiguilles et la peau, et couvrit la lèvre d'un plumaceau de charpie et d'une petite compresse, imbibée d'eau végéto-minérale ; il fixa alors autour de la tête et au-dessus des sourcils, par plusieurs circulaires portés de droite à gauche, une bande de trois aunes de long, et de même largeur que la lèvre, l'attacha avec une épingle derrière l'oreille droite et au niveau de la lèvre supérieure, la conduisit sur la compresse du même côté, de-là sous le nez, puis sur la compresse du côté gauche, ensuite derrière l'oreille du même côté, où elle fut aussi retenue par une épingle : le

reste de la bande fut employé en circulaires autour de la tête. Pour empêcher les compresses et la bande de se déranger, on les soutint par une bandelette placée de chaque côté, dont le milieu passoit obliquement sous le menton et les chefs, montant l'un sur une des compresses, et l'autre derrière l'oreille du côté opposé, étoient assujettis au sommet de la tête, et fixés de chaque côté par une épingle à la bande unissante et à la compresse. On borna les mouvemens de la mâchoire inférieure, en embrassant le menton avec le milieu d'une fronde, dont les chefs supérieurs furent fixés derrière l'occiput, et les inférieurs au sommet de la tête; et l'on acheva d'assujettir toutes les pièces d'appareil par plusieurs tours de bande, qui passoient sur le front et à la nuque.

L'opération n'avoit pas été longue, ni l'introduction des aiguilles bien douloureuses. La malade, transportée dans son lit, dormit une partie de la journée; et le lendemain, il n'y avoit ni gonflement, ni douleur. On óta le plumaceau, qui fut remplacé par un autre, arrosé également d'eau végéto-minérale. Le troisième jour, on permit à

l'enfant de manger de la panade. Le quatrième, on retira les aiguilles par la pointe, après en avoir nettoyé les extrémités, les avoir enduites de cérat, et leur avoir fait exécuter un mouvement de rotation, pour mieux les dégager : on pansa comme auparavant. Le cinquième, les fils tombèrent d'eux-mêmes, et l'on vit que la réunion et la conformation étoient déja parfaites, et la prononciation beaucoup plus facile. Le septième, les points des aiguilles suppurèrent un peu. Le dixième, ils étoient cicatrisés, et l'on en voyoit à peine les traces. Le trente-huitième, l'enfant sortit de l'hôpital. On a eu depuis occasion de la voir plusieurs fois, et l'on a observé qu'elle articuloit distinctement, que la lèvre avoit sa longueur naturelle, que la fente de la voûte du palais avoit diminué d'un tiers ; et enfin, que l'arcade dentaire étoit régulière.

Les auteurs rapportent plusieurs exemples de difformité à peu près semblables à celle qui fait le sujet de l'observation précédente : les anciens en ont toujours regardé la guérison comme absolument impossible. Les modernes, persuadés que la saillie de la portion

Digitized by Google

moyenne des os maxillaires, étoit le plus grand obstacle à la réunion des lèvres, en ont conseillé l'excision ; mais l'expérience a démontré qu'il est toujours facile, ou de ramener les lèvres sur cette éminence osseuse, ou de déprimer celle-ci par l'action d'un bandage compressif, jusqu'au niveau des parties latérales de la mâchoire ; et, par conséquent, que la résection en est inutile : d'ailleurs cette résection n'est pas indifférente ; elle cause de l'inflammation aux parties voisines ; elle laisse un vide considérable entre les os maxillaires ; elle prive la lèvre d'un point d'appui dans l'endroit de sa division ; et si la réunion a lieu, malgré les désavantages d'une pareille disposition, l'action des muscles rapprochant bientôt les os maxillaires, la mâchoire supérieure se retrécit assez pour s'emboîter dans l'inférieure ; ce qui rend la mastication très-difficile, et donne lieu à une nouvelle difformité.

Quant à l'opération de cette espèce de bec-de-lièvre, les praticiens ne sont d'accord, ni sur la manière de la faire, ni sur l'instrument dont on doit se servir, ni sur les moyens qui doivent procurer ou faciliter la réunion. Quelques-

Digitized by Google

uns ont cru simplifier l'opération, en réunissant d'abord un des côtés de la lèvre à la partie moyenne, et en attendant, pour opérer l'autre côté, que la consolidation soit entière et parfaite. Les autres préfèrent l'opération en un seul temps, persuadés qu'il n'est pas plus difficile de rapprocher les lèvres, et d'en obtenir la réunion, en opérant les deux côtés à la fois, qu'en soumettant le malade aux longueurs et aux inconvéniens de deux traitemens distincts et successifs.

Quoique *Marc-Aurele Severin* (dans sa *Médecine efficace*, n°. 924,) eût conseillé le bistouri pour faire la résection de la lèvre, on a long-temps employé les ciseaux; et malgré tout ce que l'on a dit dans ces derniers temps, contre cet instrument, beaucoup de chirurgiens n'en ont pas abandonné l'usage.

La préférence qu'ils donnent aux ciseaux n'est pas dépourvue de motifs qui la justifient : ils rendent l'opération plus prompte et plus facile; on n'est jamais obligé de séparer la lèvre des gencives, parce qu'on ne coupe point sur un carton, comme avec le bistouri; le chirurgien tient lui-même la partie

à reséquer ; les lames des ciseaux la fixent en la divisant, et la section est toujours égale ; au lieu qu'avec un bistouri, les parties tirées plus ou moins par la puissance qui les tend, et par la contraction musculaire, se coupent presque toujours inégalement. Les bords de la plaie ne sont pas, comme on l'a prétendu, froissés et meurtris par les ciseaux ; car, lorsque leurs lames sont évidées des deux côtés, et bien tranchantes, elles coupent presque comme le bistouri, et l'expérience a prouvé que la réunion des bords de la plaie se fait avec la même facilité, et dans le même espace de temps.

La suture a passé long-temps pour le seul moyen d'obtenir la réunion du bec-de-lièvre ; et plusieurs praticiens la regardent encore comme plus sure et plus convenable dans les cas difficiles. Les accidens qu'on a cru devoir lui attribuer, dépendent souvent de la manière de la faire, ou des pansemens qu'on emploie. Un grand nombre de becs-de-lièvre, réunis à l'hôtel-dieu par la suture, et sans accidens, viennent à l'appui de cette assertion : d'ailleurs, le bandage seul, quelque parfait qu'on le suppose, ne tient pas les parties

affrontées, d'une manière aussi exacte et aussi sure ; il n'empêche pas toujours le sang et la salive de s'interposer entre les bords de la plaie ; il n'alonge pas les parties trop courtes ; il ne soulève pas celles qui sont enfoncées : avantages qu'on ne peut contester aux aiguilles, lorsqu'elles sont conduites par une main habile et expérimentée.

Au rapport d'*Heister*, dans sa *Chirurgie*, pag. 633, des histrions allemands, avoient imaginé de n'employer, pour réunir les parties, que des points de suture, en nombre convenable. Les chirurgiens en ont senti l'insuffisance, et sont restés attachés aux aiguilles ; mais ils ont beaucoup varié sur la matière et la forme de ces instrumens : celles d'or paroissent préférables, en ce qu'elles ne se rouillent point, et qu'il est possible de rendre leurs pointes aussi aiguës, et presque aussi tranchantes que celles des instrumens d'acier.

Le bandage, décrit dans l'observation qu'on vient de rapporter, est plus simple que les autres bandages unissans, imaginés pour la même fin : tout son effort se passe sur les compresses et sur les joues ; il ne comprime point la lèvre ; il n'y forme pas de plis, et ne

l'expose pas à se couper sur les aiguilles. Enfin, les compresses étant poussées en devant, dans l'instant de son application, il agit de la même manière que le feroit un autre bandage, dont les chefs viendroient se croiser sous le nez.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de juin 1791, par M. BOUCHER, méd.

Il y a eu, dans le cours de ce mois, des variations dans la température de l'air et dans la constitution du temps. Les deux premiers jours du mois, la liqueur du thermomètre s'est approchée du terme de 20 degrés au-dessus de celui de la congélation, et dans les cinq jours suivans, elle a dépassé ce terme. Du 10 au 16, elle ne s'est pas élevée au-dessus de 12 degrés. Nous avons cependant éprouvé des chaleurs assez vives dans les derniers jours du mois. Le 27 et le 29, la liqueur du thermomètre, s'est portée au terme de 22 degrés.

Les dix premiers jours du mois ont été sereins et sans pluie; mais du 11 au 16, le temps a été pluvieux et orageux; le tonnerre a grondé, et il est tombé de la grêle à plusieurs reprises. La pluie a été forte pendant trois jours, ainsi que le 30 du mois.

Le mercure dans le baromètre, après

Digitized by Google

s'être maintenu à la hauteur de 28 pouces, depuis le 1er jusqu'au 10 du mois, est descendu ensuite à quelques lignes au-dessous de ce terme; le 6, il étoit à celui de 27 pouc. 4 lignes $\frac{1}{2}$; et le 30, à 27 pouces 6 lignes: le 24 et le 25, il étoit passé à 28 pouces 2 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ce deux termes, est de 9 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
1 fois de l'Est.
6 fois du Sud.
6 fois du Sud vers l'Ouest.
5 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couv. ou nuag.
10 jours de pluie.
4 jours de grêle.
3 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juin 1791.

Le contraste du froid humide, qui vers

le 10 du mois à succédé à des chaleurs assez vives, a causé des péripneumonies et des fièvres catarrhales, qui ont exigé de prompts secours curatifs. Dans le traitement de la péripneumonie, le kermès uni à l'opium a quelquefois aidé efficacement l'effet des délayans pectoraux, en achevant de débarrasser le poumon par la voie des sueurs; quelquefois aussi le kermès a été mêlé à des loochs, pour aider plus efficacement l'expectoration. Lorsque ces remèdes avoient été insuffisans, on a eu recours, avec succès, aux vésicatoires appliqués aux jambes, dans la vue d'opérer une révulsion. La fièvre catarrhale ayant été presque toujours compliquée de saburre dans les premières voies, les émétiques et les laxatifs se trouvoient indiqués dans le premier période de la maladie.

La fièvre putride maligne étoit encore en vigueur dans quelques familles indigentes. Dans nombre de malades, il y avoit dans le poumon, de l'engouement inflammatoire, qui exigeoit des saignées répétées avant l'emploi des émétiques et des cathartiques. Dans ce cas, la maladie ne se terminoit guère favorablement que par une expectoration purulente.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Nova acta Academiæ scientiarum imperialis Petropotitanæ, &c. *Nouveaux actes de l'Académie impériale de Pétersbourg;* Vol. I, *avec l'histoire de l'Académie, depuis l'année* 1783; *in*-4°. *de* 700 *pages. A Pétersbourg,* 1787.

1. La mauvaise administration de quelques-uns des directeurs de l'Académie, avoit été cause que cette Compagnie étoit déchirée par des dissentions intérieures, qui retardoient les travaux de ses membres, et qui firent suspendre la publication de ses Mémoires. Enfin, l'Impératrice a rétabli l'ordre et l'union par un édit, dans lequel S. M. met sur un nouveau pied le gouvernement de l'Académie, et nomme la princesse *Daschkaw* à la place de président. Depuis ce temps, l'Académie a résolu de commencer une nouvelle série de publication; et c'est à cette époque que commence l'histoire qu'on y trouve à la tête de ce volume. Cette histoire est écrite en françois; mais les Mémoires sont, pour la plupart, publiés en latin. Outre le compte qu'on rend des Séances de l'Académie, la partie historique contient des extraits de dissertations, de lettres, de rapports, &c. lus aux assemblées. Parmi ces

Digitized by Google

articles, nous trouvons quelques extraits de lettres adressées au prince *Galitzin*, par le D. *Janssen* d'Oasterhaut, près de Bréda, dans lesquelles l'auteur expose les effets de l'air fixe introduit dans les intestins sous forme de lavemens, dans les maladies putrides. L'usage de ce fluide permanent, dans ces maladies, est connu; par conséquent nous ne nous y arrêterons pas : nous rappellerons seulement à ce sujet, que M. *Navier* a soutenu, il y a plusieurs années, pour le doctorat en médecine, une thèse, dans laquelle il examine si le vin de Champagne mousseux ne seroit pas un excellent remède dans les fièvres putrides; alors ce médecin ne discutoit la question que théoriquement. Depuis ce temps, il doit avoir eu occasion d'employer plusieurs paniers de ce vin, surtout chez les pauvres, pour s'assurer, par les faits, si l'expérience confirmoit ce que la théorie lui faisoit prévoir. Cependant, comme nous n'avons point connoissance qu'il ait publié aucun écrit pour constater les résultats de sa spéculation, nous sommes tentés de croire que le succès n'a pas répondu à son attente; car il ne nous paroît pas vraisemblable que M. *Navier* se soit contenté de proposer un si beau sujet, pour s'en tenir simplement à une dispute d'école.

Un autre article de la partie historique qui nous regarde, ce sont les réflexions de M. *Lepechin*, sur la nécessité d'étudier les vertus des plantes indigènes. Nous convenons avec l'auteur que l'étude des vertus des plantes indigènes est très-digne d'un médecin, et très-avantageuse pour la médecine, sur-tout

sur-tout pour celle de la campagne et des pauvres ; mais nous nous écartons de son sentiment, en ce que nous ne croyons pas que les vertus des plantes indigènes soient suffisantes pour les besoins d'un pays. Il faudroit d'abord fixer la signification du terme indigène, et alors on verroit que la différence des climats qu'il faudroit comprendre dans le nombre des terreins qui portent les plantes, et l'éloignement des sols, ne mettent guère moins de différence entre les propriétés des plantes dites indigènes, qu'entre-elles et les exotiques. D'ailleurs, il est bien certain que la médecine galénique sera très-souvent trop repoussante, et que quand même les simples d'un pays offriroient toutes les ressources nécessaires, des gens délicats préféreront toujours les remèdes chimiques; il sera même impossible, à plusieurs d'entre eux, de vaincre leur répugnance contre ces breuvages éternels, contre ces grands volumes de poudres dégoûtantes qui s'attachent à tous les recoins de la bouche et du gosier. Il est vrai que ces dernières raisons ne détruisent pas la proposition de M. *Lepechin*, qu'il n'existe dans aucun pays de maladie, contre laquelle ce même pays ne renferme le remède ; elles ne sont dirigées que contre la facilité de leur usage, ce qui n'empêche pas qu'elles ne méritent une grande considération. Mais passons au petit nombre de Mémoires de ce volume, qui sont du ressort de ce Journal.

1°. *Sur les fibres musculaires du cœur, cinquième dissertation, avec l'explication*

de trois planches anatomiques ; par M. C. F. Wolf.

Cet ingénieux anatomiste fait depuis long-temps des recherches sur les fibres musculaires du cœur ; et dans la première dissertation qu'il a publiée sur ce sujet, il décrit la figure du cœur, tel qu'il est après qu'on l'a dépouillé de ses tégumens et de sa graisse. Il rend compte dans la deuxième, des quatre filamens cartilagineux, trouvés à la base du cœur, qui servent de point d'insertion ou d'origine à la plupart des fibres musculaires. La troisième dissertation contient l'examen de la structure des fibres extérieures du ventricule droit, et de leur action lors de la contraction du cœur. La quatrième a pour sujet les fibres extérieures du ventricule gauche ; et dans celle dont il est ici question, il s'agit de l'action des mêmes fibres.

Les anatomistes conviennent, généralement, que le cœur, lors de la systôle, se relève; mais *Vésale*, et d'autres auteurs, prétendent qu'il n'est pas raccourci. M. *Wolf*, en considérant la direction des quatre classes de fibres musculaires du cœur, prouve que le résultat de leur action réunie, n'est pas un simple raccourcissement de ce viscère, mais plutôt une espèce de torsion. « Cette partie de la base, dit-il, qui termine le bord du ventricule et sa surface intérieure, est tirée obliquement vers la pointe et vers l'extrémité inférieure du septum, en même remps que la pointe est tirée obliquement vers la base et vers l'extrémité supérieure du septum ».

Digitized by Google

2°. *Dissertation chimique sur le salericum ; par M. J. G. GEORGI.*

Les Russes appellent cette substance *salerka*, et les orfevres s'en servent en guise de flux, et pour les soudures. Les paysans des environs de Moscow, l'apportent dans cette ville, et l'y vendent à bon marché, mais ils s'obstinent au silence sur sa nature et sur son origine. On sait néanmoins que ces paysans ont grand soin de ramasser ce qui découle des chaudrons des savoniers, et qu'ils l'endurcissent sur les cendres ; enfin, que c'est cette substance, qu'ils appellent *wiwarka*, qui leur sert à fabriquer le *salericum*.

Ils le vendent en gâteaux plats, d'une couleur brune. Lorsqu'on casse ces gâteaux, on trouve, qu'ils sont formés de feuillets ; ils ont une saveur lixivielle, exhalent une odeur urineuse et putride. Le *salericum* décrépite un peu au feu ; et lorsqu'on le dissout dans l'eau, il s'en précipite beaucoup d'ordures noires. L'analyse chimique y a fait découvrir du véritable alkali végétal, du sel commun, une terre visqueuse empyreumatique, et quelquefois du sable. Exposé au feu, le salericum fond très-facilement, et devient alors plus blanc et plus pur.

M. *Georgi* est parvenu à composer une substance exactement ressemblante au salericum, tant pour la forme que pour les propriétés : et voici le procédé qu'il a suivi pour cet effet. Il a fait bouillir, dans une lessive rendue caustique au moyen des écailles d'huitres calcinées, deux livres de suif, et lorsque la masse eut acquis l'apparence du

savon, il y a ajouté trois livres de sel de mer grossier et impur. Alors il s'est déposé un sédiment brun glaiseux; il a remué le tout, et après avoir incorporé de nouveau le sédiment dans le liquide, il a versé le tout dans une terrine, qu'il a placée dans un fourneau ordinaire. L'humidité ayant été évaporée, la terrine contenoit un gâteau salin feuilleté, qui avoit l'apparence et la couleur du salericum, mais une odeur moins désagréable.

3°. *Description d'une nouvelle espèce de menthe; par M. J.* LEPECHIN.

Cette nouvelle espèce de menthe croît en Daurie, dans la Sibérie, où M. *Patrin* l'a découverte, et c'est de ce savant qu'elle a pris le nom de *mentha Patrinii.* Voici la description que M. *Lepechin* en donne : *Mentha floribus spicatis, spicis reclinatis secundis, ex dupla serie verticillorum densorum conflatis, foliis lanceolatis, serratis, petiolatis, caule brachiato.*

4°. *Sur le chanvre hybride; par M. J. T.* KOELREUTER.

Il y a long-temps que M. *Koelreuter* s'occupe de la production des mulets; il en annonce ici une espèce, qu'il a obtenu en fécondant les fleurs du chanvre de Siberie avec la poudre des anthères du chanvre d'Autriche.

5°. *Description de quelques nouvelles espèces de poissons; par M. P. S.* PALLAS.

On lit ici la description de sept espèces particulières de poissons, qu'on trouve dans les rivières et dans les lacs de Sibérie

ainsi que dans les mers qui entourent ce pays; mais il n'est guère possible d'abréger ces descriptions. Nous ne ferons mention que d'un seul, qui est le plus singulier : il est appelé *callionymus baicalensis*, et ne paroît former qu'un peloton de graisse. Il se tient caché au plus profond des eaux du lac Baical, dont on n'a pas encore pu mesurer les abymes. Jamais on ne prend de ces poissons vivans, ce n'est qu'à la suite des ouragans, qui sont accompagnés de violens bouillonnemens des eaux, bouillonnemens dûs probablement à des éruptions impétueuses de l'air souterrein, qu'on trouve la surface du lac jonchée et presque couverte de ces poissons. Les naturels les ramassent alors, et en tirent l'huile, dont ils vendent de grandes quantités en Chine.

The transactions of the royal irish Academie, &c. *Transactions de l'Academie royale irlandoise, année* 1787. *A Dublin, chez* Bonham; *et à Londres, chez* Elmsley, 1788, *année* 1788. *A Dublin et à Londres, chez les mêmes libraires,* 1790.

2. Ce recueil est partagé en trois sections. La première contient les Mémoires relatifs aux sciences; dans la seconde, sont réuni les articles de littérature; la dernière est consacré aux antiquités.

Dans la première section se trouvent deux Mémoires qui appartiennent à la médecine.

1°. *Observations sur un pemphigus* (a); *par* ETIENNE DICKSON, *docteur en médecine, membre du collége des médecins, et un des professeurs de médecine dans la ville de Dublin.*

L'auteur définit le pemphigus, une fièvre accompagnée d'éruptions successives tant au dehors qu'en dedans, du volume d'une amande, remplie de sérosité, lesquelles s'effacent dans l'espace de trois ou quatre jours, sans se déchirer. Il paroît que cette fièvre tient de la putridité, sans néanmoins être contagieuse, et qu'elle se soutient même après l'éruption. Le palais, la langue et la gorge, sont les seules parties internes exposées à cette éruption. La fièvre urticaire diffère du pemphigus en ce que les pustules, dans celle-ci, sont plus petites, et ont exclusivement leur siége à l'habitude du corps. D'ailleurs, la fièvre urticaire n'est point du genre des putrides, &c.

II. *Histoire d'un ovaire, dans lequel on a trouvé des dents, des cheveux, et des os; par* JACQUES CLEGHORN, *bachelier en médecine.*

Cette observation a été communiquée à l'Académie par M. *Perceval;* ce qu'elle présente de particulier, c'est que ces os trouvés

---

(*a*) Ces observations ont été insérées dans notre Journal, *tom.* lxxx, *pag.* 178. La traduction en a été faite par M. *Assolant.*

Voyez aussi les observations de M. *Salabert*, *tom.* lxxxij de ce Journal, *pag.* 66.

Digitized by Google

ne ressembloient point à ceux d'un squelette, et que les dents, au nombre de trente-une, étoient aussi grandes que le seroient celles d'un enfant de quatorze ans. On compte parmi ces dents, huit incisives, trois canines, quatre petites molaires, et seize grandes molaires. L'ovaire n'étoit pas d'un volume qui pût fournir des conjectures relatives à la formation de ces corps étrangers.

Les Mémoires contenus dans la seconde section, dont nous allons faire mention, sont intitulés:

I. *Essai pour perfectionner les vues défectueuses; par le révérend* JEAN STACK.

L'auteur considère l'aberration optique résultante de la sphéricité des surfaces réfractantes, comme une cause principale des vues défectueuses, et négligée jusqu'ici par les auteurs qui ont traité ce sujet.

II. *Essai sur les variations du baromètre; par* RICHARD KIRWAN, *écuy. memb. de la Société royale, &c.*

Comme le sujet de ce Mémoire n'a pas une liaison essentielle avec ce journal, et que d'ailleurs les explications physiques, que l'auteur donne des variations en question, ne nous paroissent pas satisfaisantes, nous nous contenterons d'en donner l'énumération, quoiqu'elles ne soient pas les seules qu'on ait observées, et que celles qui ont lieu, et à certaines heures fixes du jour, et à d'autres périodes constans, présentent peut-être plus d'intérêt à en connoître les causes et les influences sur le

corps animal. Voici les variations barométriques dont M. *Kirwan* parle, 1°. les élévations et les abaissemens les plus considérables du mercure s'observent dans un très-court intervalle de temps à des endroits très-éloignés les uns des autres; 2°. les déviations du mercure dans son élévation moyenne, sont et beaucoup plus fréquentes, et d'une bien plus grande portée dans le voisinage des poles, que dans la proximité de l'équateur; 3°. les variations sont beaucoup moindres dans des sites élevés, que dans les endroits au niveau de la mer; 4°. la hauteur moyenne du baromètre placé au niveau de la mer, est, dans la plus grande partie du globe, examiné jusqu'ici, d'environ trente pouces.

Les observations suivantes faites par le docteur *Halley*, en Angleterre, paroissent être générales; 5°. par un temps calme, lorsque l'air est disposé à la pluie, le mercure est communément bas; 6°. quand il fait des vents impétueux, même sans pluie, le mercure descend le plus, ayant égard à la plage d'où il souffle; 7°. quand le ciel est serein, et le temps constant, le mercure est ordinairement haut; il en est de même par un temps calme et froid; 8°. c'est lorsque le vent souffle de l'*est* ou du *nord-est*, que le mercure s'élève le plus, comme il s'abaisse le plus, quand c'est le vent du midi qui domine.

III. *Observations sur la poudre à canon; par M.* GEORGE NAPIER, *membre de l'Académie royale Irl.*

Il est question dans cet article du choix

des matériaux qui entrent dans la composition de la poudre à tirer, des meilleures proportions de ces ingrédiens, pour lui donner toute la force possible, et parvenir à pouvoir la conserver long-temps, du meilleur procédé pour les combiner ensemble, et enfin de quelques observations genérales.

IV. *Observation sur le fluide magnétique; par le capitaine* O^c *BRIEN DRURY, de la marine royale.*

L'expérience a convaincu M. O^c *Brien*, que les aiguilles aimantées, cassées et armées, conservent mieux leur magnétisme et leur polarité, que les aiguilles ordinaires.

V. *Examen critique et anatomique des parties immédiatement intéressées dans l'opération de la cataracte, avec des tentatives pour rendre l'opération elle-même, soit par abaissement, soit par extraction, et plus sure et plus heureuse; par SILVESTRE O' HALLORAN, écuyer, membre de l'Académie royale irlandoise, honoraire du collége royal de chirurgie, en Irlande.*

D'après les observations de M. O^c *Halloran*, l'iris a une forme convexe, adhère fortement à l'humeur vitrée, diffère entièrement de la choroïde, et est véritablement musculaire. Notre auteur nie la réalité des cataractes adhérentes à l'iris, et déduit de toutes ces remarques, et de quelques autres observations, divers préceptes relatifs à la manière d'opérer la cataracte, qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

VI. *Observations sur les mines de charbon de terre ; par* RICHARD KIRWAN *écuy.*

L'auteur présente, dans cet article, un précis de tout ce qui a eté écrit sur ce sujet en Allemagne, en France, en Suède, &c. et dans presque toutes les autres contrées de l'Europe.

VII. *Observations sur les propriétés attribuées communément, par les auteurs en médecine, au lait de femmes, sur les changemens qu'il subit dans la digestion, et sur les maladies qu'on suppose provenir de cette source dans l'enfance ; par* JOSEPH CLARKE, *doct. en médecine, membre de l'Académie roy. Irlandoise.*

L'auteur réfute l'opinion que les maladies des enfans sont causées par un acide qui coagule le lait ; il ne croit pas que le lait se caille dans l'estomac des enfans, et exhorte les médecins à faire de nouvelles recherches sur les causes des maladies des enfans, plutôt que d'adhérer à une ancienne théorie absurde en elle-même, quoiqu'elle paroisse être devenue respectable par son ancienneté.

GAUBIUS, &c. anfangsgrunde der medicinischen krankhaits lehre, &c. *Elémens de pathologie médicinale, par* JEROME-DAVID GAUBIUS, *professeur de médecine en l'université de Leyde, membre de plusieurs Académies, tra-*

duits de nouveau du latin en allemand, et enrichis d'annotations, additions, la vie de l'auteur, et une table de matières; par le D. CHRET.-GOTTFRIED GRUNER, *conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar et Eisenach, professeur de botanique et de théorie médicinale en l'université de Iena, membre de plusieurs Accadémies. Deuxième édition, augmentée; grand in-8°. de* 28 *pages pour les préfaces et la vie de l'auteur, et de* 466 *pages pour l'ouvrage. A Berlin, chez* Hesse, 1791.

3. L'ouvrage de *Gaubius* est trop généralement connu pour que nous ayons besoin d'en donner une notice, mais nous devons indiquer ce que M. *Gruner* a fait pour rendre sa traduction digne de l'original, et lui donner même un plus haut degré de mérite. Il nous en instruit lui-même, dans la préface, qu'il a jointe à cette nouvelle édition. Il dit que celle de 1784, étant épuisée, il a confronté de nouveau le texte latin avec la version allemande, afin de rendre cette dernière aussi fidèle qu'il seroit possible, en ne se permettant d'abandonner son auteur que dans les endroits où le sens exigeoit

une périphrase, ou bien quand il étoit nécessaire de compléter une période, ou enfin lorsque le texte présentoit un double sens. Le libraire ayant desiré que M. *Gruner* fit à sa traduction des additions nécessaires, cette tâche a été remplie avec beaucoup de ménagemens, et sans défigurer l'original. Le traducteur s'est souvent contenté d'ajouter un seul mot, ou quelques lignes seulement, propres à restreindre ou à étendre le le sens; d'autres fois, il a inséré dans le texte, ou à la suite des paragraphes, des périodes entières. Lorsque la matière n'étoit pas épuisée dans l'original, ou que les découvertes nouvelles ne s'accordoient pas avec les assertions de l'auteur, ou qu'il y avoit des lacunes à remplir, quelques notes ont été placées au bas des pages. M. *Gruner* a enfin tiré partie des additions les plus importantes, jointes à l'édition latine publiée par M. *Ackermann*.

L'avantage de connoître les meilleurs auteurs qui ont traité un sujet, a déterminé M. *Gruner* à citer, à la fin des paragraphes, les ouvrages les plus estimés, et qui peuvent être consultés avec fruit sur chaque objet de pathologie. Cette partie de son travail n'est pas la moins intéressante, et la vaste érudition de M. *Gruner*, qui se montre encore dans cette occasion, nous persuade qu'il aura fait, en général, un choix éclairé, sans que nous prétendions assurer qu'il ne lui est échappé aucun ouvrage digne de figurer dans cette bibliographie.

Le volume entier est terminé par une table des matières très-utile, et faiteavec soin.

Digitized by Google

Nos lecteurs s'attendroient peut-être à quelques citations tirées des additions du traducteur ; notre projet étoit d'abord de le faire ; mais nous nous sommes bientôt aperçu que ces additions sont, en général, si étroitement liées avec le texte, que pour en détacher quelques-unes, il faudroit commencer par rapporter une partie du sujet et du chapitre (car M. *Gruner* a distribué les paragraphes par chapitres) auxquels elles appartiennent ; ce qui nous méneroit trop loin. Nous nous contenterons d'en donner un seul échantillon, mais d'autant plus digne d'attention, qu'il pourra remplir plusieurs objets à-la-fois. C'est une note jointe au §. 660. Voici d'abord le texte : « L'état maladif peut-il exciter dans l'homme un feu *électrique* qui se manifeste par des étincelles, lorsque des corps étrangers en approchent de trop près ? L'exemple le plus récent de cet accident inoui, en fait soupçonner quelque chose ; mais on n'a plus entendu depuis parler de phénomènes pareils. La *combustion spontanée d'homme vivans*, dont parlent des observateurs, doit elle être rapportée à cela ? »

Voici la note de M. *Gruner* sur ce texte :

« Dans une brochure, petite, mais très-rare, on lit un cas pareil, concernant une femme mariée à Vérone, Mad. *Buri*, qui donnoit des étincelles toutes les fois qu'on touchoit ses membres avec un linge. Elle ne se plaignoit de rien, si ce n'est d'être sujette à la migraine, et depuis quelque temps à des règles très abondantes. Voyez *ignis lambens*

historia medica, prolusio physica rarum pulchrescentis naturæ specimen. D. EZECHIEL DE CASTRO. Véron. Ap. Franc. Rubeum, 1642 *in* 8°. L'observation entière, tirée de l'opuscule que j'ai sous les yeux, est conçue en ces termes : *Illustrissima domina* Cassandri Buri, *illustriss.* Jo. Francisci Rambaldi, *patricii veneti uxor, ætatis consistentis, corporis habitu mediocri, universalis temperaturæ calidæ et humidæ, conflatæ à siscerum crassitudine, hepatis calidioris sicciorisque, bilioso atroque sanguine furentis, quem innatus fervor, adustio, ætas proportionalis et animi mærentis vehementia pathemata procrearunt, reliquis coctionis, vitæ, et mentis instrumentis caliditate moderata, humore non pauco exuberantibus; unde compacta totius temperies. Hanc præclarissimam matronam eo individuali nævo, eo inquam mobili sigillo signavit natura, ut quoties leviter linteo corpus tetigerit, ignis scintillæ ex artubus prosiliant, cunctis conspicuæ domesticis, non secus ac si ex silice excuterentur, etiam cum stridore. Ducta sæpe manus per indusii manicam sequentem observavit caudato radio currentem flammam ad instar accensarum exhalationum. Sæpe ancillæ delusæ ignem inter lintea stragula dimisisse per incuriam arbitrantes, cum per hiemis algores cubile de more calefacerent. Quo tempore etiam copiosiores et clariores micant scintillæ. Alii affectus morbosi qui præclarissimam dominam vexarunt, hi sunt, ut forsan ex ipsis possit expiscari hujus ignis naturalis causa, antiqua et jam longo tempore inve-*

terata hemicrania, menstruo aut frequentiori atrociter repetens circuitu, quam sæpe sequitur capillorum defluvium, fluor item muliebris abhinc annis quatuor et novissime mensium antevertentium non solum sed immodicum etiam pertinax fluxio, à quibus ultimis felici auspicio ope nostra curata est. Restat illud notandum quod per hæc symptomata nunquam febricitaverit, nec quidem hemicraneo dolore quantum vis acerbius pungente, nec nisi rarissime et difficillime sudet. A cutis enim raritate (ut aurea HIPP. *sententia ornet historiam) alvi densitas, ab alvi stupore omnium confusio, poris aliunde satis rara, ut quæ habitum mollem et delicatum ab ortu et educatione nobili sortita sit. Hic ignis non nisi nocte aut obscuro loco cernitur, nec extra se urit, inflammabili quantumvis juxta posita materia.* GR.

M. *Gruner* auroit pu faire mention, à ce sujet, d'une très-petite brochure *in*-18., que M. *Roger*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a fait imprimer à Gottingue en 1760, et dont le titre est, autant que je me le rappelle (car je cite de mémoire, l'opuscule que j'ai prêté s'étant perdu) *specimen physiologicum de perpetua fibrarum muscularium oscillatione.* Dans cet opuscule, M. *Roger* déduit la chaleur animale du frottement des différentes fibres les unes contre les autres, rapporte plusieurs exemples du phénomène décrit dans cette observation, ainsi que de combustion spontanée, et en explique la cause et la nature d'une manière plus satisfaisante que je ne l'ai vu nulle part. Si sa théorie n'est pas vraie, elle est

du moins très-vraisemblable, et plus propre qu'aucune autre à rendre compte des différentes affections auxquelles la chaleur animale est sujette. Mieux connue, je suis persuadé qu'elle auroit un grand nombre de partisans, et serviroit de base aux explications des phénomènes les plus embarrassans.

Commentatio medica de crisi in morbis : *Mémoire de médecine sur les crises dans les maladies; par* CH. FRED. THEOPH. IDELER, *de Delitz en Misnie, docteur en médecine. A Leipsick, chez* Saalbach, 1789 ; *in*-4°. *de* 50 *pag.*

4. L'on trouve dans les trente-un paragraphes, qui composent cette dissertation, les différentes lois de la nature, qui dirigent et déterminent les *crises*. Lorsque c'est par le saignement de nez, ou par les hémorrhoïdes, le vomissement et le crachement de sang, le *mucus*, la salive, le vomissement des humeurs, les crachats, la diarrhée, la sueur, les urines, ou par les menstrues chez les femmes, tout changement qui arrive à une maladie doit être appelé *crise*. M. *Ideler* rappelle ce que *Galien*, *Hippocrate*, *Sthal*, *Sidenham*, *Baglivi*, et nos meilleurs médecins ont exposé sur les diverses crises, dans les maladies. Les bonnes *crises* sont, sans contredit, celles qui font au moins espérer que le malade se rétablira ; et les mauvaises *crises*, présentent des symptômes alarmans.

Digitized by Google

SAM. GOTTL. VOGEL, D. et professs, &c Manuale praxeos medicæ medicorum illam auspicaturorum usui dicatum : *Manuel de médecine-pratique à l'usage des jeunes médecins; par M. SAM. GOTTL. VOGEL, docteur et professeur en médecine, médecin du corps de sa Majesté Britannique, médecin provincial et de la garnison de Retzebourg; ouvrage traduit de l'allemand en latin; par JEAN BERNARD KEUP, docteur en médecine, &c.* Tom. I. *A Stendal, chez* Frantz *et* Compagnie ; *se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire ; grand in*-8°. *de* 392 *pag.*

5. Ce manuel de médecine a été très-accueilli dans sa langue originale. Plusieurs éditions ont été successivement épuisées en peu de temps, ce qui fait espérer que cette traduction, à la portée de tous les médecins de l'Europe, sera également recherchée. Ce premier volume offre six chapitres sur les fièvres en général ; ensuite M. *Vogel* entre dans des détails instructifs sur les fièvres

Digitized by Google

intermittentes, continues, éphémères et bilieuses. A tous ces articles succèdent les formules pour combattre efficacement chaque espèce de fièvre. Ces formules sont simples, et peu chargées d'ingrédiens. Voici comme l'auteur s'exprime sur les fièvres lentes ou hectiques.

Après avoir traité des causes de cette fièvre et de ses modifications, M. *Vogel* indique les diverses espèces réduites à trois; ce sont, 1°. la fièvre lente hectique idiopatique; 2°. la symptômatique; 3°. enfin, celle qui survient aux fluxions ou catarres. Il développe le diagnostic de ces espèces, mais comme elles se compliquent facilement avec d'autres fièvres, il est souvent très-difficile de les connoître. Le traitement doit être adapté aux causes, et M. *Vogel* n'a rien négligé pour exposer avec méthode et avec clarté la manière de combattre les vices d'où dérivent ces fièvres, et qui les différencient, et pour faciliter l'application aux cas particuliers de son traitement. Il établit les indications et contre-indications, relativement à l'usage du quinquina, en même temps qu'il détermine les circonstances dans lesquelles on peut prescrire, avec fruit, l'opium. Ce dernier peut être administré avec le plus grand succès contre les insomnies et les inquiétudes, la toux férine, même l'inflammation, et dans l'intention de calmer la fièvre. M. *Vogel* remarque, avec raison, que son efficacité dans ces cas, dépend de la dose suffisante à laquelle on le prescrit, pour produire l'effet desiré.

Digitized by Google

Bemerkungen über die natur und heilung der brustentzundungen, &c. *Observations sur la nature et le traitement des inflammations de poitrine, en faveur des médecins commençans; par* DIETRICH-GUILLAUME SACHTLEBEN, *doct. en médecine et en chirurgie, praticien et accoucheur à Lippstadt; in-8°. de 21 feuilles et demie. A Gottingue, chez* Dieterich, 1790.

6. Cette production doit son origine à un cas de médecine-pratique, proposé à l'auteur, pour ses épreuves, par le collége supérieur de médecine de Berlin. L'approbation que son travail a reçu, l'a déterminé à lui donner plus d'étendue, et à le faire paroître en allemand, quoiqu'originairement il ait été composé en latin.

M. *Sachtleben* traite d'abord de la fièvre en général, dont l'essence, selon lui, consiste dans la *vélocité augmentée du sang*, et dans un *spasme des vaisseaux* co-existans et dépendans l'un de l'autre, comme effet et cause. Il considère, dans la fièvre, deux stades ou périodes; il appelle l'un *stadium febris spasticum;* et l'autre, *stadium humorale.* Il entre ensuite dans la recherche des causes, expose les différens signes, passe aux indications, et termine ces pré-

liminaires par la division des différentes espéces de fièvres.

Viennent ses considérations sur les inflammations de poitrine. M. *Sachtleben* en admet quatre espèces, qui sont, 1°. *peripneumonia;* 2°. *pleuritis;* 3°. *pleuro-peripneumonia;* 4°. *carditis et pericarditis.*

Le premier chapitre est consacré à la péripneumonie; il en distingue trois espèces; savoir, 1°. *peripneumonia vera seu inflammatoria;* 2°. *peripneumonia symptomatica seu consensualis;* 3°. *peripneumonia notha seu spuria :* cette dernière provient d'une pituite épaisse et tenace, qui engoue les poumons, et que notre auteur aimeroit mieux, par cette raison, désigner sous le nom d'*obstructio pulmonum pituitosa-febrilis;* ou de *peripneumonia pituitosa.*

La pleurésie fait le sujet du deuxième chapitre. Ce genre comprend quatre espèces, qui sont; 1°. *pleuritis vera seu inflammatoria;* 2°. *pleuritis symptomatica;* 3°. *pleuritis rheumatica;* 4°. *pleuritis occulta.*

Le troisième concerne la pleuro-péripneumonie; il n'est, pour ainsi dire, qu'un résumé des deux chapitres précédens, et le dernier, sur le *carditis* et *le pericarditis,* est trop défectueux pour nous y arrêter.

Der bauern doctor für menschen und vieh : *Le médecin du paysan pour les hommes et pour les bêtes, ou provision générale de préceptes de santé, d'arts et sciences économi-*

Digitized by Google

ques pour tous les besoins, que chaque bourgeois et campagnard doit savoir; compilé par le docteur GRILL; *in*-8°. *de* 400 *pag. A Munich, chez* Strobl, 1789.

7. L'auteur a mis pour base de sa compilation, un écrit de *Becker*, intitulé: *Noth und hulfs Buchlein, &c.* Ce qu'on trouve de meilleur dans cette production, ce sont les préceptes prophylactiques. Quant aux autres instructions, il n'est pas possible qu'un homme novice dans l'art de guérir puisse en distinguer l'apropos, et sans cette connoissance, on ne sauroit espérer de réussir dans le traitement des maladies. Ce que nous venons de dire à l'égard de la médecine des hommes, est également vrai, relativement à celle des animaux; avec cette différence, peut-être que les maladies de ces derniers étant moins compliquées, les remèdes universels ne seront pas, dans cette partie, d'une absurdité aussi palpable, qu'ils le sont dans le traitement des hommes.

Dissertazione fisico-medica, &c. *Dissertation physico-medicale, sur une méthode sure de préserver les hommes de la variole, et de l'extirper totalement; par don* FR. GIL, *chirurgien du monastère royal de Saint Laurent, &c. tra-*

Digitized by Google

duit de l'espagnol (en italien,) *et enrichi d'un discours relatif à cette méthode; par M.* ANTOINE LARBER, *médecin à Bassano. On y a joint les réflexions critiques, faites en conséquence, d'une commission du conseil de Quito, sur le même projet; par le docteur* di SANTA-CRUSE ESPEIO; *in-8°. A Bassano, aux dépens de* Remondini, *libraire de Venise,* 1789.

8. L'auteur expose sous un jour très-favorable les raisons et les faits qui militent en faveur de l'extinction de la petite vérole, ainsi que le plan qu'il faudroit suivre pour parvenir à cette fin. Outre cela, cet opuscule contient une dissertation sur la méthode curative de cette maladie, et le rapport fait de cet ouvrage au conseil de Quito, par le docteur don *François-Xavier-Eugène, di Santa-Cruze Espeio.* Mais, comme nous n'y avons rien trouvé qui puisse ajouter à la force des argumens déduits par M. *Paulet,* et d'autres auteurs, nous ne nous arrêterons pas à cet écrit; nous y renvoyons les lecteurs qui desireroient juger par eux-mêmes de la solidité des motifs, et connoître plus particulièrement la manière de l'auteur. Nous observerons seulement que les ravages que fait la petite vérole, mériteroient bien que le

Digitized by Google

comité de salubrité, et l'*Assemblée Nationale* en fissent un sujet de leurs considérations.

Fragmente, &c. *Fragmens sur la connoissance des maladies vénériennes ; par le docteur* GEORGE WEDEKIND, *conseiller aulique, médecin du corps de l'Electeur, et professeur à Mayence, publiés par* GUILLAUME-FRIED. DOMEIER, *docteur en médecine et en chirurgie ; in-8°. de* 11 *feuilles, non compris la préface. A Hannovre, de l'imprimerie de* Lamminger. 1790.

9. Ces fragmens sont distribués en cinq préleçons.

Dans la première, M. *Wedekind* dit que l'on ne peut se flatter de connoître réellement une maladie qu'autant, 1°. que l'on a une idée juste de la nature de la cause morbifique; 2°. que l'on ignore aucun des symptômes diagnostics, qui manifestent la présence de la maladie. Il prouve ensuite que la connoissances des maladies vénériennes suppose qu'on sait, 1°. ce que c'est que le virus vérolique; 2°. s'il s'engendre dans le corps humain ou hors de ce corps; 3°. s'il se produit dans tout le corps, ou seulement dans certaines parties; 4°. comment il s'engendre ? 5°. Quels sont ses effets immé-

diats et essentiels ? 6°. Quels sont ses effets consécutifs et accidentels ? 7°. De quelle manière la nature expulse ou corrige le virus vénérien ? 8°. De quelle manière le mercure opère la guérison.

La seconde préleçon, est consacrée aux accidens vénériens locaux. M. *Wedekind* y traite 1°. de la gonorrhée ; 2°. des chancres ; 3°. des bubons.

Les signes de la maladie vénérienne universelle, font le sujet de la troisième préleçon.

Dans les quatrième et cinquième, l'auteur combat les argumens, en faveur des maladies vénériennes masquées.

Neues archiv der practischen arzneykunst für ærzte wundærzte und apothecker, &c. *Nouvelles archives de médecine-pratique pour les médecins, les chirurgiens et les apothicaires ; publiées par le docteur et professeur* MECKEL, *de Halle.* IIe partie ; *in*-8°. *de* 268 *pages. A Leipsick, dans la librairie de* Weygand, 1790.

10. Sous le titre d'*observations, par divers auteurs, inserées dans ce volume, on trouve :*

1°. Sur l'état des facultés intellectuelles d'un homme réputé imbécile et fou ; par M. *Meckel.*

2°.

2°. *Parere* sur une femme qu'on disoit avoir été tuée par un coup de feu à dragées; *par le même.*

3°. *Parere* sur un coup de pistolet mortel, qu'un enfant de sept ans devoit s'être tiré; *par le même.*

4°. *Parere* sur une épilepsie; par le docteur *Waiz.*

5°. Section juridique du cadavre d'un enfant de onze ans, tué de propos délibéré; par le docteur et conseiller aulique *Ziegler de Quedlinbourg.*

6°. Histoire médicale d'un imbécille, avec la section du cadavre; par le docteur *Waiz.*

7°. Histoire d'une maladie vermineuse; par le docteur *Schroeter de Halberstadt.*

8°. Observation sur la guérison d'un paysan, qui, pour se délivrer d'une angoisse inexprimable, s'étoit coupé la gorge; par le docteur *F. G. Dure.*

9°. Guérison d'une plaie à l'estomac; *par le même.*

Sous le titre de *dissertations de médecine*, on lit les suivantes:

1°. sur le vitriol blanc et son usage en médecine et en chirurgie; par *C. H. Stolte.*

Ce Mémoire a été publié en latin, en 1787, à Gottingue.

2°. Observations sur l'utilité de l'opium, communiquées au docteur *Simmons*; par *Alexandre Grant*, tirées du *London medical journal.*

Digitized by Google

3°. Effets du camphre sur un fou ; par *Guillaume Olever*, traduit du *London medical journal.*

4°. Sur les propriétés lithontriptiques des eaux des Ardennes ; par *dom Robert Hickmann*, article emprunté de la *gazette salutaire.*

5°. Lettres sur les maladies des femmes en couches ; *par le méme*, traduites du même recueil.

6°. Essai sur la jaunisse ; par *Guillaume Corp*, traduction de l'anglois.

7°. Observations sur l'abus des alimens liquides ; par *dom Robert Hickmann*, tirées de la *gazette salutaire.*

8°. Observations sur l'apoplexie ; par M. *Portal.*

9°. Sur la phthisie héréditaire ; *par le même.*

10°. Sur l'usage des vomitifs dans la phthisie, extrait d'une lettre de M. *Marat.*

11°. Lettre sur l'hydrophobie ; par M. *Thomassin.*

12°. Observations sur le traitement de la variole ; par M. *Goez.*

13°. Essai sur la noueure ; par M. *Paret.*

14°. Histoire d'un calcul dans la vessie urinaire ; par *Benjamin Chandler.*

Del vario modo di curare l'infezione venerea. *Traité des différentes manières de guérir le mal vénérien,*

Digitized by Google

et des divers usages du mercure ; histoire générale et raisonnée, par PIERRE-ANT. PERENOTTI, *de Cigliano, docteur en médecine, A Turin, de l'imprimerie royale*, 1788 ; *in*-12. *de* 261 *pag.*

11. La méthode de guérir la vérole par les frictions mercurielles, est celle qui a été le plus constamment mise en usage avec le plus grand succès. M. *Perenotti*, pénétré de son efficacité, expose tous les détails relatifs à la méthode des frictions, et dans quelles circonstances on doit les employer. Tout ce qu'il avance est appuyé, non-seulement sur l'autorité des écrivains, mais encore sur sa propre expérience.

Dissertatio medica de ophthalmia infantum recens natorum : *Dissertation de médecine sur l'ophthalmie des enfans nouvellement nés ; par* JEAN-GEOFFROI GOETZ, *de Dresde, docteur en médecine et chirurgie. A Iena, chez* Goepferdts, 1791 ; *in*-4°. *de* 20 *pages.*

12. Cette dissertation présente deux sections ; la première est nosologique. M. *Goetz* y invite à l'étude des différentes causes qui peuvent occasioner les ophthalmies qui

Digitized by Google

attaquent les enfans nouveau-nés. Souvent la fumée des habitations des paysans et des indigens, excite des maux d'yeux aux nouveau-nés. Il en est de même, par un air froid et subit, qui ferme les pores, et empêche par-là l'insensible transpiration. D'autrefois, les vices héréditaires influent sur les yeux des enfans, et y causent des maux, ainsi que la rétropulsion des humeurs. Il faut donc nécessairement s'étudier à connoître les différentes causes, afin d'y appliquer les moyens curatifs. Lorsque le méconium n'a pas éte suffisamment évacué, ou que les humeurs sont peccantes, il faut les évacuer, ensuite travailler à détruire l'acrimonie, qui irrite et enflamme les yeux, par des lotions réitérées, faites avec la décoction de racine de guimauve, après quoi on pourra faire usage du collyre suivant, que M. *Goetz* préconise :

Prenez, *de l'eau rose*, ... une once,
De la fleur de zinc, .. six grains,
Du mucilage de pepins de coins, demi-once,
Mêlez selon l'art.

Il faut en bassiner les yeux souvent, et appliquer par dessus une compresse imprégnée du même médicament.

Brevis trepani coronati historia : *Histoire succinte du trépan couronné*; *par* JEAN-CHRET.-GEOFFROI BAUMGARTEM, *médecin de*

Luccau en Lusace. A Leipsick, chez Sommer, 1789; *in*-8°. *de* 11 *pages.*

13. Après avoir rappelé l'ancienneté de l'opération du trépan, l'auteur décrit sommairement les divers instrumens avec lesquels on la pratique, et la manière la plus exacte de les diriger.

Dissertazioni chirurgiche : *Dissertations chirurgicales de* BERNARD MANZOTTI, *chirurgien du grand hôpital de Milan, sur une nouvelle méthode de traiter les fractures de la rotule, de l'olécrâne et du métatarse. On a ajouté l'histoire de quelques luxations, nouvellement reconnues, de la rotule et des côtes, avec gravur. A Sainte-Radegonde, de l'imprim.* Barelli, 1790; *in*-4°.

14. Une difficulté survenue entre deux chirurgiens, à l'occasion de la fracture de la rotule, dit l'auteur des éphémérides littéraires de Rome, fut ce qui engagea M. *Manzotti* à étudier avec attention ce qui arrivoit après cette rupture, n'ayant trouvé personne qui eût parlé de cet accident d'une manière satisfaisante.

Il a donc recueilli avec soin un grand

nombre d'observations qu'il a renfermées dans ce recueil. Le résultat a été d'établir comme précepte de l'art, que l'on devoit plutôt abandonner à la nature cette rupture, que de la traiter long-temps selon les règles de l'art. De cette manière, le blessé recouvre, plus ou moins dans la jambe, son mouvement naturel, sans défaut bien remarquable.

D'après un nombre suffisant d'observations, M. *Manzotti*, dans la seconde dissertation, où il s'agit de la fracture de l'olécrâne, rejette la méthode ordinaire; il veut qu'aussitôt que les circonstances, qui accompagnent cet accident, ne s'y opposent point, on tienne l'articulation fléchie. On évite par-là de laisser le malade estropié, en conservant, autant qu'on peut, la mobilité naturelle de l'avant-bras.

La troisième dissertation traite de la fracture qui arrive aux os, près de la malléole; lorsqu'elle n'est point parfaitement réduite, l'on est estropié. M. *Manzotti*, pour parer à cet inconvénient, donne une nouvelle méthode qu'emploie avec succès M. *Buzzani* de Turin.

La quatrième dissertation regarde la luxation de la rotule. M. *Manzotti* y décrit deux nouvelles espèces de luxations, ainsi que la méthode qu'il emploie pour les réduire.

Enfin, la cinquième et dernière, concerne la distension du ligament de la rotule, avec des moyens nouveaux pour y remédier.

Digitized by Google

Ammaestramenti intorno ai parti, &c.
Instructions sur les accouchemens ; publiées par ordre des nobles provéditeurs de la santé, à Bergame, pour l'usage des sage-femmes, principalement de celles de la campagne ; grand in-8°. de 126 *pag. A Bergame, chez* Locatelli, 1790.

15. C'est à M. *Bertolezzi*, élève de MM. *Moscati* et *Baudeloque*, qu'on doit cet opuscule, qui a reçu un accueil si favorable en Italie, que les provéditeurs de la santé, à Bergame, ont demandé à l'auteur son consentement, de le faire réimprimer pour l'utilité des sages-femmes.

M. *Bertolezzi* a divisé ses instructions en trois parties, dont la première contient les connoissances préliminaires nécessaires à l'exercice de l'art des accouchemens, et l'exposé du mécanisme du part naturel. Dans la seconde, il s'agit de l'accouchement naturel, tant d'un que de plusieurs enfans, ainsi que de l'accouchement par les pieds. Les parts contre-naturels font le sujet de la dernière partie.

Cette instruction paroît, en effet, digne de la distinction que les provéditeurs de la santé lui ont accordée ; on y approuve surtout l'injonction faite aux sages-femmes, de ne pas se permettre de faire des tenta-

tives infructueuses et téméraires dans les cas difficiles; mais de se hâter d'appeler des secours éclairés, et la défense de ne jamais oser faire usage d'instrumens, ni d'administrer ou ordonner aucun remède interne quelconque.

STARKS, &c. Archiv fur die geburthshulfe,&c. *Archives pour l'art des accouchemens, les maladies des femmes et des enfans nouveaunés; par le docteur* JEAN-CHRET. STARK, *conseiller de la cour, et médecin du duc de Saxe-Weimar, professeur et inspecteur de l'institut clinique, &c.* Deuxième vol., Iere. partie *de* 164 *pages;* partie IIe *de* 160 *pages* (*a*); *in*-8°. *avec des gravures. A Iena, chez les héritiers* Cuno, 1789 *et* 1790.

16. Les principaux articles contenus dans la première partie sont:

1°. *La continuation du plan de perfectionner l'art des accouchemens, avec un plan d'un hôpital pour les femmes en couches, bien ordonné; par le professeur* LANGGUTH.

(*a*) On a par erreur annoncé les parties iij et iv avant les parties j et ij, que nous annonçons aujourd'hui. *Voy.* le cahier de juillet dernier, *p.* 121.

Digitized by Google

2°. *Une relation d'un accouchement difficile, opéré avec le forceps et le crochet, à cause de la grosseur excessive de la tête de l'enfant ; par le conseiller de la cour M. HAGEN.*

Outre la difformité de la tête de l'enfant, toutes les dimensions du bassin de la mère étoient au-dessous des proportions ordinaires. La femme a été attaquée, le septième jour de sa couche, d'une fièvre putride, et est morte le neuvième. On a assuré qu'elle avoit porté son fruit dix mois; que les douleurs pour accoucher se sont déclarées à la fin du neuvième mois, mais qu'elles ont bientôt cessé de se faire sentir, ainsi que les signes de la vie de l'enfant.

3°. *Une séméiotique pour les accoucheurs; par* ***.

L'anonyme ne s'occupe que des signes de la grossesse et du part. Il expose dans cet article les signes 1°. d'un accouchement naturel ; 2°. d'un accouchement difficile, dans lequel la tête se présente néanmoins la première ; 3°. des accouchemens par le fondement ou les pieds ; 4°. ceux qui indiquent le besoin d'un prompt secours.

4°. *Des remarques sur divers obstacles et difficultés dans l'exercice de l'art des accouchemens ; par G. H. FIELITZ.*

Cet habile chirurgien expose, dans cet article, les suites très-fâcheuses pour les accouchemens qu'entraînent la mollesse et la masturbation, devenue si habituelle parmi les jeunes personnes du sexe ; il appuie ses plaintes sur des faits, et joint à sa disser-

tation quelques remarques sur l'utilité du levier de *Roonhuysen*.

5°. *Des observations mélangées;* par le même.

Une de ces observations concerne un enfant qui avoit l'oreille gauche placée au milieu de la joue. Cette observation suppose au moins l'existence des germes monstrueux.

6°. *Quelques observations relatives à la théorie et à la pratique de l'art des accouchemens; par le doct.* MELITSCH, *accoucheur à Prague.*

L'auteur avance que de même que l'année 1789 a été très-favorable aux productions de la terre, les enfans se sont ressentis de cette constitution heureuse. Il a rencontré plusieurs enfans qui pesoient quinze livres et demi. Les autres observations roulent sur un accouchement très-volumineux, dont le cordon ombilical s'est présenté le premier, en même temps que la tête étoit inclinée. (L'enfant est mort dans le temps que l'auteur le retournoit; ce qui l'engage à déclarer qu'une autre fois il se contentera de repousser le cordon).

Il présente ensuite des observations sur le placenta, sa conformation, son insertion, et la nutrition du fœtus.

7°. *Des détails relatifs à l'art des accouchemens, dans la basse Lusace, avec quelques observations remarquables; par* HEINSIUS, *à* Sorau.

8°. *Des observations mélangées; par le docteur* TREUNER, *physicien à* Kœnigsée.

Ces deux articles doivent être lus dans le recueil même.

Digitized by Google

Parmi les articles qui composent la seconde partie, nous distinguons les suivans :

1°. *Remarques et observations sur la nature et le traitement des épanchemens du lait ; par le docteur* GUILLAUME SACHTLEBEN.

Thomas Willis paroît être le premier qui ait fait mention de ces maladies *Mauriceau* les a observées après lui ; mais c'est *Puzos* qui a répandu le plus de lumières sur leur nature et sur leur traitement. Ce Mémoire, sans contenir beaucoup de neuf, est fort instructif, et terminé par trois observations aussi intéressantes que bien décrites.

2°. *Histoire de gémeaux, dont l'un avoit constamment une conformation monstrueuse, avec une observation sur une constipation opiniâtre, guérie avec de l'eau froide ; par le docteur* KÆHLER, *physicien* à Sommerfeld.

Une femme de 29 ans, ayant eu quatre couches consécutives naturelles, et d'un seul enfant, a eu ensuite quatre couches de gémeaux, dont, chaque fois, un des enfans étoit mal conformé. L'auteur a joint le dessein d'un de ces monstres, et attribue la cause de ces difformités à la dyscrasie cancéreuse des humeurs de la mère.

3°. *Naissance non-naturelle, opérée en tournant l'enfant, et écoulement d'urine par le vagin ; par* MEZLER, *conseiller de la cour*, à Sigmaringen.

Cet écoulement d'urine par le vagin, a été une suite de l'inflammation de ce con-

duit, survenue à la suite des efforts de l'accoucheur, pour tourner et amener l'enfant.

4°. *Atrasie à la suite d'un accouchement difficile;* par le même.

Cette concrétion du vagin, suite d'un accouchement très-fâcheux, avoit rendu l'évacuation menstruelle des plus pénible. On y avoit déja fait une incision, lorsqu'au bout de treize ans, cette femme étant redevenue enceinte, on a jugé nécessaire d'agrandir l'ouverture, qui admettoit à peine un doigt, dans la persuasion que sans cette opération préalable l'accouchement seroit impossible; bien qu'il existe des observations qui prouvent très-clairement qu'elle étoit des plus inutile.

5°. *Remarques sur l'état de l'art des accouchemens, dans le pays de Saint-Gallin, avec un exposé fidèle des succès différens de la méthode de* Hagen, *sur cent femmes; par* ADRIEN WEGELIN, *médecin-accoucheur* à Saint-Gallin.

Dans l'espace de sept ans, l'auteur, appelé auprès de cent femmes en travail d'enfantement, a rencontré quarante-sept naissances naturelles, quarante-quatre non-naturelles, six placenta qu'il a fallu extraire, ou qui étoient *enchatonnés*, un enfant monstrueux, et deux fœtus, auxquels la tête avoit été arrachée. Cinq des quarante-sept femmes dont les couches avoient été naturelles, et dix-huit enfans ont péri. La perte totale des mères a été de sept; tandis que sur cent-deux enfans, il en a péri quarante-un.

Digitized by Google

6°. *Quelque chose sur le forceps et sur son usage;* par le même.

Nous exhortons M. *Wegelin* à étudier les ouvrages de M. *Alphonse Le Roy*, et à consulter particulièrement les réflexions lumineuses que ce physicien et accoucheur présente sur le même sujet, *pag.* 69 et suiv., de son *essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement.* (A Genève; et se trouve à Paris, chez *Leclerc*, *Volant*, *Legras*, 1787).

7°. *Déchirement de la matrice; par le docteur* HEUSINGER, *conseiller des mines du duc de* WEIMAR, à Eisenach.

Les remarques, que M. *Stark* joint à cet exposé, ne laissent pas de doute que cet événement malheureux n'eût pu être évité par une conduite mieux entendue. Au reste, M. *Heusinger* déclare qu'il n'a communiqué au public cette observation, que dans l'espérance d'être instruit, par les maîtres de l'art, des moyens qu'il auroit dû employer pour prévenir cette funeste terminaison.

HOFERS, &c. Lehrsætze des chirurgischen verbandes, &c. *Principes de l'art d'appliquer les bandages; par* FRANÇOIS-JOSEPH HOFER, *doct. en médecine, conseiller aul. du prince d'*Augsbourg, *professeur public d'anatomie et de chirurgie, comme aussi médecin-physicien*

du pays de Dillingen, Ire partie, *contenant les préparatifs de la médecine manuelle en général; in*-8°. *de* 204 *pages, avec six planches gravées. A Erlang, chez* Palm, 1790.

17. Ce premier volume est d'un préjugé favorable pour la suite de ce travail, devenu très nécessaire depuis le nombre de nouvelles découvertes relatives à cette partie de la chirurgie. L'auteur dont la manière est claire, qui paroit se proposer de donner à son entreprise le plus grand degré de perfection, qui manifeste beaucoup de pénétration et un jugement sain, rend certainement un service essentiel à la chirurgie, en réunissant ainsi, dans un seul ouvrage, ce qu'on est actuellement obligé de chercher dans un grand nombre de volumes.

Toughts upon the means of preserving the health of the poor, &c. *Réflexions sur les moyens de conserver la santé des pauvres, en prévenant et en supprimant les fièvres épidémiques, adressées aux habitans de la ville de Manchester, et aux différentes autres villes commerçantes qui l'entourent, et*

ont des rapports avec elle; par le rév. Sir G. H. CLERKE, *baronnet, recteur de Burry, dans le pays de Lancaster; in-8°. de 27 pages. A Londres, chez* Johnson, 1790.

18. Il paroit que les fièvres épidémiques contagieuses font de grands et fréquens ravages dans la province de Lancaster, parmi les ouvriers des manufactures. Touché de cette situation, et animé par le desir d'opposer des barrieres à leur dévastation, M. *Clerke* a espéré trouver dans les préceptes diététiques, des ressources qui pourroient, en grande partie, prévenir ces fléaux. Il a, en conséquence, consulté les auteurs d'hygiène; il a fait des observations et s'est convaincu qu'on pourroit tracer un plan général qui, non seulement, convint à un endroit, à une manufacture, à une ville; mais à toute la contrée en général. Il s'est, pour cet effet, adressé à M. le docteur *Percival*, et ce célebre médecin lui a communiqué l'esquisse suivante, que nos lecteurs seront surement bien aise de trouver ici.

« Pour modérer, éteindre et prévenir les fièvres épidémiques, il faut recourir aux moyens suivans:

1°. « Etre très attentif à la première apparition de la fièvre ».

2°. « Porter les soins convenables aux malades et à ceux qui les entourent, et veiller à la police de l'enterrement des morts ».

3°. « Assujettir la famille du malade, et ceux qui en approchent, à une police qui obvie à la propagation de la contagion ».

4°. « Accorder une attention particulière à l'état général du corps entier des pauvres ».

1°. « Il sera dénommé des officiers de santé, chargés de faire des recherches pour connoître les malades attaqués de cette fièvre, comme aussi de se procurer des informations promptes sur l'invasion de cette maladie; ils seront autorisés à accorder des récompenses aux personnes qui leur donneront ces instructions, ou leur prêteront des secours essentiels pour leurs recherches ».

« Ces officiers de santé seront chargés du service journalier des malades, et de leur prescrire tels remèdes que les circonstances peuvent exiger. Ils recevront une rémunération proportionnée à l'exercice de leurs fonctions; et pour obvier à tout relâchement dans les soins, comme aussi à toute tentation de se livrer à quelqu'écart relativement, soit à la quantité, soit à la qualité des médicamens, on fixera un prix modéré pour chaque visite, et on remboursera les avances pour les remèdes aux prix de la facture ».

« Les malades auront le privilége de choisir l'officier de santé qu'ils voudront, pourvu que ce soit un de ceux qui auront été dénommés pour traiter ces maladies. L'opinion est la base de la confiance, la confiance celle de l'espérance, et l'espérance le souverain cordial des malades. Mais il faut que

cette liberté de choix soit limitée, parce que la crédulité des pauvres ne les rend que trop souvent le jouet des imposteurs entreprenans en raison de leur ignorance ».

« 2°. Les officiers de santé, commissionnés, feront prendre sans délai une dose de poudre de *James*, de tartre émétique, ou de tel autre remède que les circonstances exigeront, et que l'expérience a prouvé être souvent capable d'arrêter la fièvre ».

« Ils donneront les instructions relatives au régime et aux vêtemens des malades, à la ventilation, la température et la propreté de leurs chambres, aux précautions relatives à leur linge sale, à leur séparation, autant que faire se peut, d'avec le reste de la famille, et à l'interdiction absolue de toute visite ».

« Si la fièvre menace d'être maligne, ils administreront à chaque personne qui aura soin des malades, une dose de rhubarbe, et ensuite une décoction de quinquina ».

« On lavera les chambres des malades avec du savon (qui n'a pas de mauvaise odeur) et de l'eau chaude, afin qu'elles sèchent d'autant plus vîte. Il faut que les malades aient du linge propre, tant sur leur personne que dans le lit, et si les draps de lit sont sales, ou qu'ils sentent mauvais, il faut leur en donner d'autres. Toutes les fois qu'on les change de linge, ce qui doit être souvent, il faut plonger celui qu'on a ôté dans de l'eau froide, à laquelle on aura ajouté un peu de lessive des savonniers, ou un peu de chaux vive, et avant que de le laver, il faut le rincer plusieurs fois dans de la nou-

Digitized by Google

velle eau. Il faut d'ailleurs qu'on le lave au grand air, à l'aide de la machine appelée *Dolly* ».

« Lorsque les malades iront à la selle, le bassin dont ils se serviront contiendra un peu d'eau froide, et aussitôt que les excrémens seront vidés, il faut y verser de la nouvelle eau froide, et l'emporter hors de la chambre sans perdre de temps ».

« Il est essentiel pour la pureté de l'air, de le renouveler; il faut encore pour le rendre salubre, avoir égard à sa température; car le froid est non-seulement désagréable aux sens des malades communément très-délicats; mais il est encore plusieurs maladies dans lesquelles il nuit par sa qualité sédative, et on l'a souvent soupçonné de donner de l'énergie à l'infection. Il faut recourir à la ventilation, sans que les malades soient exposés aux courans d'air, attendu que sans inquiétude, sur le danger des effluves morbifiques, ils sont fortement prévenus contre les courans d'air froid, surtout lorsqu'ils sont au lit ou qu'ils dorment. Ces préjugés, s'ils méritent cette dénomination, demandent de la condescendance; car quand même l'autorité les réduiroit au silence, ils agiroient sourdement et puissamment sur l'ame, en causant de l'appréhension, des anxiétés et des insomnies. Un feu modéré contribue à la purification d'une chambre; mais en été, où le feu seroit à charge, on placera une grosse lampe ou une chandelle sous la cheminée, pour produire un courant réglé d'air ».

« On ne recommande pas des odeurs ni

des fumigations antiseptiques dans les chambres des malades, parce que de la manière dont on en fait ordinairement usage, elles n'ont pas beaucoup d'efficacité pour corriger la contagion fébrile, et qu'en outre, elles sont toujours nuisibles au système nerveux des malades ».

« Dans tous les cas de mortalité, il faut laver le corps mort avec de l'eau de chaux, l'envelopper dans un drap enduit de poix, et l'enfermer dans une bière. Il faut l'enterrer dans une fosse d'une profondeur considérable, et on jettera sur le cercueil une quantité suffisante de chaux nouvellement éteinte, pour le couvrir entièrement. Cette précaution a pour objet de préserver du danger de la contagion, lorsque dans la suite on pourra rouvrir la fosse ».

« Après la guérison ou la mort d'un malade, on blanchira la chambre avec de la chaux nouvellement éteinte, et on appliquera ce blanc encore chaux. Il faut également laver, avec de l'eau de chaux, le plancher et tous les meubles de bois. Si le lit de plume a été gâté par les excrémens du malade, il faut le brûler; quant au chalit, aux draps de lit, &c. il suffira de les laver, et de les purifier à l'air, avec des précautions indiquées ».

3°. « Si dans la maison d'un malade attaqué de fièvre il y a plus d'une chambre, il ne faut laisser entrer dans celle où couche le patient, que les personnes nécessaires à son service, et on interdira à chaque membre de la famille du malade, l'entrée dans la maison des voisins, et autant qu'il

est possible le commerce avec les autres citoyens ».

« La même règle sera observée à l'égard du commerce des voisins ou des étrangers, avec la famille du malade ».

« Dans les cas de malignité particulière, s'il y a plusieurs malades, et qu'ils soient serrés dans la même chambre, et que d'ailleurs la facilité de les soigner, et les ressources pour prendre les précautions nécessaires afin d'obvier aux progrès de la contagion, soient disproportionnées aux besoin, il faut les transporter dans une autre maison mieux aérée, et où il y aura moins de probabilité que l'infection se répandra. On peut approprier à ces usages un petit nombre de chaumières vides, et permettre aux familles des malades de les suivre, afin de leur accorder ces tendres soins de la vie domestique, qui font la plus grande consolation de l'homme souffrant, et tournent à un si grand bénéfice moral pour la personne qui s'en acquite ».

Afin d'engager à observer strictement ces règlemens, on délivrera, après la cessation de la fièvre, une récompense au maître ou à la maîtresse de la maison, qui produiront un certificat de l'officier de santé qui aura été chargé du traitement de la maladie ».

4°. « Aux époques où les fièvres épidémiques règnent, on exhortera fortement tout le corps des pauvres à la sobriété et à la propreté. On aura soin que les marchés soient fournis abondamment de viandes et de végétaux salubres, ainsi que de chauffage,

le tout à bon prix; on déconseil'era l'usage des alimens salés ou fumés; on permettra le thé comme une jouissance salutaire. On aura l'œil sur tous les grands ateliers, et on les purifiera soigneusement, non-seulement on veillera sur leurs latrines, mais on empêchera encore qu'il n'y ait ni tas de fumier, ni tueries dans leur voisinage. Dans ces ouvroirs, une portion journalière de *Porter* ou de bierre dans laquelle on auroit fait infuser de l'absynthe, pourroit servir de préservatif contre la contagion; plein une cuillerée à thé, ou deux de graine de moutarde entière, avalée en se couchant, paroît être un moyen encore plus efficace à cause des qualités cordiales, apéritives et antiseptiques de cette semence ».

« Pour l'entière exécution du plan ci-dessus, il faudroit un fond beaucoup moins considérable qu'il ne pourroit paroître au premier abord; d'ailleurs, soulager la misère, arrêter les ravages d'une maladie meurtrière et mortelle, rendre à la santé, au bonheur et à l'utilité, la classe la plus nombreuse et la plus intéressante de nos citoyens, ce sont des objets que la sagesse et l'humanité mettront au-dessus de toute valeur pécuniaire ».

Outre plusieurs reflexions très-judicieuses, et différens faits propres à exciter la sensibilité du lecteur, M. *Clerke* a joint à cette production des tables d'estimation par lesquelles on voit combien on pourroit faire de bien avec peu de dépense.

Digitized by Google

Chimische anecdoten über die sanitæts beschaffenheit der koeniglichen freystadt Segedin, &c. *Anecdotes chimiques sur les objets de santé de la ville royale libre de Segedin; publiées par* MART.-JOS. KNIE, *docteur en médecine, petit in-8°. d'une feuille et demie. A Pest, chez* Michel Lunderer, 1788.

19. Cet opuscule donne une idée des maladies et des traitemens populaires de la ville de Segedin. L'auteur paroît un médecin instruit qui cherche à proscrire les préjugés et les abus nuisibles à la santé de ses concitoyens, en même temps qu'il communique quelques remarques pratiquables qu'il doit à l'exercice de sa profession.

Catalogo de medicinali, &c. *Catalogue des médicamens simples et composés à l'usage des pauvres infirmes du grand hôpital, et l'œuvre de la charité de Vicence. A Vicence*, 1790.

20. Un esprit d'économie s'étend avec enthousiasme dans toute l'Europe, tout tend parmi nous à restreindre et à diminuer les

Digitized by Google

frais superflus. Depuis long-temps la philosophie élevoit sa voix contre ces vaisseaux, dont les cargaisons nous apportent à grands frais et si abondamment les drogues exotiques, comme si la nature n'étoit point assez riche pour faire naître le médicament peu éloigné du mal. La raison à enfin triomphé; le gouvernement des pauvres infirmes du grand hôpital de Vicence a établi à ce sujet une réformie infiniment utile, et à laquelle il nous est très-agréable d'avoir concouru. Il a formé une liste de médicamens indigènes très-peu dispendieux, dont le prix est par conséquent extrêmement inférieur à celui des médicamens étrangers, sans être pour cela moins efficaces, afin de s'en servir à l'usage des infirmes de cet hôpital.

En conséquence d'une sage détermination de ce gouvernement, il a été défendu aux médecins et aux chirurgiens d'ordonner, et aux pharmaciens de fournir aucuns remèdes autres que ceux contenus dans ce catalogue. Après avoir offert plusieurs objets d'économie pharmaceutique, cet ouvrage présente l'énumération des remèdes indigènes, qui remplaceront dorénavant ceux de l'autre hémisphère, dont une grande partie est prise de l'*essai de matière médicale indigène*, publié par M. *Willemet;* par exemple, en place du quinquina, on emploie les écorces de putiet, de prunier épineux, de maronnier d'Inde, de frêne, de saule. Au séné oriental, on subtitue le baguenaudier, la gratiole, les feuilles et les fleurs de pêcher. A la pulpe de tamarins, celle de nos pruneaux;

Digitized by Google

au jalap, la racine de la belle de nuit et de gratiole ; à l'ipécacuanha, la racine d'asarum, de violette, et celle de plusieurs tithymales ; à la salsepareille, la racine de houblon.

M. *Calandrini* nous a écrit de Genève, que les Etats de la république se proposent de former une pharmacie à l'usage des gens de la campagne, qui contiendra toutes les plantes indigènes de l'*essai* de M. *Willemet*. Le traducteur de la médecine domestique angloise, dont l'auteur est M. *Buchan*, a rempli en partie les mêmes vues dans les dernières éditions françoises.

De mercurialibus quibusdam pharmacis eorumque præcipuis virtutibus specimen; par JEAN-ADAM-MATHIAS SCHAEFFER, *de Pommersfeld en Franconie, docteur en medecine. A Leipsick, chez* Klaubarth, 1790; *in*-4°. *de* 26 *pag.*

21. Les remèdes mercuriels dont il est ici fait mention, ont été préparés ou mis en usage par *Van Swieten*, *Sanchez*, *Henkel*, *Marggraff*, *Bergman*, *Westendorff*, *Keyser*, *Pressavin* et autres.

Indépendamment des procédés qu'exigent leurs préparations, M. *Schaeffer* explique aussi leur manière d'opérer.

The

The new family herbal, &c. *Nouvel herbier de famille, ou le médecin domestique, contenant l'énumération et une description exacte de tous les végétaux connus, qui ont quelqu'efficacité médicale remarquable, dessinés exactement et gravés; par* GUILL. MEYRICK, *chirurgien; in-8°. A Londres, chez* Buldwin, 1790.

22. L'auteur décrit avec beaucoup de soin les différentes plantes dont il s'occupe, et joint à cette description un exposé concis de leurs vertus médicinales. Dans ses descriptions, il a pris *Linné* pour guide, mais il n'a pas fait choix d'autorités également respectables, en assignant à ces plantes des vertus médicinales. Il paroît plutôt qu'il n'a consulté que quelques anciens bouquins, qui attribuent souvent des propriétés éminentes aux végétaux les moins pourvus de principes actifs; d'où il résulte qu'en se conformant à ces instructions erronées, les malades seroient souvent exposés à laisser gagner de l'intensité à leurs maladies, faute de remèdes efficaces, ce qui est certainement un grand mal; mais toutefois pas encore aussi grand que s'ils étoient induits à employer des secours insidieux, d'après des éloges mensongers en faveur de végétaux doués de propriétés contraires à celles qu'on leur attribue.

Disput. de plantis segeti infestis : *Dissertation sur les plantes qui nuisent aux bleds ; par M. D. BOEHMER, docteur en médecine. A Leipsick*, 1790; *in*-4°.

23. Les principales plantes, qui infestent les champs de bleds, sont les véroniques agreste et champêtre, la doucette, la holostée à ombelles, les petits pieds de lion, la miosotide, le peigne de Vénus, la centinode, le lamier amplexicaule, le petit mufle de veau et celui des champs, la bourse à pasteur, le *geranium cicutarium*, l'*hyoseris minima*, la pensée, le tréfle champêtre et le rampant, la gesse tubéreuse, l'oseille, la grande orobanche, la sherarde, l'aspérule, le grémil, le mouron, l'espargoute, la renoncule, le taraspi, le silagon, la céraiste, la sarrette, le laitron, la prêle et le liseron des champs.

Natural history, &c. *Histoire naturelle du règne minéral, en trois parties, par JEAN WILLIAMS, membre de la Société royale de Londres. A Dublin, chez* l'Auteur, 1790; *in*-8°. *deux vol.*

24. Cette philosophie oryctologique sera d'une grande utilité pour les amateurs de la science des minéraux.

Digitized by Google

Speculum Linnæanum, or Linnæan zoology, &c. *Zoologie Linnéenne, contenant une illustration complète de toutes les parties zoologiques du systême de la nature de* LINNÉ, *avec des figures élégamment gravées, et exactement coloriées, pour représenter les espèces les plus remarquables de chaque genre, accompagné de descriptions très-amples; par* GEORGE SCHAW: *docteur en médecine, et membre de la Société roy. A Londres, chez* White, 1790; *in-4°.*

25. Les deux premiers cahiers de cet ouvrage contiennent la première classe des *mammaires*, et l'auteur avertit que les genres des quadrupédes seront compris dans environ douze numéros, après quoi suivront les oiseaux, les amphibies, les poissons et les vers, dans l'ordre systématique du chevalier de *Linné*, jusqu'au complément du département zoologique.

Le premier cahier représente cinq espèces de singes, sur cinq planches, 1°. le singe de la Barbarie, pour servir d'échantillon de la division sans queue des espèces de ce genre; 2°. le mandrille de *Buffon*, magot

à courte queue ; 3°. magot gris, à longue queue ; 4°. le singe de Pennant, à paupière blanche ; 5°. le capucin, singe à queue longue, et appréhensible.

Le second cahier contient les deux genres des *primates*, qui sont les *makis* et les *chauve-souris*. Le premier n'offre que deux espèces, qui sont le mocauco à queue de cercle, et le mocauco sans queue. Dans le genre des chauve-souris, l'on y distingue celle à grandes oreilles, et celle de Madagascar.

Les figures sont supérieurement dessinées, gravées et coloriées. Les décorations sont caractéristiques et très-bien imaginées, et forment des planches superbes. Les caractères et descriptions sont imprimées en latin et en anglois, d'une manière également savante, élégante et exacte.

L'exécution totale de l'ouvrage est très-soignée ; les figures seront toujours gravées d'après nature. Il en paroîtra un cahier chaque trois mois.

Beytraege zur naturgeschichte, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle ; par M. MERRENT. A Leipsick*, 1790 *in*-4°.

26. Nous avons annoncé dans le Journal de médecine, *tom.* lxxx, *pag.* 334, les travaux dont s'occupoit, depuis long-temps, M. *Merrent*, sur l'histoire naturelle des serpens. Les Mémoires, qu'il vient de publier,

forment les première et seconde sections ; elles sont consacrées à l'histoire naturelle des serpens, avec vingt-quatre planches enluminées, et plusieurs vignettes relatives au texte. Ses descriptions sont exactes et très-bien détaillées ; elles sont précédées par une terminologie, ou une explication des termes techniqués dont il se sert. Cette attention est très-utile aux commençans, et ôte toute occasion de méprise. Le Journal littéraire de Gottingue loue le travail de M. *Merrent.*

Strodde anmarkninger ofver foglarnas seder och hushœllning, &c. *Remarques générales sur les mœurs et l'économie des oiseaux : discours prononcé en quittant la présidence à l'Académie royale des sciences de Suède en* 1789 ; *par M.* GUSTAVE VON CARLSON, *secrétaire d'Etat ; grand in-*8°. *de* 22 *pag. A Stockholm, chez* Lange 1789.

27. Le *museum carlsonianum* a déja fait connoître combien l'auteur s'est attaché à l'histoire naturelle des oiseaux ; et les remarques générales qu'il présente ici au public en sont une nouvelle preuve. Nous ne ferons mention que de quelques-unes d'elles.

Les oiseaux renfermés marquent, dans le temps de leurs amours, et lors du passage

de leurs semblables, une inquiétude singulière, et on ne voit dans aucun temps, si ce n'est en automne, que les oies domestiques s'essayent à prendre leur vol pour joindre les oies sauvages, desquelles elles tirent leur origine.

La couleur des plumes varie selon l'âge, la nourriture et le climat.

Les femelles d'une espèce s'accouplent assez volontiers avec les mâles d'une autre; cela s'observe souvent dans l'état de domesticité, où l'on force les individus de différentes espèces de sacrifier, au pressant besoin de s'accoupler, la répugnance qu'ils pourroient avoir de se livrer à ce genre de mésalliance. Si l'on pouvoit supposer que ces accouplemens avoient lieu dans l'état de nature et de liberté, par un pur caprice amoureux, il seroit possible qu'il y eut parmi les oiseaux bien des mulets, dont on ne se douteroit pas.

M. *Carlson* a eu une chouette privée (*strix aluco*); elle paroissoit singulièrement aimer la musique; elle se regardoit souvent dans un miroir, montroit en tout une curiosité extrême, se fâchoit si souvent, qu'on auroit, pour ainsi dire, soupçonné que ce n'étoit que pour goûter le plaisir de s'appaiser; elle ne cessoit de caqueter, imitoit tout ce qu'elle pouvoit, arrangeoit assidument et soigneusement ses plumes, et avoit, à tous autres égards, les airs et le jeu d'une véritable coquète.

The insect calander, &. *Calendrier d'insectes à l'usage des entomologistes et des agriculteurs; par*

Digitized by Google

NICOLAS JOSEPH BRAHM. A Londres, 1790; *in*-8°. *de* 348 *pages.*

28. C'est un ouvrage fort utile. Le temps de l'apparition des insectes, et les plantes qui leur servent d'azile, se trouvent ici détaillées avec la plus grande exactitude, d'après les recherches de l'auteur, et de deux autres célèbres naturalistes. On y trouve aussi une suite d'observations relatives à leur histoire naturelle. Nous trouvons dans ce catalogue vingt-six nouvelles espèces d'insectes, qui n'ont pas été décrites; le scarabé, avant-coureur, le dermeste ondé, celui du bouillon blanc, le ditisque labié, et le ditisque verdâtre, sont de ce nombre.

Mémoire sur les animalcules des infusions, et sur ceux de diverses eaux fraîches, avec des doutes sur l'irritabilité des végétaux; par M. NOEL JOS. DE NECKER, botaniste de S. A. S. Bavaro-Palatine, historiographe du Palatinat du Rhin, et des duchés de Berg et de Juliers, membre de l'Académ. des sciences de Manheim, et associé de diverses Académies des sciences de l'Europe. A Manheim, de l'imprimerie de l'Académie, 1790.

29. Ce Mémoire, inséré dans les actes de

physiques de l'Académie électorale des sciences de Manheim, prouve, d'une façon indubitable, que les animalcules des infusions ne tirent point leur origine, ni leur existence, de prétendus œufs répandus dans l'air, comme des physiciens et des naturalistes l'ont assuré, et jusqu'à ce jour soutenu. M. *de Necker* conclut dans ce Mémoire, que ces êtres préexistent généralement dans l'eau, et que leur origine est aussi ancienne que cet élément, dans lequel on les trouve; il expose, en outre, ses doutes, relativement à l'irritabilité des végétaux en général.

Delectus opusculorum ad scientiam naturalem spectantium edidit CHR. FR. LUDWID, Hist. natur. profess. vol. I. *Grand in-8°. de 560 pages, avec sept planches gravées. A Leipsick, chez* Crusius, 1790.

30. Il suffit de transcrire les titres des pièces réunies dans ce volume, pour faire juger du mérite de ce recueil. Les voici:

1°. OEHME, *de serie corporum naturalium continuâ.*

2°. ERXLEBEN, *dijudicatio systematis animalium mammalium.*

3°. STOR, *Prodromus methodi mammalium.*

4°. MERREIN, *de animal. scythic. ap.* Plin.

5°. J. E. HEBENSTREIT, *de insector. natal.*

Digitized by Google

6°. BROUSSONET, *de respirat.*

7°. TITIUS, *de paro pendulino.*

8°. BŒHMERI, *de plantis in cult. memor. nominatis.*

9°. J. F. GMELIN, *de irritabil. plantar.*

10°. WOLFF, *de filicum seminibus.*

11°. LINNÉ, fil. *method. muscor.*

12°. LUDWIG, *de sexu muscor. detecto.*

13°. BERENS, *de dracone arbore* CLUS.

14°. C. G. HAGEN, *de ranunculis Pruss.*

15°. J. C. GEHLER, *de caracter. foss. externis.*

16°. J. C. GEHLER, *de fossilium physiognomiâ.*

17°. WERNER, *systema regni mineral.*

Analyses florum è diversis plantarum generibus omnes, etiam minutissimas eorum externas partes demonstrantes, ad emendum harum partium characterem genericum, philosophiam botanicam, et generum intimiores affinitates à naturâ statutas; auctore A. J. C. BATSCH. *A Halle, chez* Gebauer; *et se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire.* Tome premier, fascicule premier, 1790; *in*-8°. *de* 98 *pag., avec dix planches.*

31. M. *Batsch*, avantageusement connu

dans le Nord, par plusieurs ouvrages de botanique, vient encore d'enrichir la science par celui que nous annonçons. Les planches superbes qu'il contient représentent au naturel, le safran, la perce-neige, la pucelle, la scille douce, l'impériale, la belle primevere des jardins, le chapeau d'évêque, l'arbre à pois, la tulipe, l'épine vinette, la grande consoude, le trefle d'eau, la canneberge, l'apocin, le cornouiller mâle, le ricin, l'amoine en cerise, le bois gentil, et la violette de mars.

Chacune de ces plantes a sa description particulière en latin et en allemand.

English botany, &c. *Botanique angloise, ou plantes britanniques en figures coloriées, avec leurs caractères, leurs synonymes, et les lieux de leur culture. On y ajoute des remarques occasionelles; par* JACQUES SOWERBY. *A Londres, chez* White, 1790; *in*-8°.; *l'on en publie un numéro chaque mois.*

32. Cette collection paroît être imitée d'après le plan du magasin de botanique de M. *Curlis;* mais le papier, la partie typographique et les figures, surpassent de beaucoup, en élégance, ce dernier. Les connoissances dont l'auteur a fait preuve, et ses talens distingués en botanique, l'ont mis à même d'offrir les figures les plus exactes

Digitized by Google

et les plus fidèles des plantes britanniques. Les remarques, qui enrichissent cette charmante Flore, appartiennent au savant et zélé docteur *Jacques Smith*, possesseur du cabinet linnéen.

Le premier cahier que nous avons sous les yeux, représente trois plantes intéressantes, qui sont : le sabot de notre-dame, (*cypripedium calceolus*) la véronique à épi, (*veronica spicata*) et la bruyere vague, (*erica vagans*).

Le second contient deux primeveres communes, et une rare.

Le troisième renferme l'herbe à Paris, (*Paris quadrifolia*) le pavot cornu, (*chelidonium glaucium*) et la saxifrage à feuilles opposées, (*saxifraga oppositifolia*).

Delectus opusculorum botanicorum : *Choix d'opuscules de botanique, édité et enrichi de notes ; par* PAUL USTER, *docteur en médecine et chirurgie, membre des Sociétés des curieux de la nature de Zurich et de Halle, associé au collége roy. de médecine de Nanci.* Premier volume, *avec des planches en taille douce. A Strasbourg, dans la librairie académique*, 1790; *in*-8°. *de* 336 *pages.*

33. M. *Uster* ouvre ce recueil par un discours préliminaire, dans lequel il rend

compte de ses observations, de ses recherches, de la correspondance qu'il entretient avec les plus savans botanistes de l'Europe, enfin, de cette nouvelle entreprise.

Ce premier volume renferme douze opuscules, que nous allons faire connoître successivement.

1°. *Dissertation sur la pesse d'eau* (Hippuris).

On y trouve tout ce qu'il est essentiel de savoir sur cette plante aquatique, qui croît dans les étangs, les fossés et les eaux. La saveur de la pesse d'eau est fort douce, herbacée, étant récente. Son odeur est commune avec celle des autres plantes aquatiques; mais lorsqu'elle est désséchée, elle ne sent absolument rien. Quant à ses propriétés médicinales, *Dioscoride* assure qu'elle est rafraîchissante, et qu'elle délaye les humeurs. Ce médecin l'appeloit *renouée femelle*, ou *polygonum fœmina*; elle n'est point officinale.

Elle a quelques qualités économiques; tous les animaux quadrupèdes, si l'on en excepte la chèvre, mangent de la pesse d'eau, desséchée et mêlée avec le foin, elle leur procure une nourriture saine et agréable. Les canards, les oies et plusieurs autres oiseaux sont avides de cette plante. Quelques poissons en mangent aussi, et elle sert d'azile à divers insectes.

Linné père ne connoissoit que l'*hippuris vulgaris*; mais depuis quelques temps, l'on en a découvert une seconde espèce, qui est décrite sous le nom d'*hippuris tetraphylla*;

Digitized by Google

elle se trouve sur le rivage de la mer en Finlande, près d'Abo, c'est pourquoi M. *Hellénius*, auteur de cette dissertation, la nomme *hippuris maritima*.

2°. *Sur l'arbre poison de Macassar; par M. THUNBERG.*

Il est ici question de l'*arbor toxicaria*, que *Rumphius* a décrit dans son *herbier d'Amboine*, mais que M. *Tunberg* paroit confondre avec l'arbre-poison de l'île de Java, dont parlent plusieurs voyageurs. Les exhalaisons de ces arbres empêchent qu'aucune plante, qu'aucun arbrisseau ne croissent auprès. On ne rencontre aucune créature vivante à cinq ou huit milles de leur distance. On assure que les eaux n'y nourrissent aucun poisson, qu'on n'y trouve ni rats, ni souris, ni insectes, que les oiseaux qui s'approchent trop près de ces arbres méphitiques, sont atteints par leurs émanations, tombent et périssent. La gomme résine qui découle de ces arbres, offre le poison le plus subtil; les personnes condamnées à périr par ce poison, éprouvent des tremblemens suivis de convulsions, expirent dans une terrible agonie. Six minutes après la mort, il paroît sur le corps des taches livides, le visage est enflé, le teint bleu et les yeux jaunes; ce poison à la même action sur les animaux. M. *Thunberg* présente les différens antidotes que les Indiens emploient pour combattre ce poison; mais la description botanique de ces arbres-poisons n'est pas complète.

3°. *Dissertation botanique sur le genre restio.*

C'est encore à M. *Thunberg* que nous

sommes redevables de cet opuscule. Il y rassemble tout ce que l'on avoit écrit jusqu'à ce jour sur les diverses espèces de ce genre, qui appartient à la grande tribu des graminées. Après avoir parlé de l'utilité économique des divers chiendents, qui offrent si abondamment une nourriture succulente au bétail, et des graines aux oiseaux, c'est encore, dit M. *Thunberg*, dans cette famille végétale que se trouvent les plantes céréales, qui servent si efficacement à l'entretien de nos forces vitales. Les plantes de ce genre ont été découvertes depuis peu, la plupart croissent spontanément en Afrique, au Cap de Bonne-Espérance, dans la nouvelle Zélande, et M. *Thunberg* en décrit vingt-six espèces.

4°. *Observations botanico-médicales; par* M. *WERNER DE LA CHENAL, doct. en médecine et en philosophie.*

Ces observations sont purement botaniques, elles roulent sur plusieurs plantes composées, sur le mufle de veau à feuilles de genêt, la petite coronille, la gentiane de Hongrie, le caille-lait glauque, et celui d'Autriche, l'aspérule lévigée, et quelques ombellifères.

5°. *Dissertation botanique sur le fusain*, (evonymus).

Six espèces composent ce genre d'arbrisseau. Nous dirons un mot du fusain commun d'Europe; il est remarquable par son fruit rouge quadrangulaire, qui est émétique, purgatif, diurétique, sudorifique, antipédiculaire, et peut servir d'errine. Les

paysans anglois prennent trois à quatre de ces fruits pour se purger. Les pinçons et les gros-becs mangent ce fruit. Les chèvres aiment le feuillage récent du fusain, et quelques autres animaux. Cet arbrisseau sert d'azile à plusieurs insectes; son bois est employé par les tourneurs; son charbon sert à fabriquer d'excellente poudre à canon, le fruit est encore propre à la teinture; enfin, le fusain est utile à la construction des haies.

6°. *Calendrier zoologique et de Flore des environs d'Abo en Suède.*

Les observations faites sur la floraison des plantes, l'arrivée et le départ des oiseaux de passage, l'apparition des insectes, le temps de la fraie des poissons, celui de la maturité des fruits, des récoltes, pendant cinq ans, depuis 1780, jusqu'en 1785, méritent d'être connus, et peuvent s'approprier à notre climat. Nous releverons seulement une erreur; elle regarde l'euphraise officinale, qui est placée parmi les plantes vernales; tandis que l'apparition de sa fleur annonce l'arrière saison.

7°. *Du genre des figuiers; par M.* THUNBERG.

Huit paragraphes forment cette dissertation, où sont exposés les caractères génériques, la division des espèces, la description de vingt-sept figuiers, leur synonymie, culture, usage, avec l'indication des contrées où ils naissent spontanément. Tout le monde sait que la figue est un fruit doux, nourrissant, pectoral et adoucissant.

Digitized by Google

8°. *Animadversion sur la structure et la figure des feuilles dans les plantes ; par M.* LESKE.

L'auteur considère la feuille dès son origine, et encore enveloppée dans son bourgeon, puis il traite de son développement successif, de sa structure, de la nature et de la direction de ses vaisseaux propres, fait la comparaison de la feuille des plantes annuelles, avec celle des plantes vivaces; l'origine et le progrès des pétioles, de la différence des pétioles à feuilles sessiles et à feuilles pétiolées, de leurs nervures et de leurs bords.

9°. *Discours académique sur l'histoire des plantes ; par* PIERRE HOTTON, *d'Amsterdam, professeur de botanique en l'université de Leyde.*

Ce botaniste parle de la connoissance qu'avoient les anciens de la plus haute antiquité sur les plantes. Ce discours est curieux, et rempli d'érudition.

10°. *Mémoire sur quelques plantes mulâtres, produites par les épis de froment et de folle avoine, et avec quelques autres semences ; par* JOSEPH-PHILIPPE NONNE, *doct. en médecine et en philosophie, professeur de botanique à Mayence.*

11°. *Essai de médecine et de botanique, contenant les principales plantes qui croissent spontanément et sans culture, dans la principauté de Transilvanie, avec leur usage.*

La plupart des plantes rapportées dans cet essai sont officinales. Au nom individuel de *Linné*, rangé par ordre alphabétique,

Digitized by

l'auteur joint les phrases du botaniste suédois, une courte description de la plante, ses propriétés médicinales et économiques, l'indication des endroits où elle se trouve, le temps de la fleuraison, ainsi que la couleur de ses fleurs. Nous allons rapporter ce que l'auteur dit d'essentiel sur deux plantes officinales très-connues.

La *germandrée*. C'est une plante élégante, dont l'usage médicinal remonte à plus de deux siècles; l'Empereur *Charles-Quint* en prenoit l'infusion. Aujourd'hui la germandrée est vantée contre la goutte et les rhumatismes.

La *véronique* étoit déja célèbre dans la plus haute antiquité; on la trouve encore de nos jours dans toutes les officines. Son infusion chaude, en forme de thé, est excellente contre les maladies de poitrine; elle est balsamique.

12°. *Essai pour servir à la Flore de Gottingue, contenant les végétaux qui naissent dans les rochers calcaires; par* HENRI-FREDERIC LINK.

La description de soixante-quatre lichens forme la plus grande partie de cet opuscule. M. *Link* montre par-tout une profonde connoissance des plantes cryptogames.

Ce premier volume, du nouveau choix de M. *Uster*, en fait desirer la suite.

Digitized by Google

Della vita &c. *De la vie, des études et des écrits de* GUILL. GRATAROLI, *philosophe et médecin; in-8°. de* 103 *pages. A Bergame, chez* Locatelli, 1789.

34. Cette biographie ornée du portrait de feu *Grataroli*, est du comte *Jean-Baptiste Gallizioli*, noble de Bergame. Elle conserve la mémoire d'un savant médecin du seizième siècle, dont les écrits, sur-tout celui de *litteratorum et eorum qui magistratum gerunt, conservanda valetudine*, ont passé jusqu'à nous.

AVIS.

On trouve actuellement dans la librairie académique, à Strasbourg : les *observations sur l'efficacité d'un mélange d'éther sulfurique et d'huile volatile de térébenthine, dans les coliques hépatiques, produites par des pierres biliaires, par M.* DURANDE, médecin de la ville de Dijon, &c. 1790, *in*-8°. de 166 pag., sans compter une *lettre* de M. *Girard*, docteur en médecine, sur les effets heureux qu'il a obtenus par l'emploi de ce nouveau remède.

PROSPECTUS.

Summa plantarum quæ hactenus innotuerunt, methodo Linneana per ge-

Digitized by Google

nera et species digesta, observationibus illustrata, descripta, &c. *A Milan*, 1789; *six vol. in*-8°.

L'ouvrage de *Linné*, intitulé : *Species plantarum*, a eu quatorze éditions, dont la dernière est de 1784. Comme la botanique fait tous les jours de nouveaux progrès, cet ouvrage peut encore être augmenté et perfectionné, c'est ce que *M. Murray*, de Gottingue, a démontré. M. l'abbé *Fulgence Vitman*, déja connu en Italie, par ses connoissances en botanique, s'est proposé de remplir cet objet, et de donner une collection de tous les végétaux connus jusqu'à présent ; il rectifiera les définitions qu'a données *Linné* de plusieurs espèces ; et lorsque les phrases ne suffiront pas, du moins pour les commençans, il ajoutera une description exacte de toutes les plantes.

Les botanistes, qui feront l'acquisition de ce recueil, jouiront encore d'un autre avantage. Comme de nouvelles découvertes en botanique pourroient le rendre imparfait, M. *Vitman* offre de publier, dans le même ordre, un supplément dans lequel il rendra compte des nouvelles observations que l'on aura faite. On souscrit à Florence, chez *Louis Carlieri*, libraire.

Annonce d'une nouvelle édition de l'histoire des plantes de la Suisse; par le baron de HALLER. *A*

Digitized by Google

Berne, chez la Société littéraire et typographique ; in-folio.

L'ouvrage du célèbre *Haller*, sur les plantes de la Suisse, est parfaitement connu. La première édition parut en 1742, sous ce titre : *Enumeratio stirpium Helvetiæ indigenarum*; elle est devenue extrêmement rare. La seconde, publiée en 1760, en trois volumes *in-folio*, est intitulée : *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoatæ.* Les botanistes s'accordent à regarder cet ouvrage comme un chef-d'œuvre. Cette histoire forme une bibliothèque de botanique, dont les amateurs ne peuvent guère se passer.

Mais comme cette science a été enrichie d'un grand nombre de découvertes, depuis l'époque de cette dernière édition, la Société typographique de Berne a rassemblé ces découvertes, pour enrichir cette nouvelle publication, devenue nécessaire par les demandes nombreuses qui lui sont adressées.

M. *Haller* le jeune, et M. *Wittembach*, en sont les rédacteurs. Leurs propres connoissances, jointes à celles des botanistes suisses, doivent garantir le succès de leurs travaux, dans lesquels ils sont encore guidés par un grand nombre de remarques, que le baron de *Haller* avoit destinées à être insérées dans ce recueil, et qu'on a trouvées parmi ses manuscrits.

Outre cent-vingt nouvelles espèces dont cette édition va être enrichie, elle sera augmentée de beaucoup de synonymes, d'après

le chevalier de *Linné*, *Reichard* et *Murray*. Les éditeurs n'épargneront rien pour la rendre la plus complète possible. Aussi sera t-elle plus forte, d'un tiers, que la précédente, et le nombre des plantes sera augmenté à proportion.

Il est probable qu'elle paroîtra vers Pâques 1792. Les frais qu'exigent cette entreprise étant très-considérables, la Société typograghique invite les amateurs qui désireront cette édition, de vouloir bien lui envoyer leurs noms, qualités et demeure.

LETTRE DE M. DELUNEL, maître en pharmacie.

MONSIEUR,

Le soin que vous mettez à publier tout ce qui peut être utile à l'humanité, m'engage à vous prier d'annoncer dans votre Journal, qu'à la sollicitation de plusieurs personnes de l'art, je me suis chargé de préparer l'*élixir américain* (a), dont la formule a cessé d'être un secret depuis la mort de M. *de Courcelles*.

Pour la tranquillité et la sureté du public, j'en ai établi des dépôts chez les pharmaciens ci-dessous désignés.

A Toulouse, M. *Baron* fils; à Boulogne sur mer, M. *Rameau de Campville*; à Nîmes,

---

(a) La composition de cet élixir est consignée dans ce Journal, *tom.* lxxxij, *pag.* 160.

Digitized by Google

M. *Besse;* à Saint-Malo, M. *Moullin;* à Grenoble, M. *Plana;* à Soissons, M. *Petit,* père; à Nevers, M. *Vialay,* doyen; à Bolbec, M. *Abraham;* à Toul, M. *Lebégue;* à Salins, M. *Lavé;* à Marseille, M. *Flory.*

J'offre à tous mes confrères de province, qui voudront se charger de ce débit, comme avec ceux qui en tiennent déja des dépôts, de partager le bénéfice par une remise honnête, n'ayant d'autre intention que d'être utile au public. Ceux qui en auront le desir, voudront bien m'adresser leurs demandes affranchies.

DELUNEL, *rue Saint-Honoré*, n°. 253.

N°s. 1, 2, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 15, 16, 17, 18, 19, 22, 27, 30, 34, M. GRUNWALD.

4, 5, 11, 12, 13, 14, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 33, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier d'avril 1791.

Page 32, ligne 15, *au lieu de* Schwediauer, *lisez* Swediaur.
Page 62, ligne 18, c'édoit, *lisez* cédoit.
Page 167, ligne 26, Schwediauer, *lisez* Swediaur.

Cahier de mai 1791.

Page 170, ligne 1, ajoutez au commencement *il.*
Page 176, ligne 3, dé, *lisez* de.
Page 190, ligne 19, d'Arwin, *lisez* Darwin.
Page 201, ligne pénult., diminue, *lisez* diminua.

Digitized by Google

Page 206, ligne 25, peraviani, *lisez* peruviani.
Page 228, ligne 5, ajoutez au commencement *la.*
Page 231, ligne 9, j'e, *lisez* je.
Page 235, ligne 9, cette, *lisez* cet.
Page 236, ligne 17, ors, *lisez* us.
Page 280, ligne 24, établi, *lisez* établit.
Page 282, ligne 26, des, *lisez* les.
Page 297, ligne 19, traité, *lisez* traités.
Page 305, ligne 31, partie, *lisez* parti.
Page 311, ligne 2, tho orses, *lisez* to horses.
Page 313, ligne 22, pris, *lisez* prises.
Page 314, ligne 28 étoit, *lisez* étoient.
Page 322, ligne 18, oseillant, *lisez* oscillant.
Page 323, ligne 18, pruxi, *lisez* praxi.
Page 324, ligne 10, Viewey, *lisez* Veiweg.
Page 327, pénult., ajoutez une *virgule* après notices.
Page 328 ligne 25, supprimez *dans.*
Page 333, ligne 28, ouvert, *lisez* ouverts.

TABLE.

ANGINE ÉPIDÉMIQUE, qui a régné à la Ciotat, durant l'hiver de 1791 : *Mémoire par M.* Ramel, page 169
Mort subite, occasionnée par un ulcère au ventricule gauche. Par M. Langlade, 199
Mémoire sur l'opium, &c. Par M. Wirtenson, 204
Bec-de-lièvre et plaies, guéris sans suture. Observation par M. Emmanuel, 241
Opération d'un bec de-lièvre double, &c. Observat. par M. Chorin, 247
Observations météorologiq. faites à Lille, 260
Maladies qui ont régné à Lille, 261

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académies, 263
Médecine, 274
Chirurgie, 292
Hygiène, 302
Matière médicale, 310
Economie, 314
Hiſtoire naturelle, ibid.
Botanique, 321
Hiſtoire littéraire, 330
Avis et Prospectus, ibid.
Lettre de M. Delunel, *elixir américain*, 333

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1791.

Digitized by Google

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1791.

MÉMOIRE sur les heureux effets du mercure contre les affections rhumatismales; par M. RAMEI, docteur en médecine, de plusieurs Académies et Sociétés de médecine.

NOUS nous dispenserons de discuter si les anciens médecins ont connu le rhumatisme, s'ils l'ont désigné sous le nom de goutte *artritis*, sous celui de maladie articulaire, *morbus articularis*, ou sous toute autre dénomination; de rechercher pourquoi il attaque plus communément les hommes que les femmes; enfin d'apprécier les différentes opinions des auteurs sur la

Digitized by Google

nature de l'humeur qui donne lieu à cette maladie. Toutes ces discussions nous paroissent oiseuses et inutiles ; mais il est essentiel de distinguer le rhumatisme en aigu et en chronique, en universel et en local, en fixe et en erratique.

La déviation et la stase d'une humeur lymphatique âcre et dense, ou qui a contracté cette double qualité par son séjour, est la cause prochaine et immédiate de la maladie dont nous nous occupons, et dont nous nous dispensons de rappeler les symptômes caractéristiques, parce que nous avons des gens de l'art pour lecteurs. On l'a toujours combattue avec les apéritifs et les sudorifiques.

Le mercure est, sans contredit, le plus puissant des apéritifs, des discussifs et des incisifs : il pénètre dans toutes les parties; il atténue, il divise, il brise les humeurs épaisses et les remet dans la voie de la circulation. L'observation vient à l'appui de cette théorie simple.

PREMIERE OBSERVATION.

Le nommé *Joseph Pista*, de Corse, pêcheur de corail, âgé de 36 ans, d'un

Digitized by Go

tempérament sanguin, d'une habitude de corps courte et replette, étoit attaqué depuis six mois de douleurs rhumatismales fixes; elles avoient leur siège à la partie externe de la cuisse droite, et s'étendoient jusqu'au genou, dont l'articulation avoit paru depuis quelque temps affoiblie, au point qu'il y avoit une légère claudication, sans tumeur. Dans cet état, cet homme entra à l'hôpital de la Calle (*a*), dont j'étois le médecin.

Je le fis saigner. Quelques jours après, je lui donnai l'émétique. Il fut ensuite purgé deux fois. Dans les pays où la constitution marécageuse de l'air domine, on observe beaucoup de saburre dans les premières voies; d'ailleurs ma pratique m'a offert quelques rhumatismes qui ont cédé aux seuls évacuans, et sur-tout à l'émétique.

Les douleurs subsistèrent dans toute leur intensité, après l'usage des purgatifs. Je fis appliquer un vésicatoire sur le grand fessier. Il ne procura aucun soulagement. Le malade fut mis ensuite à l'usage des sudorifiques, dont il n'éprouva qu'un foible mieux-être.

(*a*) En Barbarie.

Digitized by Google

Je crus devoir recourir au mercure. Je fis faire une friction mercurielle sur la partie malade, à la dose d'une drachme. Le troisiéme jour, je prescrivis une nouvelle friction d'un gros et demi, à la cuisse gauche. Le cinquième jour, la dose fut portée à deux drachmes, et la friction fut faite à la cuisse droite, en descendant vers le genou. Le sixième jour, les douleurs furent très-modérées. Le huitième, la dose fut encore de deux drachmes, et la friction faite sur la cuisse gauche et vers le genou. Il ne paroissoit aucune salivation qui annonçât que le mercure se portât à la bouche, et les douleurs étoient tous les jours plus supportables. Le onzième jour, le malade se fit lui-même une autre friction. Le quatorzième, une autre. Le dix septième jour, il prit la dernière. A cette époque, les douleurs étoient entiérement dissipées; l'articulation du genou paroissoit se fortifier, et la marche étoit moins pénible. Durant l'administration des frictions, il buvoit d'une eau de poulet, avec une pincée de feuilles de scordium. Lorsque les frictions furent discontinuées, je fis ajouter à cette boisson demi-once de salsepareille. Il fut

ensuite purgé avec un minoratif ordinaire. Cet homme sortit de l'hôpital entièrement rétabli. L'onguent mercuriel étoit au tiers; il en employa deux onces.

IIe. Observation.

Le nommé *Jean-Baptiste Falen*, ci-devant potier, et alors manœuvre, d'une habitude de corps grêle, d'un tempérament bilieux-sanguin, fut reçu au même hôpital en 1779; il éprouvoit depuis trois mois des douleurs rhumatismales violentes à l'épaule droite et au bras droit. Il n'y avoit pas longtemps qu'il avoit été guéri d'une fièvre intermittente; mais les douleurs étoient plus anciennes que la fièvre d'accès.

Je lui ordonnai une purgation minorative. Je lui fis prendre des sudorifiques unis aux amers indigènes. Il souffroit toujours beaucoup; et lorsque les douleurs étoient intenses, son pouls étoit fiévreux. Il portoit cette couleur jaune et cachectique qu'ont toutes les personnes qui ont eu, pendant quelque temps, des fièvres intermittentes; couleur qui annonce des obstructions dans les viscères du bas-ventre. Je crus qu'il étoit temps de le soumettre aux fric-

tions mercurielles. Il prit deux onces d'onguent mercuriel dans l'espace de vingt-quatre jours, laissant deux ou trois jours d'intervalle entre chaque friction, soit pour donner le temps au mercure de circuler dans les humeurs, soit pour empêcher qu'il ne se portât à la bouche. L'onguent mercuriel fut employé aux extrémités supérieures, et même sur le siége de la douleur. Le malade usoit en même temps d'une tisane faite avec le chiendent, la scolopendre, le cerfeuil, le scordium et la chicorée sauvage. A la quatrième friction, il éprouva un soulagement marqué : lors de la huitième, il étoit sans douleur; il avoit même repris, en partie, ses couleurs naturelles.

L'été, suivant cet homme, a eu encore des attaques de fièvre intermittente, si commune dans les pays marécageux. Les douleurs rhumatismales n'ont plus reparu.

IIIe. OBSERVATION.

Boyer, jardinier à Aubagne, âgé de quarante-cinq ans, d'un tempérament sanguin-bilieux, d'une habitude de corps haute et grêle, et d'une forte

Digitized by Google

constitution, s'endormit, durant une nuit d'été, sur le bord d'un ruisseau qu'il avoit ouvert, en attendant l'eau pour arroser ses plantes : son eau, relâchée par les propriétaires riverains supérieurs, arriva à son ruisseau, et coula une heure sous lui, sans que son murmure, ni sa fraîcheur, pussent l'éveiller. Le jour suivant, il éprouva un sentiment de froid glacial dans la calotte aponévrotique qui recouvre les muscles de la cuisse, et s'étend jusqu'à la plante des pieds. Le second jour, il ressentit des douleurs rhumatismales violentes, qui lui faisoient jetter les hauts cris et desirer la mort. La cuisse et la jambe étoient dans un état de roideur semblable au tétanos. Je fus appelé. Je lui trouvai beaucoup de fièvre ; c'étoit un rhumatisme aigu.

Je fis saigner le malade, je le mis à l'usage d'une boisson délayante, j'ordonnai des topiques émolliens très-chauds, des lavemens et des narcotiques, qui allégèrent un peu les douleurs. Le quatrième jour, il fut saigné encore deux fois, il prit des lavemens et des narcotiques à plus haute dose. La nuit fut plus tranquille. Le cin-

quième jour, les douleurs furent plus vives, ainsi que la fièvre. Il fut saigné de rechef, et la dose de l'opium fut portée à trois grains. La nuit fut assez calme. Le sixième jour, il prit un minoratif. Le septième jour, les douleurs se faisoient encore sentir. Je fis appliquer sur le siége du mal deux vessies remplies d'une décoction émolliente très-chaude. Ce topique, dont j'ai retiré de grands avantages dans plusieurs affections de cette nature, procura un soulagement marqué. Le huitième jour, les douleurs se renouvellèrent; la fièvre avoit cessé, et les nuits étoient plus tranquilles; le malade transpiroit abondamment. La cuisse et la jambe n'avoient plus cette roideur tétanique dont nous avons parlé. Du neuvième au quinzième, les douleurs furent plus modérées. A cette époque, il put se lever et faire quelques pas dans son appartement, à l'aide d'un bâton. Je crus alors devoir envisager ce rhumatisme comme chronique.

Je mis le malade à l'usage des boissons sudorifiques et du petit-lait coupé, avec une décoction de salsepareille. Les douleurs, quoique modérées, sub-

Digitized by Google

sistoient encore. Je lui fis appliquer un large vésicatoire sur la partie moyenne de la cuisse. L'écoulement très-abondant fut entretenu durant vingt jours. Cet exutoire parut avoir soulagé le malade. Peu de jours après, les douleurs se renouvellèrent. Je ne pus l'empêcher d'essayer différens topiques qui lui furent conseillés par l'empirisme.

Deux mois après, cet homme vint me consulter de nouveau, et me dit que ses douleurs ne cessoient de se faire sentir. Je lui fis administrer deux onces et demie d'onguent mercuriel en frictions, sur les extrémités inférieures, et de la manière indiquée dans les observations précédentes. Le mercure porta un peu à la bouche, et donna lieu à une légère salivation : mais à cette époque, les douleurs étoient entièrement dissipées; il ne restoit qu'un sentiment de foiblesse dans la partie affectée. L'exercice le dissipa après deux ou trois mois. Durant le temps des frictions, cet homme prenoit une tisane faite avec la scolopendre et le scordium. A la fin du traitement, il fut purgé avec un minoratif ordinaire. Ces douleurs rhumatismales ne se sont plus fait sentir.

Digitized by Google

IVe. OBSERVATION.

Jean-Baptiste Gigou, de Coni en Piémont, âgé de trente ans, d'une habitude de corps haute et grêle, d'un tempérament bilieux-sanguin, entra à l'hôpital d'Aubagne, dont j'étois alors le médecin, le 18 juillet 1784. Il étoit attaqué depuis deux ans de douleurs rhumatismales erratiques, qui se portoient tantôt aux épaules, tantôt à la région lombaire, et contre lesquelles on avoit employé, mais sans succès, dans d'autres hôpitaux, les sudorifiques et les vésicatoires.

Je ne crus pas devoir recourir de nouveau à des remèdes, qui n'avoient fait que pallier le mal. Après une légère préparation, je fis administrer à cet homme neuf frictions mercurielles, dans l'espace de vingt-cinq jours. Il prit dans cet intervalle quinze bains dans une eau, plutôt chaude que froide. A la quatrième friction, les douleurs étoient déja très-modérées. Lors de la neuvième, elles étoient entièrement dissipées. Le mercure porta à la bouche vers les derniers jours, et donna lieu à une salivation qui cessa d'elle-même. Je le purgeai avec un minoratif

Digitized by Google

ordinaire. Je lui fis prendre durant quelques jours une tisane sudorifique. Cet homme que j'ai revu souvent depuis, et qui avoit eu une commission d'employé dans les fermes, qui l'exposoit à passer la nuit au Bivac, n'a plus éprouvé depuis de douleurs rhumatismales.

V^e. Observation.

Le nommé *Jean Gandi*, cordonnier, âgé de cinquante-cinq ans, d'une habitude de corps assez replette, d'un tempérament bilieux, entra l'année dernière à l'hôpital de la Ciotat, dont je suis l'un des médecins. Il étoit tourmenté depuis plusieurs années de douleurs rhumatismales, dont le moyen et le petit fessier, étoient sans doute le siége. Elles avoient donné lieu à une claudication marquée. Cet homme étoit sans fièvre. Je le fis purger. Je le mis à l'usage des sudorifiques, qui ne produisirent aucun effet. Je fis appliquer un large vésicatoire; mais la congestion étoit trop profonde, pour que l'action de cet exutoire put s'y porter. Il passoit de mauvaises nuits, malgré les narcotiques qu'il prenoit le soir. Je crus que ce rhumatisme ne céderoit qu'aux mercuriaux.

Digitized by Google

Ce malade prit deux bains dans une eau très chaude. Les douleurs en furent sensiblement exaspérées; ce qui nous obligea de suspendre ce moyen. On administra deux onces et demie d'onguent mercuriel en frictions, dans l'espace d'un mois. A la septième, cet homme éprouvoit déja un soulagement bien sensible. Lors de la dernière, les douleurs étoient presque entièrement dissipées. Il usoit dans le temps des frictions d'une boisson faite avec le scordium, le capillaire et la scolopendre. Je fis ajouter à cette boisson demi-once de salsepareille. Une purgation termina la cure.

Le siége de ce rhumatisme étoit très-profond; car, le malade rapportoit la douleur dans l'os même, qui étoit, selon son expression, *rongé par des chiens.*

Cependant, il faut être vrai. La claudication, quoique moins marquée, existe encore; mais elle n'est nullement douloureuse, comme avant le traitement: peut-être se seroit-elle dissipée entièrement si l'état de cet homme ne l'obligeoit de rester toute la journée assis, et de tenir la cuisse dans une attitude gênée, et la jambe dans une position continuelle de rétraction.

Digitized by Google

VIe. OBSERVATION.

M. *N.****, de la ville de Cassis, âgé de cinquante ans, d'une habitude de corps grêle, d'un tempérament bilieux-sanguin, étoit cruellement tourmenté, depuis plusieurs années, de douleur rhumatismales à l'épaule gauche et à la partie supérieure du bras du même côté. Elles étoient bien plus sensibles, lorsque le vent du nord devoit souffler. Il n'est point de topiques qu'il n'eut appliqués. Il s'étoit lassé de porter des peaux préparées, des manches de flanelle d'Angleterre; de soie, &c. Il me consulta. Je lui conseillai le traitement dont les autres observations offrent le tableau. Il employa deux onces d'onguent mercuriel. Les frictions étoient faites de trois en trois jours; et pendant les deux jours libres, il prenoit un bain d'eau chaude. Il a été entièrement délivré de ses douleurs.

VIIe. OBSERVATION.

Le sieur *J.**** du lieu de Roquevaire, à la suite d'un rhumatisme universel et goutteux, dont il avoit été attaqué, éprouvoit depuis environ trois

mois, une foiblesse générale dans toute l'habitude du corps, et dans toutes les articulations. Il pouvoit à peine faire quelques pas, à l'aide de béquilles. Son bras auroit eu de la peine à soutenir un poids de trois livres. L'articulation des doigts avoit même souffert; ils étoient maigres, alongés, et ne se fléchissoient pas avec facilité. Ce malade étoit âgé de trente-cinq ans, d'un bon tempérament, toutes les fonctions étoient en très-bon état. Je jugeai que cette foiblesse dans les articulations, n'étoit que l'effet de l'épaississement de la sinovie, et de la débilité des muscles légèrement engoués; (car il éprouvoit encore de légères douleurs rhumatismales erratiques.) Je lui conseillai de se soumettre aux frictions mercurielles. Les bains ajoutoient à sa débilité : il n'avoit pu en supporter l'usage. L'onguent mercuriel à petites doses, des frictions sèches avec une brosse d'Angleterre et un exercice proportionné à ses forces, lui rendirent sa première santé dans l'espace de deux mois.

VIIIe. OBSERVATION.

La nommée *Agnet* de la Ciotat, re-

vendeuse, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament bilieux-sanguin, d'une habitude de corps moyenne, à la suite d'un rhumatisme général et goutteux dont elle a été attaquée, il y a environ quatre mois, éprouve dans ce moment la même débilité dans les articulations, et la même foiblesse dans toutes les parties du corps; mais son état de nourrice, sa maigreur excessive, la fièvre lente, qui n'est qu'un effet du grand dépouillement du sang, ne permettent pas sans doute de recourir aux frictions mercurielles.

IXe. Observation.

La fille aînée de M. *V.* ***, âgée de onze ans, d'un tempérament très-délicat, fut attaquée d'un rhumatisme aigu, dont le siége étoit à la cuisse et à la jambe droite. L'articulation du tibia avec le tarse en fut si affoiblie, qu'en marchant, la plante du pied se tournoit extérieurement, ce qui l'obligeoit de marcher, pour ainsi dire, sur la malléole interne. Le rhumatisme étoit entièrement dissipé; mais la claudication étoit chaque jour plus remarquable. La jambe n'avoit pas diminué de volume. Il n'y avoit aucune éléva-

tion, aucune tumeur extérieurement.

On la mena à Toulon pour consulter les chirurgiens de ce pays : ils lui conseillèrent de porter une bottine de peau assez forte pour contenir l'articulation. Une année s'étoit écoulée, et le pied étoit dans le même état, lorsqu'une domestique lui communiqua la gale. Elle fut purgée ; elle prit quelques bains que la toux, la diarrhée et des pesanteurs d'estomac, obligèrent de discontinuer. Je combattis la gale avec de légères frictions de pommade citrine. Vers les derniers jours du traitement, la malade reconnut elle-même que son pied étoit en meilleur état. En effet, elle l'appuyoit à terre, et le poids du corps n'occasionnoit plus cette distorsion qu'elle éprouvoit avant le traitement ; mais il y avoit encore une foiblesse remarquable dans cette partie. Elle vient de partir pour sa maison de campagne, où un exercice modéré et l'air pur, acheveront sans doute de rétablir l'articulation dans son état naturel.

Cette guérison inattendue ; je dis mieux, cet amendement sensible procuré par la pommade citrine, dont le mercure forme le principal ingrédient,

Digitized by Google

peut offrir des données pour le traitement des maladies des articulations produites par l'épaississement de la sinovie, ou la métastase d'une humeur quelconque.

Plusieurs médecins ont employé avant nous le mercure dans le traitement du rhumatisme. Ces observations achèveront sans doute d'en constater les heureux effets. Il est inutile de faire observer que ce puissant remède ne sauroit être opposé au rhumatisme aigu, maladie accompagnée de chaleur fébrile, de disposition inflammatoire, et de phlogose dans la partie affectée. Le mercure exaspéreroit tous ces symptômes. Les calmans, les délayans, la saignée, les narcotiques, sont sans doute dans ce cas les seuls remèdes indiqués.

Le rhumatisme général et goutteux offre, ainsi que le rhumatisme local et aigu, une disposition inflammatoire, rougeur et phlogose dans certaines parties. Il n'y auroit pas moins d'impéritie et de danger à le combattre avec le mercure.

Les frictions mercurielles ne sauroient donc être opposées avec succès qu'aux affections rhumatismales chro-

Digitized by Google

niques qui ont résisté aux incisifs, aux sudorifiques et aux exutoires (*a*).

Le vésicatoire fait avec les mouches cantharides, est sans doute un moyen curatif puissant dans ces sortes de maladies. Son application, sur le siége de la douleur, a le triple avantage, 1°. d'agir immédiatement sur ces engorgemens lymphatiques comme discussif, atténuant et résolutif; 2°. d'attirer au dehors la matière morbifique par l'irritation locale qu'il produit; 3°. de porter dans les humeurs un principe atténuant et incisif qui sollicite puissamment la résolution de ces congestions ; mais si l'on considère que cette triple action n'est que momentanée, que son effet n'est que de vingt-quatre heures tout au plus, on ne sera pas étonné que plusieurs affections rhumatismales soient rébelles à ce topique.

Si le siége de l'engorgement est profond, si l'humeur morbifique n'est pas attirée au dehors par cette irritation locale, elle reste cantonnée dans les fibres musculaires ou aponévrotiques,

---

(*a*) *Voyez* les diverses observations sur l'usage des vésicatoires dans les rhumatismes. Journal de médecine, tom. lxxiv, pag. 408.

Digitized by Google

et la maladie subsiste dans toute son intensité.

Le mercure exerce une action constante, soutenue, durable, et, j'ose dire, méchanique sur ces engorgemens lymphatiques. En l'administrant à petites doses, d'abord de deux jours l'un, et ensuite de trois en trois jours, on lui donne le temps de rouler dans la masse des humeurs, et d'attaquer avec plus d'avantage ces congestions.

Les bains froids et même tièdes, exaspèrent les douleurs rhumatismales; les bains chauds relâchent puissamment les solides, qui, dans cette maladie, n'ont que trop de disposition à la détente : on sera donc moins étonné que nous n'ayons pas allié plus souvent les frictions mercurielles aux bains chauds qui, en ouvrant les pores, facilitent l'introduction du mercure dans la masse des humeurs.

Une pratique de dix-huit années m'a offert beaucoup d'affections rhumatismales de toutes les espèces. J'en ai observé quelques unes qui ont cédé aux seuls évacuans et à l'emploi de l'émétique ; d'autres qui ont été guéries par les sudorifiques, et plusieurs qui, ayant éludé l'action des évacuans et des sudo-

Digitized by Google

risiques, n'ont pas résisté aux vésicatoires. Je me dispenserai de rapporter les observations qui ne sauroient reculer les limites de l'art de guérir.

EFFICACITÉ DU SIMAROUBA, employé à très-grande dose dans un ancien flux dyssentérique; par M. SUMEIRE, docteur en médecine à Marignane, district d'Aix, département des Bouches du Rhône.

Il ne faut pas qu'un médecin soit fort instruit, ni fort expérimenté, pour savoir que le simarouba a une vertu bien décidée contre les diarrhées et les dyssenteries. Un grand nombre d'autorités très-imposantes confirment son efficacité. Combien, dès-lors, n'a-t-on pas lieu d'être étonné du partage des opinions des plus célèbres médecins modernes, sur la réputation de ce remède? Peut-on concevoir que les *Cullen*, les *Buchan*, les *Cartheuser*, les *Venel*, les *Stoll*, *&c.* n'en aient pas même fait mention? Pourquoi faut-il rappeler qu'il est très-constaté par l'expérience,

Digitized by

que le simarouba jouit du titre de spécifique, et qu'il guérit en général, promptement et surement, les diarrhées et les dyssenteries, lorsque l'état d'irritation et de phlogose ne subsiste plus, ou lorsque la saburre, qui l'accompagne ordinairement, a été suffisamment enlevée par les évacuans, ou par la longue continuation du flux?

Je craindrois d'ennuyer, si je donnois le détail de toutes les observations qui m'ont convaincu de la vertu réelle et surprenante du simarouba. Je ne citerai qu'une guérison opérée par cette écorce, il y a plusieurs années; cette guérison fit un sujet d'admiration à Condoux, quartier distant de la ville d'Aix, d'environ trois lieues.

Madame *Jauffret*, d'un age assez avancé, avoit depuis plus de sept mois un flux dyssentérique; ses déjections étoient fréquentes, épaisses, muqueuses, sanguinolentes et considérables. Des praticiens assez expérimentés de la ville de Salon, qui est peu éloignée de Condoux, avoient employé beaucoup de remèdes sans en obtenir aucun succès. Cette dame vint à Marignane pour me consulter; je lui conseillai de

Digitized by Google

prendre deux fois de la rhubarbe, et ensuite de faire usage de la décoction de l'écorce de simarouba, selon la méthode ordinaire. Elle fut très-soulagée au bout de vingt-quatre heures, et quatre jours après, elle fut complettement guérie. Depuis ce temps, le simarouba a eu la plus grande vogue dans ce quartier, et les pharmaciens de Salon en font une préparation qui est également avantageuse à ceux qui en usent, et à ceux qui la débitent. D'où vient que la mode étend aussi son empire sur l'emploi des remèdes les plus utiles et les plus efficaces? Seroient-ils sujets à tomber en discrédit, par la seule raison que d'autres sont nouvellement prônés? ou bien se seroit-on prévenu contre le simarouba, parce qu'il manque souvent de réussir, faute d'avoir été administré suivant la méthode requise, ou pour avoir été trop constamment employé à une dose qui, dans beaucoup de cas, peut être insuffisante? On sait que les circonstances, dans lesquelles on prescrit les remèdes, décident souvent du succès qu'on en obtient. L'observation suivante semble donner à cette opinion une probabilité, qui équivaut à la certitude.

Digitized by Google

Antoine Martin, boucher à Marignane, âgé d'à-peu-près 40 ans, avoit depuis plusieurs mois, un flux dyssentérique, sans fièvre. Il demanda mon conseil ; je lui proposai le simarouba, dont il ne devoit faire usage qu'après avoir pris deux doses de rhubarbe, dans l'intervalle de deux ou trois jours.

Ce remède, donné à la dose ordinaire, commença par arrêter le flux ; mais au bout de quelques jours, il reparut de nouveau. Le simarouba fut pris de rechef ; d'abord uni à la rhubarbe, et ensuite tout seul. Le flux fut bientôt arrêté ; mais, comme il revint encore, et que cette alternative du flux qui disparoissoit et reparoissoit, impatienta le malade, il se détermina à prendre en une seule fois tout ce qui lui restoit de simarouba, (environ une once et demie.) Il le fit bouillir dans une certaine quantité d'eau jusqu'à réduction de deux tiers d'un verre, et prit cette décoction en une seule fois. Son cours de ventre fut supprimé dès-lors, et n'a plus reparu depuis.

Digitized by Google

ABCÈS A LA RATE, ouvert dans le colon. Observation par M. JACQUINELLE, maître-ès-arts en l'université de Paris, maître en chirurgie, ancien chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Paris, associé-correspondant de l'Académie royale des sciences, arts et belles-lettres d'Orléans, correspondant de la Société de médecine de Paris.

Un jeune homme, âgé de 17 ans, de moyenne stature et d'un tempérament cachectique, fit, en 1789, dans l'espace de six mois, deux chutes sur les pieds: l'une du haut d'un mur, et l'autre de dessus un cerisier. Le malade, dans la crainte d'être reprimandé, n'en dit rien à personne, et traîna depuis une vie languissante. Trois mois après ces deux accidens, il commença à éprouver du dérangement dans sa santé: il lui survint une douleur aiguë à la jambe et à la cuisse gauche. On appela un chirurgien. Comme il y avoit

de

de la rougeur, de l'inflammation, on lui fit appliquer des compresses trempées dans une décoction de fleurs de sureau ; cette espèce d'érysipèle se dissipa ; mais il se forma une tumeur au genou, du côté où l'inflammation s'étoit manifestée. On crut y sentir de la fluctuation ; en conséquence on se détermina à faire une ouverture avec la lancette à abcès. Il ne sortit aucun fluide ; ce n'étoit qu'un empâtement du tissu cellulaire qui en avoit imposé. Ces symptômes cessèrent pendant l'espace d'un mois, après quoi ils reparurent avec beaucoup plus d'intensité : il vint aux jambes du malade plusieurs dépôts consécutifs, dont quelques-uns suppurèrent pendant que les autres prirent la voie de la résolution. Bientôt de nouveaux accidens se manifestèrent ; la fièvre s'alluma ; le malade éprouva sous le muscle scapulaire droit une douleur très-vive, avec inflammation : la tumeur prit un tel degré d'accroissement, que l'épaule en fut toute déformée. On appliqua des cataplasmes émolliens, qui n'apportèrent aucun soulagement. On abandonna ces moyens auxquels on substitua les embrocations faites avec le baume tranquille, le savon dissou

dans l'eau-de-vie camphrée, l'essence de térébenthine; mais on n'en obtint aucun succès. La persévérance de la douleur détermina à appliquer un vésicatoire à la nuque. Le malade en fut soulagé, passa deux mois sans souffrir, et fut purgé 2 fois dans cet intervalle.

Deux mois après la cessation des premiers accidens, le malade sentit dans l'hypochondre gauche une douleur si vive, qu'il fut obligé de garder le lit, et de tenir sans cesse la main appliquée sur cette partie : on attribua cette douleur à des vents fixés dans l'arc du colon. D'après cette idée, on fit usage des calmans; et lorsqu'il y eut de la rémission, on donna quelques minoratifs.

Bientôt après, la scène changea; la douleur de côté fut remplacée par des palpitations de cœur : elles fatiguoient tellement le malade, qu'il tomboit dans des foiblesses et des lipothymies, qui le mettoient dans un état de mort apparente. On employa les calmans et les antispasmodiques.

Ce fut à cette époque que je vis le malade; je le trouvai dans son lit, et réduit à une extrême maigreur. On me rendit compte de ce qui s'étoit passé. Il

Digitized by Google

me vint à l'idée qu'une humeur errante pouvoit jouer le plus grand rôle dans cette maladie. Mais, quel étoit son caractère ? voilà la difficulté. Je regardai les fréquentes palpitations et les foiblesses comme l'effet d'une dilatation anévrismale du cœur, ou bien comme celui d'une gêne que ce viscère pouvoit éprouver dans ses mouvemens, à l'occasion d'une tumeur qui existoit dans son voisinage, et qui en rendoit les mouvemens irréguliers et convulsifs: cette opinion dans laquelle j'étois, me fit annoncer à la famille que le malade étoit dans le plus grand danger, et qu'il y succomberoit infailliblement : j'ajoutai que s'il avoit plus de force, on pourroit tenter de lui appliquer des vésicatoires sur le côté gauche; mais que la grande foiblesse et la fièvre hectique, qui ne le quittoit pas, s'y opposoient. Sur un prognostic aussi peu satisfaisant, on me remercia. On fit venir un médecin qui, à plus d'un titre, mérite bien la confiance dont le public l'honore: il fit donner au malade du petit-lait avec l'eau de fleurs d'oranges simple, et lui fit appliquer, à l'hypochondre gauche, un large vésicatoire, dont il eut soin d'entretenir la suppuration le plus long-temps qu'il

fut possible. Le malade éprouva un mieux-être si prompt et si sensible, qu'il se leva de son lit, et marcha dans sa chambre. Il recouvra l'appétit, reprit beaucoup de gaieté, et ses parens rirent du prognostic fâcheux que j'avois porté.

Ferme dans l'opinion que j'avois embrassée, j'assurai que cet état ne se soutiendroit pas long-temps. En effet, l'expérience confirma bientôt le jugement que j'avois porté. Le malade retomba dans l'état le plus désespéré : les palpitations qui avoient cessé reparurent avec plus d'intensité ; les douleurs de l'hypochondre gauche se renouvellèrent, et il se remit au lit pour n'en plus relever. On appela le chirurgien ordinaire de la maison, qui persista à dire que ces accidens étoient causés par des vents. Il ordonna en conséquence une infusion théiforme, de fleurs de sureau et de camomille ; mais ce fut sans succès. Pressé par les cris du malade et par les sollicitations réitérées des parens de s'expliquer sur le caractère distinctif de cette maladie, il déclara qu'il y avoit au côté gauche une tumeur dont il ne pouvoit déterminer le siége. Il ajouta qu'il étoit d'avis

d'appliquer un emplâtre de mucilage ou de ciguë sur le côté, et de purger de temps à autre. Il ne voyoit rien de mieux à faire.

Les parens, peu satisfaits de cette réponse, se contentèrent de donner au malade une nourriture douce et succulente, et l'abandonnèrent aux seuls soins de la nature. La douleur de côté augmentant, on eut recours à un autre chirurgien; celui-ci proposa les émolliens en cataplasme ou en fomentation. Ces moyens n'ayant produit aucun bon effet, on me fit appeler de nouveau. Le malade étoit alors dans un état de maigreur extrême; il avoit la fièvre lente et le flux l.entérique. Il se tenoit toujours plié en deux; la jambe et la cuisse droite étoient atrophiées, et l'extrémité gauche œdématiée. Je trouvai dans l'hypochondre gauche, au dessous des fausses-côtes, une tumeur peu volumineuse, et de l'œdématie aux tégumens. En palpant la tumeur, je crus y sentir de la fluctuation, mais profondément. Comme j'ignorois d'où pouvoit venir cette colonne de fluide, et si la tumeur avoit contracté quelques adhérences aux tégumens; et d'un autre côté considérant l'état de foiblesse du ma-

lade, je ne crus pas qu'il fût prudent d'ouvrir cet abcès : j'étois d'ailleurs persuadé qu'il y avoit une grande collection de fluide, et que son évacuation subite pouvoit être suivie d'une syncope funeste. Pour soutenir les forces languissantes du malade, je lui ordonnai un bouillon fait avec un vieux coq, le ris, la corne-de-cerf, et j'y ajoutai le kina piton concassé, m'étant aperçu que les selles devenoient noires et très-fétides. Il avoit toujours la bouche sèche, la langue collée au palais, suite nécessaire de la fièvre lente qui le minoit sourdement. La douleur du côté gauche disparut ; et on vit dans les selles des matières purulentes; enfin ce malheureux expira le 9 décembre 1790, après une année de souffrance. Pendant tout le cours de la maladie, le pouls du côté malade a été plus fréquent, plus serré, que celui du côté opposé.

OUVERTURE DU CADAVRE.

Nous procédâmes à l'ouverture du cadavre vingt-quatre heures après le décès. Les tégumens et le sternum étant enlevés, nous découvrîmes le poumon, qui avoit contracté de toutes

ganisée, jusqu'à un certain point, par la chute qu'avoit faite le malade. Si l'inflammation n'a pas été essentiellement exquise, c'est à raison de l'ictère cachectique du sujet.

La commotion déterminée par la chute a pu seule produire cet accident. Et voici un exemple qui vient à l'appui de cette opinion. Un maître d'armes du régiment d'Agénois infanterie, éprouva, il y a huit à neuf mois, une douleur sourde dans l'hypochondre droit. La cornée opaque devint jaune, le malade avoit de la peine à respirer. Prévenu qu'il faisoit des armes du matin au soir, et persuadé que les coups de fleurets qu'il recevoit pouvoient produire l'ébranlement du foie, je lui interdis pendant un mois l'exercice des armes. Je lui fis garder le plus grand repos, et j'eus la satisfaction de voir cette douleur se dissiper. Depuis ce temps, cet homme a le soin, toutes les fois qu'il fait des armes, d'avoir un plastron; par ce moyen, il amortit l'activité et la force du coup. Il paroît que je suis du sentiment de mon estimable confrère, M. *Coze* (*a*), qui dit, dans

(*a*) Observation sur un abcès à la rate,

son observation sur un abcès à la rate, que le sujet étoit maître d'armes et chasseur à cheval ; que dans les efforts de l'escrime et de l'équitation, il a pu se rompre quelques-uns des vaisseaux courts, et que de cette rupture, il a pu résulter ensuite une légère adhérence entre la rate et l'estomac.

Que doit faire le praticien dans ces cas rares, à la vérité, mais d'autant plus embarrassans ? Pourroit-on soupçonner que la rate fût immédiatement lesée, puisqu'il n'y avoit jamais eu aucun signe qui annonçât son engorgement, sa contusion ? l'illustre *Moreau*, mon respectable maître, a eu occasion, une fois, de voir la lésion de la rate, par un coup d'épée, être suivie de l'aveuglement. Pourquoi cet accident n'est-il pas arrivé à notre malade ? cela dépend-t-il de la lésion de quelque filet nerveux de ce viscère ? Par quel signe aurions-nous pu découvrir sa lésion et sa destruction totale ?

Si nous avions reconnu l'existence

---

qui s'est ouvert dans l'estomac ; par M. *Coze*, docteur en médecine, chirurgien major du régiment des Chasseurs à cheval de Champagne. *Journal de médecine*, *année* 1790, février, pag. 255.

Digitized by Google

d'un abcès dans la substance de la rate, auroit-il été prudent de se déterminer à en faire l'ouverture, en supposant qu'il prominât à l'extérieur, mais d'une manière peu sensible ? A quel moyen auroit-on donné la préférence ? Se seroit on déterminé à se servir du caustique, vu la lenteur que la nature sembloit apporter à la maturation de cette tumeur ? Mais l'état de marasme, et de fièvre hectique, n'étoit-il pas un obstacle à l'emploi de ce moyen, qui n'auroit fait qu'augmenter la fièvre et les autres accidens ? Auroit-on pu raisonnablement et sans inconséquence, donner la préférence à l'instrument tranchant, ne sachant pas si la tumeur étoit profonde ou non, si la matière purulente venoit de loin, comme je l'ai vu quelquefois arriver ; ou si le foyer purulent par l'inflammation antécédente, n'avoit pas contracté des adhérences avec les parties extérieures ? D'ailleurs, comment savoir qu'elle pouvoit être son étendue et son éloignement des tégumens ? Par quels signes auroit-on pu connoître la parfaite maturation de la tumeur, puisqu'elle étoit environnée de duretés qui empêchoient qu'on ne reconnut sensiblement

la fluctuation? Quel étoit l'instant favorable pour opérer? Se trop hâter dans ces cas épineux, c'est donner au hasard; trop temporiser, c'est souvent perdre un temps précieux, la matière purulente se fourvoie dans l'épaisseur des parties, et se fraie des routes souvent inconnues. Auroit-on pu sans imprudence donner un coup de trois-quarts dans cette tumeur? Les inconvéniens du bistouri se rencontrent dans l'emploi du trois-quarts; cependant ce dernier pourroit avoir, sur le bistouri, un avantage, c'est de ne donner issue au pus qu'autant que le praticien le desire; parce qu'en mettant le doigt sur l'ouverture de la canule, on est maître de modérer l'évacuation du fluide contenu, et, par ce moyen, de prévenir les foiblesses qui, dans ces circonstances, sont toujours à éviter, comme dangereuses pour ceux qui les éprouvent.

Irrésolu sur les moyens à employer, et ne voulant point hasarder mon opinion sur une question aussi délicate, je laisse aux praticiens éclairés, et aux maîtres de l'art à prononcer, et à éclairer la marche timide du jeune praticien qui entre dans la carrière épineuse de l'art de guérir.

Digitized by Google

ULCÈRE SANGUINOLENT très-douloureux, rebelle à une infinité de moyens, et qui a cédé à l'usage d'une tisane dépurative; par M. PITIOT, ancien chirurgien des hôpitaux de Lyon, maître ès arts et en chirurgie, chirurgien de l'hôpital de Saint-Etienne en Forez.

Marie Beguin, âgée de 26 ans, de Montcheutin, diocèse de Rheims, d'un tempérament bilieux, reçut de l'eau salée bouillante, il y a près de quatre ans, sur la partie antérieure et interne de la cuisse droite, proche le genou. La brûlure intéressoit les chairs; les règles, qui venoient de paroître se supprimèrent. Le traitement de la plaie a été de longue durée, et la cicatrice assez étendue s'est déchirée plusieurs fois. L'ulcère a été combattu dans les hôpitaux de Rheims et de Paris; le fémur y a été mis à découvert par des incisions; et la malade en est sortie avec son ulcère. On lui avoit dit que l'amputation étoit l'unique remède.

Digitized by

Dans ce laps de temps, les menstrues n'ont paru que deux fois par l'effet des fondans, des emménagogues, et de l'application des sangsues. A l'époque ordinaire de leur apparition, elles étoient dévoyées vers le mamelon droit, quelquefois vers le nez, les gencives, qui fournissoient un peu de sang; quelquefois le visage, les yeux, le cou, la poitrine, les parties génitales externes, étoient couvertes de boutons, ou donnoient des marques de phlogose. Il s'étoit écoulé environ deux mois, lorsqu'aux premiers jours de décembre 1789, elle entra dans l'hôpital de cette ville. Voici ce qu'elle m'a dit de son état antérieur à son séjour ici.

Immédiatement avant son entrée, étant au service d'une dame, que des circonstances appellèrent de Paris à Saint-Etienne, elle fit à pied ce voyage de cent lieues: ce qui la fatigua. Elle se présenta avec une ulcération superficielle douloureuse, sur la cicatrice de la brûlure, ou des incisions. Cet endroit et les environs, devinrent de plus en plus douloureux. On employa les saignées et tous les antiphlogistiques indiqués, tant intérieurement, qu'en topiques. Les accidens augmentèrent.

Digitized by Google

Un habile chirurgien (*a*) de Lyon, qui se trouva dans cette ville au milieu de décembre, fut prié de voir la malade, et il conseilla l'application de la pierre à cautère ; par ce moyen, les douleurs furent calmées pendant quelques jours, mais elles se réveillèrent dans la suite. Le lait, les antiscorbutiques, les dépurans en tisane, en bouillons, la décoction de quinquina, les opiates, les incisifs, les emménagogues, l'opium avec le savon, les émulsions, les juleps narcotiques, furent prodigués en vain. On employa, sans plus de fruit, les cataplasmes émolliens, anodyns, les embrocations camphrées, les fomentations et poudres astringentes, et la charpie sèche sur l'ulcère. La malade étouffoit cruellement jour et nuit; l'appareil, renouvelé deux fois dans les vingt-quatre heures, étoit toujours baigné de sang : son effusion sur les linges étoit précédée de vives douleurs dans la plaie, laquelle étoit d'ailleurs simple, et sans sinus. Le fémur, dans le lieu affecté, et à ses condyles, ne paroissoit point gonflé ; les parties molles étoient seules engorgées.

(*a*) M. *Bouchet.*

Digitized by Google

J'entrai en exercice dans l'infirmerie des femmes au mois de janvier. M. *Quioc*, l'un des médecins, bon praticien, étoit, comme moi, surpris de l'inefficacité des moyens multipliés que l'on avoit mis en usage. Nous conférâmes des inconvéniens qu'il y auroit d'entretenir l'issue du sang, en incisant jusqu'à l'os, pour l'attaquer ensuite selon l'état où il seroit. Nous prîmes l'avis des autres officiers de santé de l'hôpital. La malade réclamoit avec instance tous les procédés opératoires, pourvu qu'on lui conservât son membre; et sur ma proposition, nous nous arrêtâmes au *moxa*.

Le 23, j'appliquai deux cylindres sur les côtés de l'ulcère, suivant la méthode de l'illustre *Pouteau*. Les deux jours suivans, les douleurs se calmèrent. Le quatrième jour, à la chute très-prompte des escarres, elles devinrent presqu'aussi vives, quoique les applications adoucissantes n'eussent point été négligées ainsi que les médicamens internes. Pendant sept semaines qui ont suivi la cautérisation, les choses ont été dans le même état, excepté que les nouvelles plaies ne laissoient presque point échapper de sang,

Digitized by Google

parts des adhérences avec la plévre. Ce viscère étoit flasque, mais sans altération.

Le péricarde nous parut beaucoup plus épais qu'il ne doit l'être naturellement. Nous trouvâmes très-peu de sérosité; le cœur étoit très-volumineux, l'aorte dilatée.

Nous passâmes à l'examen du bas-ventre; nous trouvâmes environ trois pintes de sérosité très-fétide, épanchée dans cette capacité.

L'épiploon fut ce qui frappa d'abord nos regards; il étoit très-maigre, et tout gangrené; les intestins étoient dans le même état; l'estomac étoit vide, et plus petit qu'il ne doit l'être, le foie volumineux et gorgé. Nous y fîmes quelques incisions; la substance nous parut résister à l'instrument tranchant; la vésicule du fiel étoit très-ample, et remplie d'une bile très-liquide et de couleur verte. Toutes le glandes du mésentère se trouvoient obstruées; le pancréas étoit squirrheux. Le rein droit étoit dans l'état naturel, et le gauche beaucoup plus volumineux. Les uretères n'offroient rien de particulier.

Il paroît, à n'en point douter, que

la rate a été le siége de la maladie. Nous trouvâmes à sa place une masse informe toute sphacélée, qui correspondoit au dessous des fausses-côtes. Elle étoit du volume de la tête d'un enfant de dix huit mois; elle avoit contracté des adhérences avec les tégumens, et la partie gauche du colon. En poursuivant nos recherches, nous aperçûmes une ouverture qui communiquoit de la tumeur à la partie gauche du colon. Il en sortit une portion de la matière purulente que contenoit cette masse. Extérieurement, elle répondoit à l'élévation et à l'œdématie des tégumens; elle n'avoit aucune autre communication avec les autres parties du bas-ventre; la portion des muscles grands et moyens obliques, qui répondoit à la tumeur, étoit gangrenée.

RÉFLEXIONS.

Il paroît, d'après l'ouverture du cadavre, qu'il y a eu une inflammation déterminée, soit par une humeur errante, soit par la commotion. La rate étant d'une substance molle, spongieuse, et douée de peu d'action, il n'est pas impossible que sa texture ait été désor-

qu'elles avançoient vers la guérison, et qu'on a été obligé de combattre un érysipèle au milieu de la cuisse par des topiques indiqués, et des sangsues mises aux grandes lèvres.

Reconnoissant la dépravation des liqueurs, une diathèse, pour ainsi dire scorbutique, produite et entretenue vraisemblablement par la suppression des menstrues, je crus, sur la parole de M. *Vigaroux* (*a*), que sa tisane dépuratoire convenoit dans ce cas, quoique ce chirurgien l'ait recommandée spécialement contre le virus syphilitique, compliqué de scorbut. La malade avoit des flueurs-blanches depuis sa brûlure; ses parties naturelles ne me laissèrent apercevoir aucune trace d'affection vénérienne, et sur les questions que je lui fis, elle m'assura qu'elle n'avoit jamais connu d'homme. Le médecin qui desiroit, ainsi que moi, la soulager, adopta cette tisane.

Elle commença à en faire usage le 14 mars; quelques heures après la pre-

(*a*) Observations et remarques sur la complication des symptômes vénériens avec d'autres virus, et sur les moyens de les guérir.

Digitized by Google

mière verrée, ses menstrues parurent, et coulèrent durant plusieurs jours; les nouveaux ulcères, qui étoient presque cicatrisés, s'agrandirent; l'ancienne plaie resta la même. Le vingt-deuxième, il y avoit un mieux marqué; dès-lors j'abandonnai le cérat de *Galien*, dont je m'étois servi, et j'y subtituai jusqu'à parfaite guérison, la charpie, et des linges imbibés de la tisane dépuratoire. Du 29 mars au 7 avril, cicatrisation des nouvelles plaies, et plus de saignement à l'ancienne. Les douleurs de la cuisse étoient légères, la malade faisoit beaucoup d'exercice: son sommeil étoit tranquille: elle cessa la tisane le 30 mars. Au 7 avril, époque des règles qui ne parurent point, l'ulcère saigna un peu; huit sangsues furent appliquées au haut des cuisses. L'ulcère ne rendit plus de sang le 8; les règles parurent vers le milieu du mois. Le 23e, saignement du nez, de la bouche: on appliqua de rechef les sangsues; et malgré les courses fréquentes dans le courant d'avril, tant dans l'hôpital qu'en ville, pour se placer domestique, la cicatrisation a été achevée à la fin d'avril.

J'avois quitté le service de la salle,

et je ne dois point taire quel fut mon étonnement, lorsque je vis cette femme venir au bout d'une huitaine de jours, me dire qu'elle s'en retournoit dans son pays, et me montrer une petite plaie sur la cicatrice de son ancien ulcère, laquelle étoit sans douleur, ni trace de sang. L'on ne pouvoit pas la garder plus long-temps dans l'hôpital. L'usage de la tisane plus long-temps continuée, le régime, le repos, un exutoire peut-être, l'application des sangsues à l'approche des règles, auroient sans doute consolidé sa guérison.

D'après l'examen réfléchi de la constitution de cette femme et de la nature de son affection, nous aurions pu nous dispenser de lui appliquer le cautère actuel; mais l'on avoit autrefois eu recours à l'instrument tranchant: un caustique et des médicamens avoient été mis en usage; et nous étions imbus de cette maxime des pères de la médecine: *Quod medicamenta ferrumque non sanant, ignis sanat; quod ignis non sanat, insanabile dici potest.*

Digitized by Google

USAGE DU CAUSTIQUE dans une affection externe à un doigt, et remarque générale sur les caustiques dans les lésions et les panaris; par M. PITIOT, ancien chirurgien des hôpitaux de Lyon, maître en chirurgie, et chirurgien de l'hôpital de S. Etienne en Forez, chef-lieu de district, département de Rhône et Loire.

Le nommé *Lionay*, menuisier, âgé d'environ trente-trois ans, d'un bon tempérament, eut un bouton au milieu de la face dorsale de la seconde phalange du doigt *medius* de la main droite, il en ignoroit la cause. Il continua de vaquer à ses occupations; le bouton devint douloureux, et s'ouvrit. Le doigt et toute la main s'engorgèrent: on y appliqua un mélange d'oignon, de levain et de graisse, pendant huit à dix jours. L'ouverture s'agrandit; il en sortoit par la pression une matière purulente, provenant d'un foyer qui étoit sur le trajet de l'extenseur

commun des doigts; les accidens prenoient de l'intensité; le malade ne jouissoit d'aucun repos; il étoit sans fièvre; le gonflement du doigt étoit considérable; je craignois l'altération de la phalange.

Je le vis dans cet état le 17 septembre 1790, avec M. *Ricateau*, médecin de l'hôpital et de la charité de cette ville, et nous fûmes d'avis d'employer un caustique. J'introduisis facilement le trochisque escarotique; j'appliquai par dessus, et sur la main, un emplâtre et un cataplasme anodyn: je laissai le tout neuf heures consécutives; les accidens ne furent point calmés, mais ils ne firent point de progrès. Le lendemain, je réitérai l'application d'un petit morceau de trochisque pour procurer une escarre plus considérable; je le laissai le même laps de temps que le premier. La nuit suivante, il y eut un peu de sommeil, mais interrompu par des douleurs assez vives. Pendant les quatre jours qui suivirent l'application du caustique, je touchai par fois les chairs vives, et l'escarre avec la pierre infernale. La main se dégorgea; les douleurs ne reparoissoient que de loin en loin: les pansemens furent faits comme les jours précédens, avec le diachylum et les cataplasmes. Le 23,

les douleurs cessèrent entièrement ; la suppuration étoit abondante ; l'escarre tomba en partie, il se fit une exfoliation de quelques parties tendineuses et ligamenteuses. Le doigt exécutoit quelque mouvement. Le 28e, il n'y avoit plus d'enflure ; l'ulcère étoit simple, et on ne le pansoit qu'avec l'onguent de la mère. Des bains de bouillon de tripes, et des fomentations avec une lessive de cendres de genet ou de sarment, ont rétabli les mouvemens du doigt et achevé la cicatrisation de l'ulcère, trois semaines ou environ après l'emploi du caustique, quoique les derniers jours *Lionay* eût repris l'exercice de son métier. Dans un cas pareil, je n'hésitai point d'agrandir légèrement l'ouverture avec le bistouri, pour porter le caustique sur le siége du mal.

M. *Emmanuel*, chirurgien à Boissi sous Saint-Yon, en communiquant ses observations fort intéressantes (*a*), a rendu justice à l'efficacité de la méthode que j'ai employée (*b*), comme

(*a*) Dans le Journal de médecine, cahier de mai, 1790, *pag.* 336.

(*b*) Journal de médecine d'octobre 1783, *pag.* 85.

depuis long-temps, mais peut-être trop négligée des praticiens. Il n'a pas une opinion avantageuse de l'usage du trochisque ; il prétend qu'il ne peut qu'accroître la douleur et la rendre insupportable pendant plusieurs heures, et il établit son assertion sur le rapport de personnes opérées de la fistule à l'anus par le caustique. Ce rapprochement ne m'a pas paru tout-à-fait exact. Si les fistules à l'anus sont quelquefois très-douloureuses, souvent aussi elles ne le sont que peu ou point du tout, puisqu'on les supporte long-temps, tandis que dans les panaris et dans les tumeurs phlegmoneuses aux doigts où l'on met en usage les caustiques, les douleurs sont très-vives. Dans ces premières, les trajets fistuleux se trouvent subitement affectés par le caustique. En effet, l'indication est de désorganiser les chairs viciées; le malade doit donc souffrir davantage, que lors de l'emploi du caustique dans les derniers cas où les douleurs sont aiguës, les accidens graves, et où il est déja accoutumé en quelque sorte aux souffrances; et si les douleurs s'accroissent, ce n'est que pour un instant, le temps nécessaire pour détruire l'irritabilité et la sensibilité de

la partie affectée, qui sont sans doute la cause de l'irritation contre lesquelles les moyens curatoires doivent être dirigés, et non pas contre un étranglement imaginaire sans doute (*a*). Le feu mis en usage par les anciens dans la lésion des parties tendineuses aponévrotiques, et employé avec succès dans les panaris par M. *Fame*, prouve, ce me semble, qu'elle est la cause la plus fréquente des accidens des panaris; et comme en médecine le raisonnement doit céder à l'expérience, je puis assurer que depuis que mon observation sur le trochisque dans les panaris, a été publiée, le médecin qui en est le sujet, m'a dit n'avoir presque plus senti de douleur peu après l'application du caustique. Ainsi ce dernier, et le nommé *Lionay*, ne seront surement pas du nombre; c'est sans doute *Fabre*, de ceux qui, étant guéris, feroient volontiers le sacrifice de leur santé et de leur vie, pour ne plus se soumettre aux douleurs qu'ils ont éprouvées. Je sacrifierai

(*a*) *Voyez* essai sur différens points de physiologie, de pathologie, &c. par M. *Fabre*, du collége et de l'Académie royale de chirurgie, *pag.* 113 et suiv.

néanmoins

néanmoins le premier cas qui se présentera pour l'emploi de la pierre infernale, persuadé de son efficacité, d'après l'expérience réitérée de M. *Emmanuel.*

Les incisions dirigées par une main adroite dans les blessures et dépôts aux doigts, et dans les panaris, ne sont pas toujours suivies du succès heureux qu'en a obtenu M. *Waton* (*a*), chirurgien-major du régiment de Languedoc, infanterie, puisque, dans l'observation dont *Poussin* est le sujet, les eaux de Barège ne ramenèrent qu'en partie la flexibilité des doigts. Le procédé employé avec succès par le même, d'enlever profondément avec l'instrument tranchant les lèvres de la partie incisée, n'exposera-t-il jamais au défaut de flexibilité, sur-tout des ouvriers qui ne peuvent pas attendre long-temps les bienfaits de l'art : autant vaudroit-il amputer le doigt au dessus du mal, si par-là on étoit sûr d'en borner les progrès, que d'exposer quelquefois un malade à ne pouvoir plus se servir d'une partie, qui dès-lors lui devient

(*a*) Journal de médecine, cahier de juillet, 1790, *pag.* 65.

incommode. Combien d'accidens n'a pas essuyés M. *Beaussier*, malgré les incisions; et que de temps ne lui a-t-il pas fallu pour recouvrer les mouvemens de la main (*a*).

M. *Waton* ne pense pas que son procédé opératoire soit appliquable à tous les cas, puisqu'il demande avec M. *Hécin*, si la pierre à cautère, (je dirois pour M. *Emmanuel*, la pierre infernale, et j'ajoute moi-même, si la pierre à cautère, la pierre infernale, le trochisque escarotique, ou tel autre caustique de même nature,) seroit plus efficace pour faire disparoître les symptômes menaçans d'une suppuration dans la gaîne des tendons (*b*).

Il y a quelques années qu'un nommé *Vivarey*, adulte, menuisier, se blessa la partie moyenne du doigt *medius* d'une main avec un morceau de cuivre. La saignée et tous les antiphlogistiques, tant intérieurement, qu'en topi-

(*a*) Journal de médecine, décembre 1783; mars 1784.

(*b*) *Voyez* les réflexions judicieuses sur les caustiques en général, dans le traité d'opérations de MM. *Chopart* et *Desault*, de l'Académie royale de chirurgie; 1er vol. *pag.* 40-41.

Digitized by

que, ne purent prévenir une collection purulente, à laquelle je donnai issue avec le bistouri : tous les accidens attachés à la lésion de cette partie, et qui se manifestèrent sitôt la formation du dépôt, prirent de l'intensité après son ouverture. Cet homme indigent entra dans l'hôpital : on lui fit des incisions pour en arrêter les suites fâcheuses ; il sortit long-temps après, guéri de ses blessures, mais ayant le doigt impotent, toujours tendu ; seulement il exerçoit un léger mouvement de la première phalange. Cet homme depuis lors a eu plusieurs fois l'envie de le faire amputer.

Une jeune dame fut reçue l'hiver dernier dans l'hôpital de Saint-Etienne ; elle avoit un panaris, de la seconde espèce, au doigt *index* d'une main ; elle souffroit peu, quoique le doigt fut légèrement engorgé. J'appliquai les cataplasmes émolliens et anodyns. Quelques jours se passèrent ; les douleurs devinrent aiguës, les chairs se boursoufflèrent ; cependant les mouvemens étoient libres : je crus devoir faire une ample incision ; le sang coula abondamment, malgré les pansemens appropriés. Une quinzaine de jours après,

la dernière phalange s'exfolia. Je la fis voir récemment extraite, à moitié détruite par la carie, à M. *Quise*, médecin alors de visite. — Je laisse aux praticiens observateurs à décider si dans ces deux derniers cas, le cautère potentiel employé à temps, n'auroit pas mérité la préférence sur le feu.

Que ceux qui ont l'œil observateur, et qui ont de fréquentes occasions de l'exercer, daignent donc multiplier les expériences en ce genre. Il faut un nombre suffisant de faits, observés sans prévention, pour prononcer qu'un tel procédé peut être généralement adopté.

FRACTURES OBLIQUES de l'extrémité inférieure du fémur, avec séparation des condyles (a),

OBS. I. *Claude Lagrange*, voiturier, âgé de trente-un ans, et d'un bon tempérament, fut grièvement blessé le 3

(a) Extrait du Journal de chirurgie, t. j pag. 237 et suiv.

août 1790, par un cheval vigoureux, qui lui donna un coup de pied sur le condyle interne du fémur gauche. Il fut apporté à l'hôtel-dieu, peu d'heures après cette blessure.

On trouva à la cuisse une courbure et un raccourcissement considérable. Il y avoit peu de gonflement au genou, quoiqu'il fût fortement contus, et qu'il parût beaucoup plus étendu transversalement et plus applati de devant en arrière, que celui du côté opposé. La rotule étoit aussi moins saillante qu'elle ne l'est dans l'état naturel. Lorsqu'on faisoit quelque compression sur cette partie, elle s'enfonçoit entre les condyles, et elle s'élevoit au contraire, quand on rapprochoit les condyles en les pressant l'un contre l'autre. En saisissant de chaque main les deux condyles, on les faisoit mouvoir alternativement l'un sur l'autre: on pouvoit aisément les éloigner, les rapprocher, porter l'un en devant, et l'autre en arrière; et ces mouvemens opposés étoient accompagnés d'une crépitation, qui se faisoit sentir dans une grande étendue.

Ces signes indiquoient évidemment la séparation des condyles par une fra-

cture *en long*. Cette fracture étoit bornée supérieurement par une autre fracture dans le corps de l'os, laquelle descendoit obliquement depuis environ cinq pouces du condyle externe, jusqu'à deux pouces du condyle interne, comme il étoit facile de s'en assurer, en portant le doigt le long du fémur.

Les muscles de la cuisse, fortement contractés, avoient tiré en haut la portion du fémur qui tenoit au condyle externe, et porté en bas le fragment supérieur de l'os, dont la pointe, presque tranchante, avoit percé la peau, et fait une plaie d'un pouce et demi d'étendue au côté interne de la cuisse, et un peu au-dessus du condyle.

Le malade ayant été deshabillé avec les précautions convenables, fut couché sur un lit bien horizontal, et composé seulement d'une paillasse et d'un matelas un peu dur (*a*), et sur lequel

(*a*) Le coucher des malades de l'hôtel-dieu de Paris a presque toujours été composé d'une paillasse et d'un lit de plume. Ce n'est que depuis peu que M. *Desault* a obtenu quelques matelats, dont le nombre ne suffit pas pour coucher tous les malades qui ont des fractures. Ces lits de plume occasionent une chaleur incommode, et deviennent

on avoit disposé d'avance toutes les pièces d'appareil. Le chirurgien examina alors la plaie, la couvrit de charpie sèche, après en avoir retiré une esquille qui y étoit engagée, et il procéda ensuite à la réduction des fractures.

On fit la contre-extension en fixant le blessé au chevet du lit par deux bandes, qui partoient des côtés d'un *bandage-de-corps* cousu sur la poitrine, de manière à ne pas géner la respiration. Un aide fut d'ailleurs chargé de soutenir le malade sous les aisselles. Un second aide tenoit d'une main le bout du pied, et de l'autre le talon, et faisoit ainsi l'extension, tandis que d'autres aides soutenoient le bassin et la partie supérieure de la jambe, pour empêcher les parties de vaciller. Quoique le malade fût très-vigoureux, la contraction des muscles n'opposa pas une grande résistance aux forces extensives ainsi appliquées; et, pour faire

---

extrêmement durs lorsqu'ils sont affaissés. La plume d'ailleurs cédant inégalement, les os fracturés se déplacent, et il devient presque impossible de les maintenir.

la conformation, le chirurgien n'eut qu'à rapprocher d'une main les condyles du fémur, et de l'autre les fragmens obliques du corps de cet os.

Ces parties furent maintenues, au moyen d'un appareil composé de deux compresses circulaires, d'un bandage à-peu-près semblables à celui de *Scultet* (*a*), des coussinets longs et étroits, formés de gros linge, configurés sur les inégalités du membre, et destinés à des *remplissages* (*b*); enfin de deux

---

(*a*) M. *Desault* a substitué avantageusement ce dernier au bandage *à dix-huit chefs*, dans les fractures de l'extrémité inférieure. Ce bandage est formé d'un nombre indéterminé de bandelettes isolées, larges de trois pouces, assez longues pour faire deux fois le tour du membre. On les applique de bas en haut, de manière que chacune d'elles soit couvertes dans les deux tiers de sa largeur, par celle qui la suit immédiatement. C'est, par conséquent, une espèce de bandage roulé, qui s'applique exactement à la partie, en la couvrant dans toute son étendue, qui la comprime à volonté, et qu'on peut défaire et appliquer de nouveau, comme le bandage à dix-huit chefs, sans remuer la partie fracturée.

(*a*) Il est beaucoup plus avantageux d'employer, au lieu de ces remplissages, des coussinets de paille d'avoine, de même lon-

fortes attelles, inégales en longueur, et larges de trois pouces, et d'un *drap-fanon.*

Cet appareil étoit, comme nous l'avons déja dit, disposé sur le lit, et placé sous le membre. On l'arrosa d'eau végéto-minérale, et on l'appliqua de la manière suivante, tandis que les aides continuoient l'extension. Les deux compresses circulaires furent croisées en devant, l'une sur le genou, et l'autre sur la partie inférieure de la cuisse. On appliqua ensuite le bandage, depuis la partie supérieure de la jambe, jusqu'au haut de la cuisse. On garnit les deux côtés de la cuisse et de la jambe, avec les coussinets de linge mentionnés plus haut. On plaça ensuite les attelles, l'une en dedans, et l'autre en dehors, de manière qu'elles portassent également sur tous les points. Elles furent recouvertes par les bords du drap-

---

gueur que le membre : car, outre qu'ils sont moins durs, ils se modèlent plus exactement sur les inégalités de la partie, et présentent aux attelles une surface plus égale; mais le régime de l'hôpital a été jusqu'ici un obstacle insurmontable à la perfection que le chirurgien en chef auroit desiré donner aux appareils.

fanon, rapprochées du membre, et maintenues en cet état par quatre liens correspondans à la cuisse, et trois à la jambe. On eut soin de serrer d'abord ceux de ces liens qui se trouvoient plus près des fractures, et de placer les nœuds sur l'atelle externe, afin qu'ils n'incommodassent point le malade. Ces attelles descendoient au niveau de la plante du pied ; mais l'externe, beaucoup plus longue, montoit jusqu'à la crête de l'os des iles, tandis que l'interne n'alloit qu'au haut de la cuisse. On assujettit encore l'extrémité supérieure de l'attelle, qui étoit au côté externe, en l'engageant dans la duplicature d'une serviette pliée en huit, fixée autour du bassin, et retenue, du côté de la fracture, par des épingles qui l'attachoient aux remplissages ; et du côté sain, par une espèce de *sous-cuisse*.

Cet appareil contenoit les fragmens; mais dans une fracture aussi oblique et aussi compliquée, l'on ne devoit pas espérer qu'il pût résister long-temps à la contraction des muscles. L'on opposa à l'action de ces parties un moyen qu'on emploie depuis trois ans à l'hôtel-dieu, et qui y réussit constamment

dans les cas même les plus difficiles : je veux parler de l'extension *permanente*, extension que la plupart des praticiens ont voulu proscrire, et à laquelle ils reprochent une foule d'inconvéniens que nous n'avons jamais aperçus, dans le grand nombre de malades qui ont été soumis à cette méthode.

Le blessé étoit déja fixé au chevet du lit, par des bandes qui partoient d'une large ceinture placée sous les aisselles ; et, par conséquent, le tronc ne pouvoit descendre : il ne s'agissoit donc plus que d'empêcher la jambe de remonter vers le bassin ; et la chose étoit facile. On plaça, sur des compresses épaisses, derrière la jambe et au dessus des malléoles, le milieu d'une bande dont les chefs croisés sur le dos du pied, puis noués sous la plante, alloient s'attacher aux pieds du lit.

Cette extension n'incommoda point le malade ; il se trouva, au contraire, soulagé sur le champ. Les cahots qu'il avoit éprouvés dans la route, l'avoient fatigué ; mais il n'avoit pas de fièvre. On se contenta de lui prescrire une boisson délayante, et on le laissa jouir

du repos dont il avoit besoin. Le lendemain, il ne souffroit point du tout; le pouls étoit cependant un peu élevé: mais, il n'y avoit ni douleur de tête, ni altération, ni sécheresse à la peau. On continua de le tenir à la diète, comme le jour précédent, et d'arroser l'appareil d'eau végéto-minérale (*a*). On ne fit pas autre chose le jour suivant; mais le quatrième, on fut obligé de défaire le bandage, devenu trop lâche, parce que le gonflement étoit dissipé. La suppuration commençoit à s'établir à la plaie: elle fut pansée comme le premier jour, et l'appareil appliqué de nouveau avec les mêmes précautions.

On pansa la plaie tous les deux jours, jusqu'au seizième qu'elle fut cicatrisée. On ne toucha plus ensuite à l'appareil, que lorsqu'il étoit dérangé: on l'imbiboit seulement de temps en temps avec l'eau végéto-minérale, et l'on avoit soin que les bandes, qui faisoient l'extension, fussent toujours tendues.

(*a*) Notre eau *végéto-minerale* est composée d'un gros d'extrait de saturne, étendu dans une pinte d'eau.

Digitized by Google

L'appareil ne fut supprimé totalement que le soixante-quinzième jour, quoique le cal eût paru solide quelque temps auparavant. Tous les fragmens étoient réunis sans difformité, et la cuisse avoit, à quelques lignes près, la même longueur que celle du côté opposé; mais les parties molles étoient endurcies, et comme collées autour de l'articulation, et la rotule paroissoit ne faire qu'une même pièce avec le fémur. Cependant, on parvint bientôt à rétablir le mouvement, en fléchissant et étendant alternativement la jambe sur la cuisse, au moyen d'un coussin qu'on plaçoit un jour sous le jarret, et le lendemain sous la jambe, et en faisant, avec les pouces, mouvoir la rotule dans tous les sens.

Le malade fut bientôt en état de s'exercer et de marcher, en s'appuyant sur des béquilles. La roideur se dissipa rapidement: ensorte que trois semaines après, cet homme fléchissoit, à angle droit, la jambe sur la cuisse. Il sortit alors de l'hôpital, avec l'assurance de recouvrer bientôt, par l'exercice, l'entière liberté de l'articulation.

Digitized by Google

IIe. OBSERVATION.

Par M. A. LANZEREZ, chirurgien de l'hôtel-dieu.

Une femme de 83 ans, nommée *Dominique Rignaud*, tomba dans un escalier le 27 octobre 1790, et se fit, à l'extrémité inférieure de la cuisse droite, une fracture à-peu-près semblable à celle décrite dans l'observation précédente. Des personnes qui la trouvèrent étendue sur le pavé, la relevèrent sur ses jambes à plusieurs reprises, et la portèrent ensuite dans sa chambre, en soutenant le milieu de la cuisse, de manière que son extrémité inférieure étoit fléchie par le poids de la jambe. Cette malheureuse fut placée en travers, et les jambes pendantes, sur un lit, dont le bord répondoit à l'endroit même de la fracture, et elle resta plus d'une heure dans cette position. On la descendit ensuite de son logement, qui étoit au troisième étage, avec aussi peu de précautions qu'on l'y avoit portée, et on l'assit dans un fiacre qui l'amena à l'hôtel-dieu.

La malade éprouvoit alors des douleurs atroces. Il y avoit à la cuisse un

Digitized by

gonflement considérable, et un raccourcissement de plus de quatre pouces. L'extrémité du fragment inférieur de l'os faisoit une saillie à la partie interne et inférieure de la cuisse, et l'on voyoit un enfoncement au dessous du fragment supérieur, qui descendoit en devant jusqu'auprès de l'articulation. La partie inférieure du fémur étoit contournée, de manière que le condyle externe étoit en arrière, et la rotule en dehors, ainsi que la pointe du pied. On faisoit mouvoir les condyles séparément, et en sens contraire, avec crépitation, comme chez la personne qui est le sujet de l'observation Ire.

La réduction se fit de la même manière que dans le cas précédent, excepté que, pour la conformation, on fut obligé de ramener en dedans le genou et la pointe du pied. Les moyens contentifs furent aussi les mêmes. Aussitôt après l'application de l'appareil, les douleurs diminuèrent considérablement. On ne jugea pas à propos de tenir cette femme à un régime sévère, parce qu'elle étoit extrêmement affoiblie par les infirmités de l'âge, et par une maladie longue qu'elle venoit d'éprouver, et dont elle n'étoit pas encore bien rémise.

Digitized by Google

Les douleurs de la cuisse avoient cessé totalement vers le soir ; mais pendant la nuit le bandage, qui entouroit la poitrine, devint insupportable, à cause d'une toux continuelle et d'une difficulté de respirer, occasionnée par un asthme, qui tourmentoit la malade depuis un grand nombre d'années. Il fallut donc renoncer à ce moyen d'extension, et en employer un autre qui ne portât point du tout sur la poitrine. On prépara à cet effet une attelle inflexible, et assez longue pour s'étendre depuis la crête de l'os des iles, jusqu'à quatre pouces au delà de la plante du pied. Cette attelle fut échancrée à l'une de ses extrémités, et percée d'une mortaise transversale, à un pouce de cette échancrure. L'extrémité opposée fut placée dans la duplicature du bandage du corps qui entouroit le bassin, de la même manière, et au même endroit où l'on avoit d'abord placé l'attelle externe que celle-ci devoit remplacer. Le bandage de corps fut retenu dans sa position par deux bandes, qui passoient sous les cuisses et devant les aînes, où elles portoient sur des compresses épaisses, et dont l'une, celle du côté sain, étoit attachée par des

épingles à la partie inférieure du bandage de corps, et l'autre fixée par un nœud sur l'extrémité de l'attelle engagée dans ce même bandage. L'appareil dont on couvrit le membre, étoit d'ailleurs le même qu'on avoit employé la veille. Lorsqu'on eut serré les liens, au lieu d'attacher aux colonnes du lit la bande qui entouroit le pied, on en passa le chef externe dans la mortaise de l'attelle, on plaça l'autre sur l'échancrure, et on les assujettit par un nœud, après les avoir tendus suffisamment. On obtint ainsi, sans gêner la poitrine, la même extension qu'auroit produit le moyen qu'on avoit employé d'abord.

La malade supporta très-bien cette extension ; elle ne souffroit point du tout. On ne renouvela le pansement que le quatrième jour, lorsque le gonflement de la cuisse commença à se dissiper. Il n'arriva rien de particulier jusqu'au 36e jour, excepté qu'on fut obligé de changer plusieurs fois l'appareil, qui se trouvoit souvent imbibé d'urine. A cette époque, le membre étoit bien conformé, et les fragmens réunis avoient déja de la solidité, mais pas assez pour pouvoir être abandonnés à eux-mêmes. On appliqua donc

Digitized by Google

de rechef l'appareil, qui ne fut ensuite levé que le cinquantième jour ; et quoique le fémur parût alors parfaitement solide, la foiblesse du sujet et sa caducité, déterminèrent le chirurgien à conserver le bandage et l'extension jusqu'au soixante-sixième.

La suppression de l'appareil fut suivie d'un gonflement qui occupa pendant quelques jours toute l'extrémité ; et l'on ne put lever la malade que le soixante-dix-huitième jour. Le cent-deuxième, il survint un peu de fièvre, puis un dévoiement considérable, qui ne cessa qu'au bout de seize jours, et qui réduisit cette femme dans un tel état de foiblesse, qu'elle ne pouvoit se remuer. Les extrémités inférieures devinrent œdémateuses, et acquirent le double de leur volume ordinaire. Le bas-ventre, puis l'extrémité supérieure du côté droit furent bientôt dans un état semblable ; et la malade succomba le cent cinquante-troisième jour de son entrée dans l'hôpital. Le cal s'étoit ramolli, et les os étoient devenus si fragiles que, quelques heures après sa mort, on fractura le col du fémur droit, en faisant un très-léger effort pour fléchir la cuisse.

Digitized by

L'ouverture du cadavre, qui se fit publiquement, ne présenta rien de particulier, excepté l'état du fémur. On trouva, comme dans toutes les fractures consolidées, un tissu couenneux qui s'étoit formé autour des fragmens de l'os aux dépens des parties molles. Le fémur avoit été divisé en trois portions par deux fractures; l'une oblique, de dehors en dedans, et de derrière en devant, commençoit à quatre pouces quatre lignes au dessus de la base du condyle externe, et se terminoit à deux pouces onze lignes de la base du condyle interne. L'obliquité étoit encore plus grande de derrière en devant, puisque le fragment supérieur de l'os avoit dans ce sens un biseau de deux pouces huit lignes. Une seconde fracture, dirigée de devant en arrière, avoit divisé en long la portion inférieure de l'os, et séparé les condyles inégalement, de manière que l'attache des ligamens croisés se trouvoit au fragment interne. L'épaisseur transversale de ce fragment étoit inférieurement d'un pouce dix lignes, et d'un pouce cinq lignes supérieurement. Il avoit deux pouces onze lignes de longueur. Le fragment externe n'avoit

qu'un pouce deux lignes d'épaisseur à sa base, et se terminoit presque en pointe ; mais sa longueur étoit de quatre pouces quatre lignes.

Ces deux fragmens étoient parfaitement réunis en devant, et en bas, dans l'intérieur de l'articulation où l'on voyoit seulement une légère rainure. Le condyle interne étoit cependant un peu plus en devant que dans l'état naturel ; la réunion n'étoit pas si exacte postérieurement ; l'extrémité supérieure du fragment interne étoit de quatre lignes plus en arrière que celle du fragment externe.

Le fragment supérieur, c'est-à-dire, le corps même de l'os formoit, devant les deux autres fragmens, un chevauchement de huit à dix lignes ; une esquille de 10 lignes de long sur huit de large, avoit été détachée de sa partie inférieure, et s'étoit réunie. On voyoit en arrière, entre le fragment supérieur et les inférieurs, un écartement de dix lignes, rempli par la matière du cal, à la surface duquel on distinguoit des espèces de fibres qui se portoient très-obliquement de haut en bas, et de derrière en devant.

Cette remarque sembleroit prouver

que le fragment supérieur avoit été d'abord réuni plus haut, et à-peu-près dans sa position naturelle, dans le temps même que la cuisse étoit tenue dans l'extension; et il est vraisemblable que le cal ramolli dans les derniers temps de la maladie, aura cédé à l'action des muscles, se sera alongé, et aura reçu, du changement de position des fragmens, l'apparence fibreuse, et la direction oblique que nous avons observée.

Les fractures qui communiquent dans les grandes articulations, celles même qui les avoisinent, sont des maladies grave, sans doute, et nous en convenons avec tous les praticiens. Mais sont-elles aussi redoutables qu'on se plaît à le publier.? Les auteurs n'en ont-ils point exagéré les dangers, ou plutôt ces dangers ne sont-ils pas souvent une conséquence de l'insuffisance, ou de la mauvaise application des moyens employés pour les combattre.

Les malades dont on vient de lire l'histoire, avoient chacun deux fractures; l'une très-voisine de l'articulation de la jambe, et compliquée d'esquilles, l'autre dans l'articulation même. Le

voiturier, qui fait le sujet de la première observation, avoit en outre une plaie formée par un des fragmens de l'os, qui avoit percé la peau. La femme de l'*observation II* étoit décrépite, malade depuis deux ans, et tourmentée d'un asthme. On lui avoit fait faire tous les mouvemens qui pouvoient piquer, contondre, déchirer les muscles, les tendons, les ligamens, les capsules. Le désordre devoit être extrême : ces malades n'ont cependant éprouvé aucun accident ; les douleurs ont cessé peu d'heures après l'application de l'appareil ; la consolidation a été aussi prompte que dans les fractures les plus simples. L'homme a recouvré bientôt le mouvement de la jambe, et il n'y a pas de doute qu'il n'en eût été de même de la femme, si elle n'avoit succombé à sa caducité.

Tous les écrivains s'accordent pourtant à présenter comme infiniment graves, les accidens qu'ils croient inséparables de ces sortes de fractures. La matière du cal se répand, disent-ils, dans tous les vides de l'articulation ; la synovie s'y épaissit ; les ligamens se décomposent ; il survient des accidens funestes ; et l'ankylose est peut-

être la terminaison la plus heureuse des fractures qui communiquent dans l'intérieur des articulations. Celles qui avoisinent seulement ces cavités sont déja très-dangereuses. « Outre que les jointures perdent souvent leur mobilité et demeurent roides, les ligamens et les tendons souffrent presque toujours des contusions et des déchirures, d'où résultent des douleurs très-vives, des inflammations, des convulsions, des abcès, des gangrènes, et d'autres accidens non moins funestes, qui précipitent le malade au tombeau, ou qui obligent du moins d'amputer le membre, pour sauver la vie (*a*) ». Les fractures de la cuisse, compliquées de plaies, sont ordinairement mortelles, lorsqu'elles sont voisines des articulations (*b*). Tel est le langage d'*Heister*; tel est celui de tous les écrivains qui ont parlé des fractures.

Si nos malades n'ont point éprouvé ces accidens, n'est-il pas probable, n'est-il pas certain que c'est l'appareil, et sur-tout l'extension continuée pen-

---

(*a*) Institut. de chirurg. partie I. Liv. II. Chap. I. N°. IX.

(*b*) *Ibid.* Chap. VIII. N°. IX.

Digitized by Google

dant tout le traitement, qui les en a préservés? Ils n'ont été ni saignés, ni médicamentés, ni même tenus à une diète sévère. L'appareil est, par conséquent, le seul remède auquel on puisse attribuer ces bons effets.

Quant à la matière du cal répandue dans tous les vides de la circulation, cette idée répétée tant de fois, paroît être purement imaginaire: bien loin que l'expérience en constate la réalité, elle semble, au contraire, la démentir absolument. La guérison, sans ankylose, des fractures de l'olécrane et de celles de la rotule, les observations que nous venons de rapporter, et une foule d'autres, prouvent la vérité de cette assertion. Nous avons d'ailleurs rencontré, dans les cadavres, un grand nombre de fractures communiquant dans les articulations; et au lieu de la prétendue protubérance du cal, nous avons observé constamment une rainure plus ou moins profonde, à l'endroit de la réunion.

SUITE

Digitized by

SUITE

DU MÉMOIRE SUR L'OPIUM, dans lequel on prouve qu'il affoiblit les forces du cœur, et néanmoins qu'il augmente le mouvement du sang. Par M. WIRTENSON; traduit par M. MARTIN, médecin à Nancy.

L'expérience journalière apprend que, quelque soit l'état du sang, il peut survenir une inflammation. Une épine enfoncée dans les tégumens, enflamme la partie qu'elle a blessée, tout aussi puissamment que le feroit un sel dissolvant volatil, ou un acide. Ainsi, une inflammation quelconque doit procéder de la cause commune à toutes les inflammations, c'est-à-dire de l'irritation, de quelque manière qu'elle soit produite. Mais, comment l'irritation cause-t-elle l'inflammation, cela est aisé à concevoir. Dès qu'une partie est irritée, les plus petits vaisseaux sanguins s'en ressentent, se contractent de toute leur puissance, le sang artériel

Digitized by Google

réagit contre cette contraction, et empêche les vaisseaux de se fermer tout-à fait. Cependant, comme le sang des artères, qui doit être poussé par ces vaisseaux, y trouve une résistance considérable, il est forcé de passer dans des vaisseaux plus petits, qu'il dilate. L'ophthalmie en fournit une preuve. Une partie enflammée est rouge, parce qu'elle est gorgée d'un sang introduit dans des vaisseaux, qui, dans d'autres circonstances, n'admettent que des humeurs transparentes; elle est tuméfiée, parce que ces vaisseaux sont distendus, éprouvent de la tension; souvent on y aperçoit une pulsation, parce que les artères réagissent sur le sang contenu dans la partie enflammée par un effort alternatif.

Au moyen de cette théorie, il est aisé de comprendre pourquoi l'opium devient nuisible dans les cas inflammatoires, toutes les fois qu'il ne peut ni affoiblir, ni détruire la cause de l'inflammation; car il est impossible de le donner à assez haute dose pour qu'il détruise la force contractile des vaisseaux sanguins, qui est encore augmentée par l'irritation des parties enflammées: cependant il engourdit tous les petits vaisseaux

sanguins qui n'éprouvent pas une irritation équivalente, et cet engourdissement rend le mouvement du sang parfaitement libre. Ainsi la résistance de tous les petits vaisseaux du corps étant diminuée, le sang mu librement agit moins sur le sang retenu dans les parties enflammées, comme le prouvent les lois de la méchanique. Ce sang engorgé est donc moins pressé, moins agité, il reste aisément en stagnation, il entre en putréfaction, et la gangrène s'établit bientôt. L'opium doit donc nuire dans les violentes inflammations, avant que les parties se soient affoiblies. Les praticiens ont recueilli un si grand nombre d'observations sur les dangers de l'opium administré à contretemps dans les maladies inflammatoires, qu'il est inutile d'en répéter ici les exemples.

Comme j'ai dit plus haut que l'opium est, non-seulement utile, mais même nécessaire dans les maladies inflammatoires, lorsqu'il peut affoiblir ou détruire la cause de l'inflammation, je vais m'arrêter un moment sur cet objet. Je citerai deux cas où l'opium est très-utile dans l'inflammation. Dans le premier, il favorise l'évacuation de la

matière inflammatoire: dans le second, il modère ou détruit le mouvement qui excite l'inflammation. Si l'on suppose que l'inflammation est l'effet de la rétention de la matière de la transpiration, l'opium pouvant rétablir cette excrétion, peut, par cette raison, remédier à la cause de l'inflammation, et dès-lors guérir, puisque la cause étant détruite, l'effet doit cesser. L'opium est donc un excellent remède dans les fièvres qui proviennent de la suppression de la transpiration, quoiqu'il soit souvent nuisible dans d'autres fièvres inflammatoires.

Quant au second cas, nous savons que, non-seulement l'inflammation provient d'une irritation, mais encore que les fibres des parties irritées ont plus de tendence à se mouvoir. Ainsi, dans l'inflammation des intestins, le mouvement vermiculaire doit être fort augmenté. Or tous les médecins savent que le mouvement des fibres d'une partie enflammée, augmente l'inflammation, et que le repos est le meilleur moyen d'en arrêter les progrès. L'inflammation des intestins doit donc augmenter avec leur mouvement vermiculaire, et la diminution de ce mou-

Digitized by Google

vement doit, au contraire, en rallentir les progrès. Or, des expériences incontestables nous apprennent que l'opium affoiblit le mouvement vermiculaire des intestins; par conséquent, l'opium peut diminuer et détruire une des causes qui produisent et entretiennent l'inflammation des intestins. Dans le fait, l'opium est souvent le principal remède dans ces circonstances; et les meilleurs médecins l'emploient avec un succès marqué. L'observation suivante en fournit un exemple frappant.

Un homme âgé de 42 ans, commit une faute de régime; l'instant d'après, comme il voulut lever un fardeau pesant, l'effort qu'il fit donna lieu à l'étranglement d'une hernie qu'il portoit, et à une inflammation assez vive. On employa vainement tous les moyens de l'art pour la réduire. Un célèbre chirurgien conseilla l'opération, comme la dernière ressource. En conséquence, on se disposoit à la pratiquer; cependant le chirurgien n'osant s'en promettre un heureux succès, à raison des progrès qu'avoit fait l'inflammation, il invita un médecin renommé à y assister, et le pria de vouloir bien l'aider de ses conseils, en cas qu'il survint quelque

accident imprévu. Le médecin s'étant fait rendre compte des remèdes que l'on avoit mis en usage, conseilla d'administrer l'opium, suivant la méthode que nous avons indiquée ci-dessus, pour éprouver si ce remède, conjointement avec les topiques dont on s'étoit jusqu'alors servi, ne diminueroit pas l'inflammation, et ne faciliteroit pas la réduction de la hernie. Ce conseil fut suivi, la hernie fut aisément réduite, et le malade guérit sans opération.

Je vais encore rapporter quelque cas dans lesquels le succès de l'opium paroissoit douteux, et où cependant la vie des malades a dépendu de l'administration de ce remède. L'idée, que l'on s'étoit faite de la manière dont il opère, détermina à en faire usage. Une dame de distinction fut attaquée à onze heures du soir d'une fièvre, à laquelle il se joignit, le lendemain, des dégoûts continuels; elle vomissoit le peu d'alimens qu'elle prenoit. Après lui avoir administré une légère dose d'émétique, on eut recours aux remèdes qui soulagent le vomissement: elle s'en trouva assez bien; mais la seconde nuit, la fièvre revint à onze heures: et à peine la malade se fut-elle plainte de son

mal-être, qu'elle perdit la parole et le sentiment. Le docteur *Hoffmann* de Munster, qui se trouvoit par hazard dans l'endroit, fut appelé ; il l'a trouva sans parole ; les yeux ouverts et fixes ; les membres roides comme dans la catalepsie, et dans une sorte d'assoupissement. Le pouls étoit petit, et avoit de fréquentes intermittence. La respiration étoit pénible ; enfin, la malade avoit une fièvre intermittente soporeuse, bien caractérisée : tous les assistans craignoient une mort prochaine. Dans ces circonstances, des médecins célèbres, conseillent les vomitifs, les lavemens irritans, ou bien l'application des vésicatoires ; enfin, l'usage des remèdes stimulans ; mais M. *Hoffmann*, qui n'avoit aucune confiance dans ces moyens dont il avoit presque toujours reconnu l'insuffisance en pareil cas, suivit une méthode bien différente. Ce n'étoit pas le cas de temporiser ; et pour sauver la malade, il étoit urgent de recourir à des secours efficaces. Que restoit-il donc à faire ? tenter l'administration de l'opium. Mais, comment oser opposer à un sommeil contre-nature un médicament qui le provoque. Ces considérations n'arrêtèrent point

ce médecin que l'expérience avoit instruit. Il versa dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes de laudanum liquide ; il s'aperçut qu'elle l'avaloit. Après quelques minutes, le pouls étoit plus développé, et la respiration plus libre ; et en moins d'une demi-heure, le danger étoit disparu, et la léthargie dissipée. Le pouls étoit plein, les membres avoient repris leur souplesse, la connoissance étoit revenue à la malade, qui commença à parler. La chaleur fébrile s'établit ensuite, et la sueur, qui parut quelques heures après, mit fin au paroxysme. Le lendemain on ordonna le quinquina, qui devoit être pris fort exactement pour prévenir le retour de l'accès ; mais les dégoûts reparurent comme le jour précédent ; et quelques efforts que fit la malade pour avaler ce remède, elle le vomissoit incontinent. On usa d'une décoction de quinquina dans le vin de bourgogne, qui fut de même rejettée sur le champ. L'extrait de quinquina ne réussit pas mieux. On en vint aux lavemens de quinquina, espérant par ce moyen prévenir le paroxysme. Toutes ces précautions furent inutiles ; il revint dans la seconde nuit, et pa-

reillement à onze heures ; il fut accompagné de symptômes aussi effrayans que l'avoient été ceux de l'accès précédent. Le laudanum liquide fut donné de rechef avec le même succès. Le lendemain matin, et les jours suivans, les vomissemens et le mal-être de la malade, s'opposèrent encore à l'usage interne du quinquina, que l'on ne put administrer qu'en lavement ; mais ces moyens n'ayant pas empêché le retour d'un accès, on craignoit celui du troisième. L'époux de cette dame, qui avoit été deux fois témoin de l'efficacité du laudanum, demanda s'il ne conviendroit pas de donner ce remède une heure avant le prochain accès, puisqu'il remédioit au sommeil contre-nature, et aux symptômes effrayans qui l'accompagnoient, lorsqu'ils étoient déja existans, il lui sembloit qu'il pourroit encore plus facilement les prévenir. L'évènement justifia cette conjecture. On donna le laudanum une heure avant le retour de l'accès. Cet accès eut effectivement lieu, mais il ne fut accompagné d'aucun symptôme effrayant, ni du sommeil contre-nature. Après qu'il fut passé, la malade put supporter l'infusion du quinquina

dans le vin ; et en peu de jours, elle fut guérie.

Cette observation, qui prouve l'efficacité de l'opium dans une fièvre maligne intermittente, sera peut-être de quelque utilité dans le traitement de ces maladies, à moins qu'on ne regarde comme téméraire d'user de remèdes soporifiques dans des circonstances où un sommeil contre-nature met déja la vie en danger. Mais on connoîtra combien cette crainte est peu fondée, si l'on réfléchit sur la cause de cette fièvre soporeuse, et sur la manière dont l'opium y agit. Je vais en dire quelques mots. Si l'on considère attentivement l'état d'un malade attaqué d'une fiévre intermittente, on verra qu'à la fin de chaque accès, il s'établit une sueur ou une transpiration très-fétide qui termine le paroxysme ; c'est de cette manière que la matière fébrile est évacuée à la fin de chaque accès. Je suis donc fondé à regarder cette évacuation comme une crise qui met fin à la fièvre ; mais la matière fébrile qui reste après le paroxysme augmente de nouveau, et peu à peu produit un nouvel accès, lorsqu'elle est en assez grande quantité. *Hippocrate* avoit déja dit que

ce qui reste après la crise, occasionne communément des rechutes. Si donc je regarde chaque accès de fièvre comme une récidive du précédent, je trouve la cause des paroxysmes des fièvres intermittentes. Le temps ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet. Que l'on considére seulement un homme attaqué de fièvre intermittente avant le paroxysme, on verra que le nez, les joues et les doigts palissent, et que les ongles deviennent livides, il n'en seroit pas ainsi, à coup sûr, si le sang rouge remplissoit encore tous les petits vaisseaux dans lesquels il pénétroit auparavant. Le nez, les joues et les doigts palissent donc, parce que la plupart des petits vaisseaux qui, avant l'accès, charioient du sang rouge, n'en admettent plus; c'est-à-dire, parce que le diamètre de ces vaisseaux est devenu plus petit, et qu'ils éprouvent une contraction spasmodique. Mais, pourquoi ces vaisseaux se contractent-ils? Ce ne peut pas être par l'effet du froid fébrile, puisque cette contraction a lieu avant que ce froid se fasse sentir. Quelle en est donc la cause? Si ce malade n'avoit pas une fièvre intermit-

tente, ces vaisseaux ne se contracteroient pas : il faut donc que ce soit la matière de la fièvre intermittente qui cause cette contraction ; et voici comme la chose se passe. Les plus petits vaisseaux sanguins sont très-irritables, plus irritables que le cœur même, et presque aussi irritables que les canaux excrétoires cutanés, qui évacuent la matière de la transpiration et de la sueur. Ainsi, quand la cause matérielle de la fièvre est mise en activité, elle irrite tellement les petits vaisseaux, qu'ils se contractent au point de ne plus admettre de globules rouges. On conçoit maintenant la cause de la pâleur du visage et des extrémités, avant l'invasion des accès de fièvre ; mais si vers ce temps la matière fébrile augmente, elle acquiert une plus grande force stimulante ; elle doit donc causer aux petits vaisseaux sanguins une plus forte contraction : ainsi la pâleur devient plus considérable, et le frisson commence. Cela doit nécessairement arriver, parce que les petits vaisseaux contractés, empêchent d'autant plus le passage du sang des artères aux veines, que leur contraction est plus considérable : de-là

vient que chez tous les fébricitans, on regarde la lividité des ongles pendant le frisson, comme un signe de la stagnation du sang. Tous les hommes n'ont pas une constitution uniforme : quelques uns ont plus de sensibilité que les autres. Qu'arrivera-t-il donc si un homme qui a les petits vaisseaux très-irritables, et chez lequel les forces du cœur ne sont pas bien grandes, est attaqué d'une fièvre intermittente ? Dans ce cas, la matière fébrile peut aisément exciter dans les petits vaisseaux une irritation capable de les faire contracter pendant le frisson, et à un tel point, qu'ils empêchent le passage du sang artériel dans les veines : on conçoit qu'alors l'homme perd le sentiment et la faculté de mouvoir ses membres, et qu'il doit s'ensuivre ce qu'on appelle une *fièvre soporeuse*, et quelquefois même la mort. On peut aussi se rendre raison par-là pourquoi cette maladie est beaucoup plus fréquente chez les vieillards, que chez les jeunes gens. Un médecin instruit, qui veut donner des secours en pareil cas, doit sans doute mettre tous ses soins à remédier à la contraction spasmodique des plus petits vaisseaux, qui

est cause de la fièvre intermittente soporeuse, ainsi qu'à rétablir par ce moyen la liberté de la circulation. Mais parviendra-t-il à ce but par des lavemens âcres, par les sels volatils qu'il fera respirer, par les frictions, ou par l'application des vésicatoires? Non certainement; car, ces remèdes stimulans ne sont nullement propres à détruire la contraction des petits vaisseaux, et à donner plus de liberté à la circulation du sang : voilà pourquoi on est si rarement parvenu à guérir ces sortes de fièvres par des remèdes de ce genre. L'opium, au contraire, est ici le meilleur remède, parce que, non seulement il remédie à la contraction spasmodique des viscères, mais encore parce qu'il diminue et fait cesser le spasme des petits vaisseaux sanguins. S'il est un cas où il soit possible de rétablir la circulation et d'éviter la mort par l'administration de l'opium, c'est certainement celui-ci; et cela est prouvé par d'autres observations, indépendamment de celle que je viens de citer. Mais pour obtenir du succès de l'opium dans de telles circonstances, il faut en donner assez pour qu'il puisse dompter le spasme des petits vaisseaux; ce

qu'il ne fait quelquefois qu'à des doses très-fortes.

J'ai moi-même eu souvent occasion d'éprouver l'efficacité de l'opium dans des cas analogues à celui que l'on vient de lire.

Une dame tomba dans une affection soporeuse, causée par la matière d'une fièvre intermittente : tout le monde la croyoit près d'"expirer ; elle échappa à ce danger par le moyen de l'opium uni à quelques gouttes d'æther vitriolique.

Un chanoine de cette ville étoit attaqué d'apoplexie : on désespéroit de son état; cependant il fut sauvé par le même moyen. Il vit encore, et jouit d'une parfaite santé.

Ces exemples prouvent combien une théorie bien fondée peut être utile dans la pratique de la médecine, tandis qu'une fausse théorie est la source de mille erreurs. Si dans ces différens cas, le médecin n'avoit pas bien saisi les causes de la fiévre intermittente et les effets de l'opium, il n'auroit assurément pas hasardé de donner un remède qui produit un sommeil contre-nature, et qui affoiblit la sensibilité

pour combattre des maladies qui consistoient elles-mêmes dans un sommeil contre-nature, et dans une diminution de la sensibilité; et cependant les malades auroient péri, si ce remède ne leur eut pas été administré.

ADDITIONS AU MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

Le docteur *Krause*, dans sa dissertation sur les remèdes des hémorrhagies internes, imprimée à Leipsick en 1778, propose quelques objections contre l'hypothèse de M. *Wirtenson*, sur la manière d'agir de l'opium. Ces objections paroissent mériter que nous les rapportions.

M. *Wirtenson* (dit M. *Krause*,) devoit montrer d'abord que l'opium peut avoir plus d'action sur les nerfs des petits vaisseaux, que sur les nerfs du cœur. Mais, en supposant qu'il eut pu le prouver, ce qui paroît bien douteux, il resteroit encore sur cette matière bien d'autres doutes importans. Non-seulement l'action des petits vaisseaux résiste à celle du cœur, mais, après que le cœur a agi, leur contraction favorise le mouvement progressif du sang dans les petites artères, et

même dans les veines. Si donc la force contractile de ces vaisseaux est diminuée ou détruite, le sang qui y pénétrera leur opposera, ainsi qu'au cœur, un obstacle insurmontable : cependant ceci ne doit être appliqué qu'à l'état de santé. Dans l'état de maladie où les petits vaisseaux éprouvent une contraction spasmodique, il est possible que l'opium favorise la circulation des humeurs par sa vertu antispasmodique : d'ailleurs, il est plus que probable que l'opium n'agit, sur le système vasculaire, que secondairement, et par l'intervention du pouvoir nerveux ; ce médicament, par conséquent, n'a point d'influence sur la force contractile du cœur et des vaisseaux, qui est inhérente à ces organes, et qu'ils conservent long-temps, même après la mort ; mais il paroît qu'il en a une très-marquée sur le système nerveux qui constitue proprement la sensibilité.

Dans le vingt-neuvième volume de la Bibliothèque universelle d'Allemagne, page 144 et 145, on fait, sur la théorie de M. *Wirtenson*, les observations suivantes.

Sans admettre comme décidé, qu'il soit de la fonction du cœur de vaincre

Digitized by Google

la résistance du sang dans les extrémités des plus petits vaisseaux, nous voulons bien accorder ce point à l'auteur, et nous lui présenterons d'autres difficultés, relativement à la manière dont il explique les effets de l'opium. Certainement un affoiblissement inégal des forces mouvantes et resistantes doit causer un mouvement beaucoup plus considérable, lorsque la résistance perd davantage que la force mouvante. Un poids de quatre livres meut un contrepoids de trois livres avec une force égale à une livre ; et un poids d'une livre avec une force égale à deux livres; cependant on ne peut pas calculer ainsi dans la méchanique animale, où souvent la résistance qui s'oppose à une force, devient un stimulant nouveau pour la puissance motrice, qui peut être augmentée ou diminuée selon cette irritation. Il en est ainsi du cœur? Quelles palpitations effrayantes n'éprouvent pas les pléthoriques ? elles s'accroissent avec la résistance jusqu'au moment où elles commencent à passer le degré naturel d'irritation auquel les forces du cœur peuvent se rétablir. Avec quelle uniformité, au contraire, la force du cœur ne diminue-t-elle pas

dans les saignées abondantes, et jusqu'à la défaillance, en même proportion que diminue la résistance : ainsi la diminution de la résistance sert à diminuer l'activité de la force motrice du cœur; et moins il en éprouve, moins il déploie d'énergie. Ainsi, la diminution que produit l'opium dans la résistance opposée au cœur, rend encore son mouvement plus foible; elle l'affoiblit d'autant plus, qu'il engourdit plus promptement et plus efficacement les extrémités des petits vaisseaux, de même que la défaillance augmente en raison de la quantité du sang que l'on perd dans une hémorrhagie. Mais si le cœur, déja affoibli par l'action immédiate de l'opium, s'affoiblit encore davantage à proportion que la résistance diminue, cette diminution ne peut nullement lui donner la faculté de mouvoir plus énergiquement le sang avec une moindre force. Il y a plus, si l'opium augmentoit la circulation de telle manière qu'il diminuât la résistance qu'il éprouve en proportion beaucoup plus considérable, qu'il n'affoiblit l'énergie du cœur, ensorte que réellement le cœur donnât un mouvement plus fort au sang, en employant une moindre

force; il faudroit qu'après l'administration de l'opium, la force de contractilité ne se trouvât pas en elle-même plus considérable qu'elle ne l'étoit auparavant, et dans l'état naturel.

Si un poids A, égal à quatre livres, meut un poids B, égal à trois livres avec une force égale à une livre, et diminue au point que, restant égal à trois livres, le poids B, réduit à une livre, l'entraîne avec une force égale à deux livres, le poids de trois livres A fera mouvoir le poids d'une livre B avec une force deux fois plus énergique; mais le poids A égal à trois livres, n'est pas devenu égal à quatre, ou même à cinq livres.

Il faudroit donc, suivant la théorie de M. *Wirtenson*, attendre de l'effet de l'opium une augmentation dans le mouvement du sang, mais en même temps une moindre énergie de la part du cœur; et cependant on voit tout le contraire.

Après l'effet de l'opium, les cœurs des grenouilles se mouvoient non-seulement plus vîte, mais encore ils se contractoient avec beaucoup plus d'activité qu'auparavant : ainsi, la dimi-

nution de la résistance avoit augmenté l'irritabilité et l'énergie du cœur au-delà de leur degré naturel, et c'est la théorie de l'auteur ; ou bien l'opium ne produit pas l'augmentation du mouvement du sang de la manière que l'imagine M. *Wirtenson ;* et c'est ce qui paroît le plus vraisemblable.

La plupart des poisons narcotiques agissent d'abord tellement sur les nerfs, et par le moyen des nerfs, sur les fibres irritables, qu'ils excèdent bientôt leur force, et les laissent ensuite tomber dans l'atonie et la foiblesse : ainsi agit le vin qui, en cela, a la plus grande analogie avec l'opium : ainsi agissent les plantes narcotiques ; c'est ce qui porte à croire qu'outre leur qualité sédative et assoupissante, ces substances ont une propriété active et spasmodique. Je n'entreprendrai point d'expliquer cette manière d'opérer de l'opium; il suffit d'observer que l'explication que donne M. *Wirtenson* n'est pas satisfaisante.

Voici ce que dit, pour répondre à cette objection, M. *Fehr*, qui a publié une traduction allemande de la dissertation de M. *Wirtenson*,, imprimée à Cassel en 1778.

Digitized by Google

S'il est vrai qu'après l'administration de l'opium, la circulation s'accélère parce que la résistance diminue, comment se fait-il qu'alors le mouvement du cœur devienne plus prompt? il semblera à bien des gens que ce n'est pas là une conséquence de cette diminution: cependant si on y réfléchit, on trouvera que la chose ne peut arriver autrement; car, si la résistance que le sang oppose au cœur est égale à la force motrice du cœur, il ne peut plus y avoir de mouvement du cœur, ni du sang: l'un et l'autre resteront donc en repos; mais si cette résistance éprouve quelque diminution, le cœur commencera à se mouvoir, et naturellement; le sang qu'il recevra sera d'autant plus actif et plus abondant, que la résistance aura été moindre. Il est donc clair que la moindre résistance doit occasionner non-seulement l'augmentation du mouvement du sang, mais encore celle de l'action du cœur, sous les conditions qui ont été établies; cela étant fondé sur des principes de méchanique généralement connus, je crois qu'il suffira d'un exemple pour l'éclaircir. Quand on lance un trait au moyen d'un arc, les forces actives dé-

Digitized by

pendent de cet arc, la corde et le trait à lancer résistant à cette puissance; mais si, au lieu d'un trait, on passe sur l'arc une lourde barre de fer qui résiste assez pour pouvoir à peine être lancée, la corde et l'arc tendus se mettront en mouvement avec lenteur; ce qui fait voir comment la résistance augmentée, diminue la puissance active de l'arc; mais si l'on diminue le poids de la barre de fer, ce qui rendra la résistance moins considérable, on trouvera que l'arc aura d'autant plus d'énergie, que la résistance sera devenue moindre. Comme en ce cas, à raison de la diminution de la résistance, l'arc agit d'autant plus efficacement, que l'obstacle est devenu plus foible, il doit en être de même de l'action des fibres du cœur : ainsi même il devra, toutes choses d'ailleurs égales, se mouvoir d'autant plus vivement, que la résistance que lui opposera le sang sera moins considérable. Que seroit-ce donc si l'on imaginoit qu'à la vérité, hors du corps humain, le mouvement augmente lorsque la puissance est supérieure à la résistance, mais que cette loi méchanique est sujette à de notables exceptions dans les corps des ani-

maux vivans ? Que serviroit d'alléguer à ce propos les vifs battemens de cœur que les pléthoriques éprouvent ? Il est clair qu'ici le mouvement du sang et celui du cœur, augmentent de même que la résistance. Que serviroit d'alléguer que par les saignées, qui diminuent la masse du sang et sa résistance, le mouvement du cœur décroit à un tel point, qu'il en résulte la défaillance ? Et de dire que cela prouve que le mouvement du cœur et celui du sang augmentent à proportion des résistances, et réciproquement ? En raisonnant ainsi, on feroit une mauvaise application des principes de la méchanique. Dans le cas dont il s'agit, il ne faut point faire usage de la règle, qui dit, que, lorsque la puissance et la résistance décroissent simultanément, le mouvement est augmenté, si la résistance décroit en plus forte raison que la puissance. Cette régle n'y est pas admissible. Quand, dans les pléthoriques, les fibres motrices du cœur et des vaisseaux sont plus fortement dilatées, étendues et irritées, et qu'il en résulte un plus vif mouvement du sang, la régle est applicable ; mais, quand la force et la résistance sont augmentées

à la fois, ensorte que ces forces soient plus considérables que la résistance, le mouvement doit être plus fort; et c'est ce qui a lieu dans le cas présent. Si dans la saignée, le sang à mouvoir oppose moins de résistance, et qu'en même temps la tension et l'irritabilité des fibres motrices du cœur s'affoiblissent même jusqu'à la défaillance, il faut appliquer ici la règle que, quand la puissance et la résistance diminuent conjointement, si la puissance reste plus forte que la résistance, le mouvement doit être diminué; cependant ces exemples me paroissent devoir être ici de bien peu d'autorité, parce qu'ils n'indiquent que les variations qu'éprouve le mouvement du sang, lorsque sa quantité est augmentée ou diminuée, et qu'il ne s'agit que de découvrir les changemens qu'occasionne l'opium dans les mouvemens du sang et du cœur, la quantité du sang restant la même.

OBSERVATION sur les effets de l'opium donné à grande dose dans l'hématurie; par le doct. GOOCH.

Un homme, qui avoit été incom-

modé de la gravelle, fut obligé de rester fort long-temps à l'audience, pendant un jour des plus chauds de l'été; il en résulta une évacuation considérable de sang dans les voies urinaires, qui dura presque sans interruption pendant environ deux mois, et qui résista à tous les remèdes, au point de faire craindre le danger le plus imminent. La fièvre survint, et il s'y joignit un vomissement considérable; le pissement de sang augmenta en même temps; le malade ne gardoit aucun aliment; son pouls, qui étoit à peine perceptible, avoit des intermittences fréquentes; ensorte qu'il paroissoit n'avoir plus que quelques instans à vivre: aussi se préparoit-il à la mort. Il en parloit à son médecin avec beaucoup de courage et de résignation. Celui-ci qui ne le quittoit pas, lui proposa enfin de prendre une dose considérable d'extrait d'opium; il espéroit que si, malgré sa foiblesse, le malade ne le vomissoit point, ce remède pourroit modérer les évacuations qu'il éprouvoit. Il lui en donna en conséquence quatre grains en pillules avec une cuillerée d'eau de menthe poivrée, et de canelle. Ce remède produisit l'effet desiré; le

malade tomba bientôt dans un profond sommeil, qui dura près de six heures. A son reveil, il mangea quelque peu, et ne vomit point. Il se rendormit encore quelques heures. Après ce second sommeil, il demanda à manger, et garda les alimens qu'il prit, sans éprouver aucune envie de vomir, ou d'aller à la selle : cependant il sentit une irritation considérable au col de la vessie; irritation que lui avoient déja causée quelquefois, quoique moins fortement, des caillots de sang. S'étant fait faire par intervalles, comme c'étoit son habitude, des injections d'huile et de lait, il rendit beaucoup de sang caillé; mais pas une goutte de sang fluide, et les vaisseaux déchirés se fermèrent si bien, que depuis six ans, il n'a plus uriné de sang; cependant la quantité considérable qu'il en a perdu, l'a affoibli à un tel point, que depuis cette époque, il n'a plus joui d'une santé parfaite.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites à Lille, au mois de juillet 1791, par M. BOUCHER, méd.

Nous n'avons pas éprouvé ce mois des chaleurs vives ; la liqueur du thermomètre ne s'est élevée que quatre jours, les 18, 24, 29 et 31, jusqu'au terme de 19 degrés. Dans la première quinzaine du mois, elle ne s'est guère élevée au-dessus de 13 degrés.

Il y a eu des variations dans le baromètre le cours du mois ; le mercure n'a guère cependant dépassé le terme de 28 pouces ; le 15, il s'est élevé à 28 pouces une ligne $\frac{1}{2}$; le 11, il étoit descendu au terme de 27 pouces 6 lignes. Le temps a été pluvieux durant presque tout le mois ; nous n'avons cependant entendu gronder le tonnerre que deux fois ; mais le 27, une trombe, accompagnée de grosse grêle, à désolé une partie de nos champs, voisins de cette ville.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 10 degrés.

Digitized by

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 7 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
7 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'Ouest.
11 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ouest

Il y a eu 28 jours de temps couv. ou nuag.
15 jours de pluie.
1 jours de grêle.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.
1 jour de tempête.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de juillet 1791.

De long-temps nous n'avons vu autant d'éruptions cutanées que dans le cours de ce mois et du précédent; elles ont été communes aux deux sexes, et aux personnes de tout âge. Ce n'étoit cependant ni la rou-

Digitized by Google

geole ni la petite vérole, mais des éruptions par tout le corps, de petits boutons rouges, sans fièvre, ou des espèces d'érysipèles dans différentes parties, avec des phlictènes, qui causoient des douleurs cuisantes, effets d'une acrimonie bilieuse, déposée sur le tissu muqueux de la peau. Les bains, les boissons de petit lait, de décoctions de chiendent, des bouillons d'herbes, suivis de minoratifs antibilieux, ont été les secours employés avec succès dans la cure.

Les diarrhées bilieuses étoient fort communes ; elles ont été dyssentériques dans certains sujets.

Les maladies aiguës ont été sur-tout des affections de poitrine ; consistant dans un engouement plus ou moins considérable du poumon, produit par un sang visqueux. Dans nombre de personnes, l'engorgement a été au point de former une péripneumonie, accompagnée souvent d'un point de côté, qui exigeoit un traitement décidément antiphlogistique.

Des familles de la classe du peuple ont encore été infectées de la fièvre putride-maligne ; elle étoit épidémique dans quelques villages voisins de notre ville, où elle a causé quelque ravage.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Philosophical transactions of the royal Society of London, &c. *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxx *pour l'année* 1790; partie I. *In*-4°. *de* 270 *pages, outre* 26 *pages pour le Journal météorologique, et* 15 *planch. A Londres, chez* Davis *et* Elmsley, 1790.

1. La multitude des Sociétés savantes, et des collections qu'elles publient, fait que même les Académies les plus célèbres commencent à manquer de Mémoires intéressans. Celle de Londres, qui, sans contredit, est une des plus illustres, semble se trouver dans ce cas; car il a fallu, pour donner au volume de ses transactions, dont il s'agit dans cet article, l'étendue ordinaire, qu'elle fouillât dans ses archives. Toutefois les articles relatifs à ce Journal ne paroissent pas pris dans l'ancien trésor. Nous allons les faire connoître, en leur conservant les notes qu'ils portent dans le recueil.

VIII. *Expérience sur l'analyse de l'air inflammable pesant; par* GUILL. AUSTIN, *docteur en médecine, membre du collége de médecine.*

Dans un Mémoire publié antérieurement

par l'auteur, il a suggéré l'idée que l'air inflammable pesant étoit un composé d'air inflammable léger et d'air phlogistiqué; les expériences rapportées dans ce Mémoire-ci, paroissent confirmer cette notion. L'étincelle électrique, qui décompose plusieurs fluides aériformes, a bientôt manifesté la présence de l'air inflammable léger dans l'air inflammable pesant, par la dilatation extrême qu'elle y a produit, et dont aucune substance, à l'exception de l'air inflammable léger, ne paroît capable. Cette dilatation s'étendoit quelquefois au point de doubler le volume originaire de l'air inflammable pesant; bien qu'on observât qu'il n'y eût pas au-delà d'un sixième de décomposé. Dans cet état d'expansion, on distinguoit un mélange d'air inflammable léger, d'air phlogistiqué, et d'une portion non-altérée d'air inflammable pesant.

On ne connoît pas encore de substance propre à opérer la séparation de ces deux airs, en se combinant avec l'un et laissant l'autre; mais, dit M. *Austin*, dont nous conserverons la théorie, nous savons que l'air déphlogistiqué se combine en certaines proportions avec chacun d'eux, pour former de l'eau avec l'un, et de l'air fixe avec l'autre. Ce savant a donc eu recours à la combustion de l'air pur, et d'un mélange de ces deux airs. Son intention étoit de connoître l'excédent d'air déphlogistiqué consommé dans ce procédé, au-delà de ce qu'il en avoit fallu pour produire l'air fixe obtenu, et il a pensé qu'on pouvoit conjecturer que cet excédent se seroit uni à l'air inflammable

léger. Par ce moyen, il a espéré se mettre en état de juger de la quantité de chacun de ces airs inflammables, par les résultats, attendu que chacun d'eux ne peut s'associer d'air déphlogistiqué, qu'autant qu'il lui en faut pour le saturer. Cette idée est sans doute ingénieuse ; mais l'événement n'a pas répondu à l'attente. La quantité d'air inflammable pesant, qui avoit été décomposé, étoit si petite, et la séparation des différens produits si difficile, qu'il étoit impossible de parvenir par cette voie à la fin proposée.

Ayant observé que le soufre se combine avec l'air inflammable léger, lorsqu'on lui présente ce dernier dans l'état naissant, et qu'il forme alors avec lui de l'air hépatique, M. *Austin* a placé dans une retorte un peu de soufre, et après l'avoir remplie d'air inflammable pesant, il l'a renversée dans du vif argent. A l'aide d'une chaleur suffisante pour sublimer le soufre, celui-ci est devenu parfaitement noir, et la retorte a été enduite de tout côté d'une croûte noire. Le volume de l'air n'a pas été altéré matériellement, mais on a trouvé qu'un tiers étoit de l'air hépatique que l'eau absorboit, et à laquelle il donnoit un goût très fort d'hépar : on n'apercevoit que peu ou point de changement au reste.

L'auteur suppose que, dans cette opération, il n'y a eu qu'une partie de l'air inflammable léger qui se soit combinée avec le soufre pour former de l'air hépatique, et que le reste a été précipité dans un état analogue au charbon ; car le soufre devenu

noir ne s'est pas entièrement dissout dans l'alkali caustique, comme le soufre pur, mais a laissé une poudre noir.

L'analogie entre l'air inflammable pesant et le charbon, se prouve par la formation de l'air hépatique que donne le charbon et le soufre; car ces substances chauffées dans une rétorte de verre, ont fourni abondamment de l'air hépatique, et une petite quantité de phlogistique. L'air inflammable pesant et le charbon paroissent donc composés des mêmes élémens, mais en proportions différentes. Sans entrer dans un plus ample détail des expériences que M. *Austin* a faites, nous allons traduire l'exposé des conclusions auxquelles elles l'ont conduit; elles portent :

« 1°. Que l'air inflammable pesant contient en grande abondance l'air inflammable léger ».

« Il pense, dit-il, que cet air inflammable léger étoit, avant l'application de l'étincelle électrique, une partie constitutive de l'air inflammable pesant; car s'il n'étoit pas contenu dans cet air pesant comme partie intégrante, qu'est-ce qui l'empêcheroit de s'enflammer lorsqu'on brûle l'air inflammable pesant? Peut-on supposer que l'air inflammable pesant contient l'air inflammable léger au moment de la combustion, et que néanmoins il échapperoit au feu? Et si l'air inflammable léger étoit brûlé, il faudroit pour le saturer la même quantité d'air déphlogistiqué, tant avant qu'après l'électrisation. Mais il est évident, par les expériences précédentes, qu'il faut beaucoup plus

d'air déphlogistiqué pour saturer cet air après avoir été dilaté par l'étincelle électrique, qu'il n'en falloit auparavant ».

« 2°. Qu'il ne se forme point d'air fixe au moment que l'air inflammable léger se sépare de l'air inflammable pesant.

« Il faut observer, à ce sujet, que si la constitution de l'air inflammable pesant dépendoit d'une union d'air inflammable léger avec de l'air fixe, comme quelques-uns l'ont supposé, on découvriroit certainement ce dernier lorsque les autres parties composantes en sont séparées; ou si l'on vouloit conjecturer que l'air inflammable léger est dégagé de l'eau suspendue dans l'air inflammable pesant, ne faudroit-il pas que dans ce cas il se formât de l'air fixe des autres parties constitutives de l'eau, qui s'uniroient avec l'air inflammable pesant, à l'aide des étincelles électriques réitérées » ?

« 3°. Que l'étincelle électrique dégage de l'air inflammable pesant une substance qui a quelques-uns des principaux caractères de l'alkali ».

« Les mêmes indices d'alkali se manifestent, lorsque l'air inflammable est décomposé par le soufre, ou lorsque l'air hépatique se forme du charbon et du soufre. Ce qui prouve que c'est de l'alkali volatil, c'est son évaporation, lorsqu'on tire de l'air hépatique du soufre et du charbon ».

« 4°. Que l'air inflammable pesant, à travers lequel on a fait passer, à plusieurs reprises, l'étincelle électrique, brûlé avec une quantité quelconque d'air déphlogistiqué,

ne produit pas la même quantité d'air fixe que l'air inflammable qui n'a pas été électrisé ».

« Il est évident par-là que l'étincelle électrique décompose une partie de cet air. Nous pouvons encore en conclure que l'air décomposé n'a pas été changé en air inflammable léger et en charbon, que quelques chimistes regardent comme ses élémens, parce que le charbon se combineroit avec l'air déphlogistiqué après sa séparation de l'air inflammable léger, et formeroit de l'air fixe ».

« 5°. Que les résidus, après la déflagration de l'air décomposé, sont, en général, plus abondans que ceux que donne l'air dans son état naturel, ou qu'on pouvoit naturellement attendre d'un mélange d'air inflammable pesant, et d'air déphlogistiqué ».

« Ceci suggère une forte présomption que l'air phlogistiqué est dégagé de l'air inflammable pesant décomposé, dans un état séparé, outre celui qui entre dans la composition de l'alkali volatil qui se forme en même temps. S'il n'y avoit que l'air inflammable léger qui se dégageât durant la décomposition, les résidus ne seroient certainement pas plus abondans, après la déflagration, avec une quantité suffisante d'air déphlogistiqué; au contraire, si l'air inflammable étoit augmenté en proportion dans le mélange, la combustion seroit plus complète, et les résidus moindres ».

De tout cela, il paroît résulter « que l'air phlogistiqué et l'air inflammable combinés ensemble, constituent le charbon, et

Digitized by Google

qu'il suffit de la seule chaleur pour réduire constamment le charbon dans ces deux substances, mais que l'air inflammable pesant, lui-même, est un composé formé par l'air inflammable léger et par l'air phlogistiqué. Si l'on combine de l'air phlogistiqué avec de l'air inflammable pesant, ou, ce qui est la même chose, si l'on soustrait de l'air inflammable pesant, une partie de l'air inflammable léger, on reproduit du charbon. Et enfin, lorsqu'on fond du soufre en contact avec du charbon, la décomposition est complète, et le charbon est reduit en ses derniers principes, l'air phlogistiqué, l'air inflammable léger, et une petite portion d'alkali volatil ».

M. *Austin* ajoute quelques observations très-intéressantes, sur la composition de l'air fixe, et la formation du charbon, de l'eau, et des fluides aériformes, par le procédé de la végétation.

XI. *Observations sur la respiration ; par le révérend* JOSEPH PRIESTLEY, *docteur en droit, membre de la Société royale.*

On sait que dans l'acte de la respiration il se fait une déperdition d'air déphlogistiqué, et qu'il se forme de l'air fixe, qui est un composé d'air déphlogistiqué, uni à quelque base inflammable et acidifiable. Mais il reste à examiner si une portion de l'air déphlogistiqué qui disparoît, est absorbé dans les poumons, et versé dans le sang? Pour décider cette question, il faut d'abord déterminer le plus exactement possible la quantité précise d'air déphlogistiqué qui

Digitized by Google

entre dans la décomposition d'une masse donnée d'air fixe. M. *Priestley* a, par conséquent, commencé par faire plusieurs expériences relatives à cet objet, en brûlant du du charbon, tant dans l'air déphlogistiqué que dans l'air commun. Il en est résulté qu'une partie du poids de l'air fixe est du phlogistique, et que les trois autres quarts sont de l'air déphlogistiqué.

M. *Priestley* s'est ensuite attaché à connoître la quantité d'air fixe qui se forme en respirant une quantité donnée, soit d'air atmosphérique, soit d'air déphlogistiqué, afin de savoir si après la formation de cet air fixe, il reste une partie d'air déphlogistiqué qui pourroit être absorbée par le sang. Le résultat de ses expériences, est que pour une partie d'air déphlogistiqué qui est consumée dans la formation de l'air fixe, il y en a trois qui sont absorbées par le sang; mais que cet air, loin d'être parfaitement pur, est mêlé à un peu d'air phlogistiqué, et qu'il pénètre dans les poumons de la même manière que les airs déphlogistiqué, inflammable et nitreux, se fraient un passage à travers une vessie mouillée.

Verhandelingen, &c. *Mémoires publiés par la Société hollandoise de Haarlem*, vol. xxvj; *in*-8°. *de* 380 *p*. *A Haarlem*, 1789.

2. Il n'a pas été question dans ce Journal du xxve volume de ces transactions, parce

qu'il ne contient aucun article qui nous intéresse. Nous trouvons dans celui-ci les numéros suivans, qui sont de notre ressort.

1°. Le *deuxième*, qui est un Mémoire de peu d'étendue, et qui présente quelques observations sur les fleurs du muscadier. Il a pour auteur M. le docteur *Houttuyn*, médecin à Amsterdam, déja avantageusement connu par un ouvrage fort étendu sur l'histoire naturelle. L'arbre en question n'est pas inconnu ; on en a déja publié plusieurs descriptions, mais on a parlé que très-superficiellement de ses fleurs. *Munting* avance qu'elles sont blanches, et ressemblent à celles du poirier. M. *Houttuyn* croit que ce n'est que l'arbre mâle ou sauvage qui porte des fleurs blanches, fournissant d'ailleurs un fruit d'une qualité bien inférieure ; selon *Rumphius*, l'arbre femelle ou muscadier, qui porte les noix du commerce, a une fleur blanche en calice semblable à celle des lis des vallons. Cette assertion est confimée par les exemplaires qui ont été envoyés de Batavia. Néanmoins M. *Houttuyn*, aussi bien que le professeur *Thunberg*, ont paru incertains sur le sexe de ces fleurs ; mais après un examen plus attentif, et à l'aide du microscope, il a été reconu qu'elles sont hermaphrodites, et qu'il faut ranger le muscadier dans la classe des *gymnandria dodecandria*.

2°. Le *troisième*, est une dissertation couronnée, dont l'auteur est M. S. J. *van Geuns*, alors étudiant en médecine ; on y lit une énumération des productions végétales qui croissent dans les provinces unies, et dont

la culture mériteroit une attention particulière, à cause de leur utilité, soit dans l'économie rurale, soit en médecine, soit enfin dans les arts et manufactures.

M. *van Geuns* recommande entre autres l'*urtica diœcia* ou grande ortie blanche. Il assure que non-seulement cette plante fournit une excellente nourriture pour les vaches, mais qu'elle augmente encore la quantité et la qualité du lait. Il ajoute qu'elle est le véritable préservatif contre l'épizootie contagieuse qui enlève tant de bêtes à cornes, et qu'aucune de celles qui en ont été régulièrement nourries n'en a été attaquée. Cette assertion pourroit être un peu prématurée; cependant il nous semble qu'elle n'est pas entièrement à négliger, et que les cultivateurs doivent la soumettre à l'expérience. Cette plante est d'ailleurs très-propre à d'autres usages; elle fournit une très-bonne filature. Les volailles sont avides de sa graine, les chevaux à qui on en donne engraissent; et l'ortie, même sans culture, est un des végétaux qui pousse avec le plus de vigueur, dès que la belle saison est de retour.

3°. Le dernier article, qui présente la description d'un nouvel hyétomètre, par M. *Chrétien Brunings*. L'auteur, après avoir détaillé les inconvéniens et le peu d'exactitude des instrumens ordinaires dont on se sert pour mesurer la quantité de pluie qui tombe dans un temps donné, décrit celui qu'il a imaginé, et que M. *Cuthberson* a exécuté sous sa direction. Il consiste dans un entonnoir dont l'ouverture supérieure est

juste de 36 pouces quarrés, et qui est garni d'un couloir ; c'est à travers de ce couloir que l'eau du ciel passe, pour se rendre dans un vase de cuivre, ayant la forme d'un parallélopipède rectangle, dont la base est de 12 pouces quarrés ; ensorte qu'une hauteur de 3 lignes, dans ce vase, répond à la hauteur d'une ligne de l'entonnoir. Au fond du parallélopipède est placé un tube ouvert de cuivre, qui communique à un tube de baromètre, dans lequel l'eau s'élève au niveau de celle du vase ; une échelle divisée en pouces et en lignes, fait connoître la hauteur de l'eau tombée. L'auteur prétend que cet instrument est très-exact. Il nous paroît néanmoins qu'il n'est pas commode, et qu'il ne sauroit être exact. D'abord la proportion de trois à un ne semble pas avantageuse. A notre avis, il auroit mieux valu choisir un nombre pair, et dont le dividende l'eut été aussi, comme d'un à quatre ; il nous semble même que pour rendre la quantité de pluie plus sensible, il auroit fallu donner une étendue beaucoup plus considérable à l'ouverture de l'entonnoir, et diminuer celle du récipient. Telles qu'elles sont, il sera impossible de mesurer de très-petites quantités ; une partie de la pluie restera attachée aux parois et au couloir de l'entonnoir ; une autre, en rejaillissant du fond du vase, se dispersera et s'attachera aux côtés ; enfin, celle qui s'amassera et restera au fond sera incommensurable.

Ensuite, comme rien n'empêche l'évaporation, il sera impossible de déterminer au juste la quantité de pluie qui tombe à chaque

petite ondée. Ajoutez qu'à moins d'être constamment présent, on ne sauroit reconnoître au juste la hauteur à laquelle l'eau se sera élevée dans le tube du baromètre. Supposons que par un temps singulièrement favorable à l'évaporation, il ait plu très-peu de temps après que l'observateur se seroit retiré, et que son absence ait duré plusieurs heures, sept ou huit par exemple; il ne trouvera à l'échelle que la hauteur de l'eau actuellement existante. Il faudroit donc qu'au moyen de liéges, on appliquât à l'aiguille qui marche et indique sur l'échelle les hauteurs, des forces qui la fissent monter à mesure que l'eau augmente, sans l'entraîner avec elle lorsque l'eau diminue. Il seroit même nécessaire que le vase de cuivre fût fermé, et que l'échelle ainsi que l'aiguille marquassent, au dessus de ce réservoir, l'état de son intérieur.

Verhandelingen uitgegeeven door de hollandsche maatschappye der weetenschappen to Haarlem, &c. *Mémoires de la Société hollandoise des sciences à Haarlem,* vol. xxvij, partie Ire; *in*-8°. *de* 170 *pages. A Haarlem*, 1789.

3. Ce volume ne contient que deux articles, dont le dernier nous concerne. M. *J. Kragtingh*, chirurgien à Haarlem, y rend compte d'une fracture très-compliquée du bras, qui avoit été pris dans la roue d'un

moulin à eau. L'auteur n'a vu d'autre ressource que l'amputation dans l'articulation de l'épaule; il l'a exécutée d'après la méthode *de la Faye* (*a*), et a conservé le muscle deltoïde pour recouvrir la plaie; mais le malade est mort le lendemain de l'opération.

Cours complet, ou traité des fièvres; par M. GRIMAUD, *professeur dans l'université de Montpellier;* tom. I. *A Montpellier, chez* Tournel, *libraire-imprimeur de l'université de médecine*, 1791; *in*-8°. *de* 232 *pag. Il se trouve à Paris, chez* Croullebois, *rue des Mathurins; et chez* Barrois, *quai des Augustins.*

4. Nous avons annoncé dans le cahier de juin de cette année, *tom.* lxxxvij, *pag.* 474, un prospectus d'une édition de ce même traité, qui doit être publié par M. *Sarrus*, docteur en médecine; cette édition est proposée par souscription, dont le prix sera de 12 liv., pour les quatre volumes brochés.

L'autre édition, dont la première partie est imprimée depuis trois mois et se dis-

---

(*a*) Ce chirurgien, qui a eu de la réputation, naquit à Paris, en 1699, et mourut dans la même ville le 17 août 1781. (*Note de* J. G. E.)

tribue, ne formera que trois volumes, qui brochés, couteront seulement 7 liv. 4 sous.

Il suffit, pour le moment, de faire connoître le plan de l'Editeur, contenu dans l'avis de cette première partie.

« La célébrité justement méritée, dont a joui M. de *Grimaud*, professeur en l'université de médecine de Montpellier, fait desirer depuis long-temps aux nombreux élèves, que la réputation de cette fameuse école attire dans cette ville de toutes les parties du monde, la publication d'un cours de fièvres qu'il avoit composé pour leur instruction ».

« Animé du desir de concourir utilement aux progrès de leurs études, jaloux de partager la gloire que ses collègues s'étoient déja acquise dans les fonctions non moins pénibles qu'honorables du professorat; il avoit donné tous ses soins pendant plusieurs années, par un travail assidu et réfléchi, pour le rendre le plus complet de tous les traités qui ont paru jusqu'à présent sur cet important objet. Quelques sollicitations que ses amis aient employées pour le porter à rendre public un travail aussi précieux, ils n'ont jamais pu parvenir à vaincre sa modestie; elle s'est constamment refusé à leurs instances.

Honoré particulièrement de sa confiance, me regardant comme le plus chéri de ses disciples, il a bien voulu, dans les derniers temps de sa vie, me permettre de prendre une copie fidèle de son manuscrit; mais il exigea de moi la promesse qu'elle ne serviroit que pour mon usage propre, et que, tant qu'il vivroit, je m'abstiendrois de la

répandre. J'ai tenu fidélement ma parole, mais sa mort prématurée me déliant de mes engagemens, je crois devoir à sa mémoire de mettre au jour une production qui ne peu qu'ajouter infiniment à la haute réputation que ses savantes leçons, et ses deux Mémoires sur la nutrition, lui avoient déja si légitimement acquise.

Je me hâte donc de faire jouir le public d'un ouvrage aussi estimable; je dois compter sur son empressement à se le procurer, et être peu effrayé des avances considérables qu'exige une pareille entreprise. Je croirois insulter aux mânes de son auteur, en le proposant par souscription.

Du reste, je le publie dans le même ordre qu'il m'a été communiqué. Je n'y fais aucunes additions ni corrections; je n'y ajoute aucunes notes. Subordonnant ma manière de juger à celle de M. *de Grimaud,* je ne me permettrai point, comme se le propose un autre éditeur, dans un prospectus (*a*) qu'il vient de répandre dans le public avec profusion, de retrancher du manuscrit huit ou dix leçons qu'il pense n'avoir point un rapport essentiel avec les autres, pour les donner sous forme d'appendice à la fin de l'ouvrage; je crois devoir m'imposer pour loi, de respecter les motifs qui ont déterminé notre célèbre professeur à les laisser dans l'ordre qu'il leur avoit assigné.

Nous reviendrons sur ce traité de M. *Grimaud*, lorsqu'il sera entièrement imprimé.

(*a*) C'est celui que nous avons dit avoir inséré dans notre Journal de juin.

Digitized by Google

An essay on fevers, &c. *Essai sur les fièvres, dans lequel on réduit leurs genres, espèces et différentes dénominations, d'après l'observation et une expérience de trente ans en Europe, Afrique et Amérique, ainsi que dans les mers intermédiaires, à leur genre caractéristique, l'*infection fébrile, *et établit leur cure sur des inductions philosophiques; par* ROBERT ROBERTSON, *docteur en médecine; in-*8°. *A Londres, chez* Robinson, 1790 (*a*).

5. Il règne dans les expressions et dans la manière de notre auteur, une chaleur et une vivacité qu'on ne sauroit approuver, lorsque, d'après des vues partielles et bornées, il insinue que tout le mystère des fièvres n'est révélé qu'à lui seul, et à un petit nombre de médecins éclairés de notre siècle. Il nous dit, à la vérité, qu'il a vu les fiè-

(*a*) Comme l'analyse de cet ouvrage, qu'on lit dans le *critical Review*, nous paroît non seulement donner une juste idée de cette production, mais encore contenir des réflexions judicieuses; nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de trouver ici la traduction de cette analyse.

Digitized by

vres dans les trois parties du globe, et pendant une longue suite d'années; mais une réflexion très-facile à faire, auroit pu convaincre que la variété de ses observations auroit probablement été plus considérable s'il eût été confiné dans une ville très peuplée; car, dans le fait, il n'a vu que les fièvres des vaisseaux et des hôpitaux, et si ses observations avoient été restreintes à ces sujets, nous aurions considéré son ouvrage comme une production très-utile dans son genre. Le docteur *Robertson* a observé avec beaucoup d'exactitude, et sa pratique est, en général, judicieuse, décisive et active.

Il observe qu'il n'y a qu'une espèce de fièvre, et la caractérise sous le nom d'*infection fébrile*. Nous allons examiner chaque point: il remarque avec justesse que toutes les fièvres consistent en paroxysmes distincts, et cette circonstance unit les fièvres printanières les plus douces, aux fièvres des prisons les plus malignes. Toutefois en convenant de ce point, il y a une différence dans les apparences de la maladie, aussi-bien que dans le traitement et dans le degré de l'infection. La fièvre intermittente inflammatoire des climats froids, est aggravée par le traitement qui est d'une nécessité absolue dans les fièvres rémittentes malignes; et l'amas de la matière bilieuse n'est pas si aisément évacué par un seul émétique et un laxatif, pour admettre le quinquina dans les premiers temps sans faire du mal. Ce sont des faits que nous avons vus souvent, sur-tout dans les parties septentrionales de cette île. Peu de temps après, ce

système fut publié pour la première fois par les docteurs *Millar* et *Lettsom ;* nous le regardâmes comme un plan aisé, parce qu'il dispensoit d'un examen attentif, et nous le suivîmes, quoique non pas dans toute l'étendue que ces auteurs recommandoient, parce que nous pensions que si un demi gros de quinquina produisoit des effets désagréables, une double dose seroit même nuisible (*a*). Dans ce climat, la putridité n'est pas souvent bien alarmante; bien que les fièvres nerveuses, et quelquefois le mal de gorge gangreneux exigent de fortes doses de quinquina, et soient d'une nature si insidieuse, qu'à moins d'avoir beaucoup d'expérience il n'est pas aisé d'en découvrir le danger. Nous avons vu quelquefois qu'il falloit administrer toutes les trois heures un gros de quinquina réuni aux cordiaux les plus chauds; et dans ces cas, nous l'avons employé avec le plus grand succés. Mais lorsque dans les fièvres nerveuses, où il y avoit beaucoup d'irritation au cerveau, on a donné le quinquina, la chaleur est devenue plus forte, plus ardente,

(*a*) Cette assertion est un sophisme. Nous invitons ceux qui pourroient en douter, de consulter un des écrits de M. *Baumes*, intitulé : *De l'usage du quinquina dans les fièvres rémittentes, Mémoire qui a remporte, en* 1785, *au jugement de la Société royale de médecine de Paris, le premier prix sur la question proposée en ces termes: de Déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes*; *par M. BAUMES*, docteur en médecine &c. A Paris, chez *Barrois, Méquignon, Croullebois*, 1790.

le

le délire et les soubresaults ont augmenté. Dans un cas de cette nature, le docteur *Robertson* donneroit-il de plus fortes doses de quinquina ? ou, en général, auroit-il recours aux moyens de s'opposer à la débilité, lorsqu'aucune débilité alarmante n'existe ? Ces conseils indiscrets font beaucoup de mal (*a*). De même, dans les fièvres bilieuses de ce climat, il faut continuer d'évacuer, et les selles doivent être considérables tous les jours. Si l'on donne le quinquina, le serrement des hypocondres augmente, la langue devient plus chargée, d'une couleur plus foncée, le délire se déclare ; au lieu qu'au moyen des évacuations, les forces des malades se rétablissent, parce qu'elles n'étoient qu'opprimées par l'abondance de l'humeur. Si un petit nombre de selles affoiblit un homme bien portant, des évacuations abondantes ne doivent-elles pas, à plus forte raison, abattre un sujet malade, demande M. *Robertson* ? Mais cette conclusion est erronée, parce que l'humeur qu'on

(*a*) Le critique n'a pas fait attention que l'emploi de l'écorce de Pérou exige, dans bien des cas, un traitement préliminaire, qui n'a d'autre objet que de combattre les causes qui différencient la maladie donnée, de la fièvre pure et simple, ou ce qu'on pourroit appeler l'architype fiévreux, dont le quinquina est le spécifique. Ainsi, lorsque dans le cas d'irritation trop forte au cerveau, on a calmé cette irritation, soit par des saignées, soit par les délayans, les évacuans, &c. et que la fièvre subsistant encore, n'est qu'irritée par de petites doses de quinquina, n'est-il pas clair qu'il faut l'administrer à des doses suffisantes pour étouffer cette fièvre ?

évacue étoit la cause des symptômes, comme dans les exemples mentionnés. Dans les climats chauds, les circonstances sont différentes, l'évacuation bilieuse vient de relâchement, et la bile des intestins une fois évacuée, le quinquina empêche qu'il ne s'en accumule de nouveau. Dans ce pays-ci, l'état plus tendu et inflammatoire des fibres, dispose au resserrement, et semble s'opposer à l'excrétion plutôt qu'à la sécrétion. Si donc il n'y a qu'un genre de fièvres, il faut probablement admettre trois ou quatre espèces, dont chacune exige un traitement particulier; savoir, la fièvre intermittente, la fièvre inflammatoire causée par le froid, et sans être accompagnée d'inflammation locale, la fièvre nerveuse de ce climat, et les rémittentes malignes, qui quelquefois sont inflammatoires au commencement. La fièvre nerveuse est proche parente de la fièvre putride, et peut-être que l'une et l'autre sont occasionellement accompagnées de grands amas de bile, amas qui, dans les cas d'épidémie, est un objet frappant et important, sans toutefois être assez caractéristique pour établir une nouvelle espèce. Nous avons évité la nomenclature des auteurs, qui déplait si fort à M. *Robertson,* et nous pouvons assurer que ces distinctions ont été soigneusement recueillies auprès du lit des malades.

Il est question à présent d'examiner si la dénomination d'*infection fébrile* convient à cette fièvre. Notre auteur observe que les fièvres sont contagieuses; mais comme on peut lui objecter que quelques sujets exposés à l'infection ne contractent pas la fièvre

il répond qu'il y a également des personnes qui s'exposent au danger de gagner la petite vérole et même la peste sans en être atteintes. Si ce n'étoit pas pour prévenir les impressions alarmantes qui pourroient quelquefois priver les malheureux malades des secours nécessaires, nous n'aurions pas fait mention de cette assertion; car sur tout autre point de vue, ce ne peut être qu'une dispute de mots. Il n'est pas douteux que dans les climats chauds l'infection ne soit une cause des fièvres, et les espèces de fièvres dont parle l'auteur sont certainement contagieuses. On trouve même quelquefois dans ce climat, que la fièvre putride et le mal de gorge gangréneux se communiquent par la contagion; mais cette cause n'est pas fréquente, et ne doit pas être considérée comme ayant souvent lieu. Quant à la comparaison, avec la petite vérole, que fait M. *Robertson*, elle n'est pas admissible, car le degré d'infection est si différent, que ce qui constitue un caractère distinctif dans l'une, n'est que de peu de conséquence dans l'autre. Dans ce climat, l'esquinancie putride est l'espèce de fièvre la plus contagieuse; toutefois, même dans l'espèce la plus maligne, il y a à peine un sur dix gardes-malades qui la gagne; au contraire, il y a à parier que si quelqu'un qui n'a pas eu la petite vérole, demeuroit autant de minutes dans la chambre d'un variolique, que les gardes-malades passent de jours avec les malades attaqués d'esquinancie putride, il contracteroit surement la variole. Il est rare qu'on puisse rapporter à la contagion la fièvre nerveuse, et il est

très-douteux que les fièvres intermittentes soient contagieuses.

Ce sont là les principales doctrines contenues dans cet ouvrage, et comme nous les avons exposées avec les objections qu'on peut y faire, nous nous arrêterions, si un autre objet ne demandoit pas encore notre attention. Cet objet est l'usage de l'opium. Pour employer avec avantage cette substance, il faut beaucoup de science et une grande prudence; cependant, administré convenablement, c'est un des remèdes les plus utiles dans les fièvres. Mais notre auteur est tellement partisan du docteur *Brown*, qu'il le prescrit, comme lui, dans la vue de stimuler, et comme il est un observateur judicieux et exact, nous pensons qu'on doit traiter ses remarques avec respect. Nous rapporterons ses propres termes, après avoir observé, toutefois que les faits qu'il rapporte ne nous paroissent pas prouver son assertion *qu'on peut employer utilement l'opium, comme stimulant, dans les fièvres.*

« Le docteur *Robertson* a commencé par faire usage de l'opium sur lui-même. Il n'avoit pas d'autre maladie que ce qu'on désigne ordinairement sous le nom d'*affection nerveuse*. Je débutai, dit-il, par des doses de vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, et peu à peu j'en augmentai le nombre jusqu'à soixante-dix, dans une once et demie de vin blanc, et le même nombre de gouttes d'esprit volatil aromatique, que je pris de teinture thébaïque, avec un petit nombre de gouttes d'esprit de lavande composé, pour rendre la potion plus agréable au palais.

Digitized by Google

Je pris ce remède le soir en me couchant, et voici les effets qu'il produisit : je passai bien la nuit, mais je ne pus dormir, et toutes les fois que j'en ai fait usage, j'ai eu plus de disposition que de coutume à rester au lit le matin et à rêvasser, sur-tout quand j'avois pris la dose de soixante-dix gouttes ».

« En me levant le matin, on me dit que j'avois l'air fort malade, et les yeux rouges comme si j'avois bu toute la nuit. Je me sentis foible, abattu et si tourmenté de vertiges, que je pus à peine me soutenir. J'avois la bouche sèche comme du parchemin, j'endurois une sensation désagréable à la gorge, et lorsque je voulus dejeûner, j'eus bien de la peine à avaler, sur-tout le pain, à cause d'un rétrécissement au pharynx et à l'œsophage. L'appetit, qui étoit constamment bien ouvert lors du déjeûner, manquoit; je m'étendois souvent, et étois, en général, tellement dérangé, et incapable de toute espèce d'occupation, que je résolus de prendre une dose de quarante gouttes de la teinture thébaïque, de la manière mentionnée, après quoi je commençai à me rétablir peu à peu, sans pourtant retrouver de toute la journée l'appetit ni le bien-être ordinaires. Le lendemain, je fus moins vaporeux que de coutume, et me portai bien à tous autres égards, si non que j'étois constipé. Je fus affecté de la même manière, mais à un degré inférieur, en prenant des doses de soixante, cinquante, et même de quarante gouttes ».

« J'ai donné de l'opium de la même manière à plusieurs malades, et à l'un d'eux

je donnai des doses de quatre-vingt-dix gouttes, ils se sont sentis le lendemain dans la même situation où je m'étois trouvé ; un grand nombre d'entre eux s'est plaint de démangeaison par tout le corps, et d'une légère éruption. Cependant la dose la plus ordinaire que j'ai donnée étoit de cinquante gouttes, auxquelles j'ajoutois quelquefois le même nombre de gouttes de liqueur anodyne minérale d'*Hoffmann*, ou d'esprit volatil aromatique, ou d'esprit de lavande composé, soit dans une once et demie de vin, soit dans la même quantité d'eau-de-vie, soit enfin dans quelque eau spiritueuse. Ainsi donnée lors de l'exacerbation ou du paroxysme dans plusieurs cas très fâcheux d'infection fébrile, elle a procuré une rémission, qui a permis d'administrer sur le champ le quinquina en abondance, avec le vin et l'eau. Dans d'autres cas de debilité, j'ai fait avec ce stimulant des essais qui ont réussi, si non dans un seul malade qui étoit prêt à expirer, avant qu'il commençât à en faire usage à petites doses fréquemment répétées ».

Je suis convaincu, en conséquence de ces expériences, que les effets de l'opium sont, en général, peu connus; car, donné de la manière indiquée, je n'ai jamais vu qu'il ait fait dormir, ni causé des symptômes comateux ; mais il agit comme un puissant anodyn, et prévient le sommeil. Toutefois quelque bonne opinion que par cette raison je puisse concevoir des stimulus énergiques, je ne voudrois ni donner ni conseiller de porter la dose à cent gouttes pour la pre-

LANCISIUS, &c. Von den verschiedenen ploetztichen todesarten, &c. *Des différentes espèces de mort subite, leurs causes, signes, et remèdes, par* LANCISI : *ouvrage refondu par le docteur* JEAN-CHRET. FAHNER, *physicien du comte de Hohenstein et du chapitre d'Ihlefeld ; grand in-8°. de* 190 *pag. A Leipsick, dans la librairie de* Schweickert, 1790.

7. Le titre annonce déja que M. *Fahner* ne donne pas ici une simple traduction de l'écrit de Lancisi, mais bien un ouvrage rédigé sur le plan de l'ancien médecin du Pape. Le premier volume dont nous parlons, et que M. *Fahner* annonce devoir être bientôt suivi du second, est divisé en trois sections, dont la première a pour objet les causes de la mort subite. A la suite d'une idée physiologique de la vie et de la mort, l'auteur disserte sur les trois manières contre-naturelles dont nous pouvons terminer nos jours; savoir, 1°. par maladie; 2°. par une mort violente; 3°. par une mort subite; et revenant ensuite au sujet particulier de son travail, il soutient contre les sentimens de *Lancisi*, de *Baglivi*, et de M. *Lepecq de la Clôture*, qu'il n'y a point de causes communes d'une nature déterminée, et hors du corps, qui rendent quelquefois les morts su-

bites épidémiques. Il ne reconnoît que des causes individuelles de ce funeste événement ; mais comme elles sont très-nombreuses, afin de pouvoir s'en occuper avec ordre, il les divise en quatre classes. Il range dans la première celles qui se rencontrent dans les liquides ; la deuxième, contient celles qui se trouvent dans les solides ; les causes qui résident dans les forces vitales, et dans les parties qui en sont le siége, composent la troisième classe ; enfin, la quatrième classe renferme celles qu'il faut chercher dans les différentes choses et circonstances externes. M. *Fahner* entre, au sujet de toutes ces causes, dans des détails très-intéressans ; après quoi il se résume, et les réduit toutes ensemble à deux causes génériques, qui sont la suspension de la respiration, et une destruction ou oppression subite du principe vital.

Dans la deuxième section, il s'agit des signes d'une mort subite, mais cette partie est la moins complette ; et M. *Fahner* s'y occupe principalement des signes précurseurs, non-seulement d'une mort subite, mais encore d'une dissolution menaçante dans les personnes attaquées, soit de maladies aiguës, soit de maladies chroniques.

Dans la troisième section, qui est pratique, l'auteur expose d'abord quelques règles générales, relatives à la conservation de la santé, et au traitement des maladies ; il passe ensuite aux secours propres à faire éviter la mort subite, et à combattre les causes qui pourroient détruire la vie. Il y

Digitized by Google

traite de la suffocation, de la lipothymie, de la commotion du cerveau ; des poisons, des affections de l'âme, de l'apoplexie, de l'asphyxie des nouvea-unés, des effets du froid, de la foudre, de l'étouffement des enfans, des douleurs atroces, des spasmes et convulsions, des brûlures, de la suppressions des évacuations naturelles, de la morsure des bêtes enragées, de la kriebelkrankheit, des chutes, de la suffocation des enfans à force de pleurer, des exanthèmes repercutés. M. *Fahner* trace, pour tous ces cas, des règles de conduite à suivre aux nonmédecins, en attendant qu'ils puissent obtenir l'assistance des gens de l'art.

Cet ouvrage, digne d'éloges, est terminé par une notice sur la vie et les écrits de *Lancisi.*

Uber den scheintodt, &c. *De l'asphyxie et des morts violentes en général ; ensemble des moyens de rendre à la vie les asphyxiés, et d'empêcher que personne ne soit enterré vivant ; in-8°. de 103 pag. A Cobourg, chez* Ahl, 1790.

8. C'est à M. le docteur *G. Et. Hoffmann*, médecin à Rentweinsdorff, qu'on doit cette brochure très-satisfaisante ; car bien, qu'à proprement parler, elle ne soit qu'une compilation, l'auteur a fait un choix si judicieux des doctrines et preceptes de ses pré-

décesseurs, il y a joint des réflexions si lumineuses, et il réunit à une grande précision une clarté si peu commune, qu'on peut regarder ce livre comme un des plus utiles dans son genre.

Traité de la gonorrhée, et des maladies des voies urinaires qui en sont la suite, dans lequel on indique des nouvelles bougies médicamenteuses pour les guérir; par FR. TEYTAUD, *chirurgien à Paris, et chirurgien-major de la garde nationale, troisième division, quatrième bataillon.*

Ars Veneris luctus telis exsiccat amicis.

A Paris, chez l'Auteur, *rue des Arcis*, N°. 30; Méquignon, *libraire, rue des Cordeliers;* Croullebois, *libr. rue des Mathurins*, 1791; *in*-12. *de* 298 *pag. Prix* 2 *liv.* 10 *s. broché.*

9. L'auteur, dans ce traité, s'occupe spécialement des gonorrhées anciennes, et de leurs suites, et s'est proposé d'indiquer les vraies causes de cette maladie, de réfuter les sentimens de ceux qui se sont trompés à ce sujet, d'embrasser l'opinion de ceux qui en

Digitized by Google

ont parlé avec le plus de connoissance, de faire voir l'abus de certains remèdes, tant internes qu'externes, contre la gonorrhée rébelle et habituelle, d'exposer en détail les inconvéniens qui en résultent, et d'indiquer sa méthode curative.

M. *Teytaud* a divisé son ouvrage en SEPT CHAPITRES, qui sont subdivisés en paragraphes numérotés.

Il donne, dans le *premier*, une description succinte et abrégée des parties génitales, qui, dans la gonorrhée, sont les premières affectées.

Il traite, dans le *second*, de la gonorrhée en général, du lieu qu'elle occupe le plus ordinairement, des périodes qu'elle parcourt, et du traitement qu'on doit lui opposer dans tous les cas.

Dans le *troisième*, sont décrites les gonorrhées rébelles et opiniâtres, leur cause, leur nature, leur siége; on y fait voir le danger et l'inutilité de certains traitemens auxquels on les soumet quelquefois; et l'on indique celui qu'on doit leur substituer pour les guérir d'une manière sure et durable.

On trouve, dans le *quatrième*, quelque aperçu de cette maladie dans les femmes, de leur complication, des accidens qui les accompagnent, et l'on indique la manière de les guérir.

La strangurie vénérienne et les autres difficultés d'uriner, les causes qui y donnent lieu, leur complication et le traitement qui leur convient, forment l'objet du *cinquième* chapitre.

Il est question, dans le *sixième*, des dépôts des fistules urinaires, tant simples que compliquées, et de leur traitement.

Le *septième*, est destiné à indiquer la manière d'introduire les bougies, les précautions qu'on doit prendre pendant leur application; et les moyens auxiliaires qu'on doit mettre en usage, dans tous les cas, pour parvenir à une cure radicale.

C'est particulièrement dans l'emploi de bougies de sa composition, que M. *Teytaud* fait consister le traitement des gonorrhées habituelles, des dépôts et des fistules urinaires.

« Le traitement de la gonorrhée habituelle, dit-il, n'a été assujetti jusqu'à présent à aucune méthode générale; chaque praticien a proposé des remèdes qu'il a regardés comme infaillibles, parce qu'ils avoient réussi dans quelques cas particuliers. De ce nombre, sont les préparations mercurielles sous toutes sortes de formes, les astringens, les toniques, les balsamiques, les injections de toute espèce, et une infinité d'autres médicamens, tant internes qu'externes, qui échouent le plus souvent dans les gonorrhées récentes; l'expérience prouve qu'ils ne procurent pas d'effets plus salutaires dans les gonorrhées habituelles: heureux encore les malades auxquels ces remèdes ne deviennent point nuisibles ».

« L'insuffisance reconnue de ces moyens, continue M. *Teytaud*, m'a fait naître l'idée d'attaquer les gonorrhées anciennes, et tous les maux qui les accompagnent, avec les bougies composées de substances propres à

les guérir. Je me disois à moi-même, en réflechissant sur leur opiniâtreté, s'il existe, dans le conduit de l'urètre, un ou plusieurs ulcères, dont les bords durs et calleux empêchent qu'ils ne se cicatrisent, s'il s'est formé des duretés ou de petits ganglions lymphatiques sur les parois de ce canal, est-il possible que des remèdes pris intérieurement se portent jusque-là? et s'ils y pénétrent ont-ils assez d'énergie pour les détruire? Des topiques mêmes appliqués à l'extérieur ou en injection, pourront-ils opérer la fonte de ces duretés, et faire suppurer des ulcères qui sont pour l'ordinaire sordides et malins. On sait qu'à des maladies locales on doit opposer des remedes locaux, dont l'action soit immédiate et constante. J'imaginai donc que les bougies agissant directement sur les ulcères, elles pouvoient seules fournir des armes victorieuses pour les combattre ».

« L'application des topiques sur les points qui fournissent l'écoulement, avoit été adoptée par plusieurs auteurs. *Blegni* et *Cockburn* avoient observé que la matière de la gonorrhée n'étoit point de la semence viciée, comme l'avoient annoncé les écrivains qui les avoient précédés, mais une humeur âcre, qu'on ne pouvoit tarir qu'en attaquant la source d'où elle partoit ; ce qui les a souvent déterminés à appliquer des remèdes sur le siége de la maladie. *Turner*, *Astruc* et quelques autres, détruisirent cette sage pratique, qu'ils auroient dû préconiser.

« L'idée que j'avois des bougies et de leur manière d'agir, me les fit d'abord considérer

comme des corps purement mécaniques, lesquels ne faisoient qu'aplatir et déprimer les obstacles qui se rencontrent dans l'urètre. En partant de ce principe, j'employai successivement les cordes à boyaux, les bougies emplastiques de *Daran* et autres; mais les succès ne répondoient point à mon attente; car les guérisons, qui étoient la suite de leur application, n'étant qu'apparentes, de même que celles des sondes de gomme élastique, qu'on a tant préconisées depuis peu contre les affections de l'urètre, la maladie reparoissoit quelques mois après qu'on en avoit cessé l'usage; elle devenoit alors plus grave et plus difficile à guérir.

« Voyant l'inutilité de tous ces remèdes, je me suis appliqué à composer des bougies qui eussent la propriété de guérir les gonorrhées les plus rébelles et les plus opiniâtres, sans crainte de récidive, et qui eussent surtout la vertu de fondre complétement, et de faire suppurer les duretés les plus rénitentes de l'urètre Je pensai donc qu'en y faisant entrer des médicamens propres à produire cet effet, j'atteindrois au but que je me suis proposé, et l'expérience a justifié mon attente ».

Les succès que M. *Teytaud* a obtenus, l'ont déterminé à demander, à la Société de médecine, des commissaires pour suivre des malades qu'il traiteroit par sa méthode.

Elle lui a accordé sa demande, et a nommé MM. *De Horne*, *Jeanroy*, *Thouret* et *Doublet*. Après avoir suivi quatre malades, ils reconnoissent, dans leur rapport, que ces bougies offrent un moyen très-utile contre

mière fois ni pour la seconde, pas même pour la troisième, chez les malades dont je ne connoîtrois pas la constitution. On peut donc le donner très-avantageusement comme un puissant stimulant, à doses modérées, qu'on augmentera graduellement selon les circonstances, et conjointement avec le quinquina, dans l'infection fébrile; mais il ne faut pas tenter d'expériences pour s'assurer combien on peut en avaler au-delà de ce qu'on peut prendre de vin.

Cet essai peut être regardé comme un traité sur la fièvre des vaisseaux dans ce climat, ainsi que comme un ouvrage sur la fièvre des prisons et des hôpitaux de presque tous les pays, et, à cet egard, il merite une grande attention, et doit être regardé comme une acquisition estimable. Mais, lorsque l'auteur entreprend de prouver que la fièvre est tellement de la même espèce dans tous les cas qu'elle demande toujours le même traitement, ou qu'elle est généralement si contagieuse, qu'elle mérite le nom d'*infection fébrile*, il tombe dans une erreur, qui, pouvant devenir très-dangereuse, nous à déterminés à la réfuter.

Uber die vortheile des fiebers in langwierigen krankheiten, &c. *De l'utilité de la fièvre dans les maladies chroniques; mémoire couronné: par* METZLER, *docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, conseiller aulique, et mé-*

*decin du corps du prince d'*Hohanzoller-Sigmar; *trad. du latin : in-8° de* 216 *pag. A Ulm, chez* Wohler, 1790.

6. La dissertation, dont nous annonçons la traduction, à été jugée digne de l'accessit, par la Société royale de médecine de Paris. Le sujet, que l'auteur y traite, avoit été proposé par cette Compagnie en ces termes : *Déterminer dans quelles espèces et dans quel temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, et avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement ?* Le jugement d'une Société peut suffire pour décider du mérite de la production de M. *Metz'er*, qui a déja recueilli plus d'une couronne académique. Afin de donner à nos lecteurs une idée de ce Mémoire, nous observerons que M. *Metzler* l'a divisé en huit chapitres, dans lesquels il traite, 1°. de la vie et de la nature animale; 2°. des propriétés de la fièvre et de ses variétés; 3°. de quelques causes de l'affoiblissement des forces vitales; 4°. de la manière d'agir de la fièvre dans les maladies chroniques, dépendantes de la foiblesse; 5°. de la manière d'agir de la fièvre dans les maladies chroniques dues aux obstructions; 6°. aux acrimonies; 7°. à l'irritabilité; enfin, 8°. de quelques moyens propres à remédier à l'affoiblissement de la constitution. On voit par-tout que l'auteur s'est nourri de l'étude d'*Hippocrate*, et qu'il s'est formé un talent observateur.

Digitized by Google

une maladie qui fait souvent le désespoir de ceux qui la traitent.

Ce rapport, daté du 30 novembre 1787, est inséré en entier à la fin de l'ouvrage de M. *Teytaud*, qui, à la suite de vingt-sept observations, donne la manière de préparer ses bougies; elles sont de deux sortes; les unes fondantes et suppuratives; les autres détersives et dessicatives.

Supplément au Mémoire (*a*) *sur les moyens de perfectionner l'établissement public formé à Lyon en faveur des personnes noyées*, ou l'on démontre de nouveau l'extrême nécessité de surveiller cet établissement, *et où l'on traite des moyens de* stimuler *les organes internes pour les rappeler à leurs fonctions; suivi de recherches sur l'emploi des* lavemens de fumée de tabac *dans les diverses espèces d'asphyxie, notamment dans celle de* submersion, *et dans le traitement de plusieurs autres maladies : ou Réponse à la lettre de M.* COINDRE, *du collége de chirurgie de*

(*a*) On a rendu compte de ce Mémoire dans le cahier de mai de cette année, *T.* lxxxvij, *pag.* 288.

Digitized by Google

Lyon, inspecteur des secours pour les noyés; *par M. DESGRANGES, D. M. et chirurgien, des Académies de médecine et de chirurgie de Paris; et des Sociétés littéraires de Rome, d'Arras, de Valence, de Bourg, de Villefranche, &c. chirurgien-major de la garde nationale, &c.*

Medicinam sola fecit observatio, eamque sola perficiet. ZIMM.

A Lyon, chez Tournachon-Molin, *libraire, rue Merciere;* décembre 1790; *in-4°. de* 108 *pages.*

10. Le titre de ce Mémoire annonce le motif qui l'a fait entreprendre : il existoit à Lyon un chirurgien, *inspecteur des secours pour les noyés*, lorsque M. *Desgranges*, qui l'ignoroit, a cru devoir reclamer en faveur de ces malheureux, trop souvent délaissés, par le Mémoire (présenté, en juillet 1790, aux trois corps administratifs) dont nous avons rendu compte dans le cahier du mois de mai dernier *pag.* 288 et suiv. Cet inspecteur (M. *Coindre*) s'est élevé contre les reclamations de M. *D.*, et a publié une lettre, sous la date du 15 août 1790, conçue en termes assez peu ménagés, dans laquelle il s'occupe moins à justifier le mauvais état des boîtes entrepôts, *qu'il avoue*, qu'à annoncer

que c'est sur son offre de remplir cette place *gratuitement*, qu'elle lui a été accordée, (pag. 2) et que si les boîtes manquent de machines fumigatoires, *c'est lui qui les a enlevées, regardant, d'après* M. Portal, *l'insufflation de la fumée de tabac dans les intestins comme très-nuisible*, (*pag. 5.*)

Ce second Mémoire de M. *Desgranges*, ou ce *supplément* présente deux parties, l'une *polémique* et l'autre *médico-chirurgicale*. La première, qui a 21 pages, est sous forme épistolaire. Elle a pour objet de prouver, jusqu'à l'évidence, le mauvais état habituel des seize boîtes entrepôts de Lyon, ce dont l'inspecteur a été forcé de convenir dans sa lettre, et ce qu'il a rejeté sur la garde nationale, reproche que M. *D.* détruit complétement... Une nouvelle inspection des boîtes, l'histoire de plusieurs submergés non secourus, faute de machines et drogues convenables, et entre autres l'observation d'un jeune négociant noyé, le jour même de la date de l'écrit de l'inspecteur, pour lequel il n'a pas été possible de tenter les secours d'*usage*, attendu le manquement des choses nécessaires, ne doivent laisser à cet inspecteur que le regret de s'être mis en scène. Elles justifient de plus en plus les réclamations de M. *D.*, et prouvent la nécessité d'établir un nouvel ordre de choses dans cet établissement public de bienfaisance. « Je ne veux point m'appesantir sur le fait du jeune *Landau*, dit M. *D.*, souffrez seulement que je vous fasse observer qu'il semble être arrivé tout exprès pour prouver la justesse de mes *réclamations*, et me relever de l'es-

pèce d'anathème dont vous me frappiez à l'heure même, dans votre cabinet ».

Au sujet de l'enlèvement de tout ce qui est relatif à l'administration des lavemens de fumée de tabac, M. *D.* observe que l'inspecteur n'a pas le droit de faire aucune suppression dans cette institution, qui appartient à la commune, et que sa tâche est de la maintenir dans son bon état primitif, lors même qu'il n'auroit pas confiance aux moyens de secours qui sont contenus dans les boîtes entrepôts, si ingénieusement imaginées par M. *Pia*. « Pourquoi voulez-vous, dit l'auteur, limiter la confiance de vos confrères, et enchaîner leur activité ? Que diriez-vous d'un homme de l'art, qui, se bornant, dans l'exercice de la médecine, à l'emploi d'un petit nombre de médicamens, voudroit par cette raison qu'on bannît de la pharmacie tous les autres ? C'est donner la sphère, toujours trop étroite de ses connoissances personnelles, pour le *nec plus ultra* de l'art ; ainsi, l'huitre dans sa coquille peut appeler le dôme de sa maison la voûte des Cieux, et se flatter de l'atteindre ». L'auteur présente ensuite des observations locales, toutes très-importantes pour la ville de Lyon, et des remarques dignes d'un vrai ami de l'humanité, sur l'infidélité des signes donnés comme pathognomoniques de mort.

La seconde partie est composée de deux dissertations très-riches en faits, (on y compte quatre-vingt-sept observations) et très-propres à éclairer le traitement de l'asphyxie, non-seulement de *submersion*, mais encore de toute autre espèce, et aussi de

cet état foudroyant qu'on nomme *attaque*, *mort subite*, *&c.* La première qui a pour titre : *Digression sur les moyens de stimuler les organes internes, pour les rappeler à leurs fonctions dans les morts apparentes*, jette le plus grand jour sur le repos présumé des organes, sur la nullité (prétendue absolue) de leurs mouvemens, et sur l'état, enfin, qu'on doit caractériser de *mort*, proprement dite. On y trouve des considérations sur les effets de la submersion, et sur l'asphyxie en général, ainsi que sur la *longévité* des organes internes, ou leur *survie*, quelquefois fort longue, à l'action deja anéantie des organes externes, d'où suit la nécessité de tenter des secours sur tous les asphyctiques, et de les diriger de préférence à l'intérieur.

A cette occasion, M. *D.* parle de la transfusion ; il traite de suite, très-savamment, de l'insufflation pulmonaire, de ses heureux effets, des moyens qu'on peut faire concourir avec elle, de la manière d'y procéder pour porter surement, jusques dans les bronches, de l'air commun, pris dans l'atmosphère, ou de l'air déphlogistiqué, et des divers instrumens qu'on a imaginés à ce sujet. Il fait mention d'un procédé qui lui est particulier, lequel consiste à introduire, par les narines, une sonde de gomme élastique, (en cathéter) jusques dans la trachée artère, dont le bout extérieur présente un évasement ou une embouchure qui permet l'emploi, 1°. de la seringue aspirante ou du *pyoulque ;* et 2°. des soufflets, soit simple, soit *apodopnique*, *&c.* Il est question ensuite

des moyens d'agir sur la membrane pituitaire, et, par sympathie, sur le diaphragme, de ceux propres à stimuler les parois internes de l'estomac, en y portant, *par injection*, des fluides actifs, à la faveur de la sonde élastique passée des narines dans l'œsophage. M. *D.* combat à ce sujet, avec avantage, l'opinion de M. *Portal*, opposée à l'administration des vomitifs, et ce qu'il dit *pag* 43 à 46, est absolument fondé sur l'expérience; l'auteur en prend occasion de parler du balai de l'estomac, *excutia ventriculi*, qu'il voudroit faire admettre dans la boîte entrepôt... Cette première dissertation est terminée par des recherches sur les effets de la chaleur à l'égard des noyés, et sur la nécessité de les échauffer. M. *D.* y cite quelques faits très-probans en faveur du fumier échauffé, dans lequel on enfouit les asphyxiés.

La seconde dissertation *médicale*, de l'ouvrage que nous analysons, comprend des *recherches sur l'emploi des lavemens de fumée de tabac dans les diverses espèces d'asphyxies, notamment dans celle de submersion, et dans le traitement de plusieurs autres maladies, avec cette épigraphe, puisée dans* GALIEN, Liv. I.

Sola experientia docet ea quæ prosunt, quæque nocent.

On peut dire que le travail de M. *D* repond parfaitement au titre qu'il lui a donné. C'est à la faveur de la raison, de l'autorité et de l'expérience (trois guides, dit-il, qui conduisent toujours à la vérité quand on a l'attention de ne pas les séparer) qu'il éta-

blit tout le mérite de la fumigation du tabac, portée dans le fondement contre les asphyxies, soit par immersion, soit celles occasionées par la vapeur du charbon, par la strangulation, par la moffette des puits, celles des femmes en travail d'enfantement, ou en couche, celles des nouveau-nés, &c. Il rapporte en preuve, par-tout, des faits, et chaque fait amène des réflexions-pratiques en forme de corollaire. On y trouve deux nouvelles espèces d'asphyxies, auxquelles les enfans sont exposés en naissant, ou peu de temps après avoir vu le jour.

L'auteur passe ensuite aux reproches faits aux lavemens de fumée de tabac; comme ces reproches sont empruntés des écrits de M. *Portal*, la doctrine de ce médecin est sévèrement examinée, et la discussion, toujours calquée sur des faits, n'est rien moins que favorable au praticien de Paris. M. *D.* parle de l'injection seule de l'air commun dans les intestins; il démontre la supériorité d'action des lavemens de la fumée de *nicotiane*, sur les lavemens liquides de la décoction de cette même plante ou d'autres substances irritantes, indiquant en même temps les précautions à prendre pour l'administration des premiers. On y lira avec intérêt l'histoire des différentes machines fumigatoires; c'est un rassemblement très-exact et bien fait, qui manquoit à l'art. L'ouvrage entier est un répertoire de tout ce qu'on a écrit de mieux sur les asphyxies: il doit mériter l'approbation des maîtres de l'art, et servir de guide aux nouveaux initiés. Plusieurs endroits présentent des réflexions très-sages

sur l'eau écumeuse, considérée généralement comme signe de submersion ; elles sont très-propres à diriger les rapports juridiques dans ces sortes de cas. On trouve à la fin de ce *supplément* l'inventaire des objets qui doivent composer la boîte-entrepôt *perfectionnée*. Nous le rapporterons tout entier, pour mettre nos lecteurs à même d'en faire construire de semblables.

Ustensiles et Machines.

1°. *La machine fumigatoire* de M. *Pia*, avec son *soufflet* et deux *tuyaux de cuir* à sa mesure, terminés chacun par une *canule*.

2°. Un *second soufflet*, tous deux à double vent. Le canon de celui-ci doit répondre à l'embouchure de la canule à bouche, et à l'évasement de l'extrémité externe de la sonde creuse.

3°. Une *seringue à lavement* avec sa *canule*, renfermée dans le manche.

4°. Une petite *seringue à injection* d'étain.

5°. Une *canule à bouche*, dont le milieu est de peau.

6°. Un *plat* ou *bassin* de fer-blanc.

7°. Une *brosse* commune.

8°. Deux *ventouses*, une de verre et l'autre de corne.

9°. Deux ou trois petites *éponges* fines.

10°. Deux *algalies* de gomme élastique, avec leur stylet.

11°. Plusieurs *plumes* à longue barbe.

12°. Plusieurs *tuyaux* ou *canons de plume*.

13°. *Un pinceau*.

14°.

14°. Deux *fils de fer*, ayant un anneau à une extrémité, et un léger bouton à l'autre.

15°. Des *morceaux de liége* taillés en forme de coin, de différente grandeur et épaisseur.—Ces six derniers objets mis ensemble dans un carton plat.

16°. Une *cuiller de fer* étamée, présentant un *levier* à l'autre extrémité.

17°. Un *bouton de feu* ou *cautère actuel.*

18°. Un *soufflet apodopnique.*

19°. Le *balai* ou la *brossette de l'estomac.*

20°. Deux *curettes* de diverses grandeurs, terminées par un *bouton* menu.

21°. Un *briquet phosphorique*, ou plusieurs *morceaux d'amadou*, et ce qu'on appelle un *briquet garni.*

22°. Un petit *thermomètre.*

23°. Un *bonnet*, deux *frottoirs* et une *camisole* en laine.

24°. Deux *bandes à saigner*, et quelques *compresses.*

25°. De la *filasse* et des *étoupes* en suffisante quantité.

Médicamens et Drogues.

26°. Une bouteille *d'eau-de-vie camphrée animée.*

27°. Une bouteille de *vin émétique trouble.*

28°. Un flacon d'*alkali volatil fluor.*

29°. Un flacon de *vinaigre radical.*

30°. Un flacon de *sel de tabac*, si on peut s'en procurer du véritable.

31°. Une boîte de *poudre sternutatoire.*

32°. Une boîte de paquets de *tartre émétique*, de trois grains chaque.

33°. Trois ou quatre cornets de *tabac en feuilles*, de demi-once chacun.

34°. Deux ou trois morceaux de *savon.*

35°. Un nouet de *soufre* et de *camphre.*

36°. De plus, *deux avis* imprimés sur la manière d'user des secours; un *tableau indicatif* de tous les objets contenus, et quand le local des dépôts le permettra, une *paillasse piquée*, ou tout au moins une *balouffière.*

L'homme physique et moral, ou Recherches sur les moyens de rendre l'homme plus sage, et de le garantir des diverses maladies qui l'affligent dans ses différens âges; par M. AMBR. GANNE, docteur en philosophie, ancien chirurgien-aide-major des hôpitaux de la marine et des carabiniers :

Sapientia et sanitas in sapientia.

A Strasbourg, chez J. G. Treuttel, *libraire*; *à Paris, chez* Onfroy, *libr. rue S. Victor,* n°. 11; *et chez*

Digitized by

Croullebois, *rue des Mathurins*, 1791, *grand in*-8°. *de* 174 *p.* 2 l. 8 s. b.

11. Ce traité, qui appartient à la partie de médecine, désignée sous le nom d'*hygiène*, est partagé en cinq sections.

L'auteur, dans la première, considère l'homme depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quinze ans, époque de sa puberté.

Dans la seconde, il le considère depuis quinze ans jusqu'à trente.

Dans la troisième, depuis trente jusqu'à cinquante.

Dans la quatrième, depuis l'âge de cinquante ans, jusqu'à la fin de sa carrière.

Enfin, dans la cinquième section, il considère la femme depuis sa naissance jusqu'au temps où elle cesse d'exister.

Le motif qui a sollicité M. *Ganne* à composer cet ouvrage est très-louable; mais ce n'est pourtant qu'un essai qui nous fait desirer le système physique et moral de l'homme que M. *Roussel* nous promet depuis long-temps, et que ceux qui ont su apprécier son *système physique et moral de la femme*, attendent avec impatienee.

Museum Carlsonianum : *Collection d'oiseaux rares, du cabinet de M. CARLSON, secrétaire d'Etat. A Stockholm*, 1790.

12. Cette collection, rédigée par M. *Sparman*, voyageur célèbre, et intendant du ca-

Digitized by Google

binet d'histoire naturelle de l'Académie des sciences de Stockholm, contient déja cent planches *in-folio*, gravées avec soin, et coloriées d'après nature; par M. *Acrel*. Le propriétaire du cabinet, qui fait l'objet de cet ouvrage, s'est acquis des droits à la reconnoissance des amateurs, autant par l'exactitude, et par la magnificence de la gravure, exécutée à ses frais, que par le choix qu'il a fait de M. *Sparman*, pour la partie scientifique. La plupart de ces oiseaux sont des espèces ou des variétés neuves pour les naturalistes, et les descriptions en langue latine ne laissent rien à desirer.

Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium: *Collection d'opuscules choisis, concernant la médecine légale, recueillie par le docteur* JEAN-CHRIST.-TRAUGOTT SCHLEGEL, *conseiller, premier médecin du comte régnant de Schoenbourg-Waldenbourg, physicien ordinaire du Lichtenstein, &c.* Volume V^e^ et VIe (*a*). *A Leipsick, chez*

(*a*) Le *premier* volume de cette collection a été annoncé *tom.* lxiv de ce Journal; *pag.* 491.
Le *second*, *tom.* lxxiv, *pag.* 376.
Le *troisième*, *tom.* lxxxi, *pag.* 327.
Le *quatrième*, *tom.* lxxxiv, *pag.* 319.

Digitized by Google

Schneider ; *à Strasbourg chez* Kœnig ; *à Paris, chez* Croullebois, 1790, *in*-8°. *de* 273 *pages, prix* 4 *livres.*

13. Ce cinquième volume renferme six dissertations.

1°. *Des signes qui peuvent faire juger si l'enfant nouveau-né étoit vivant ou mort au moment de sa naissance, avec quelques argumens sur l'infanticide, par le docteur* ABRAHAM VATER.

Cette dissertation est composée de plusieurs thèses, dans lesquelles on voit combien il est difficile de juger l'infanticide, et combien l'observateur doit être en garde avant de donner son avis sur cet objet ; des signes extérieurs qui peuvent faire juger que l'enfant nouveau-né étoit mort ou vivant en venant au monde ; des remarques qu'il est possible de faire par l'ouverture du cadavre, par l'inspection des viscères, spécialement des poumons, de la vessie urinaire, de l'œsophage, avec des observations particulières.

2°. *Dissertation contenant des observations sur des enfans nouveau-nés, qui étoient morts et pourris dans la matrice ; par le docteur* CHRIST-FRÉDÉRIC JÆGER.

3°. *Dissertation contenant diverses observations propres à juger de la vie des enfans nouvellement nés ;* par le même.

Le professeur *Jæger*, appelé différentes

fois en justice pour examiner les enfans morts, et donner ensuite son rapport, offre ici le résultat de ses recherches et de ses méditations. L'embarras où il s'est plusieurs fois trouvé, lui fait augurer que son travail sera utile aux jeunes médecins et chirurgiens consultés par les juges. L'accueil favorable qu'il vient de recevoir en Allemagne, justifie pleinement son opinion.

4°. *Essai qui décide si l'accouchement à huit mois est légitime, et s'il donne la vie; par le docteur* ANDRÉ-OTTOMAN GOELICKE.

5°. *Si le fœtus est animé à l'instant de la conception, suivant l'article cent trente-troisième de la constitution criminelle caroline de Virtemberg, par* GEORGE-AUGUSTE LANGGUTH.

6°. *Dissertation sur ce qu'il y a d'étonnant à observer dans les plaies mortelles du cœur après quatorze jours; par le docteur* DANIEL-GUILLAUME TRILLER.

Projet de réforme sur l'exercice de la médecine en France; par M. ANT. PETIT, *docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de l'Académie des sciences, ancien professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du Roi, &c.*

Omnis caro corruperat viam suam.

A Paris, chez Croullebois *et* Bastien, *libraires, rue des Mathu-*

rins, 1790; *in*-8°. *de* 35 *pag. Prix* 12 *sous.*

Vues générales sur la restauration de l'art de guérir, lues à la Séance publique de la Société de médecine, le 31 *août* 1790, *et présentées au comité de salubrité de l'Assemblée nationale le* 6 *octobre, suivies d'un plan d'hospices ruraux pour le soulagement des campagnes; par* JEAN-GABR. GALLOT, *médecin de Montpellier, membre de plusieurs académies, député de la ci-devant province de Poitou, secrétaire du comité de salubrité de l'Assemblée nationale. A Paris, de l'imprimerie de* P. Franç. Didot le jeune, 1790; *et se trouve chez* Croullebois, *libraire, rue des Mathurins; in*-8°. *de* 24 *pag. Prix* 10 *sous.*

14. Ces deux Mémoires nous sont parvenus tard. Nous devons cependant les annoncer pour conserver au moins le souvenir des observations de deux médecins estimables, relativement à la réforme de la médecine. Il seroit inutile aujourd'hui d'entrer dans aucun détail sur les vues que leurs auteurs proposent. Le Comité de salubrité s'est occupé long-temps de cet objet; son plan est formé; son rapport est fait, et sur le point d'être lu à l'*assemblée nationale.*

Digitized by Google

DISCOURS PRONONCÉ par le professeur CHAUSSIER, *à l'ouverture des cours publics de l'Académie de Dijon, le* 13 *juillet* 1791.

MESSIEURS,

Dès les premiers instans de son institution, l'Académie s'étoit proposé de réunir à ses conférences particulières l'enseignement des sciences naturelles : pour rendre ses travaux plus utiles, elle s'étoit proposée de recueillir tous les genres de connoissances, pour les dépouiller du voile mystérieux dont la cupidité ou l'intérêt particulier cherchent quelquefois à les couvrir ; de les épurer, de les perfectionner, pour les répandre ensuite, sans réserve, parmi ses concitoyens : elle avoit senti que le véritable moyen de remplir cet objet important, étoit d'ouvrir des cours publics qui présentassent une suite continue de recherches et d'expériences relatives aux premiers besoins de la société, applicables à l'agriculture, aux arts, aux manufactures, capables d'en éclairer, d'en diriger les procédés, et de prévenir les erreurs dans lesquelles entraînent si souvent le défaut d'instruction et la routine.

Les projets de l'Académie n'avoient été retardés que par le défaut des fonds nécessaires pour pouvoir les exécuter ; les vœux qu'elle n'avoit cessé de former furent enfin accueillis, et depuis plus de seize ans elle avoit la satisfaction d'ouvrir des cours pu-

blics, et d'offrir à tous les citoyens des secours d'instructions, dont la plupart étoient auparavant privé, par l'impossibilité d'aller les chercher ailleurs à grands frais.

Des circonstances impérieuses font suspendre en ce moment la distribution des fonds qui étoient précédemment accordés pour l'entretien de ces cours; mais loin de ralentir l'empressement de l'Académie, elles ne font que l'exciter. L'étude des sciences naturelles devient aujourd'hui un objet de première nécessité. L'erreur est toujours à côté de l'ignorance. Les lumières peuvent seules faire distinguer le vrai, saisir le grand, aimer le juste; et c'est en les répandant, c'est en les multipliant, que la liberté se soutient, s'affermit, que le commerce prospère, que les arts fleurissent, que la tranquillité s'établit, et que le bonheur devient général dans un grand empire. Un peuple libre dédaigne les sciences factices qui ne sont fondées que sur des abus, qui ne se soutiennent que par des subtilités; mais il s'attache aux sciences naturelles; il les estime, parce qu'elles n'offrent que des vérités immuables; il les cultive avec soin, parce qu'en élevant l'ame, elles agrandissent ses facultés, et lui fournissent des moyens de servir utilement sa patrie, de l'illustrer par ses recherches, par ses travaux.

Quand, après des siècles d'opres ion, la la raison reprend ses droits; quand toutes les prétentions chimériques de l'orgueil et du hasard de la naissance sont réduites à leur juste valeur; quand les places, au lieu d'être le prix de la faveur, la récompense de

l'intrigue et de la bassesse rampante, ne sont plus accordées qu'au mérite; enfin, quand il existe une patrie, quand on ne connoît plus d'autre distinction que celle des talens et des vertus, chaque citoyen s'empresse d'acquérir toutes les connoissances propres à remplir dignement les fonctions auxquelles la voix publique peut l'appeler. L'étude des sciences naturelles est alors un premier besoin, et le devoir le plus sacré des Sociétés littéraires, est de concourir à cet objet en facilitant l'accès des sciences, en les rendant familières à tous les citoyens. Ces considérations ont dirigé l'Académie; et quoique privée des fonds qui lui étoient précédemment accordés, elle n'a pas hésité à faire tous ses efforts pour ne pas interrompre les secours d'instruction qu'elle avoit eu l'émulation de répandre.

Vous vous apercevrez sans doute, Messieurs, qu'il manquera parmi nous ce savant célèbre (*a*), qui répandoit tant d'intérêt sur ces cours, par les vues grandes qu'il présentoit, par la clarté qu'il savoit porter sur les objets les plus abstraits. Appelé par la voix publique à l'administration du département, il y consacre tous ses instans au service de la patrie; et ses talens, dans cette carrière, lui méritent la reconnoissance de nos concitoyens, comme ses recherches dans les sciences naturelles lui ont acquis l'estime et la considération de tous les savans de l'Europe. Le vide que laisse parmi nous l'absence de notre célebre coopérateur, est immense,

(*a*) M. *Guyton*.

rien ne pourra le remplacer; nous tâcherons, autant qu'il nous sera possible, d'y suppléer, par notre zèle: eh! pourrons-nous en manquer, dans un temps dans un jour où nos frères se réunissent pour renouveler, sur l'autel de la patrie, le serment civique qui doit être gravé dans le cœur de tous les François! Leur courage, leur dévouement ne sera pas pour nous un exemple stérile, et nous jurons avec eux de consacrer toutes nos facultés à l'utilité publique, de vivre et de mourir pour la patrie.

Projet d'un hôtel-dieu pour Paris.

Le projet d'hôtel-dieu, publié par M. *Poyet*, se trouve, du moins par l'idée principale, dans un Mémoire donné, il y a onze ans, par M. A. *Petit*, médecin, *sur la meilleure manière de construire un hôpital de malades* (*in* 4°. 15*pag.* avec fig. Paris, *Cellot*, 1774.) Même *cercle* et mêmes *rayons* sont tracés de part et d'autre, et ce point capital de construction, assure à M. A. *Petit* l'antériorité; mais les deux auteurs voient différemment le choix de l'emplacement et la distribution du local.

M. A. *Petit* démontre, par des raisons déduites de l'observation médicale, que le *projet de transporter l'hôtel-dieu de Paris à l'Isle des Cygnes, est peu conforme aux vrais principes, et ne sauroit être admis.* En effet, le nouvel établissement proposé par M. *Poyet*, seroit le même que l'ancien, dans un lieu bas et humide, capable de renouveler des maux que M. A. *Petit* cherche

à écarter. Il préfère à l'île des Cygnes un terrein plus élevé, plus salubre, et suffisamment *arrosable*, qui s'étend, sur un plan incliné, entre l'hôpital Saint-Louis et le monticule de Belleville. (*Voy.* pag. 5 et 6 de son Mémoire).

L'architecte multiplie les voûtes, les planchers, les étages et les salles : le médecin, avec une distribution plus simple et plus commode, ne forme dans chaque *rayon* qu'une grande salle, où il distribue les lits en autant d'alcoves ou de niches, éclairées chacune d'une fenêtre, que l'on ouvre au besoin, et alignées sur quatre rangs ou galeries, placées en hauteur comme nos salles de spectacles, de chaque côté, d'un même espace de 50 toises de long, sur environ 36 pieds de large, et 40 de haut. (*Voy.* pag. 10 et 11.)

Chaque salle peut ainsi contenir au moins 400 malades, et douze *rayons* suffisent pour près de 5000. Le centre commun est une Chapelle, dont le sanctuaire se voit de toutes les galeries, et dont le dôme sert de ventilateur. (*Voy.* pag. 13 et 14.) On conçoit avec quel art M. A. *Petit*, a su tout-à-la-fois rapprocher un grand nombre d'individus, calculer la promptitude du service, et assurer tous les moyens de purifier l'air et d'entretenir la propreté.

Je vous prie, Messieurs, de publier cet extrait de l'ouvrage d'un maître chéri, dont je m'honore d'être un élève, pour fixer l'attention de vos lecteurs sur un travail précieux, qui a devancé celui de M. *Poyet*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

J. F. J. R. D. C. D. M. P.

Digitized by Google

ANNONCE.

Icones plantarum medicinalium secundum systema Linnæi digestarum, cum enumeratione virium et usus medici, chirurgici atque diætetici, auctore J. J. PLENCK.

Ce recueil, offert aux médecins, aux chirurgiens, aux apothicaires et aux herboristes, par M. PLENCK, contiendra un choix de plantes connues, représentées d'après nature avec leurs propres couleurs, et rangées selon le système du chevalier de *Linné*. M. *Plenck* promet de faire connoître avec soin aux médecins et aux chirurgiens, la différence qu'il y a de la racine de panais à celle de jusquiame, et d'autres ressemblances végétales, afin d'éviter les erreurs dangereuses et nuisibles; il rappellera une foule d'exemples de fautes commises dans ce genre; il espère que sa collection sera infiniment supérieure à celle de *Blackwell* et de *Regnault*. Les descriptions, l'enluminure, la partie typographique, le papier, ne laisseront rien à desirer; le texte sera en latin et en allemand sur deux colonnes; il contiendra le nom, la classe, l'ordre, le caractère générique et spécifique, la patrie, les parties officinales, les vertus, les usages, et la dose de chaque végétal. Le prix du cahier, composé de vingt-cinq planches avec le texte, sera de 36 liv.

On peut souscrire à la librairie académique de Strasbourg.

Digitized by Google

Annales de chimie, ou Recueil des mémoires, concernant la chimie et les arts qui en dépendent; par MM. DE MORVEAU, LAVOISIER, BERTHOLLET, FOURCROY, MONGE, DIETRICH, HASSENFRATZ, ADET, SÉGUIN et VAUQUELIN.

Il y a deux ans que les *annales de chimie* sont au jour, et il en paroît actuellement *sept volumes.*

L'intention des auteurs, en publiant cet ouvrage, a été d'établir une communication et une correspondance actives entre tous les savans de l'Europe; de hâter les progrès d'une science dont l'étude dominante démontre suffisamment l'importance, et de faire un rapprochement nécessaire, des travaux dispersés dans un grand nombre de volumes.

Leur intention a encore été de se rendre utile à la Société, en préparant, par le secours de la chimie, de nouvelles richesses aux arts et aux manufactures.

Enfin, comme toutes les sciences ont entre elles des rapports intimes, la physique particulière, la minéralogie, la chimie médicale, et même les procedés applicables à l'agriculture, ont fait nécessairement partie du plan que les auteurs avoient embrassé.

Ce plan est vaste, et déja il a reçu son application quant à l'utilité; il sera facile d'en juger par l'extrait ci-après, des ma-

tières contenues dans les six premiers volumes (*a*); mais l'intention particulière que les auteurs avoient, d'ouvrir une communication active entre les savans de l'Europe, n'a pas eu son entier effet, parce que le mode de distribution des *annales* ne le permettoit pas. Cet ouvrage paroissoit volume à volume, et à des époques éloignées. Cette marche étoit nuisible aux auteurs et au public; aux auteurs, parce qu'elle ralentissoit la publication de leurs Mémoires et de leurs découvertes; au public, parce qu'il n'étoit point instruit du temps où chaque volume paroissoit. La correspondance et l'instruction souffroient donc de ces retards.

Pour remédier à cet inconvénient, les *annales de chimie* paroîtront à l'avenir, par cahier de *sept feuilles in*-8°., avec des planches quand la matière l'exigera.

On continuera d'y donner des Mémoires sur la chimie, la physique particulière, la minéralogie, la chimie médicale, l'agriculture et les arts; et d'y insérer les analyses de tous les ouvrages nouveaux qui traiteront de ces diverses sciences.

Comme la nouvelle marche que l'on adopte, est infiniment plus favorable au progrès des connoissances, les auteurs entretiendront une correspondance exacte que les savans de l'Europe sont invités à seconder.

On délivrera douze cahiers par an.

Trois cahiers formeront un volume, de sorte que douze cahiers donneront quatre volumes dans l'année.

(*a*) Le septième volume vient de paroître.

Digitized by Google

Il paroîtra un cahier le 15 de chaque mois ; ainsi, le 15 de janvier prochain, on délivrera le premier cahier de l'année 1791, et de suite de mois en mois sans interruption.

On souscrira pour l'année entière, à Paris, chez *Cuchet*, libraire, rue et hôtel Serpente, et on payera en souscrivant, 18 livres pour Paris, et 21 liv. pour la Province.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir les lettres d'avis et l'argent.

Les sept premiers volumes qui ont paru, se vendent ensemble ou séparément, à raison de 3 liv. 12 sous le volume broché ; mais les cahiers suivans ne se sépareront pas.

Extrait des matières contenues dans les six premiers volumes des annales de chimie.

PHYSIQUE PARTICULIÈRE.

Recherches et observations sur la dilatabilité des fluides élastiques permanens ; sur l'électricité ; sur les effets de la lumière appliquée à différens corps ; sur l'origine du borax ; sur la structure des cristaux ; sur quelques phénomènes de la vision ; sur le calorique et sur les effets qu'il peut produire ; sur la lumière des vers luisans ; sur la production d'un froid artificiel très-considérable ; sur le réfroidissement de l'eau au-dessous du terme de la congélation ; et sur la cause des principaux phénomènes de la météorologie.

CHIMIE.

Recherches et observations sur le muriate fumant d'étain ; sur la combustion du fer,

Digitized by Google

sur l'acide prussique; sur les principes des matières animales; sur quelques procédés nouveaux pour obtenir du gaz azote pur; sur la combinaison des oxides métalliques avec les alkalis et la chaux; sur quelques propriétés de l'acide muriatique oxigéné; sur la nature du vin lithargiré, et sur les moyens d'y reconnoître la présence du plomb; sur les eaux minérales et thermales du Nivernois; sur la combinaison indirecte du phosphore avec les substances métalliques; sur la dissolubilité du fer dans l'eau pure; sur quelques muriates suroxygénés; sur la combinaison des oxides métalliques avec les parties astringentes et colorantes des végétaux; sur la combinaison de l'oxide noir de manganèse avec le cuivre; sur l'acide sulfureux; sur les différens phénomènes que présente la combustion du soufre; sur la magnésie et sur le muriate d'ammoniaque; sur le borate calcaire; sur l'action réciproque des oxides métalliques et de l'ammoniaque; sur la formation de l'acide nitreux par l'étincelle électrique; sur la formation de l'ammoniaque et sur ses affinités; sur la précipitation du sulfate de magnésie par les trois carbonates alkalins; sur un sel tiré du jus de cerise; sur le sulfure de molybdène; sur la substance feuilletée et cristallisée contenue dans les calculs biliaires, et sur la nature des concrétions cystiques; sur l'existence de la matière albumineuse dans les végétaux; sur la combinaison du soufre et du phosphore, sur une nouvelle production du gaz nitreux, sur la découverte d'un nouveau demi-métal nommé *uranie*; sur le camphre de Murcie; sur la

précipitation du sulfate, du nitrate et du muriate de magnésie par l'ammoniaque, et sur les sels triples ammoniacomagnésiens qui se forment pendant cette précipitation; sur la combustion de plusieurs corps dans le gaz acide muriatique oxigéné; sur la coloration des matières végétales par l'air vital, et sur une nouvelle préparation de couleurs pour la peinture; sur la décomposition et la recomposition de l'eau par l'étincelle électrique; sur la conversion des gommes en acide citrique par l'acide muriatique oxigéné; sur le tournesol; sur la nature de l'extrait; sur l'action que l'acide muriatique oxigéné exerce sur les parties colorantes; sur l'analyse d'une pierre trouvée dans la vésicule du fiel; sur l'analyse de la casse: et sur la formation de l'acide nitrique qui a lieu pendant la décomposition réciproque de l'oxide de mercure et de l'ammoniaque.

MINÉRALOGIE.

Analyse de la chrysoprase; du spath adamantin; d'un phosphate de chaux natif; de la crysolite du Cap de Bonne-Espérance; d'une espèce de grenat vert; de la zirkones; du muriate d'argent natif; d'une mine de plomb verte; d'un borate magnésio calcaire; des mines phosphoriques de plomb en général, et de celle d'Orlenbach en particulier; du carbonate de baryte natif d'Alston-moor; et d'un sable noir et ferrugineux de Saint-Domingue.

ARTS.

Recherches et observations sur les moyens de purifier le phosphore; sur la manière de fabriquer une bonne poterie, et sur un vernis

qu'on peut employer pour l'enduire, sur le blanchiment des toiles et des fils par l'acide muriatique oxigéné; sur une nouvelle manufacture d'acide sulfurique; sur la fabrication du sulfure de mercure sublimé; sur la fabrication du fromage de Roquefort; sur la teinture du fil et du coton avec la garance; sur la culture du nopal; sur une eau qu'on croyoit anti-incendiaire; sur la canne à sucre, et sur les moyens d'en extraire un sel essentiel; sur les essais d'or; sur les pompes anti-méphitiques; sur le doublage du cuivre en argent; et sur le mécanisme du feutrage.

CHIMIE MÉDICALE.

Réflexions sur une singulière altération du sang par l'effet d'une maladie; sur un changement singulier opéré dans un foie humain, par la putréfaction; sur les propriétés médicinales de l'air vital; sur quelques préparations médicinales du tamarin; sur les différens états des cadavres trouvés dans les fouilles du cimetière des Innocens; sur la formation de l'acide prussique, occasionnée par le mélange du serum et de l'acide nitrique; sur l'existence de la bile et de la gélatine dans le sang; et sur l'analyse du lait.

On souscrit à Paris chez CUCHET, libraire, rue et hôtel Serpente.

Nos. 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, M. GRUN-WALD.
4, 9, 11, 14, J. G. E.
10, M. D....
12, 13, M. WILLIMET.

TABLE.

Mémoire sur les heureux effets du mercure contre les affections rhumatismales. Par M. Ramel, page 337
Efficacité du simarouba, &c. Par M. Sumeire. 359
Abcès à la rate, ouvert dans le colon. Observation par M. Jacquinelle, 360
Ulcère sanguinolent très douloureux, &c. Par M. Pitiot, 373
Usage du caustique dans une affection externe à un doigt. Par le même, 380
Fractures obliques de l'extrémité inférieure du fémur, &c. 388
Suite du Mémoire sur l'opium, &c. Par M. Wirtenson, 409
Observat. sur les effets de l'opium donné à grande dose dans l'hœmaturie. Par le doct. Gooch, 433
Observations météorologiq. faites à Lille, 436
Maladies qui ont régné à Lille. 437

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académies, 439
Médecine, 451
Hygiène, 482
Ornithologie, 483
Jurisprudence médicale, 484
Hiſtoire littéraire, 486
Discours prononcé à l'ouverture de l'Académie de Dijon, 488
Projet d'un hôtel-dieu pour Paris, 491
Annonce, 493
Prospectus, 494

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1794.

Digitized by Google

Digitized by Google